

ANGOULÊME, IMPRIMERIE DE REYNAUD.

# ÉTUDES

HISTORIQUES ET CRITIQUES

SUR

# LA VIE ET LA DOCTRINE D'HIPPOCRATE,

ET

SUR L'ÉTAT DE LA MÉDECINE AVANT LUI;

**PAR M.-S. HOUDART,**

DOCTEUR EN MÉDECINE DE LA FACULTÉ DE PARIS, ET MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE.

Hæc dicere de tam sapiente ausus non fuissem, nisi veritas confidenti me esse animo incitasset.
ALEX. TRALL., tome 1er, pag. 197.

**Seconde édition corrigée et augmentée.**

A PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, No 17.
LONDRES, MÊME MAISON, 219, REGENT-STREET.
1840.

# REMARQUE

SUR

## UNE OPINION DE M. PETERSEN.

L'impression de mon livre était terminée lorsque je reçus de Paris le second volume de l'Hippocrate de M. Littré. Je suis donc forcé de mettre ici une observation qui aurait incontestablement mieux trouvé sa place dans le premier livre de mon ouvrage.

M. Littré, sous le titre d'*avertissement*, donne l'analyse des travaux qui ont été entrepris, depuis la publication de son premier volume, sur les écrits hippocratiques. M. Petersen s'offre le premier dans cette revue. Il y est dit que, sous la date de 1839, M. Petersen a livré au public une dissertation qui a pour but de fixer l'ordre de publication des différents traités du Recueil hippocratique. Je n'ai point à donner ici mon avis sur le plus ou le moins de lumière que l'auteur est parvenu à répandre sur une matière aussi obscure. Une seule chose m'intéresse pour le moment, c'est de savoir si Hippocrate a réellement habité Athènes en qualité de médecin et s'il y a tenu école, comme l'a établi M. Petersen dans sa dissertation. M. Littré a réfuté en passant les principales raisons sur lesquelles M. Petersen a étayé son opinion. Peut-être eût-il été juste de dire que j'avais, l'un des premiers, cherché à *prouver* qu'Hippocrate n'avait jamais été à Athènes exercer son art. Mais puisqu'il a plu à M. Littré de passer sous silence mes observations à cet égard, comme il lui a plu de ne rien dire de mon second livre dans son premier volume où il a traité, après moi, de la *médecine avant Hippocrate*, je me fais un devoir de relever ici cette petite inexactitude. Quoiqu'un auteur aime toujours qu'on lui rende justice, ce n'est point pour me plaindre de cette omission que

j'en fais la remarque ; car je ne puis croire que M. Littré, pour lequel je professe, du reste, la plus profonde estime, soit un de ces hommes qui, recherchant de préférence tout ce qui vient de l'étranger, méprisent pour cette raison les travaux de ses compatriotes.

M. Littré que je qualifie dans ce volume d'investigateur infatigable, titre que ses laborieuses et patientes recherches justifient pleinement, me semble cependant n'avoir pas aperçu un passage de Galien, qui est trop catégorique pour croire que, s'il l'eût réellement connu, il ne l'eût pas opposé à M. Petersen. Voici ce passage : « Certains attribuent le livre de la *nature de l'homme* à Polybe, disciple d'Hippocrate et *son successeur dans l'enseignement de la médecine*. Polybe a toujours fidèlement reproduit dans ses livres les dogmes d'Hippocrate, de même que Thessalus, son fils, homme admirable et digne d'estime, mais qui abandonna sa patrie, tandis que Polybe y est toujours resté (1) ». Ce passage, demeuré, je crois, inaperçu jusqu'ici, est extrêmement important pour la question présente. Il en résulte clairement que c'est bien à Cos, et non à Athènes, qu'Hippocrate enseigna la médecine, puisque Galien assure que Polybe lui succéda dans l'enseignement et qu'il demeura toujours dans sa patrie. Si en effet Hippocrate eût tenu école à Athènes, comment Polybe qui ne sortit jamais de Cos, eût-il pu entendre ses leçons, et surtout comment eût-il pu prendre sa place dans l'enseignement ?

(1) In lib. de Nat. Homin. Comment., tom. 5, pag. 94, ed. Chartier.

A

# M. BROUSSAIS,

**FONDATEUR DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE,**

Membre de l'Institut, professeur à l'École de médecine,
Commandeur de l'Ordre royal de la Légion-d'Honneur,
médecin en chef et premier professeur à l'Hôpital
militaire d'instruction de Paris, membre
de l'Académie royale de médecine
et de plusieurs Sociétés savantes
nationales et étrangères.

E tenebris tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti.......
Tu... rerum inventor.....
Suppeditas præcepta ; tuisque ex, inclyte, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant,
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,
Aurea, perpetua semper dignissima vita :
Te sequor, ô *Gallæ* gentis decus...

LUC. De nat. rer., lib. III.

M.-S. HOUDART.

# PRÉFACE

DE LA

# PREMIÈRE ÉDITION.

Me promenant un jour avec un de mes amis dans la belle vallée de Montmorency, parmi les divers sujets qui furent la matière de notre entretien, je me souviens qu'Hippocrate y tint la plus grande place. Échos de nos maîtres, comme le sont d'ordinaire les jeunes gens, nous nous plaisions à répéter à l'envi les éloges qu'ils prodiguaient à son génie (1) : *C'est*, disions-nous,

(1) La vénération pour Hippocrate était alors telle, que le savant professeur Chaussier inclinait la tête, chaque fois qu'il prononçait son nom, aussi respectueusement que le fait un prédicateur en chaire, en ôtant son bonnet carré au saint nom de Jésus-Christ.

*une de ces célébrités antiques que l'on ne peut envisager sans être saisi d'admiration : il a fait pour la médecine ce que nul mortel n'a fait pour aucune science : il l'a tirée du berceau, et l'a portée d'un seul jet à la perfection ; cela est plus qu'humain, et tient vraiment du prodige.* Ces dernières paroles me donnèrent à penser ; je passai bientôt au doute, et ce doute fut pour moi un trait de lumière. Réfléchissant alors que l'esprit humain n'arrive pas aussi vite à la vérité, je soupçonnai qu'Hippocrate, loin d'être un dieu, pourrait bien n'être qu'un homme qui, vu de près, perdrait une partie de son éclat, comme ces métaux qui ne brillent que dans le lointain, et qui deviennent ternes lorsqu'on s'approche d'eux. J'étais dans ce temps-là sur le point de soutenir ma thèse, et bien que j'eusse déjà fait choix d'un sujet, il me parut piquant de rechercher si le prodige était véritable. Je me mis donc de suite à l'ouvrage, et dans peu de temps ma dissertation inaugurale fut prête.

De retour chez moi, je songeai à donner plus d'extension à mon sujet : je le divisai en conséquence en trois livres : dans le premier, j'examinai ce que nous savions de certain sur Hippocrate ; dans le second, s'il devait à son génie *seul* tout ce qu'il nous a transmis sur la médecine ; et dans le troisième, si sa doctrine méritait la confiance dont elle a joui jusqu'ici. J'allais livrer mon travail à l'impression, lorsqu'une attaque

d'apoplexie est venue me frapper en 1827, et me mettre dans l'impossibilité d'exécuter mon projet. Les traces profondes que ces sortes d'attaques laissent ordinairement après elles ont été chez moi très-longues à s'effacer. J'ai été plus de trois ans sans pouvoir tenir ma plume, et même aujourd'hui c'est à grand'peine si je puis écrire deux pages de suite. Je me suis cru obligé de dire tout cela, parce que mon ouvrage n'aura pas le mérite de l'à-propos comme s'il eût paru dans son temps. Quoiqu'il en soit, ayant recouvré une partie de mes forces, je me décide à le donner au public tel qu'il était alors.

Je puis dire que je n'ai pris cette résolution qu'avec une peine extrême. L'air de majesté que présentait le vieil édifice a plus d'une fois retenu la main qui voulait le détruire; mais ce qui ne reposait que sur l'erreur ne pouvait rester. Que ce fût moi ou un autre, le moment de sa chute était venu : rien n'aurait pu le soustraire à sa destinée. Combien de courage il m'a fallu néanmoins pour consommer cette œuvre de destruction! N'ayant aucun ami éclairé à consulter ni à relever mes fautes; demeurant dans un pays où les lumières sont peu prisées, et où l'esprit mercantile domine tout, et étouffe cette noble émulation qui stimule si puissamment les gens de lettres; éloigné de Paris où j'aurais pu, dans ses immenses richesses littéraires, trouver une infi-

nité de ressources qui me manquent ici ; obligé, pour faire un livre où l'érudition doit avoir sa part, de m'en tenir à ma propre bibliothèque ; au milieu de ces difficultés, bien plus grandes que ne s'imaginent ceux qui ne les ont pas éprouvées, puis-je espérer remplir avec quelque succès la tâche que je me suis imposée !

Et puis quels sont mes titres pour juger le grand, le divin Hippocrate? Convient-il à un petit esprit d'apprécier un tel génie? Oh ! pour le coup, dira quelqu'un, c'est bien Zoïle qui déchire Homère :

Ingenium magni livor detrectat Homeri.

(Ovid.)

Ce rapprochement est trop naturel pour espérer d'y échapper; et, dans la réalité, qui suis-je? un pauvre médecin de village, sans nom comme sans appui. Tel est donc le sort qui m'attend dans la route aventureuse où je me suis imprudemment engagé (1). J'aime à

(1) Voici ce que m'écrivait un libraire de Paris, auquel je m'étais adressé pour l'impression de mon ouvrage : « Je ne conseillerai jamais à un médecin de province d'écrire. Il ne suffit pas en effet de faire un livre, et même de le faire bien ; il faut de plus une position sociale pour le soutenir, une tribune pour le prôner, et tout cela, mon cher ami, vous manque ».

Ainsi, j'étais averti ; c'était à moi de ne pas m'exposer au péril. Quelque chose qui m'arrive, ce sera toujours ma faute ; mais je n'en

croire toutefois qu'on ne me mettra pas en croix, comme Ptolémée mit *le chien de la rhétorique;* et quoique j'aie commis le même crime que lui, j'espère, et certes ce n'est pas se montrer trop exigeant, que mon siècle ne m'infligera pas la même peine.

Si je suis un peu rassuré de ce côté-là, un autre souci me préoccupe. Par une coïncidence singulière, les deux plus beaux génies de l'antiquité, Homère et Hippocrate, sont devenus l'objet de la critique de deux auteurs portant le même nom, et qui dans le reste n'ont de commun que leur ignorance de la langue grecque. Mais dans Houdart de La Motte, écrivain facile, plein de grâce et spirituel, le talent suppléait à cette connaissance. Peu d'ouvrages en effet sont écrits avec autant d'art, d'élégance et de finesse que ses réflexions sur Homère. Et moi, pauvre écrivailleur de province, à de si brillantes qualités qu'ai-je à opposer? l'obscurité de mon nom, voilà tout.

Comment, d'après cela, ai-je pu croire que mon livre fût digne d'être offert à l'illustre

ferai pas moins remarquer que tout l'avantage reste aux médiocrités titrées, et qu'il suffit d'habiter Paris pour trouver des lecteurs : à cette condition seulement, l'air retentit du bruit de votre nom. Publiez maintenant, pauvres écrivains de province, pnbliez le fruit de vos veilles !

Broussais, une des gloires dont la France doit le plus s'énorgueillir? le voici : à mes yeux M. Broussais a tellement mérité de l'humanité, que tous les hommes qui s'intéressent au bonheur de leurs semblables lui doivent de la reconnaissance. Plein de ce devoir profondément senti, je viens déposer à ses pieds cet écrit comme un faible hommage de ma haute admiration pour son génie. Puisse cette offrande, bien minime il est vrai, lui être agréable! Quand Socrate faisait des sacrifices aux dieux, comme il était pauvre, il en offrait toujours d'une très-mince valeur, et croyait aussi bien mériter du ciel que les riches qui couvraient les autels des dons les plus magnifiques, citant à cette occasion ce vers d'un ancien poète: *Chacun doit offrir aux dieux selon sa puissance*....... Je suis cet exemple.

# PRÉFACE

DE LA

## SECONDE ÉDITION.

Personne peut-être ne juge plus sévèrement que moi la première édition de cet ouvrage, que déparent trop souvent une multitude d'erreurs, soit dans les faits, soit dans les citations. Ce qui a causé ces erreurs, c'est l'impossibilité où j'étais de consulter moi-même les sources. Je ne conseillerai jamais à celui qui entreprend d'éclaircir un point quelconque de l'antiquité de s'en rapporter aux autres pour les citations. Mes désappointements à cet égard ont été tels que j'ai résolu désormais de ne rien

avancer sur la foi d'autrui sans le vérifier moi-même, autant du moins que cela me serait possible.

Pour faire disparaître ces erreurs, aucun sacrifice ne m'a coûté. Un séjour de quelques mois à Paris m'a paru indispensable, j'y suis allé; il me manquait bon nombre d'ouvrages importants, j'en ai fait l'acquisition ; le conseil de quelques amis éclairés m'a semblé plus d'une fois nécessaire, je me suis empressé d'y recourir. Toutefois, je dois le dire, cette voie large d'amélioration m'a été constamment fermée. La science est rare à la campagne, et les amis savants clairsemés. Il a donc fallu me résigner, et plaindre le plus souvent le *malheur* de ma position.

Je ne signalerai point ici tous les changements qu'a reçus mon ouvrage. Seulement je dirai que mes scrupules à éviter l'erreur ont été portés aussi loin que possible; que la bonne foi a toujours présidé à mon travail ; que si j'ai embrassé sur certains points des opinions contraires à celles qui régnaient, j'y ai été naturellement conduit par mes recherches ; que le premier et le second livres, étant ceux où il a fallu réunir un grand concours de témoignages, ont été l'objet tout spécial de mes soins ; ce qui a multiplié singulièrement les citations. Mais je dois avertir que ce n'est point par un vain étalage

d'érudition que j'ai agi ainsi ; que c'est uniquement pour corroborer mes preuves. Le second livre surtout a subi de nombreuses modifications, et a été, du moins je le crois, amélioré d'une manière remarquable. Pour ce qui regarde le troisième, j'ai fait en sorte qu'il ne fût pas indigne des deux premiers tant par des corrections, que par des additions importantes.

J'ai été amené à toutes ces améliorations par les encouragements que j'ai reçus. Je place au premier rang la faveur que m'a faite l'Académie royale de médecine, de daigner accueillir l'hommage de mon livre, et de me juger capable de lui appartenir à titre de membre correspondant. Cette faveur, qui est à mes yeux d'un prix inestimable, semble m'imposer l'obligation de rendre mon ouvrage meilleur et plus digne de mériter une récompense aussi honorable que flatteuse pour moi. J'ai fait tous mes efforts pour répondre à l'intention que je suppose ici à l'illustre compagnie.

Je dois des remercîments à M. Littré pour m'avoir cité d'une manière aussi avantageuse dans le premier volume de sa traduction des œuvres complètes d'Hippocrate (1). Ce volume

(1) Je tiens trop au suffrage de M. Littré pour ne pas faire connaître ici le jugement qu'il a porté de mon Livre : « M. Houdart,

vraiment remarquable par une érudition profonde et par une critique aussi indépendante qu'éclairée, renferme des recherches pleines d'intérêt sur la *collection hippocratique*. Cette matière, neuve en France, réclamait depuis longtemps une main exercée pour la mettre en œuvre. M. Littré vient de s'en emparer, et a traité ce sujet difficile avec un talent supérieur et de grandes connaissances. Après lui, personne n'aura peut-être la hardiesse d'entrer dans la même carrière. Il faut que ce sujet soit aussi intimement lié au mien pour que j'aie le courage de le reprendre. C'est exprimer assez clairement, quoique je ne serai pas toujours de son avis, toute l'estime que je porte au travail de M. Littré, travail où j'ai puisé, je me plais à le confesser, des renseignements précieux.

dit-il, page 561, combat, avec beaucoup de vivacité, les points principaux du système hippocratique. Il a très-bien saisi le caractère pronostique de ce système, caractère qui a déterminé la rédaction des histoires particulières des Epidémies. Il a traité, avec une grande liberté d'esprit, toutes les fables dont on a orné la vie du médecin de Cos ; enfin, quoiqu'il ne se soit occupé qu'en passant de l'authenticité des différents écrits de la collection hippocratique, il a reconnu et montré, comme avait fait avant lui M. Ermerins dans sa thèse, que les *Prénotions de Cos* ont servi des matériaux aux *Pronostics* d'Hippocrate. On voit que le livre de M. Houdart est un ouvrage où j'ai puisé des idées et des démonstrations qui m'ont instruit ».

Je suis fâché de dire que M. Littré se trompe ici : M. Ermerins n'a point la priorité sur moi, car j'ai exprimé la même idée dans ma thèse soutenue en 1821.

Il ne me reste plus maintenant qu'à dire un mot du reproche que l'on m'a fait d'avoir montré trop d'enthousiasme pour M. Broussais. Il est vrai que, cet enthousiasme étant fortement senti, il a dû être exprimé avec des couleurs vives et tranchantes. Ma position, me mettant à l'abri des passions, m'a permis d'être juste envers ce grand maître. Malheureusement la terre vient d'ouvrir son sein pour recevoir cette illustration médicale ; le jour de vérité va donc luire pour lui : nous verrons si ses contemporains, rendus à des sentiments plus équitables, ne ratifieront pas l'éloge que j'en ai fait. Dans tous les cas, je suis fier d'avoir été l'un de ceux qui les aient devancés dans cette œuvre de justice ; ce qui est dire sans équivoque aux honorables confrères qui m'ont conseillé de *modifier* mes éloges dans cette édition, de quelle manière j'ai compris le conseil. Mes convictions profondes et raisonnées me traçaient d'ailleurs à l'avance la marche que je devais suivre.

Cette édition aura deux volumes ; le second sera entièrement consacré à l'examen de l'authencité des livres d'Hippocrate, question tant débattue et sur laquelle je crois avoir quelques idées nouvelles. Ce second volume suivra de près la publication du premier.

M. Castaigne, bibliothécaire d'Angoulême, a bien voulu surveiller l'impression de ce volume.

Je suis bien aise que l'occasion se présente d'offrir publiquement à ce jeune savant l'expression sincère de ma reconnaissance, tant pour s'être chargé du soin pénible de revoir les épreuves que pour son empressement à me procurer les livres dont j'ai eu besoin.



# AVANT-PROPOS

DU

## LIVRE PREMIER.

Personne avant nous n'avait en France examiné en critique la vie d'Hippocrate. Bayle, qui a répandu avec profusion son scepticisme sur tant de choses, n'a point dans son dictionnaire historique consacré d'article particulier au médecin de Cos; ce qui est d'autant plus étonnant que, ayant pris à tâche de relever toutes les erreurs de Moréry, il avait largement de quoi mordre dans ce que celui-ci a raconté d'Hippocrate. Dacier, en rassemblant sans discernement tout ce que les anciens avaient dit de lui, a mon-

tré encore plus de crédulité, s'il est possible (1). Nous en dirons autant d'Éloy, auteur envers lequel on a en quelque sorte droit de se montrer plus exigeant, l'histoire de la médecine ayant été chez lui l'objet d'une étude longue et sérieuse. La vie d'Hippocrate donnée par M. Renauldin dans la Biographie universelle, extraite en grande partie de Sprengel, n'est guère plus épurée, quoique les travaux de Grimm et d'Ackermann sur cette matière devaient lui être connus. Enfin, dans tous les dictionnaires historiques que nous avons pu consulter, nous avons trouvé partout les mêmes contes, le même défaut de critique ; en sorte que chez nous où l'on a presque tout soumis à un contrôle sévère et parfois passionné, la grande renommée d'Hippocrate paraît avoir imposé au point que la critique, répudiant devant cette image auguste son droit d'examen, n'avait

(1) Croirait-on que le savant Triller, dans la nouvelle édition qu'il se proposait de donner des *Œuvres d'Hippocrate*, voulait surtout suivre *le très-ingénieux* Dacier qui avait, suivant lui, élégamment écrit la vie du médecin de Cos? « *In ipsa Hippocratis vita concinnanda*, dit-il, *sequar potissimum ingeniosissimum* Dacerium, *qui opusculis quibusdam Hippocratis vitam auctoris eleganter conscriptam præfixit* ».

(Opusc. méd., etc., tom. 2, pag. 242).

On voit que Triller n'était pas difficile sur le choix d'un guide. Il en avait pourtant un très-bon dans Schulze qui a été un des premiers à élever des doutes sur les principales actions d'Hippocrate ; mais Schulze semblait par ces doutes diminuer la gloire du divin vieillard ; c'est sans doute pourquoi Triller lui a préféré le trop crédule Dacier.

pas encore osé y porter son arme destructive. Car nous ne pouvons nous résoudre à faire entrer en ligne de compte la dissertation de M. Boulet, œuvre d'une existence éphémère, où le paradoxe se montre sans déguisement et tout-à-fait nu, et où le doute, ayant franchi toute limite, a été porté à l'absurde

Si, quittant la France, nous portons les regards vers la grave et savante Allemagne, cette source toujours vive des bonnes études et de la véritable érudition, la scène change complètement. Tandis qu'échos fidèles, nous répétions à l'envi tout ce que les biographes d'Hippocrate avaient dit de lui, deux écrivains Allemands, Ch.-F. Grimm et Ackermann, s'écartaient des sentiers battus et entraient hardiment dans la route que Schulze, dans son *Histoire de la Médecine*, leur avait largement ouverte. Au dire d'Ackermann, la vie d'Hippocrate par Grimm est entièrement purgée de fables (1); et, suivant Piérer, celle par Ackermann est écrite avec un esprit de censure si juste, que c'est à peine s'il reste quelque chose à y ajouter (2). Piérer lui-même a profité

(1) « *Purgatam à fabulis Hippocratis vitam egregiè enarravit Grimmius, titulo fragmentorum de vita Hippocratis, in operum Hippocratis versione germanica* ».

(Fabricius : Bibl. Græc., tom. 2, pag. 507, ed. Harles).

(1) « *Criticè hœc historia Hippocratis elaborata est sic, ut vix quid ei adjiciendum restet* ».

(In vit. Hipp., pag. 42).

amplement des recherches de ses deux compatriotes, dans la vie d'Hippocrate qui fait partie des prolégomènes dont il a enrichi son édition latine des Œuvres du médecin de Cos. Enfin, Ch. Gott. Kühn, ayant entrepris de publier une collection des médecins grecs, ne pouvait manquer de faire entrer *le prince* de la médecine antique dans cette importante publication, dont le premier volume contient la vie du divin vieillard, sous ce titre : *Historia litteraria Hippocratis;* cette vie n'est, à bien dire, que celle d'Ackermann, quoique l'auteur assure (*præf.* pag. 12) qu'il s'est appliqué à la rendre et plus complète et plus soignée.

Voilà, si je ne me trompe, tous les travaux critiques des Allemands sur cette matière (1). Les connaissions-nous, lorsque nous publiâmes notre ouvrage? quoiqu'une dénégation de cette espèce soit toujours mal reçue du public, qui

(1) C'est du moins tout ce que nous en connaissons. Il existe bien en Allemagne d'autres ouvrages sur ce sujet; mais, ne les ayant point eu à notre disposition, nous ne pouvons en rien dire. Nous regrettons surtout de n'avoir pu consulter les ouvrages suivants : *Oratio de vita, moribus, doctrina et professione Hippocratis*, par Math. Garbicius, Tubing. 1564; *Oratio de vita et familia Hippocratis*, par D.-J. Hermann; *Historia medicinæ universalis*, par Andr. Ottomar Goelicke, *Oratio de medicinæ origine, Æsculapii et Hippocratis stirpe ac scriptis*, par Heurnius, 1609.

trouve une certaine consolation à vous accuser de plagiat, nous répondrons affirmativement que non. D'abord, nous ne pouvions prendre connaissance du travail de Grimm, ignorant la langue dans laquelle il a été écrit ; ensuite, quoique nous ayons fait de grands sacrifices en livres, et de trop grands sans aucun doute pour notre état de fortune, nous affirmons que la bibliothèque grecque de Fabricius, où se trouve la vie d'Hippocrate par Ackermann, n'a jamais orné la nôtre. Ce n'est qu'à notre dernier voyage de Paris, entrepris (en 1837) uniquement dans le but de recueillir des matériaux pour cette édition, que nous l'avons consultée pour la première fois. Quant à Piérer, nous dirons, dans l'avant-propos du second livre, comment il est venu à notre connaissance ; et pour Kühn, le libraire, M. Baillière, de qui nous le tenons, peut attester qu'il ne nous l'a fourni qu'en 1838. Nous donnons donc ici l'assurance qu'aucun de nos prédécesseurs ne nous a suggéré l'idée de ce livre, et qu'il nous était impossible, ignorant entièrement leurs travaux, de les mettre à profit. Si cette déclaration, au reste, n'était pas suffisante, on n'aurait qu'à comparer la vie d'Hippocrate par Ackermann avec celle que nous avons donnée dans notre première édition, et l'on verrait la différence ; mais nous prierions en même temps celui qui serait tenté de faire cette com-

paraison, de nous dire si l'œuvre d'Ackermann est bien, comme le pense Piérer, le *nec plus ultrà* de la critique.



# ÉTUDES

SUR

# HIPPOCRATE.

## LIVRE PREMIER.

## DE LA VIE D'HIPPOCRATE.

Narrationibus non inutiliter subjungitur
opus distruendi confirmandique eas.
QUINTIL. lib. II.

PARMI cette multitude de problèmes que l'étude de l'antiquité ne cesse de présenter, c'en est un sans doute bien étrange et souvent difficile à résoudre, que de voir cette même antiquité conserver avec une sorte de religion les plus belles productions de l'esprit humain, sans pouvoir quelquefois nous apprendre le lieu de la naissance, l'âge, la vie même de ceux qui passent pour en être les auteurs. Sans entrer à ce sujet dans

de plus grands détails, contentons-nous de prendre Homère pour exemple, et demandons à la Grèce quel fut le père de l'Iliade. Mille voix qui le réclament (1), nous font assez connaître la haute estime que l'on portait à son génie ; mais prêtons une oreille attentive, et recueillons avec calme les traditions, nous n'entendrons plus que fables ridicules et contradictions bizarres. En effet, les détails historiques qui nous ont été transmis sur sa personne sont si disparates et quelquefois tellement éloignés de la vraisemblance, que l'on a depuis long-temps soupçonné que l'antiquité ne connaissait pas elle-même l'auteur de cet immortel ouvrage. Nous ne toucherons point ici à cette question, qui du reste nous est tout-à-fait étrangère. Seulement qu'il nous soit permis

(1) Suidas fait monter à quatre-vingt-dix le nombre des villes qu se disputaient l'honneur d'avoir était le berceau ou le tombeau d'Homère ( 1re *édition*).

Suidas ne dit point cela ; il nomme seulement vingt villes où la tradition le faisait naître, et désigne simplement l'île d'Ios où il fut enterré.

J'avais donné la première version sur la foi d'un *membre de l'Institut*, qui attribuait à Suidas ce que je lui avais fait dire. Je pensais que je n'avais pas besoin de vérifier la citation d'un homme revêtu d'un titre aussi honorable ; mais depuis j'ai acquis la conviction qu'il ne suffisait pas d'appartenir à l'Académie des Sciences pour servir de guide aux autres, surtout dans les citations. J'ai donc pris le parti d'aller aux sources moi-même et d'y puiser sans le secours d'autrui : je ne m'en suis pas trouvé plus mal.

de faire observer qu'elle a été profondément discutée par un des plus savants hellénistes de nos jours, le célèbre Wolf. Il n'est personne, sans doute, dans le monde savant, qui ne connaisse ses fameux *Prolégomènes sur Homère*, ouvrage que nous ne nous permettrons pas de juger, mais dans lequel le professeur de Hall a cherché à prouver qu'Homère n'est qu'un être fantastique, et l'Iliade que l'œuvre des Rhapsodes.

Un pareil début n'est pas aussi étranger à notre objet qu'on pourrait le croire au premier coup d'œil ; car en rappelant à notre pensée les doutes qui ont été élevés sur l'existence d'Homère, il justifie en quelque sorte celui qui oserait élever les mêmes doutes sur l'existence d'Hippocrate. Aussi aurions-nous peut-être le droit de nous faire ici cette demande : Hippocrate a-t-il réellement existé? Cette question nous semble la plus complète des absurdités, à nous qui, depuis tant de siècles, sommes habitués à jouir du fruit de ses travaux. Mais, afin d'affaiblir pour un instant ce que paraît avoir d'étrange une pareille question, rappelons-nous qu'un sceptique (1) s'avisa un jour de nier au

(1) C'est M. Boulet, médecin à Lille, qui, dans sa thèse soutenue en l'an XII, a avancé ce paradoxe ; elle a pour titre : *Dubitationes de Hippocratis vita, patria, genealogia, forsan mythologicis, et de quibusdam ejus libris multo antiquioribus quam vulgo creditur.*

Cette dissertation, quel qu'en soit le mérite, fit grand bruit dans

sein même de la Faculté de Médecine de Paris l'existence du vénérable vieillard de Cos, et que la dissertation qu'il écrivit à ce sujet, quoiqne regardée alors par quelques professeurs comme une espèce de sacrilége, parut assez spécieuse pour mériter de la part de Legallois une savante réfutation, sous le titre *de Recherches chronologiques sur Hippocrate*,

Cependant, que l'on ne croie pas que nous ayons le dessein de reproduire ici l'opinion dont nous parlons en ce moment. Ce paradoxe pourrait bien n'être qu'un de ces jeux de l'esprit, qui se plaît souvent à sacrifier la vérité aux ressources qu'il trouve dans ses propres forces. Mais sans embrasser un pareil paradoxe, nous som-

le temps. Toute la Faculté fut indignée de l'audace du jeune récipiendaire. Peu s'en fallut qu'on ne lui refusât le titre de docteur. Le professeur Chaussier surtout, animé d'un saint zèle pour son idole, insistait pour le refus, disant que celui qui s'était rendu coupable d'un tel sacrilége était indigne d'entrer dans le sanctuaire d'Esculape. Cette espèce de scandale avait fait une telle impression sur l'esprit des élèves que le souvenir n'en était pas encore effacé, lorsque je soutins ma thèse. On ne cessait de m'effrayer, en me répétant à chaque instant que je ferais mieux de changer de sujet, si je ne voulais pas me voir exposé à quelque désagrément : il fallut vraiment m'armer d'une certaine dose de courage pour oser me présenter devant les professeurs ; mais, soit que le fanatisme pour Hippocrate commençât à passer de mode, soit tout autre motif, malgré les sinistres prédictions qui m'arrivaient de toutes parts, je n'eus pas lieu de me repentir, comme on le verra dans le second livre, d'avoir persisté dans ma première idée.

mes bien loin néanmoins d'admettre aveuglément tout ce que l'on a débité jusqu'ici sur le compte d'Hippocrate. Nous nous proposons au contraire d'examiner attentivement les principales circonstances de sa vie, et de rechercher s'il est bien vrai qu'il ait fait tout ce que ses biographes lui attribuent communément. Toutefois, nous n'irons pas plus loin sans déclarer qu'animé de l'amour sincère de la vérité, nous n'avons dans ce livre d'autre but que de faire l'application des règles d'une saine critique à l'examen des documents historiques qui ont jusqu'à présent servi à nous peindre Hippocrate dans ses mœurs et dans ses actions. S'il résulte de nos recherches que la vie de ce grand homme est pleine d'incertitudes, et que la plupart des choses qui nous ont été transmises sur sa personne, étant tirées de pièces apocryphes, sont, les unes controuvées ou imaginées à plaisir, les autres puériles ou invraisemblables, nous pouvons assurer qu'un pareil résultat naît sans effort de l'examen réfléchi et impartial des matériaux avec lesquels on s'est plu à bâtir ce vain échafaudage appelé la vie d'Hippocrate. Car pour nous, sans opinion préconçue, n'ayant aucun système à défendre, absolument indifférent sur l'issue de cette espèce de lutte, nous avons interrogé les monuments de l'antiquité avec bonne foi; et si la réponse que nous en avons obtenue n'est pas

favorable au divin vieillard, c'est qu'apparemment nous ne pouvions en obtenir d'autre, ni par conséquent nous soustraire à une pareille nécessité........ Maintenant entrons en matière.

« Celui qui examine attentivement la vie » d'Hippocrate de Cos, dit Schulze, est obligé » de faire l'aveu que, dans ce que l'on a dit de » lui, il y a plus de choses fausses que de vraies. » Si l'on consulte ses contemporains sur les ac- » tions qu'on lui attribue, et qui certes devaient » leur être bien connues, on verra, non sans » surprise, que les anciens n'ont fait que rare- » ment mention de lui. A la vérité, on trouve à » la fin de ses œuvres l'histoire de sa vie, la- » quelle, à en juger du moins par le titre, » paraît être de Soranus; mais il y est dit beau- » coup de choses que nous voudrions voir » confirmées par une autorité plus imposante. » Le peu que nous en a transmis Suidas est tiré » d'une source inconnue, et Tzetzès n'a fait que » mettre en vers ce que Soranus avait déjà écrit » en prose : en sorte que nous n'avons aucun » terrain où nous puissions mettre sûrement le » pied. » (1)

(1) Hist. med., pag. 206. On lit également dans Ackermann ce qui suit : « *De vita Hippocratis Coi, quæ nobis restant, antiquæ narrationes, fere omnes incertæ, permultæ falsæ sunt. Qui enim, ipsius Hippocratis ætate, aut proximis post illum temporibus scripserunt, virum quidem medicinæ peritia præcellentem laudant, de vita vero ejus-*

Telles sont les paroles remarquables que Schulze met en tête de ses considérations historiques sur Hippocrate. Comme on le voit, ce profond érudit ajoute fort peu de confiance à ce que l'histoire nous a transmis sur la personne de ce célèbre médecin ; car non seulement il récuse en quelque sorte le témoignage de Soranus, de Suidas et de Tzetzès, mais encore il fait entendre clairement que l'on chercherait en vain d'autres détails dans des auteurs plus anciens. En effet, on ne peut voir sans étonnement qu'un grand homme comme Hippocrate, qui, au dire général, aurait porté de lui-même tout-à-coup la médecine à la perfection, ait cependant fait dans le temps où il vivait si peu de sensation, que ses contemporains semblent à peine l'avoir

*nihil memorant. Neque ipse Hippocrates in operibus, quæ ab illo ipso profecta esse credibile est, multa habet, ex quibus, quando vixerit et quid egerit, certè dici possit. Ipse adeo Galenus, qui Hippocratem maximi habebat, de vita illius vix pauca enarrat, neque in his fabulosa à veris accuratè distinguit* ».

(Fabricius : Bibl. græc., tom. 2, pag. 106 et seq., ed. Harles).

Nous devons relever ici une petite inexactitude d'Ackermann. Il vient de dire que ceux qui ont vécu du temps d'Hippocrate ou peu de temps après lui, *l'ont loué comme un excellent médecin.* Nous croyons que c'est une erreur, car nous ne connaissons aucun des contemporains d'Hippocrate qui ait dit de lui la moindre chose flatteuse, à moins qu'on ne veuille avec M. de Mercy regarder Suidas comme ayant vécu en même temps que lui. (Analyse du Traité de l'Ancienne Médecine, pag. 86).

aperçu. Lisez, pour vous en convaincre, Platon, Aristote, Hérodote, Thucydide, Xénophon, etc., vous ne trouverez dans tous ces auteurs rien qui puisse vous éclairer sur ses actions. Platon, à la vérité, parle de lui une ou deux fois dans ses Dialogues (1); mais ce n'est ni pour en faire l'éloge, ni pour nous apprendre la moindre chose concernant sa vie; et si Aristote a fait mention de lui dans sa Politique (2), il en dit si peu de choses, lui qui avait tant d'occasions d'en parler ailleurs, que l'on n'en peut tirer aucun parti pour fixer son jugement sur ce point. Au reste, ne vous attendez pas à trouver des renseignements plus étendus dans les historiens que nous avons nommés plus haut. Le nom d'Hippocrate ne se rencontre dans Hérodote que pour désigner d'autres personnages, et j'ai à peine souvenance qu'il se trouve dans Xénophon. Quant à Thucydide, il ne fait nulle mention d'Hippocrate dans son histoire de la guerre du Péloponèse. C'était pourtant, il faut en convenir, une belle occasion de rendre hommage au génie de ce grand homme. Ayant à peindre la peste qui, pendant cette longue guerre, fit tant de ravages à Athènes, on sera toujours étonné qu'un historien si exact n'ait pas dit un seul mot du médecin de Cos, dans le tableau fidèle qu'il

(1) Protag., pag. 193; Phæd., pag. 354, ed. M. Ficin.
(2) Lib. 7, cap. 4, pag. 444, trad. de Thurot.

nous a laissé de ce terrible fléau. De quelle manière que l'on interprète ce silence, il n'en faut pas moins tomber d'accord ou qu'Hippocrate, s'il était dans ce temps-là véritablement à Athènes, n'y jouissait pas d'une grande célébrité, ou qu'il était du nombre de ces médecins dont Thucydide parle peu avantageusement, et qui n'entendaient rien à la maladie.

Ainsi qu'on vient de le voir, les contemporains d'Hippocrate ne nous apprennent absolument rien sur sa vie : il faut même franchir un intervalle de plus de six siècles avant de rencontrer un seul écrivain qui nous donne là-dessus des détails assez étendus pour fixer notre attention. Le premier que l'on trouve, en parcourant cette longue suite d'années, est un certain Soranus d'Éphèse, que Suidas appelle le Jeune (1), pour le distinguer d'un autre Soranus également d'Éphèse, mais qui vivait dans un temps plus reculé, et qui paraît n'avoir écrit aucun ouvrage historique. Ce Soranus le Jeune est un auteur presque inconnu. On sait bien que, médecin lui-même, il publia un ouvrage en dix livres sur la vie et les sectes des médecins ; mais on ignore si, dans la rédaction de cette espèce de biographie médicale, il a toujours pris la vérité pour guide. Ce qui nous fait croire le contraire, c'est-à-dire, ce qui nous porte à penser qu'il n'a pas

(1) Lexicon, tom. 3, pag. 354, ed. Kuster.

toujours puisé à des sources pures et fidèles, ni apporté dans le choix de ses matériaux ce discernement éclairé, cette critique sévère, indispensable à ce genre de travail, c'est la multitude de choses évidemment fausses dont se trouve rempli le fragment que nous possédons de cet écrivain, sous le titre de vie d'Hippocrate (1). Ce fragment, le seul qui nous reste de tout l'ouvrage de Soranus, est en effet remarquable par les faits controuvés qu'on y lit, et nous donne pour cette raison une idée peu avantageuse de l'auteur. Mais comme il a servi en quelque sorte de fondement à une grande partie des faussetés que l'on fait entrer ordinairement dans la vie d'Hippocrate, nous allons en faire l'objet spécial de notre critique, en ayant soin toutefois de rattacher à cet examen tout ce qui se trouve également de faux dans les autres auteurs, concernant ce célèbre médecin.

La première chose qui devrait se présenter dans cet examen, serait de rechercher si ce fragment est véritablement authentique; car personne n'ignore que, dans l'ancien temps,

(1) Il n'est pas même prouvé que ce fragment soit de Soranus le Jeune; Mercuriali semble ne l'admettre que par conjecture. Voici comment il s'exprime : « *Cœterum quis fuerit hujusce vitæ auctor non clarè explicatum invenio; cùm tamen* (Soranum) *Juniorem medicorum vitas et sectus scripsisse perhibet Suidas, ipsum hunc esse puto* ». (*Ad Hipp. vitam notœ, pag.* 3). Ackermann et Piérer partagent également ce doute.

on se plaisait à publier sous de faux noms des ouvrages supposés. Parmi cette multitude d'exemples que nous pourrions tirer de l'antiquité, nous nous contenterons de citer le suivant : Des trois fragments qui nous ont été transmis sur la vie d'Homère, aucun n'est authentique. Nous en dirons autant de cet opuscule sur le même sujet, qui a été publié sous le nom de Plutarque, mais qui est évidemment une pièce apocryphe ; et, comme si l'histoire d'un des plus grands génies de l'antiquité ne devait être qu'un tissu de fables, il n'existe pas une seule vie du chantre d'Achille, écrite du moins dans un temps reculé, qui ne soit l'œuvre de quelque faussaire. Nous n'en excepterons même pas celle attribuée à Hérodote, laquelle, au jugement d'un grand nombre d'habiles critiques, comme Léon Allatius (1), T. Le Fèvre (2), Vossius (3), Wesseling (4), Schweighæuser, etc., est aussi une pièce supposée. Mais sans nous prévaloir d'un pareil exemple, sans même demander par quelle voie le fragment de Soranus est parvenu jusqu'à nous, nous prendrons

(1) De patria Homeri, in Thesauro antiq. græcarum Gronovii, tom. X, pag. 1771.

(2) Faber in Longinum, sect. 36, edit. Tolii, pag. 199.

(3) De Hist. græc., lib. 1, cap. 3, pag. 17.

(4) Voyez la note première sur la vie d'Homère, dans l'édition de Schweighæuser, tom. 6, *pars secunda*, pag. 319.

ce fragment tel qu'il est, et nous continuerons à le regarder comme l'œuvre de celui dont il porte le nom. Toutefois, en faisant cette concession, nous ne croyons pas accorder un grand avantage à ceux qui voudraient devenir les défenseurs de ce même fragment.

Il est en effet, ainsi que je l'ai déjà dit, tellement rempli de choses fausses, qu'en admettant qu'il soit authentique, je ne vois pas ce que ses partisans y gagneraient. Comment pourraient-ils parvenir à inspirer de la confiance en faveur d'un écrit qui est dépourvu de toute espèce de critique? Je suis loin de douter des lumières de mes adversaires; je doute encore moins du zèle avec lequel ils vont prendre la défense de celui qu'ils regardent comme le *premier et le plus grand* des médecins (1); toutefois, malgré tous leurs efforts, je ne pense pas qu'ils puissent jamais soutenir avec avantage l'espèce de lutte qui va s'ouvrir présentement. Ce n'est pas que j'espère leur opposer une grande résistance : je connais trop ma faiblesse pour avoir une telle prétention. Mais le parti que j'ai embrassé me paraît juste; et si, plein de confiance dans la bonté de ma cause, je descends un des premiers dans l'arène, c'est que je compte beaucoup moins sur mes forces que sur la validité des preuves qui me serviront d'appui.

Je commencerai mes réflexions par l'examen

(1) Barthez, Discours sur le génie d'Hippocrate, pag. 1re.

d'un fait qui, pour être généralement reçu, ne m'en paraît pas moins très-douteux. On a dit, et l'on a répété sur la foi de Soranus, qu'Hippocrate jouissait dans toute la Grèce d'une si grande célébrité, qu'il fut appelé par Perdiccas, roi de Macédoine, conjointement avec Euriphon de Cnide, pour le guérir d'une fièvre lente dont on ignorait la cause, mais que le médecin de Cos reconnut pour être entretenue par un violent amour pour Phila, concubine de son père. A la vérité, ce fait s'accorde passablement avec la chronologie; mais, comme l'observe fort à propos le savant Sprengel, ce qui néanmoins le rend suspect, c'est que l'histoire rapporte un trait absolument semblable d'Érasistrate à la cour de Séléucus Nicanor; en sorte qu'il paraît très-croyable que l'on aura sans raison attribué à Hippocrate une anecdote réellement arrivée à Érasistrate (1). C'était aussi le sentiment d'Ackermann qui s'exprime comme il suit : *Quæ fabula ex celebri illâ Erasistrati curatione nata esse videtur* (2). Au surplus, ce qui donnerait du poids à cette conjecture, c'est qu'Euriphon ne pouvait pas être avec le divin vieillard auprès de Per-

(1) L'anecdote d'Érasistrate a fourni au pinceau du grand Lariesse, le sujet d'un de ses plus beaux tableaux. Voyez, pour les détails, Winckelmann, Réfl. sur la Peinture, etc., pag. 102 et suiv.

(2) Biblioth. græc., tom. 2, pag. 512, ed. Harles, conf. Piérer, de vit. Hipp., pag. 48 et 49.

diccas, ainsi que le rapporte Soranus, puisqu'on lit dans Galien qu'il vivait quelque temps avant le médecin de Cos (1). Je ne puis, au reste, partager l'opinion de Sprengel, quand il dit qu'il pourrait bien se faire qu'Hippocrate eût passé quelque temps auprès de Perdiccas, se fondant sur ce qu'il avait observé plusieurs malades à Pella, à Olynthe et à Acanthe, toutes villes de la Macédoine (2). Mais où trouve-t-on ces villes mentionnées dans le recueil hippocratique? Dans le septième livre des Épidémies, reconnu par Galien et par tous les critiques pour le plus nouveau et pour le plus manifestement supposé, ainsi qu'il le dit dans le passage qui suit: « *Septem sunt in universum Epidemiorum libri, et ex his septimus manifestè spurius esse omnibus videtur, imò recentior ac interpolatus* » (3). Si le septième livre des Epidémies sort de la famille des Hippocrates, il doit appartenir ou à Thessalus, fils de notre Hippocrate, et qui fut médecin d'Archélaus, roi de Macédoine (4), ou ce qui est aussi croyable, à Hippocrate IV, fils de Draco, médecin de Roxane, femme d'Alexandre-le-Grand, et qui mourut sous Cassandre, fils d'Antipater. Suidas,

(1) In Hipp. de Vict. acut. lib. comment. primus, pag. 14 et 15, tom. 11, ed. Chartier.

(2) Hist. de la méd., tom. 1er, pag. 288.

(3) De Respir. difficult., lib. 2, pag. 255, tom. 7, ed. Chartier.

(4) Galien, in Hipp. lib. de Nat. homin. comment. pag. 94, tom. 3, ed. Chartier.

de qui j'emprunte cela rend la chose probable en disant que cet Hippocrate écrivit sur la médecine (1).

Ce n'est pas d'ailleurs le seul fait controuvé qu'il y ait à relever dans la narration de Soranus. On y lit encore que la peste ravageant l'Illyrie et plusieurs contrées barbares, Hippocrate fut mandé par les rois de ces diverses nations pour les délivrer de ce fléau; mais, qu'ayant appris par les ambassadeurs qu'on lui avait envoyés, la direction des vents qui régnaient dans leur pays, il prévit par là que la peste allait bientôt fondre sur l'Attique; en sorte qu'il refusa de partir, aimant mieux rester dans sa patrie, où ses secours allaient devenir si nécessaires. Assurément ce récit ne renferme rien qui ne fasse beaucoup d'honneur à Hippocrate; mais parce qu'un fait honore la mémoire d'un grand homme, est-ce une raison pour l'admettre sans examen? Nous ne le pensons pas; et c'est pourquoi nous allons exprimer nos doutes sur ce que l'on attribue au vieillard de Cos dans cette occasion.

Nous dirons en premier lieu que l'on ne trouve dans les auteurs absolument rien qui ait le moindre rapport à une maladie pestilentielle venue du côté de l'Illyrie, ce qui est déjà un motif de doute; ensuite, que la plupart de ceux

(1) Lexi. tom. 2, pag. 145, ed. Kuster.

qui se sont occupés de l'histoire de la médecine ont pensé que la peste dont parle ici Soranus, et qui menaçait de ravager l'Attique, est la même que celle qui a désolé Athènes, et dont Thucydide a donné une description si vraie et si animée. Or, voici maintenant ce qu'aurait fait Hippocrate dans cette circonstance : après avoir envoyé deux de ses enfants, son gendre Polybe et plusieurs de ses disciples dans les diverses contrées où régnait la contagion, avec les instructions nécessaires pour s'opposer à ses progrès, lui-même parcourut dans un but semblable la Thessalie, la Phocide, la Béotie, la Dorie, le pays de Delphes et celui d'Athènes, où il finit ses courses, et où ses conseils furent d'une si grande utilité, qu'il obtint en récompense, par un décret solennel du peuple, une couronne d'or, le droit de bourgeoisie, l'initiation aux mystères d'Eleusis, et une place pour lui et ses enfants au Prytanée, honneur insigne chez les Grecs, surtout pour un étranger (1).

Tout cela est très beau sans doute; mais tout cela est-il bien conforme à la vérité? C'est ce que je vais examiner. D'abord, je commencerai par faire observer qu'il serait tout-à-fait inutile d'invoquer ici le témoignage de Varron (2) et celui

(1) Decretum Atheniensium, Oratio legati Thessali filii Hippocratis ad Athenienses, et Soranus, in vit. Hip.

(2) De Re rustica, pag. 14.

de Pline le naturaliste (1), pour donner du poids à tout ce récit, ces deux auteurs n'ayant parlé du service rendu par Hippocrate dans cette circonstance à différentes villes de la Grèce que d'après le Décret des Athéniens et le Discours de Thessalus, sources bourbeuses où l'antiquité ne se faisait nul scrupule de puiser, mais qui maintenant sont reconnues pour impures (2). J'en dirai autant du témoignage de Galien qui, manquant de critique dans cette occasion, ou mieux se montrant peu difficile parce que ce fait honorait Hippocrate, n'a pu en admettre la réalité que sur la foi de ces mêmes pièces (3). Ensuite, je dirai qu'il

(1) Hist. nat., lib. 7, cap. 37, tom. 3, pag. 138, ed. Lemaire.

(2) Voyez notre 4[me] Livre.

(3) Voici ce que dit Galien ou l'auteur qui a pris son nom : « Je donne des louanges à Hippocrate, admirable sous plusieurs autres rapports, pour avoir guéri cette peste venue de l'Éthiopie en Grèce, en changeant la malignité de l'air et en lui rendant sa pureté. Il ordonna à cet effet qu'on allumât des feux par toute la ville, et conseilla de l'entretenir avec des plantes et des fleurs odoriférantes, et d'y mêler des onguents gras et d'une odeur très-suave. De cette manière, l'air qui, dans le principe, était la cause du mal, rendu plus pur en devenait le remède ».

(*Ad Pison. Theriaco, lib.* 1[er], *tom.* 13, *pag.* 955, éd. Chartier.)

Remarquez que Galien a le soin de faire venir la peste non de l'Illyrie, mais de l'Éthiopie; ce qui s'accorde, quant au point de départ de la maladie, avec le récit de Thucydide. Mais, pour ce qui est du moyen dont Hippocrate usa pour la faire cesser, outre que l'historien grec dit en termes formels qu'aucune puissance humaine ne put en arrêter les ravages, on verra plus bas que ce moyen n'était nullement propre à obtenir cet effet. Comment se peut-il donc que Galien,

est presque certain, pour ne pas dire sûr, qu'Hippocrate n'est jamais allé à Athènes exercer son art. Ce qui le prouve, à notre avis, c'est qu'on ne trouve, dans les ouvrages qui sont véritablement de lui, aucune observation recueillie dans cette ville. Toutes les maladies dont l'histoire est rapportée dans le premier livre et dans

malgré le témoignage si précis de Theucydide, ait avancé qu'Hippocrate avait guéri la peste d'Athènes? A mon avis, l'énigme n'est pas difficile à deviner. Galien, voulant à toute force lui faire honneur de cette cure merveilleuse, trouvant d'ailleurs le fait établi dans le *Décret des Athéniens* et le *Discours de Thessalus*, fait venir la peste de l'Éthiopie, comme Thucydide, ce qui donnait au récit plus de vraisemblance. Puis, pour la guérison, oubliant, à dessein sans doute, ce que l'histoire dépose sur l'impuissance de l'art contre cette cruelle maladie, il attribue à Hippocrate ce que la tradition attribuait à Acron d'Agrigente dans cette circonstance. Or, voici comment Plutarque raconte la chose : « En temps de pestilence, dit-il dans son Traité d'*Isis* et d'*Osiris*, les médecins pensent y remédier en faisant de grands feux, ayant opinion que la flamme subtilise et raréfie l'air; ce qu'elle fait encore mieux, quand on y brûle des bois bien odorants, comme sont les cyprès, les genièvres et les sapins. Voilà pourquoi on dit que le médecin Acron, du temps de la grande pestilence à Athènes, acquit une grande réputation de ce qu'il ordonna qu'on fît bon feu auprès des malades de la peste, car il en sauva par cela plusieurs. (Trad. d'Amiot, pag. 104. Paris, 1584).

Remarquez encore que Plutarque, en désignant la peste d'Athènes par le nom de *grande* pestilence, a voulu évidemment parler de celle qu'a décrite Thucydide. Ainsi, d'après le philosophe de Chéronée, ce serait Acron, et non Hippocrate, qui en aurait fait cesser les ravages; mais la vérité est que ni l'un ni l'autre n'en sont venus à bout, surtout Acron qui avait cessé de vivre au moment où la peste éclata à Athènes.

le troisième des Epidémies, ont été observées, si nous nous en souvenons bien, à Thase, Larysse, Abdère, Platamon, Mœlibée et Cyzique ; le nom d'Athènes ne s'y trouve nulle part. Fabricius en avait fait la remarque avant nous : *Ipse enim Hippocrates*, dit-il, *in libris, quos ipse scripsit, nec morborum, quos in Attica observaverit, nec Athenarum adeò mentionem fecit.* (1) Nous n'ignorons pas cependant que Galien, s'appuyant de l'histoire d'un ou de deux malades qui demeuraient sur la Place du Mensonge, a soutenu qu'Hippocrate avait pratiqué l'art de guérir à Athènes, parce qu'il y avait en effet dans cette ville une place de ce nom, appelée aussi le Marché de Cécrops (2). Mais, on ne peut en dis-

(1) Bibl. græc., tom. 2, pag. 512, ed. Harles. Dans le cinquième livre des Épidémies, il est question de deux malades qui demeuraient à Athènes ; mais Galien nous avertit que ce livre, de même que le septième, est incontestablement supposé : « *Libros quintum et septimum de morbis vulgaribus procul dubio spurios esse ac subdititios* ».

(In Hipp. Epid. lib. 6, comment. 1, pag. 354, tom. 9, ed. Chartier).

(2) Quand j'ai avancé cela, j'ai été trompé par Sprengel (Hist. de la Méd., tom. 1er, pag. 289, trad. par Jourdan). Galien ne dit point qu'Hippocrate a habité à Athènes en qualité de médecin ; il dit seulement : « Si j'avais cru la chose utile à l'art, je n'aurais pas négligé de chercher dans quelle ville existait un lieu appelé *Menteur*, comme il y avait à Athènes une place nommée le marché des Trompeurs ou des *Cercopes* ». *Quærere qua in civitate locus aliquis mendax vocatur, veluti Athenis astutorum aut Cercopum forum appellatum est, si quid ad artis opera conferre viderem, non prætermitterem.*

convenir, c'est chercher à établir un fait sur une preuve bien équivoque ; car enfin il pouvait y avoir dans plusieurs villes de la Grèce une place portant le nom de Place du Mensonge, comme il y a en France dans presque toutes les grandes villes, une place appelée Place d'Armes, Place des Victoires, etc... Et que deviendrait dans cette hypothèse une pareille désignation? Pour

(Comment. 2, in Hippocratis Epidem, lib. 3, pag. 243, tom. 9, ed. Chartier.)

Il est peut-être bon de dire ici que les *Cercopes* étaient un peuple de la Lybie, adonné à la tromperie et à la fraude. Ils promirent, dit la fable, du secours à Jupiter contre Saturne; mais quand ils eurent reçu l'argent que le maître des dieux leur avait promis, ils se moquèrent de lui; Jupiter, pour les punir, les métamorphosa en singes. (Ovid. Metamorph., lib. 14, et surtout la note 92, tom. 2, pag. 440, ed. Lemaire).

J'ai lu dans Ammien-Marcellin que l'on appelait l'empereur Julien *Cercope*, petit homme à larges épaules, à barbe de chèvre, et qui marchait aussi fièrement que s'il était frère d'Otus et d'Ephialte. (Lib. 22, cap. 14).)

Galien avait si peu l'intention d'assurer qu'il y avait à Athènes une place du Mensonge, ainsi que le dit Sprengel, qu'il répète plus loin (ouvrag. cit., pag. 253), à l'occasion du second malade qui demeurait également sur la place des Menteurs, l'observation qu'il a déjà faite au sujet du premier malade. Voici comment il s'exprime : « Je laisse à d'autres le soin de chercher si cette femme habitait ou la place des *Trompeurs* à Athènes, ou toute autre ville. » *Sive Athenis in astutorum foro hœc mulier decumberet, sive alia civitate, aliis permittimus investigare.*

On voit combien cette narration diffère de celle que j'ai donnée sur la foi de Sprengel dans ma première édition. Fiez-vous donc maintenant aux citations des autres!

nous, il nous paraît évident que les deux malades dont il est question au troisième livre des Épidémies, et qui habitaient sur la Place du Mensonge, étaient de Thase et non d'Athènes. Nous fondons notre opinion sur ce que le nom de la ville de Thase se trouvant en tête de la seconde section du troisième livre des *Epidémies*, tous les malades qui appartiennent à cette section semblent par conséquent appartenir également à cette ville. S'il en était autrement, nous demanderions pourquoi Hippocrate n'aurait pas nommé ici Athènes, comme il a nommé ailleurs Thase, Abdère, Platamon, etc. Au surplus, nous trouvons dans Galien lui-même la preuve qu'Hippocrate n'est point allé à Athènes pratiquer son art, puisqu'il dit, en parlant d'une espèce de luxation de l'humérus, qui n'avait point été observée par Hippocrate, et que lui, Galien, n'avait rencontrée que cinq fois, qu'il n'aurait jamais eu de semblables occasions s'il n'eût habité de grandes villes, telles que Rome, *dont un seul quartier*, observe-t-il, contient plus d'habitants que la *plus grande ville où Hippocrate ait jamais demeuré.* (1) Puis, il ajoute que Smyrne est beaucoup plus grande qu'aucune des villes que le médecin de Cos ait habitées. Or, on sait que,

(1) Ce passage du médecin de Pergame décide à lui seul la question. En effet, si Galien eût été bien persuadé qu'Hippocrate était allé à Athènes exercer son art, comment aurait-il pu dire qu'un seul quartier de Rome renfermait plus d'habitants que la plus grande ville

s'il y a quelque différence entre ces deux villes sous le rapport de la grandeur, c'est plutôt du côté d'Athènes (1).

D'ailleurs, comment croire que le médecin de Cos, s'il eût été réellement à Athènes dans le but de s'opposer aux ravages de la peste, ne nous eût pas laissé dans ses écrits le souvenir de ce voyage, et surtout la description de cette affreuse maladie, lui qui était si empressé à recueillir des observations partout où il se trouvait, et si exact à tracer le tableau des constitutions régnantes? Mais, nous répondra-t-on, Hippocrate est loin, ainsi que vous paraissez le croire, d'avoir oublié de peindre la peste d'Athènes. Pour vous en convaincre, ajoutera-t-on, ouvrez le troisième livre des *Epidémies*, vous y verrez une belle description de cette cruelle maladie. Nous n'ignorons pas que tel a été en effet le sentiment d'un grand nombre de savants; nous le

où le vieillard de Cos ait jamais été? on sait que Rome contenait quatorze quartiers ou régions; et comme la population d'Athènes était, selon Boeckh (Écon. politiq. des Athén., tom. 1er, pag. 66, trad. franç.) de cent quatre-vingt mille ames, en multipliant cette dernière somme par quatorze, on aura pour Rome deux millions cinq cent vingt mille habitants; chiffre qui, sans être excessif, n'en montre pas moins l'invraisemblance d'une pareille supposition, puisqu'il paraît certain qu'au temps le plus florissant de la république, Rome n'a jamais eu plus d'un million quatre cent mille habitants

(2) *De humero iis modis prolapso, quos Hippacrates non vidit*, tom. 12, pag. 303, ed. Chartier.

savons même si bien, que c'est pour cette raison que nous nous sommes adressé cette objection, à laquelle il devient maintenant nécessaire de répondre.

Si la constitution épidémique décrite au troisième livre des Maladies populaires, était la même que la grande peste d'Athènes, nous demanderions d'abord pourquoi Hippocrate, en donnant le tableau de cette maladie, n'a pas dit qu'elle avait régné et qu'elle avait été observée par lui à Athènes; car nous ne pourrions croire qu'il eût fait cette omission, si véritablement il eût recueilli l'histoire de cette maladie dans cette ville, et si surtout on lui eût décerné tous les honneurs dont ses biographes font mention. Nous demanderions ensuite comment Hippocrate aurait pu se trouver à Athènes en qualité de médecin, lui qui, ainsi que nous le dirons plus bas, n'avait guère qu'une trentaine d'annés au commencement de la guerre du Péloponèse. Un jeune homme qui en était encore à prendre des leçons de réthorique et à suivre les gymnases, pouvait-il être un médecin assez renommé pour jouer le rôle qu'on lui prête dans cette circonstance?

Ensuite, tous ceux qui voudront se donner la peine de comparer le récit d'Hippocrate avec celui de Thucydide, s'apercevront aisément que l'épidémie observée par le médecin de Cos ne

présente aucun des caractères de la peste décrite par l'historien grec. Cela est si vrai, que Schulze (1) traite d'insensé quiconque chercherait la peste d'Athènes dans les écrits d'Hippocrate. En effet, tout diffère dans les deux narrations. Suivant le divin vieillard, la maladie était due aux intempéries de l'atmosphère ; suivant Thucydide, elle venait de l'Éthiopie, et la cause en était inconnue. Dans l'un, ce sont diverses affections morbides, comme des érysipèles, des maux de gorge, des frénésies, des phthisies, etc., lesquelles affections morbides, quoique toutes soumises à l'empire d'une même constitution, n'en présentent pas moins une grande diversité de symptômes, parce qu'elles ont réellement un siége différent. Dans l'autre, c'est une seule maladie qui a bien quelque variété suivant les divers tempéraments, mais qui, dans le fond, est toujours la même et ne change jamais de nature. Dans Thucydide, la maladie était contagieuse, ce qui causa une affreuse mortalité; dans Hippocrate, on ne voit rien de semblable. Le premier nous apprend que le mal était supérieur aux forces humaines, et que l'on périssait également avec ou sans médecin. Le second nous dit que les maladies qu'il décrit étaient plus effrayantes que funestes, et que de tous les malades, il en réchappa un assez bon

(1) Hist. méd., pag. 188.

nombre. Thucydide fait remarquer que, durant la peste, on perdit tout respect pour les choses divines et humaines; et que les Athéniens se voyant à chaque instant sur le point de mourir, et croyant qu'il était raisonnable de tirer au moins quelque parti du peu de temps qui leur restait à vivre, n'étant d'ailleurs retenus ni par la crainte des dieux, ni par les lois des hommes, dirigèrent toutes leurs pensées vers la volupté, et se livrèrent sans réserve à toutes sortes de crimes. Hippocrate ne nous dit pas un seul mot de ce mépris de tous les devoirs, ni de ce débordement affreux, Hippocrate que l'on représente pourtant si attaché aux principes d'une morale sévère, et si respectueux envers la divinité.

Mais c'est pousser assez loin un parallèle qui, comme on vient de le voir, n'a rien de ressemblant. Aussi ne m'arrêterai-je pas davantage sur ce point. J'ajouterai seulement que si je n'ai pas comparé en détail les symptômes donnés par Thucydide avec ceux décrits par Hippocrate, c'est qu'ayant dit que le médecin de Cos avait dans sa constitution donné la description de diverses espèces de maladies, j'ai pensé avoir suffisamment indiqué par là toute la différence qui existe sous ce rapport entre ces deux auteurs. Je conclurai donc en disant que tout concourt à prouver que l'épidémie du divin vieillard n'a aucune

ressemblance avec la maladie pestilentielle de l'historien grec.

J'ai fait voir que l'on ne trouve dans les écrits d'Hippocrate aucune preuve de son séjour à Athènes comme médecin ; je vais maintenant montrer combien sont invraisemblables toutes les circonstances qui accompagnent son prétendu voyage dans cette ville. Le motif qui engagea Hippocrate, nous dit-on, à parcourir la Grèce pour la délivrer de la peste, c'est qu'il pressentit l'arrivée de ce terrible fléau dans l'Attique par la direction des vents qui régnaient dans l'Illyrie. Mais, outre que la peste dont il est question venait de l'Éthiopie et non de l'Illyrie, qui ne sait aujourd'hui que ce ne sont pas les vents qui transportent cette cruelle maladie de contrée en contrée, surtout à une si grande distance ? Il fit cesser, ajoute-t-on, les fureurs de la contagion en faisant allumer de grands feux, afin de purifier l'atmosphère. Mais qui ne sait encore que ce moyen n'étant propre qu'à altérer la pureté de l'air, et non à détruire le principe contagieux, ne pouvait en aucune manière arrêter les ravages de la peste (1). Non-seulement il parcourut lui-

(1) Voici ce que disent à ce sujet deux auteurs à l'autorité desquels il est bien permis de croire : « Je pense, dit Méad (tom. 1er, pag. 371), que cette méthode aurait plus d'efficacité pour prévenir la peste, et dès-lors qu'il vaudrait mieux la mettre en usage avant qu'elle fût déclarée ; car dès qu'elle l'est une fois, on sait que les chaleurs de l'été sont propres à l'étendre, tandis qu'elle fait ordinairement rémis-

même la Grèce, mais il envoya en outre ses deux fils Thessalus et Draco, et son gendre Polybe, dans les diverses contrées barbares, pour s'opposer aussi de leur côté au fléau pestilentiel qui les ravageait. Mais Hippocrate, qui était tout au plus âgé de trente ans au moment où la grande peste d'Athènes éclata, pouvait-il avoir déjà deux enfants et un gendre capables d'exercer la médecine? Il fut comblé d'honneurs par les Athéniens, porte le récit de Soranus, pour les avoir délivrés des maux dont ils étaient accablés.

sion pendant l'hiver. Tout ce qui est propre à augmenter la chaleur est donc propre aussi à augmenter la malignité de la maladie; et c'est ce qu'avait remarqué Mercuriali, qui dit que dans la peste dont il fut témoin à Vénise, les forgerons et tous les ouvriers qui travaillaient autour du feu en furent attaqués avec plus de violence. Je ne crois donc pas que le bien que l'on doit attendre des feux qu'on allume pour la purification de l'air, soit équivalent aux inconvénients qui en résultent. Les mauvais effets de cette méthode, dans la dernière peste de Londres où elle fut mise en usage, suffisent pour ne pas engager à de nouvelles tentatives; car, après qu'on eut donné des ordres pour allumer des feux dans tous les carrefours pendant trois jours entiers, dans la nuit qui les suivit, il ne périt pas moins de quarante mille personnes. On a fait en dernier lieu une expérience aussi funeste à Marseille; car, après ces feux, la peste fit des ravages encore plus considérables ».

Nous venons de voir ce que pensait là-dessus Méad; voyons maintenant ce que dit Mertens sur le même sujet: « *Ex eo quod refertur*, dit le médecin de Moscou. (Obs. med. de Febr. putr., etc., pag. 177 et seq.) *Hippocratem Atheniensium pestem fugasse accensis ignibus, multi auctores illos pestis tempore commendarunt. Moscuæ à pestis initio, non tantùm in plateis, sed antè singulas domos, ignes ex*

Mais si ce médecin célèbre eût fait cesser la peste, et s'il eût reçu en récompense de cet immense service tous les honneurs dont on parle dans sa vie, pourquoi Thucydide, qui entre dans de si grands détails sur cette cruelle maladie, ne dit-il pas un seul mot d'Hippocrate ni des prétendus honneurs qu'on assure lui avoir été rendus dans cette circonstance? Pourquoi dit-il au contraire que les médecins, ne connaissant pas la maladie, n'avaient en rien diminué sa violence (1); que toute industrie humaine était superflue, prières dans les temples, oracles

*variis vegetabilibus accenderunt, adeò, ut tota urbs denso fumo continuò tegeretur. Contagium non lentius indè serpebat, nec magis parcebat familiis, quarum œdes pluribus ignibus circumdatœ erant. Legitur idem accidisse in peste, quœ anno vicesimo primo hujus sœculi urbem Tolonem in Gallia vastavit, etc.*

Comme la plupart des hommes n'agissent que par imitation, il n'est pas étonnant que l'on se soit empressé de suivre l'exemple d'Hippocrate. Il semble que les grands génies soient comme autant de phares, placés de distance en distance dans la durée des siècles, pour nous servir de guides dans la route ténébreuse où le destin nous a jetés; mais, au lieu de nous bien diriger, souvent ils nous égarent. Hippocrate passait pour avoir arrêté les ravages de la peste d'Athènes, en faisant allumer de grands feux dans les différents quartiers de la ville; il était tout naturel de l'imiter en cela. Mais si l'on eût, comme je l'ai fait, appliqué à ce récit les règles d'une critique sévère, on eût bientôt reconnu que rien n'était plus faux; et dès-lors on n'eût pas eu recours à un moyen qui, bien loin de faire cesser les fureurs de la contagion, n'était propre qu'à accroître la mortalité, comme on en a fait la triste expérience.

(1) . . . . *mussabat tacito medicina timore*, dit aussi Lucrèce, liv. 6, vers 1176.

consultés, pratiques de toutes espèces; que tout enfin devenait inutile? Est-ce donc ainsi qu'un historien aussi exact eût parlé, si Hippocrate fût véritablement venu à bout d'arrêter la contagion?

Ainsi on voit clairement à présent qu'Hippocrate n'est point allé à Athènes faire cesser la peste, et que tout ce que l'on a dit là-dessus n'est qu'une fable imaginée à plaisir. Cependant presque tous les auteurs qui ont écrit l'histoire de sa vie ont rappelé ce fait, sans avoir l'air de se douter le moins du monde qu'il fût supposé. Mais ce qui doit surprendre le plus, c'est que les rédacteurs de la Biographie médicale, ouvrage tout récent (1), en rapportant le même fait, n'aient pas élevé le moindre doute sur sa réalité. Ils ignoraient apparemment qu'il ne reposait sur aucun témoignage authentique; et pourtant la source qui l'a fourni est tellement suspecte, qu'elle doit de toute nécessité inspirer la plus grande défiance. Le Discours de Thessalus et le Décret des Athéniens, pièces qui se trouvent rejetées à la fin des œuvres d'Hippocrate, sous le titre de *Pièces étrangères*, sont les ouvrages *recommandables* d'où l'on a tiré les matériaux de ce récit. Or, de l'aveu de tous les critiques, ces pièces sont apocryphes, et la supposition en est même si évidente qu'il serait tout-à-fait superflu d'y revenir ici. Maintenant

(1) Il ne faut pas perdre de vue que cela a été écrit en 1824.

quand un fait est raconté avec des circonstances invraisemblables et même impossibles ; quand aucun auteur contemporain n'en fait nulle mention, et qu'il est même détruit par le témoignage négatif d'un historien exact et digne de foi, comme Thucydide, qui n'en dit pas un seul mot ; quand surtout ce même fait est tiré de pièces évidemment supposées, je le demande, un pareil fait peut-il être reçu sans examen, et ne doit-il pas plutôt être rejeté comme entièrement faux (1) ?

D'après tout ce qui précède, on ne peut s'empêcher de convenir que c'est le plus sage parti à prendre. Mais que doit-on penser de ce que l'on raconte au sujet du refus fait par le médecin de Cos d'aller au secours de la Perse également dévastée par la peste ? « Dès que ce fléau se fit

(1) Il est étonnant que M. Kühnholtz qui connaissait notre ouvrage, puisqu'il nous a fait l'honneur de nous citer plusieurs fois dans son *Cours de l'Histoire de la Médecine*, etc., ait rapporté ce fait, pag. 126, sans parler de nos doutes. Il n'avait cependant pas manqué d'en faire mention, en rappelant le refus des offres d'Artaxercès par Hippocrate. Tout en remerciant le savant bibliothécaire de Montpellier, d'avoir bien voulu jeter les yeux sur notre livre, nous aurions désiré qu'il nous eût lu avec plus d'attention ; il n'aurait pas renvoyé à notre ouvrage comme montrant l'incertitude de l'aventure d'Érasistrate à la cour de Séléucus Nicanor, pag. 107 ; il ne nous aurait pas surtout fait dire qu'Hippocrate *croyait avoir inventé toute la médecine.* (Discours sur les avantages de l'Hist. de la méd., pag. 43), tandis que nous avons avancé tout le contraire dans notre second livre.

» sentir en Perse, dit Rollin (1), Artaxercès
» Longue-Main lui fit écrire par ses gouverneurs
» pour l'engager à venir dans ses états traiter
» ceux qui étaient attaqués de cette maladie. Il
» lui fit les offres les plus avantageuses, ne mettant du côté de l'intérêt aucune borne aux récompenses dont il prétendait le combler, et
» du côté de l'honneur, promettant de l'égaler à
» ce qu'il y avait de personnes plus considérables dans sa cour. Mais tout l'éclat de l'or et
» des dignités, ajoute le même auteur, qu'on fit
» briller aux yeux d'Hippocrate, ne fut point
» capable de le tenter, et ne put étouffer dans son
» esprit le sentiment d'aversion et de haine qui
» était devenu naturel aux Grecs à l'égard des
» Perses, depuis que ceux-ci étaient venus les
» attaquer. Sa réponse fut donc qu'il était sans
» besoin et sans désirs ; qu'il devait ses soins à
» ses concitoyens et à ses compatriotes, et qu'il
» ne devait rien aux barbares, ennemis déclarés
» des Grecs. »

Tel est le récit de ce refus superbe vanté à outrance par les apologistes d'Hippocrate, et blâmé avec quelque apparence de raison par les véritables philantropes, refus qui ne repose cependant sur aucune preuve historique valable ; car Soranus, qui ne manque pas d'en faire honneur au médecin de Cos, ne donne d'autre garant de la

(1) Hist. ancienne.

certitude de ce fait que la lettre écrite par Hippocrate au roi de Perse par l'intermédiaire de son satrape Hystanes. Or, voici ce que dit Fréret à ce sujet : « Cette lettre, observe cet habile
» critique, pleine d'outrages et de menaces im-
» pertinentes, ressemble bien plus à l'ouvrage
» d'un scoliaste qui n'a jamais vu que la pous-
» sière de son cabinet, et qui parle à un prince
» mort depuis plusieurs siècles, qu'à une lettre
» véritable écrite à un prince vivant, et dont les
» états sont voisins de celui qui l'écrit, D'ailleurs
» elle n'a point le style d'Hippocrate, homme
» d'esprit et bien élevé. Les Grecs redoutaient
» le roi de Perse, mais ne le méprisaient pas,
» surtout lors de la guerre du Péloponèse, dans
» laquelle les deux partis qui divisaient la Grèce,
» cherchaient également à se fortifier de son
» alliance. » (1)

Rien assurément n'est plus sensé que ces réflexions de Fréret : elles démontrent clairement que cette lettre d'Hippocrate sur laquelle on a voulu fonder la réalité du récit que j'ai tiré de Rollin, est encore une pièce supposée. J'en dirai autant de ces différentes lettres que se sont écrites réciproquement sur le même sujet Artaxercès, Pœtus et les habitants de Cos. Toute cette correspondance est l'œuvre de fourbes si malhabiles même, que ce serait perdre son temps que

(1) Chronolog., tom. VIII, pag. 66 et 67, édit. in-18.

de prendre la peine de les réfuter. Je n'ignore pas cependant que ces lettres sont très anciennes, puisque Caton le Censeur les connaissait. Mais, malgré leur ancienneté, dit Haller, elles n'en portent pas moins plusieurs signes de supposition : *Perantiquæ sunt, cùm ad eam Cato adludat, quâ Hippocrates Artaxercæ auxilium suum negat.; sed multæ sunt suppositionis notæ* (1). C'était d'ailleurs, à ce qu'il paraît, une espèce de coutume aux faussaires de l'antiquité de supposer ainsi un commerce de lettres entre des personnages de marque. Plutarque rapporte dans la vie de Lycurgue qu'il courait de son temps plusieurs lettres sous le nom de ce célèbre législateur, mais qui étaient supposées ainsi qu'une foule d'autres qu'on attribuait faussement à un grand nombre d'hommes illustres. Ménage (2), Casaubon(3), Spanheim (4), Scaliger (5), etc, ont aussi élevé tour-à-tour des doutes sur la légitimité de ces sortes d'écrits ; et aujourd'hui la supposition en est tellement reconnue qu'il serait tout-à-fait inutile de s'arrêter là-dessus. Aussi a-t-on rejeté

(1) Art. med. princip., tom. IV, pag. 268.

(2) Dans ses notes sur Diogène de Laërce.

(3) Not. ad Diog. Laert.

(4) In not. ad Aristophanis Plutum, v. 638.

(5) Ep. 406, Conf. Fabricius Bibl. græc., tom. 1er, pag. 662 et 683. — Theod. Car. Schmid, *Epistolarum quæ Hippocrati tribuuntur censura.*

depuis long-temps comme apocryphes toutes ces lettres ainsi que celles d'Hippocrate. Or si, comme je viens de le dire, toute la correspondance que l'on assure avoir eu pour objet de la part du roi Artaxercès de réclamer les secours d'Hippocrate est imaginée à plaisir; et si surtout le refus du médecin de Cos n'a pas d'autre garant que ces pièces supposées, quelle confiance, je le demande, peut-on accorder à cette anecdote? Il serait superflu d'apporter en preuve le témoignage de Suidas; il n'ajouterait rien à la certitude de ce fait, puisque le lexicographe ne le raconte que sur la foi de cette même correspondance. Il existe d'ailleurs entre les auteurs qui en parlent une telle diversité, que cela suffirait seul pour le faire rejeter. Tzetzès se contente de dire qu'Hippocrate était contemporain d'Artaxercès, sans parler le moins du monde du refus si prôné de ce célèbre médecin (1). Plutarque, dans la vie de Caton l'Ancien, fait entendre que le divin vieillard fut mandé en Perse pour traiter Artaxercès lui-même, tandis que nous voyons que le roi des rois, dans sa lettre à Pœtus, ne désirait attirer dans ses états le médecin de Cos que pour soigner ceux de ses sujets qui étaient atteints de la peste; et si Stobée (2) parle de la réponse superbe que l'on a

(1) Hist. Chilias 8, pag. 139.

(2) Serm. 13, pag. 146, 50; Aureliæ Allobrogum, 1609.

prêtée à Hippocrate dans cette occasion, ce n'est, me semble-t-il, que pour la rendre incroyable, puisque, suivant lui, elle aurait été faite par le médecin de Cos à Xercès, prince mort, comme l'observe judicieusement Sprengel, avant la naissance même du *père* de la médecine. On ne doit donc pas être surpris si Schulze (1), regardant cette anecdote comme dénuée de preuves, l'a mise au nombre de ces fables dont l'antiquité offre tant d'exemples. (2) Que penserons-nous maintenant de Méïbomius qui, regardant comme véritable ce refus d'Hippocrate, a avancé que le médecin de Cos s'était acquis une grande gloire, en rejetant les offres d'Artaxercès (3) ?

Mais, me dira-t-on peut-être, est-ce que vous avez l'intention de jeter ainsi des doutes sur toute la vie d'Hippocrate, et de nous faire accroire qu'elle n'est qu'un tissu de rêveries? Si, comme vous le prétendez, le vieillard de Cos n'a pas été appelé à la cour de Perdiccas; s'il n'a point guéri les Athéniens de la peste; si enfin le roi de Perse ne lui a point fait les offres magnifiques dont vous parliez tout

(1) Hist. med., pag 213.

(2) M. Girodet a prêté à cette fable l'appui de son talent; son sublime pinceau l'a mise en scène dans un tableau qui fait l'admiration de tous les connaisseurs.

(3) Comment. in Jusjur. Hipp., pag. 204 et 205.

à l'heure, en direz-vous autant de cette entrevue si célèbre dans l'antiquité, que l'on assure avoir eu lieu entre Hippocrate et Démocrite? Soranus, Tzetzès, Diogène Laërce, Suidas, en font mention : tous ces noms ne suffisent-ils pas pour établir la certitude d'un fait? — A cela je réponds qu'en thèse générale, dans la recherche du vrai, il ne faut pas compter les voix, mais les peser; ou ce qui revient au même, en fait de témoignages, il vaut mieux regarder au choix qu'au nombre, *non enim tam auctoritatis in disputando quàm rationis momenta quærenda sunt.* (Cic.) Ainsi, pour adopter un fait, je ne règle point mon jugement sur la quantité des auteurs qui en parlent, mais bien sur la validité des preuves qui lui servent d'appui. Quand on dit, par exemple, qu'Hippocrate a été appelé par les Abdéritains pour guérir Démocrite de sa folie, je puis à la vérité, pour donner quelque poids à ce récit, accumuler les suffrages; cependant, si je trouve que non-seulement ces auteurs ne s'accordent pas entre eux, mais encore qu'ils ont tiré cette anecdote d'un ouvrage supposé, et qu'ils l'ont accompagnée de détails invraisemblables, alors il m'importe fort peu que Soranus, Suidas et autres en aient fait mention. Dès qu'il m'est démontré que le fait a été puisé à une source suspecte, et qu'il est raconté diversement et avec des circonstances absurdes, cela me

suffit pour le rejeter comme supposé. Maintenant je ferai cette question : Le récit, qui relate les détails de l'entrevue du médecin de Cos et du philosophe d'Abdère porte-t-il réellement tous ces caractères de fausseté ? Le lecteur en jugera par ce qui suit.

D'abord, je ferai observer qu'il est pour ainsi dire certain que le récit en question a été tiré d'une pièce apocryphe. Les auteurs de la Biographie médicale s'expriment là-dessus de la manière la plus positive : « Nous avons omis à » dessein, disent-ils, une foule de petites anec- » dotes qui ont été débitées sur le compte de » Démocrite, et qui sont toutes dénuées d'au- » thenticité. Dans ce nombre on doit ranger » celle du voyage entrepris par Hippocrate à la » prière des Abdéritains, pour guérir Démocrite » de la folie dont ses compatriotes, en le voyant » rire et se moquer de tout, l'avaient supposé » atteint. Ce fait improbable, ajoutent-ils, ne » repose que sur une lettre d'Hippocrate, qu'on » soupçonne avec raison d'être apocryphe ». Ainsi les rédacteurs de la Biographie médicale déclarent nettement, comme on le voit ici, que ce récit n'a d'autre fondement qu'une pièce supposée. Et quand ils ne l'auraient pas dit, qui ne sait aujourd'hui que toute la correspondance que l'on suppose avoir existé entre Hippocrate et Démocrite a été fabriquée par des

faussaires ? « Les lettres qui sont annexées aux
» œuvres d'Hippocrate, dit Schulze, et qui ont
» rapport à l'entrevue de ces deux pihlosophes,
» quoiqu'elles soient anciennes, n'en sont pas
» moins supposées, et font naître à chaque
» instant au lecteur attentif mille doutes sur
» leur authenticité. Je ne veux point ici, ob-
» serve le même auteur, m'arrêter sur cette
» matière, tant d'hommes instruits ayant dé-
» montré combien toute cette correspondance
» méritait peu de confiance. Cependant, ajoute
» Schulze dans une note, je ferai connaître le
» jugement du célèbre Joseph Scaliger sur ces
» lettres, jugement qui se trouve dans la Bi-
» bliothèque grecque de Fabricius (1). Si vous
» me demandez ce que je pense des lettres
» d'Hippocrate, dit donc Scaliger, je répondrai
» que je n'ignore pas qu'elles sont anciennes,
» ainsi que celles de Démocrite, de Solon,
» de Pittacus de Mitylène, qu'on lit dans Dio-
» gène Laërce. Mais, comme je peux prouver
» par plusieurs bonnes raisons que toutes ces
» lettres attribuées à ces philosophes ont été
» supposées par les Grecs, à qui le mensonge
» était familier, il m'est bien permis de porter
» le même jugement sur celles d'Hippocrate ;
» et certes, ajoute cet habile critique, si je

(1) Tom. 1er, pag. 684 ; Conf. Conringius, de medici. Hermet., lib. 1, cap. 9.

» voulais m'en donner la peine, il ne me serait
» pas difficile de démontrer qu'elles ne sont pas
» de cet illustre médecin. Mais j'aime mieux
» laisser à chacun son jugement libre, et me
» contenter de dire qu'il est plus sûr de douter
» d'une chose, quand cette chose est plus facile
» à réfuter qu'à prouver. » (1)

Ainsi donc, d'après tout ce qui précède, il est évident que les lettres qui donnent les détails du prétendu voyage d'Hippocrate auprès de Démocrite sont apocryphes. Mais est-il de même aussi évident que les auteurs anciens qui ont parlé de cette entrevue, en aient puisé le récit dans ces lettres supposées? Nous avons vu tout à l'heure que les auteurs de la Biographie médicale partageaient cette manière de voir, et tout nous prouve qu'ils ont raison. Soranus, comme on le sait, était peu difficile en fait de preuves et puisait indifféremment à toutes sortes de sources. Pourquoi n'aurait-il pas encore tiré cette anecdote de ces lettres, lui qui n'a fait nulle difficulté de tirer de ces mêmes lettres le récit du refus des offres d'Artaxercès? D'ailleurs, ainsi qu'on a pu le voir précédemment, tout ce commerce de lettres, quoique fabriqué par des faussaires, a passé pour légitime dans l'ancien temps; et si Caton l'Ancien y a été trompé, nous ne voyons pas pourquoi un Soranus, auteur de

(1) Hist. med., pag. 213 et 214.

mince aloi, ne s'y serait pas aussi laissé tromper. Pour Tzetzès, il n'a rien dit dans ses Chiliades qui ne soit extrait de l'ouvrage de Soranus: *Ex Ephesio Sorano res Hippocratis exposui* (1), ce sont ses propres termes ; par conséquent son autorité n'ajoute rien à celle du médecin d'Éphèse. Et que dit-il d'ailleurs? que les Abdéritains envoyèrent dix talents (500,000 fr.) à Hippocrate pour l'engager à venir auprès de Démocrite afin de le guérir de sa folie (2) ; comme si une petite ville comme Abdère, qui était pauvre, pouvait faire présent d'une pareille somme à un médecin pour traiter un de ces habitants. Écoutons au surplus les réflexions de Gruner à ce sujet : « Quel est l'homme, dit ce savant (3), assez » insensé et assez stupide pour croire que les » habitants d'une aussi petite ville aient pu gra- » tifier Hippocrate de dix talents, quand nous » savons par Plutarque qu'au temps de Philippe, » roi de Macédoine, tout le trésor destiné aux » frais de la guerre se montait à peine à soixan- » te-dix talents? Or, si cela est vrai, comme il » n'est pas permis d'en douter, comment, ajoute » le même auteur, les Abdéritains, peuple tout- » à-fait misérable, pouvaient-ils disposer d'une » aussi grande quantité d'argent ? »

(1) Hist. Chilias 8, pag. 139.

(2) Hist. Chilias 1, n° 60.

(3) Censur. lib. Hipp., pag. 200 et 201.

Mais, répondra-t-on, si Tzetzès ne mérite pas plus de confiance que Soranus, que doit-on penser du témoignage de Diogène Laërce et de celui de Suidas ? ce que l'on pense en général de deux auteurs qui se sont copiés mutuellement, ou plutôt qui ont puisé à la même source, dans Athénodore, pour nous raconter des choses puériles. Or, voici ce qu'ils disent (1) : — Dans une visite qui eut lieu entre Démocrite et Hippocrate, celui-ci fit apporter du lait, et le philosophe d'Abdère, après l'avoir examiné, reconnut que c'était du lait d'une chèvre noire qui n'avait porté qu'une fois ; ensuite, comme Hippocrate était accompagné dans cette visite d'une jeune fille, Démocrite la salua par ces mots : Bonjour, ma fille ; mais l'ayant revue le lendemain, il l'appela femme, parce qu'il avait également reconnu qu'elle avait perdu sa virginité la nuit précédente. — « Si l'on me demandoit, dit le célèbre » Bayle (2), mon sentiment sur cette histoire, je » répondrois sans hésiter que je la crois fausse Ce » n'est pas que je ne croie possible que la cause de » la noirceur d'une bête et la fécondité réitérée » produisent quelque qualité particulière dans le » lait. Il n'est point impossible que cela se fasse, » et il est d'autre côté fort possible que cela ne

(1) Diog. Laert. Democrit. lib. IX, pag. 656, ed. Henric. Steph., 1593. — Suidas, tome 1er, pag. 543, ed. Kuster.

(2) Dict. hist., art. Démocrit. not. *C*.

» se fasse point. Disons-le même de l'autre arti-
» cle. Il est possible que la perte de la virginité
» produise quelque changement dans l'extérieur
» des personnes, et il est possible qu'elle n'y en
» produise aucun. Ces deux choses opposées
» étant possibles, supposons que dans le lait
» d'une chèvre noire, et qui n'a porté qu'une
» fois, il y ait une qualité particulière qui dé-
» pende de la noirceur et de la première portée,
» sera-t-il possible à un homme de connaître
» cette qualité? Je réponds, continue Bayle,
» que cela ne me paroît pas impossible ; mais je
» ne crois pas que jusqu'ici aucun homme soit
» parvenu à ce degré de connoissance. On dit
» que les abeilles ont un discernement assez fin
» pour connoître entre plusieurs personnes qui
» s'approchent de leurs ruches celles qui ont
» goûté depuis peu le plaisir vénérien. Il n'y a
» rien là qui ne soit probable ; car les organes
» des insectes sont si délicats qu'une émanation
» de corpuscules, qui n'excite point de sensa-
» tion dans un homme, peut irriter l'odorat des
» abeilles et des fourmis. Mais la science de Dé-
» mocrite surpasseroit celle des abeilles, puis-
» qu'on ne dit pas qu'elles sachent discerner si
» c'est la première fois qu'on a exercé cet acte.
» Je dis donc, continue toujours Bayle, que
» quand tout ce que l'on conte des abeilles seroit
» vrai, et qu'il seroit constant que la perte du

» pucelage changeroit quelque chose dans l'ex-
» térieur, il n'en faudroit pas inférer qu'aucun
» homme ait jamais connu ce changement ; et
» quoiqu'il en soit, je demeure persuadé que
» Démocrite n'a point connu les deux choses
» dont il s'agit. »

Tel est le jugement de Bayle. J'avouerai sans peine que pour détruire de pareilles absurdités, il n'était pas nécessaire d'avoir recours à l'autorité d'un aussi habile critique : il est des choses qu'il suffit d'exposer pour les faire rejeter. Mais outre que Bayle ne les avait pas jugées indignes de son examen, on trouve ces contes dans un si grand nombre d'ouvrages sans la moindre observation critique (1), qu'il m'a paru nécessaire de les apprécier ici à leur juste valeur. D'ailleurs je voulais infirmer l'autorité de Diogène Laërce et de Suidas, il fallait bien s'y prendre d'une manière ou d'une autre. Ces compilateurs, au reste, sont jugés depuis long-temps, je ne l'ignore pas, et sont maintenant reconnus pour n'avoir observé aucune règle de critique dans la composition de leurs ouvrages. Aussi suis-je loin de penser qu'il prenne envie à qui que ce soit de s'étayer de leur suffrage pour prouver la réalité de l'entrevue d'Hippocrate et de Démocrite.

(1) Par exemple, parmi les auteurs les plus modernes, Cuvier, dans son *Cours de l'Histoire des Sciences naturelles*, 1re partie, pag. 103, et M. Renauldin, dans la *Biographie universelle*, art. Hipp.

Ainsi voilà donc cette visite si célèbre, de même que les autres actions d'Hippocrate, reléguée au rang des fables. Et pourquoi d'ailleurs ferait-on quelque difficulté de l'y mettre? Un récit qui n'a pour garant aucun auteur recommandable, tiré au contraire d'un ouvrage apocryphe et surchargé de détails puérils et invraisemblables, un pareil récit n'est-il pas évidemment un conte imaginé à plaisir? Aussi n'y a-t-il pas lieu d'être étonné si Schulze en a porté le même jugement que nous, dans le passage qui suit: « C'est une *fable* très répandue, dit-il, qu'Hippocrate a été mandé, au nom du sénat et du peuple d'Abdère, pour guérir Démocrite de sa folie; et que, l'ayant trouvé occupé à disséquer différents animaux afin de connaître la nature de la bile, il a conçu une grande estime pour lui, duquel il apprit même, assure-t-on, une multitude de choses. Mais ce récit repose particulièrement sur les lettres que ces deux philosophes se sont mutuellement écrites, lettres qui se trouvent réunies aux œuvres d'Hippocrate, et dont la supposition peut être démontrée par des preuves sans réplique (1) ».

A tout ce que nous venons de dire, est-il besoin d'ajouter qu'Heumann regardait aussi cette prétendue cure d'Hippocrate comme une fable, et qu'il en avait même fait l'objet de

(1) Hist. méd., pag. 179 et seq.

sa critique, ainsi que Fabricius, ou plutôt Ackermann qui n'en jugeait pas autrement que nous, le dit dans le passage suivant : « *Inter fabulas Milesias referenda quoque est illa de Hippocrate, Democrito insaniæ medicinam adhibere ab Abderitis jusso, quam meritò exposuit, et ex historia veterum philosophorum eliminavit Heumann in* Actis Erudit. vol. prim., pag. 670. » (1)

Mais voici un autre récit qui n'est pas moins faux que tous ceux que nous avons examinés jusqu'ici : « Hippocrate, dit Dacier (2), n'eut pas plutôt appris que les Athéniens se disposaient à porter les armes contre l'île de Cos, qu'il alla lui-même implorer la protection des peuples voisins, et envoya en même temps son fils Thessalus à Athènes pour tâcher de conjurer l'orage qui menaçait son pays. Déjà la Macédoine, la Thessalie et le Péloponèse étaient prêts à marcher au secours de Cos, quand Thessalus apporta la nouvelle que les Athéniens, sur les remontrances qu'il leur avait faites, renonçaient à leur projet. »

Cette action ferait infiniment d'honneur à Hippocrate, et c'est sans doute pourquoi ses biographes n'ont pas manqué de la lui attribuer. Il eût été beau, en effet, de voir un simple citoyen, sans aucun titre dans l'administration publique,

(1) Bibl. græc., tom. 2, pag. 632, ed. Harles.

(2) Vie d'Hipp., pag. 44.

non-seulement engager par son nom seul les nations voisines à faire cause commune avec sa patrie, mais encore détourner l'ambitieuse Athènes d'une conquête qui était à sa convenance. Il faut l'avouer, rien n'est plus honorable; mais aussi rien n'est moins prouvé. En effet, toute cette narration ne repose sur aucun témoignage digne de foi; et si vous exceptez Soranus, qui n'en dit que deux mots et qui ne saurait faire autorité, vous ne trouverez dans l'antiquité aucun auteur qui en fasse mention. D'où Soranus et Dacier l'ont-ils donc tirée? toujours de la même source, c'est-à-dire du Discours de Thessalus, et de celui qu'Hippocrate prononça devant l'autel et qu'il adressa aux Athéniens, pièces que nous avons reconnues avec tous les critiques pour supposées et par conséquent indignes de toute espèce de confiance.

Que trouverons-nous donc enfin de vrai dans la vie d'Hippocrate? assurément ce ne sera pas le trait suivant : « Quelques disciples d'Hippocrate s'amusèrent à faire son portrait, et le portèrent à Philémon, excellent physionomiste. Celui-ci, après l'avoir examiné attentivement, jugea que l'individu dont on lui présentait l'image, était enclin à la luxure, à la mauvaise foi et au libertinage. Les disciples s'irritèrent d'un pareil jugement et en firent part à Hippocrate. Quelle fut leur surprise, quand le médecin de

Cos avoua que Philémon ne s'était pas trompé ; mais qu'il était parvenu par la philosophie à vaincre les penchants vicieux de son cœur, et qu'il avait ainsi obtenu par l'étude ce que la nature semblait lui refuser. »

Remarquons d'abord que ce fait a été passé sous silence par tous ceux qui ont écrit la vie d'Hippocrate. Ne l'ont-ils pas jugé aussi honorable que les autres? ils se seraient étrangement trompés ; car, suivant Platon (1), ce n'est pas une si petite victoire que celle que l'on remporte sur soi, surtout quand on est né avec des dispositions organiques aussi vicieuses. Ou bien ne l'ont-ils pas trouvé appuyé sur des preuves assez authentiques? Mais ils n'ont pas été si scrupuleux dans tout ce qu'ils ont dit jusqu'ici d'Hippocrate. Quoiqu'il en soit, nous ferons remarquer que, cette fois du moins, cette anecdote nous a été transmise sous des noms recommandables, tels que ceux d'Aristote, d'Abul-Farage et d'Hadjy-Kaffa ; c'est un motif suffisant pour en autoriser l'examen. Albert dit le Grand est celui de qui nous avons emprunté cette anecdote ; il dit, dans le premier livre de son *Histoire des Animaux*, l'avoir empruntée lui-même à Aristote (2).

(1) Par rapport à chaque individu, dit le fondateur de l'Académie, la première et la plus excellente des victoires est celle qu'on remporte sur soi-même. (Lois, liv. 1er, pag. 8, trad. Cousin.)

(2) Voici le texte d'Albert : *Aristoteles narrat quòd à discipulis*

Or, ouvrons Aristote, et cherchons si le récit en question s'y trouve. Nous pouvons assurer que toutes les recherches que nous avons faites à ce sujet, quoique nous y ayons apporté tout le soin dont nous sommes capable, ont été infructueuses. Nous avons pourtant trouvé à la Bibliothèque royale, sous le n° 6298, un manuscrit latin dans lequel est un petit traité de physionomie adressé à un personnage inconnu, mais qu'on soupçonne être Alexandre. Cet opuscule n'occupe qu'un folio du manuscrit qui porte en effet le nom d'Aristote. L'aventure relative à Philémon et à Hippocrate s'y trouve rapportée tout au long. Albert l'aurait-il extraite de ce manuscrit, et ensuite Abul-Farage et Hadjy-Kaffa l'auraient-ils tirée de ce même traité traduit en arabe? Le premier point ne paraîtra pas douteux, si l'on prend la peine de comparer les deux textes, celui d'Albert et celui du faux Aristote.

*figura Hippocratis picta et optimè expressa, portata Philemoni excellenti physiognomo, quam cùm inspexisset et comparasset membrum membro et vim signorum advertisset, pronuntiavit de ipso, quòd esset vir luxuriosus et deceptor, amans coitum. Illis autem indignantibus et culpantibus Philemonem, quòd de optimo talia pronuntiasset, pertulerunt tandem judicium ad ipsum Hippocratem, et confessus est Philomonem verùm judicasse; sed amore philosophiæ et honestatis dixit se concupiscentias cordis sui vincisse, et accepisse per stadium quod negatum fuerat natura.*

Beati Alberti magni Hist. Animal., lib. I, tract. 2, cap. 2, pag. 20. Lugd., 1651.

Quant au second, la chose ne nous paraît pas aussi évidente. Mais qu'ils l'aient tirée du manuscrit ou non, il importe fort peu; car il est maintenant reconnu que cette foule de petits traités, publiés en forme des lettres, sous le nom d'Aristote, ont tous été fabriqués par des faussaires.

Il n'est pas jusqu'à l'âge d'Hippocrate qui ne présente quelque sujet de doute. Les uns le font vivre quatre-vingt-cinq ans, d'autres quatre-vingt-dix; certains poussent sa carrière jusqu'à cent quatre ans, et comme si ce n'était pas encore assez, il s'en trouve même qui lui accordent cinq années de plus, et ne le font mourir qu'à cent neuf ans (1). Pour le coup, on s'est enfin arrêté là : on a pensé sans doute que c'était bien assez pour mériter le beau titre *de divin vieillard*. Comme on le voit, la différence est de vingt-quatre ans; mais ce n'est pas sur cette diversité que je fonde mes doutes, je les fonde plutôt sur le silence de Pline et de Lucien qui, comme Phlégon (2), ont, chacun, fait un traité de *ceux qui ont vécu long-temps* (3). Parmi les nombreux exemples de longivité qu'ils ont rassemblés, ni l'un ni l'autre ne

(1) Soranus. in vit. Hippocrat.

(2) Diog. Laert. Epimenid., lib. 1, pag. 79, ed. Henric. Steph., 1593.

(3) Plin. Hist. nat., lib. 7, cap. 49, pag. 180, tom. 3, ed. Lemaire; et Lucien, dans son *Livre de ceux qui ont vécu long-temps*.

font mention d'Hippocrate. Si le médecin de Cos eût réellement vécu cent neuf ans, les deux auteurs que je viens de nommer n'eussent pas manqué de réunir une aussi longue existence à celles qu'ils avaient recueillies; car ayant fait des recherches multipliées sur l'antiquité, et le nom d'Hippocrate étant par lui-même assez célèbre pour fixer l'attention, ils ne pouvaient ignorer cette circonstance remarquable de sa vie. J'accorde même qu'il n'ait vécu que quatre-vingt-dix ans, ou seulement quatre-vingt-cinq, comment Lucien n'en aurait-il pas parlé, lui qui cite comme exemples de longévité Platon et Philétère, premier roi de Pergame, qui meurent l'un et l'autre à quatre-vingts ans; Chrysippe le stoïcien, à quatre-vingt-un; Xénocrate, à quatre-vingt-quatre; Carnéade, à quatre-vingt-cinq; Diogène de Séléucie, à quatre-vingt-huit, etc., etc.! Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Pline et Lucien placent sur la liste de ceux qui ont vécu long-temps Démocrite et Gorgias, deux philosophes que l'antiquité donne pour maîtres à Hippocrate, sans dire un seul mot du médecin de Cos. Je ferai encore remarquer, afin que l'on ne croie pas qu'il y ait des omissions dans ces listes, que Lucien a clos la sienne par ces mots: « *Voilà tous les princes et tous les savants de longue vie dont l'histoire fait mention.* »

La vie d'Hippocrate n'étant qu'un tissu de

faits controuvés, il était tout naturel que sa mort fût accompagnée de quelque circonstance extraordinaire, et c'est justement ce qui est arrivé. Soranus rapporte qu'un essaim d'abeilles est venu pendant long-temps faire son miel sur le tombeau où il reposait, et que les nourrices trouvaient dans ce miel un remède d'une efficacité admirable pour les aphtes de leurs enfants. Faut-il avec Meïbomius voir dans ce conte quelque chose de miraculeux, et dire que la nature semble crier de la tombe d'Hippocrate que Dieu s'est incarné en lui pour apporter aux hommes la véritable médecine (1)? O admiration! quel est ton pouvoir! le ridicule, l'absurde même, tu ne refuses pas d'y croire : tu aimes mieux en faire un miracle que de le rejeter. Combien est différent le langage de la froide et saine raison! la balance de la critique à la main, elle pèse tout au poids de la probabilité, et n'admet pour véritable que le véritable lui-même. Elle n'admettra point par conséquent le récit de Soranus touchant l'essaim d'abeilles au tombeau d'Hippocrate. Cette fable, au reste, a trop de rapport avec d'autres contes de même nature, pour ne pas les mentionner ici. N'a-t-on pas dit, par exemple, qu'Homère fut nourri par une prêtresse d'Isis, et que des gouttes de miel sortaient de son sein

(1) Comment. in Jusjur. Hipp., cap 20, pag. 210, 14.

pendant qu'elle l'allaitait (1)? N'a-t-on pas dit que Pindare fut, dans son enfance, abandonné loin de sa patrie, et que des abeilles prirent soin de le nourrir, en laissant tomber dans sa bouche du miel en guise de lait (2)? Faut-il rappeler que des abeilles déposèrent leur miel sur les lèvres de Platon, paisiblement endormi dans son berceau, comme pour annoncer la douceur de son éloquence enchanteresse (3)? Est-il besoin d'ajouter qu'un rossignol est venu se placer sur la bouche de Stésichore, encore enfant, et qu'il y fit entendre des chants mélodieux, comme un présage de la suavité de ses vers (4)? Qui ne sait, enfin, qu'un dragon, dont Jupiter avait pris la forme, fut aperçu dans la couche d'Olympias, et que de ce commerce naquit Alexandre, dont l'orgueil aimait à se rappeler cette céleste origine (5)? On ne finirait pas, si l'on voulait rapporter tout ce que la grave antiquité contient de fabuleux en ce genre. Il semble qu'aux yeux du vulgaire, qui voit du merveilleux partout, les grands hommes

(1) Eustathe, comment. in Homer.

(2) Æli. vari. hist., lib. XII, cap. 45.

(3) Cicero, de Divinat., lib. I; Pline, Hist. nat., lib. XI, cap. 18. Ælian. variæ hist., lib. XII, cap. 45. Valer. maxim. Fact., et Dict. memorab., lib. I, cap. 6.

(4) Plin. Hist. nat., lib. X, cap. 43, pag. 275, tom. 4, ed. Lemaire.

(5) Plutarq. in vit. Alexand. On en a dit autant de Scipion l'Africain (Aul. Gell. Noct. Attic., lib. VII, cap. I.)

ne doivent pas naître et mourir comme les autres. De là, cette multitude de faux récits, inventés par une admiration enthousiaste et crédule, qui déparent trop souvent les pages de l'histoire.

Nous avons examiné l'une après l'autre les principales circonstances de la vie d'Hippocrate, et nous avons reconnu que tout ce que ses biographes en ont dit était tiré de pièces supposées, et ne méritait par conséquent aucune créance. Il nous reste à présent à examiner si nous sommes plus instruits sur ses qualités morales. Le tableau qui en a été fait est sans contredit le plus beau modèle que l'on puisse proposer à l'imitation des médecins. Voyons maintenant s'il est fidèle, ou plutôt s'il n'est pas un peu flatté.

Quoi! va-t-on s'écrier, est-ce que vous auriez aussi l'intention de déshériter Hippocrate de son plus beau titre de gloire, de ses vertus qui ont été l'ornement de sa vie, et qui ont fait jusqu'ici l'admiration des siècles? Pourquoi non, répondrai-je, si tout ce que l'on en dit est démontré faux. Que l'on vante tant que l'on voudra sa perspicacité, parce qu'il a connu la maladie qui consumait en secret Perdiccas; son dévouement, parce qu'il a été au secours d'Athènes ravagée par la peste; son désintéressement, parce qu'il a refusé et les offres d'Ataxercès et l'argent des Abdéritains; son amour de la patrie, parce qu'il a empêché les Athéniens de réduire sous leur

domination la petite île de Cos; de bonne foi, dois-je y souscrire, quand tous ces faits sont autant de fables à mes yeux? On a aussi fait grand bruit de cette franchise, de cette candeur avec laquelle il rend compte de ses malheurs et de ses fautes; et pour preuve, on cite le cas d'un certain Thessalien qui reçut un coup de pierre à la tête, et qui en eut le crâne fracassé. Hippocrate, nous dit-on, supérieur à toute espèce d'amour-propre, avoue ingénument qu'il a méconnu la fracture, et que, par suite de cette erreur, le malade est mort. Il n'y a, remarque Celse (1), que les hommes véritablement grands et connaissant toute leur supériorité, qui puissent ainsi convenir de leurs fautes. Cela est vrai; mais le grand homme qui voulut que ses erreurs fussent même des leçons, comme le dit Quintilien (2), était-il bien Hippocrate? On l'a cru anciennement, peut-être le croit-on encore aujourd'hui; mais pour cela, il faudrait que le livre d'où ce fait est tiré fût authentique, et malheureusement il ne l'est pas (3).

On cite de plus, comme un témoignage irréfragable de la bonne foi du médecin de Cos, ces paroles: « Tous ceux, fait-on dire à Hippocrate,

(1) Lib. VIII, cap. 3.

(2) *Hippocrates quosdam errores suos, ne posteri errarent, confessus est.* (Inst. oratoris, lib. 3, cap. 8.)

(3) Voyez notre 4e livre.

qui étaient atteints de l'esquinancie que je viens de décrire, quoiqu'ils présentassent des signes fâcheux, en ont réchappé. S'il en était mort quelques-uns, je le dirais tout de même » (1). Ces paroles, en effet, annoncent une grande franchise, une candeur naïve qui décèle l'ancien temps, et qu'on aimerait à retrouver dans le nôtre; seulement il est fâcheux qu'elles ne soient pas sorties de la bouche d'Hippocrate, l'ouvrage, d'où on les a tirées, étant lui-même supposé (2), comme je le prouverai dans mon 4e livre.

On a encore beaucoup parlé de sa piété, et l'on a dit qu'ennemi de la superstition il eut de la divinité les idées les plus raisonnables que l'homme, livré à ses propres lumières, puisse en avoir (3). Qu'un descendant des Asclépiades, ces prêtres de l'antiquité, où le respect pour les dieux se transmettait comme un héritage de famille, ait été d'une grande piété, je ne vois rien là de bien étonnant; il n'eût fait en cela que suivre l'exemple de ses ancêtres. Qu'ensuite, éclairé par les lumières que fournit ordinairement l'étude de la nature et de la philosophie, il ait abjuré les erreurs de la superstition, je ne vois encore rien là qui doive surprendre : disciple de Démocrite, il était bien naturel qu'il par-

(1) Epidem., lib. 2, tom. 3, pag. 442, ed. Kühn.
(2) De morb. vulg., lib. 2, pag. 1017, Foës, Genevæ, 1657.
(3) Barthez, Gen. d'Hipp., pag. 32 et 33.

tageât les opinions de son maître. Or, voici ce que l'on raconte de Démocrite : « Qu'ayant été, suivant sa coutume, hors de la ville passer la nuit dans un tombeau pour étudier (1), de jeunes étourdis entreprirent de lui faire peur; ils se déguisèrent en spectres, prirent les masques les plus affreux, et puis allaient et venaient autour de lui. Démocrite, sans daigner les regarder, et tout en continuant d'écrire : Jeunes gens, leur dit-il, vous ne m'intimiderez pas! cessez donc vos folies ». Comme il était fortement persuadé que l'âme meurt avec le corps, il faisait peu de cas de tous les contes que l'on débite touchant l'apparition des fantômes et le retour des esprits. Aussi Lucien, de qui j'ai tiré cette anecdote, le met-il au nombre de ces philosophes qui, comme Épicure et Métrodore, avaient une âme de diamant contre ceux qui voulaient leur persuader des prodiges et autres choses semblables, *qui adversùs hœc et similia mentem haberent adamantinam* (2). Qu'y a-t-il donc maintenant de si étonnant qu'Hippocrate, qui, selon la tradition commune, avait entendu les doctes leçons d'un tel maître, se soit montré supérieur aux préjugés de son

(1) Il semble plus naturel de penser que Démocrite fréquentait ainsi les cimetières pour chercher quelques pièces ostéologiques, que de croire qu'il se mettait dans un tombeau pour étudier. Cette conjecture est du célèbre Cuvier. (Cours de l'Hist. des Scienc., nat., pag. 103).

(2) Dialogue, le Menteur ou l'Incrédule.

siècle? Mais ce qui doit paraître le plus étrange dans tout ceci, c'est que l'on ait voulu faire d'Hippocrate une espèce d'esprit fort, uniquement sur ce qui est dit dans le Traité de la *Maladie sacrée;* livre en effet qui paraît avoir été composé par un homme sage et éclairé, ennemi en un mot de la superstition, mais qui certainement n'est point l'œuvre d'Hippocrate (1).

Quant à ses idées sur la divinité, nous ignorons si elles étaient bien pures. Démocrite, qui lui enseigna beaucoup de choses, n'était rien moins qu'orthodoxe sur la nature divine. Héraclite d'Éphèse, de qui on veut qu'il ait emprunté les opinions philosophiques, regardait le feu comme l'agent universel, ce qui veut dire qu'il n'avait que des idées matérielles sur la cause première. Anaxagoras et Socrate sont les seuls, dans l'antiquité, desquels il eût pu recevoir des notions sublimes sur la divinité; mais nous manquons de témoignages pour prouver cette filiation. De plus, nous ne trouvons dans les ouvrages véritablement légitimes d'Hippocrate rien qui puisse nous faire croire qu'il ait eu de Dieu des idées justes, c'est-à-dire dégagées de toute matérialité. La grande conception d'Anaxagoras sur l'unité et la nécessité d'une intelligence pour débrouiller le cahos, malgré l'éducation toute

(1) Voyez notre 4me livre.

religieuse d'Hippocrate, ou plutôt précisément à cause de cela, ne pouvait guère trouver accès chez lui. Élevé dans le sein du Paganisme, et, pour ainsi dire, sur les autels d'Esculape, lié d'une étroite amitié avec Démocrite, si même il n'en fut pas le disciple, et l'esprit infatué de la doctrine d'Héraclite, deux philosophes aux yeux desquels les dieux n'étaient rien, comment eût-il pu recevoir cette sublime pensée, qui fut même si mal accueillie des Grecs qu'elle faillit coûter la vie à son auteur, et dont Socrate mourut martyr peu de temps après? Ainsi, sans renouveler ici l'accusation de Gungling, accusation qui a excité tant de clameurs, qu'il nous soit permis de douter de l'orthodoxie du divin vieillard? Celui qui faisait jurer ses élèves par Apollon, Hygie, Panacée, par tous les dieux et par toutes les déesses, pouvait-il jamais concevoir de la Divinité une notion bien juste (1)?

*Hippocrate*, lit-on quelque part, *jouit de ce rare avantage de réunir en lui des vertus qui semblent s'exclure, la pénétration et le sang-froid, la force d'âme et la douceur du caractère, la patience et la sensibilité, etc...* Il est possible qu'Hippocrate ait réuni ces précieuses qualités, nous sommes loin de le nier; nous affirmons seulement qu'on n'en sait rien.

(1) Consulsez notre 3e livre où nous nous étendrons davantage sur cette matière, quand il sera question de déterminer ce qu'Hippocrate entendait par *nature*.

Quand on fait un roman, on peut douer son héros de telles vertus qu'il nous plaît, comme autrefois Xénophon le fit à l'égard de Cyrus (1); en histoire, c'est tout autre chose: on y veut du positif, du vrai, et rien de plus. Sans doute il est naturel de vouloir qu'un auteur pour lequel on se passionne, soit orné des plus belles vertus; mais il ne faut pas pour cela en faire un type de beauté morale si parfait, que la faible humanité ne puisse y atteindre, et en même temps si éloigné du vrai, que les preuves manquent pour justifier cette perfection.

*Hippocrate porta la discrétion si loin, que jamais, durant le cours d'une longue pratique, on ne l'entendit ni dire ce qu'il avait vu, ni répéter ce qu'il avait entendu.* C'est toujours la suite de ce type idéal dont nous venons de parler. N'allez pas croire que, pour former un pareil assemblage de vertus, on ait été bien difficile sur le choix des preuves. L'auteur *De Jurejurando* fait jurer le médecin par Hygie d'être discret: on a doué Hippocrate de la plus grande discrétion; de se tenir pur de toute corruption: on en a fait un modèle de chasteté. L'auteur du petit traité *De Habitu decenti* recommande de n'être pas trop recherché dans sa parure: en voilà assez pour avancer que

(1) *Cyrus ille à Xenophonte, non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii.*

CICER. Epist. 1 ad Quint.

le vieillard de Cos était simple et modeste dans ses vêtements ; de ne pas montrer un air dur, sévère, en abordant ses malades, et surtout de ne pas leur laisser apercevoir l'embarras où la nouveauté du cas nous jette quelquefois : là-dessus, on a dit qu'il savait allier la sérénité à la présence d'esprit, et soutenir l'espoir de ses malades par des paroles pleines de consolation et d'aménité, au moment où le danger était le plus pressant et où lui-même était le plus en peine. L'auteur *De Præceptionibus* donne le conseil de ne point imiter les frêlons qui ne font qu'un vain bruit, c'est-à-dire de ne point s'amuser à faire parade de beaux discours quand on devrait agir, et de ne point importuner le malade par une loquacité bruyante et sans fin : à cette occasion, Dacier n'a pas manqué de dire qu'Hippocrate parlait fort peu, et qu'il haïssait mortellement les grands parleurs, etc., etc.

Tout nous prouve donc que son caractère moral n'a pas plus de réalité que son caractère physique ; car, de même que, pour nous représenter Hippocrate, on a été obligé de faire des bustes et des portraits de pure fantaisie, de même aussi, pour nous peindre ses mœurs, on s'est vu forcé de composer un tableau de différents traits rassemblés de partout. Tantôt, en effet, on a fait dériver ses vertus d'actions qui lui ont été faussement attribuées ; tantôt on les a fait dériver de

préceptes qui ne sauraient être de lui, puisqu'ils ne se trouvent que dans des ouvrages supposés. Que penser d'après cela de tout ce que l'on a dit là-dessus? Nous le répétons, Hippocrate peut avoir été un modèle de vertus, nous nous plaisons même à le croire. Tout ce que nous voudrions établir ici, c'est que l'histoire, étant la science de ce qui est, n'est point la science de ce que l'on voudrait qui fut. Autrement, elle changerait de caractère, elle ne serait plus qu'un tissu de faussetés.

Peut-être faut-il mettre de ce nombre cette assertion de Celse, toujours répétée sans qu'on ait l'air de se douter qu'elle puisse être fausse, assertion qui attribue à Hippocrate d'avoir le premier scindé, en deux parties distinctes, la philosophie et la médecine. Mais, d'abord, l'art de guérir était avant lui déjà séparé de la philosophie; Acron, Démocède, Euryphon, etc., étaient médecins et non philosophes, et avaient traité de leur art dans des écrits spéciaux. Ensuite, la séparation des deux sciences n'est pas après lui si tranchée que l'on ne voie encore la médecine mêlée à la philosophie, comme le prouvent les exemples de Platon, d'Aristote, de Théophraste et de Straton (1). Ajoutez à cela que rien ne

(1) Diogène de Laërce attribue même à Aristote deux livres sur la *Médecine*, pag. 317, *ed. H. Steph.*, 1593; à Théophaste, un sur l'*Epilepsie*, un autre sur la *Paralysie*, un troisième sur la *Suffo-*

prouve que dans les écoles fondées et dirigées par les Asclépiades, écoles antérieures à Hippocrate, l'étude de la sagesse fit partie des enseignements donnés aux Néophytes par ces descendants d'Esculape. Toutes ces raisons, et d'autres encore que nous pourrions déduire ici, rendent suspecte l'assertion de Celse.

Semant à pleines mains le doute et l'incertitude sur vos pas, quel fruit, me demandera-t-on, espérez-vous en recueillir à la fin de votre route? Parce que vous aurez montré la fausseté des principales circonstances de la vie d'Hippocrate, croyez-vous en faire rejeter l'existence? Nous répondrons, ainsi que nous l'avons déjà dit au commencement de ce livre, que nous n'avons jamais eu l'intention de pousser le scepticisme jusque-là. La vérité nous est trop chère pour la sacrifier au paradoxe qui pourrait, sans doute, orné d'une brillante parure, fixer un moment les regards, mais dont on détournerait bientôt les yeux avec le regret de s'être laissé prendre à des dehors qui, bien que séduisants, n'en seraient pas moins trompeurs. Si nous ne présumions pas trop de nos forces, nous aurions l'ambition de laisser

*cation*, un quatrième sur la *Folie*, etc., pag. 329 et 330; à Straton, un traité des *Maladies*, pag. 340. Je ne comprends point dans cette énumération une foule d'ouvrages que ces philosophes avaient composés sur la *Physiologie*. On voit qu'après Hippocrate les philosophes ne cessaient de regarder la médecine comme leur propre domaine, sur lequel ils faisaient de fréquentes excursions.

après nous une œuvre de quelque durée ; et avec des idées paradoxales on ne bâtit que sur le sable. A l'exemple d'Ackermann (1), nous diviserons donc la vie du médecin de Cos en deux parties : l'une, fabuleuse, est celle que nous venons d'examiner ; l'autre, véritable, est cette portion de sa vie qu'il nous reste à exposer, et qui retient ce que la critique la plus exigeante ne peut lui ravir. Cette dernière partie néanmoins offre encore quelques points douteux, tant il est difficile de dissiper toute l'obscurité qui plane sur l'histoire d'Hippocrate.

Il y a donc eu réellement un Hippocrate, médecin, fils d'Héraclite et de Phénarète, deuxième du nom, de la famille des Asclépiades (2), dont il paraît avoir été l'un des plus beaux rejetons. L'île de Cos fut sa patrie ; il y naquit, selon Istomachus (3), la première année de la quatre-vingtième olympiade, quatre cent soixante ans avant J. C. ; et fut par conséquent contemporain de Socrate et de Platon, un peu plus jeune que le premier (4) et un peu plus âgé que le second.

(1) Biblioth. græc., tom. 2, pag. 508 et suiv.

(2) Plato, in Protag., pag. 193, et in Phæd., pag. 354, Ludg., 1590, Marsi. Ficin.

(3) Soranus, in vit. Hipp., pag. 1, ed. Chartier.

(4) Aulu-Gelle (Noct. Attic., lib. 17, cap. 21), fait au contraire Socrate plus jeune qu'Hippocrate, mais nous donnons la préférence à l'opinion d'Ackermann, suivie également par Piérer et par Kühn.

Il vécut pendant la guerre du Péloponèse (1), et Ackermann veut qu'il ait prolongé sa vie jusqu'à Philippe, roi de Macédoine (2).

Son père Héraclite lui enseigna l'art de guérir (3); il eut aussi pour maître dans cet art Hérodicos de Sélybrie, auteur de *La Gymnastique médicale* (4). Je ne sais trop pourquoi Ackermann donne ce fait pour douteux, attesté également par Soranus, Suidas et Tzetzès, puisque l'âge d'Hérodicos, dont Platon fait mention (5), n'y répugne nullement (6). Gorgias de Léontium, fameux

(1) Soranus, in vit. Hipp., tom. 1, pag. 1, ed. Chartier.

(2) Fabricius, Bibl. græc., tom. 2, pag. 508, ed. Harles.

(3) Soranus, Loc. cit. — Suidas, tom. 2, pag. 144, ed. Kuster. — Tzetzès, Hist. Chilias 7, pag 389, poetæ græci veteres, etc., in-fol., Coloniæ Allobrogum, 1614.

(4) Plato, in Protag., pag. 196, ed. M. Ficin.

(5) In Protag., pag. 196; in Phæd., pag. 337; in Republ, pag. 440, ed. M. Ficin, Lugduni, 1590.

(6) Il est utile de dire ici qu'il y a eu deux Hérodicos, l'un de Léontium, en Sicile, et l'autre de Sélybrie, ville de la Thrace. Ceci s'infère de deux passages de Platon : dans le premier (*Gorgias*, pag. 281, ed. M. Ficin), il est question d'un Hérodicos, médecin et frère du rhéteur Gorgias de Léontium ; dans le second (*Protagoras*, pag. 196), on parle d'un autre Hérodicos de Sélybrie, qui tirait son origine d'une ancienne famille de Mégare, et qui fut un des plus grands sophistes de son temps. Ce sont bien là certainement deux personnages différents. Maintenant, auquel des deux faut-il attribuer l'invention de la gymnastique médicale? est-ce au médecin ou au sophiste? Platon ne le dit point d'une manière explicite, car il oublie, en parlant (*Republ.*, pag. 440) de l'Hérodicos qui ajouta la gymnastique à la médecine, de le désigner par son lieu natal. Le même oubli se fait remarquer

sophiste, lui apprit la rhétorique (1). Et quant à la philosophie, si nous consultons les livres véritablement légitimes d'Hippocrate, nous n'y trouvons rien qui nous apprenne qu'il se soit

dans un autre passage (*Phèdre*, pag. 337) où il s'agit d'une méthode d'Hérodicos, laquelle consistait à aller jusqu'aux murs de Mégare, et puis de revenir sur ses pas sans s'arrêter. Cependant on lit dans le *Protagoras* ces mots qui, bien compris, dissipent toute incertitude à cet égard : « *Pour moi*, dit Protagoras à Socrate, *je soutiens que l'art des sophistes est très ancien; mais ceux qui l'ont professé dans les premiers temps, pour cacher ce qu'il a de suspect, ont cherché à le couvrir, les uns du voile de la poésie, comme Homère, Hésiode et Simonide; les autres de celui des purifications et des prophéties, comme Orphée et Musée; ceux-là l'ont déguisé sous les apparences de la gymnastique, comme l'avait fait Iccos de Tarente, et comme le fait encore aujourd'hui un des plus grands sophistes qui aient jamais été, je veux dire Hérodicos de Sélybrie....* (Trad. de Cousin, tom. 3, pag. 26) ». Ainsi il est évident qu'Hérodicos de Sélybrie dirigeait une palestre à Athènes; ce qui rend évident aussi qu'il fut, avec Iccos de Tarente, l'inventeur de la gymnastique médicale. Si l'honneur de cette invention lui est dû, il en résulte, quoiqu'il porte dans Platon la qualification de sophiste, qu'il fut médecin, ainsi que son homonyme de Léontium. On pourrait demander à présent lequel des deux Hippocrate eut pour maître, ou celui de Léontium, ou celui de Sélybrie. Comme Hippocrate suivit les leçons de Gorgias, il serait fort possible qu'il eût suivi également celles de son frère, en admettant toutefois qu'il ait tenu école; mais cela ne saurait en aucune manière empêcher qu'il n'eût fréquenté, en qualité de disciple, le gymnase médical d'Hérodicos de Sélybrie. C'est même ce dernier que la tradition donne nommément pour maître au médecin de Cos. Je ne vois donc rien qui puisse nous autoriser raisonnablement à rejeter cette tradition, à moins que l'on

(1) Suidas, tom. 2, pag. 144, ed. Kuster.— Tzetzès, Hist. Chilias, pag. 139.

livré à l'étude de cette science ; car tous ne contiennent, comme l'a bien vu Ackermann (1), que des histoires de maladies, ou des présages sur le retour à la santé et sur une mort plus ou moins prochaine, ou la manière de traiter les maladies aigues, ou bien enfin ce qui a trait à la chirurgie, toutes choses qui s'obtiennent par l'observation, et non par le raisonnemeent. Platon, il est vrai, dit qu'Hippocrate a établi *qu'on ne peut connaître la nature du corps de l'homme sans connaître la nature tout entière* (2); ce qui, en effet, embrasse toute la philosophie. Mais cette pensée

ne se rappelle les reproches que l'auteur du 6e livre des *Épidémies* adresse à Hérodicos, et que l'on ne puisse croire qu'un disciple parle de son maître avec aussi peu de révérence. Mais pour admettre cette raison dont la futilité est évidente, il faut qu'Hippocrate soit incontestablement l'auteur du 6e livre des *Épidémies*, ou que du moins ce livre n'ait subi aucune altération. Or, voilà ce qui est en question ; nous toucherons ces deux points de critique dans notre 4e livre. En attendant, nous devons faire remarquer que Galien pensait aussi, lui, qu'il y avait eu deux Hérodicos ou Prodicos ; car le même personnage portait anciennement ces deux noms, par le changement facile de l'H en Π. Voici ce qu'il dit en commentant les reproches adressés à Prodicos dans le 6e livre des *Épidémies* : « Il est superflu de chercher duquel Prodicos il est question dans ce passage, ou de celui de Léontium, ou de celui de Sélybrie ; nous avons traité à fond ce sujet dans un autre ouvrage ». Cet ouvrage ne nous est point parvenu ; nous y aurions trouvé sans doute de quoi fixer notre opinion à cet égard. (In Hipp. Epid, lib., sext., tom. 9, pag 446, ed. Chartier).

(1) Fabricius, Bibl. græc., tom. 2, pag. 510, ed. Harles.

(2) In Phæd., pag. 354, ed. M. Ficin, Lugduni, 1590.

que *l'on dit* tirée du livre de la *Nature humaine*, qui n'est pas même d'Hippocrate, ne s'y trouve plus aujourd'hui. Soranus et Suidas, Celse et Tzetzès, veulent qu'Hippocrate ait étudié la philosophie sous Démocrite; il est plus croyable que le médecin de Cos ayant demeuré à Abdère, comme le prouvent *Les Épidémies*, il s'établit entre eux une étroite liaison, cimentée de l'estime qu'ils avaient l'un pour l'autre, et qu'ayant joui pendant quelque temps de ses doctes entretiens, il en résulta une certaine communauté d'idées. C'est dans ce sens qu'on peut dire qu'Hippocrate fut son disciple (1), et c'est aussi à quoi se réduit probablement tout ce qu'on a débité sur ces deux grands hommes. En donnant l'intelligence à l'éther ou à *la chaleur innée*, et en la douant d'une puissance conservatrice, le médecin de Cos paraît s'être rapproché des idées d'Héraclite; aussi passa-t-il pour certain qu'il en suivit les principes. Mais ce qu'il y a de plus vrai dans tout cela, c'est qu'on ne peut déterminer avec certitude sous quels maîtres il a étudié la philosophie, ni même savoir au juste s'il a réellement étudié cette belle science, quoiqu'en dise

(1) « *Sciendum est*, dit Triller, *discipulum hoc loco non idem esse ac tironem, sed in genere illum denotare, qui aliquid discit. Dùm enim discimus, sumus discipuli, etiam viri simus, quin adeò senes...... Prœtereà eo respectu Democriti discipulus non incommodè dici poterit Hippocrates.* » (Hipp. atheismi falsò accusat., pag. 122).

Galien qui le nomme sans façon le plus grand des philosophes et le premier des médecins (1).

Il quitta de bonne heure sa patrie. La quitta-t-il en fugitif, ou bien ne voyagea-t-il que par pur amour pour sa science? Quelque déshonorante que soit pour la mémoire d'Hippocrate la première supposition, on ne peut disconvenir que celui qui voudrait en soutenir la réalité ne manquerait pas de témoignages. Il aurait pour lui Varron (2), Pline (3), Andréas (4) et Tzetzès (5),

(1) De Facult. nat., lib. 1, cap. 2, pag. 9, tom. 5, ed. Chartier. On pourrait encore, pour soutenir qu'Hippocrate avait réellement étudié la philosophie, s'étayer du passage suivant, tiré du Traité *de Decenti habitu* : « Il faut unir la philosophie à la médecine et la mé» décine à la philosophie ; car un médecin philosophe égale un dieu. » (*Hipp. opera omnia, ed. Kühn ; tom.* 1. *pag.* 70.)

Si cet opuscule était véritablement d'Hippocrate, tout doute devrait cesser devant ce passage ; mais nous démontrerons dans notre 4[e] livre que ce petit Traité ne lui appartient point. Il était donc inutile que M. Kühnholtz et d'autres cherchassent à concilier ce passage avec celui de Celse, que voici : « *Hippocrate sépara la médecine de la philosophie* ; » deux passages en effet qui semblent se contredire, et que l'on était pourtant parvenu à mettre d'accord à l'aide de quelques subtilités. En général, on a prêté à Hippocrate une multitude d'opinions qui ne sont pas les siennes ; ce qui vient du défaut de critique que l'on met dans la classification *des Œuvres hippocratiques*, ainsi que du peu de soin que les médecins apportent à s'enquérir des travaux entrepris par les savants sur cette matière.

(2) Plin. Hist. nat., lib. 29, cap. 2, pag. 186, tom. 8, ed. Lemaire.

(3) Idem, ibidem.

(4) Soranus, in vit. Hipp., pag. 1, ed. Chartier.

(5) Hist. Chilias 8, pag. 139.

qui tous disent qu'après avoir incendié le temple, il fut obligé de s'enfuir de Cos, sans doute pour échapper au châtiment que méritait un pareil sacrilége. Mais laissons là cette odieuse inculpation qui ne peut soutenir le plus léger examen; et, sans dire avec Soranus de Cos (1) qu'il fut averti par un songe de quitter sa patrie, disons plutôt, comme quelques anciens, qu'il n'entreprit de voyager que pour accroître ses connaissances (2). Il alla en Thessalie où il exerça la médecine dans plusieurs villes telles que Larisse, Mœlibée et Cyzique, voisines de Thrase qu'il habita quelque temps. Il passa aussi en Thrace, comme le prouvent les malades qu'il observa à Abdère où il put se lier d'une étroite amitié avec Démocrite. Toutes ces villes sont mentionnées dans le premier et le troisième livres *des Épidémies*, qui sont véritablement authentiques. Ce fut là qu'il recueillit ces histoires de maladies, qu'une admiration aveugle n'a cessé depuis des siècles de proposer comme les meilleurs modèles à suivre, mais qu'une appréciation

(1) Soranus, in vit. Hipp., pag. 1.

(2) Houiller, dans la préface de ses Commentaires sur les Aphorismes, dit qu'Hippocrate, chassé de sa patrie par la guerre des Athéniens contre Cos, fut obligé de se refugier en Thessalie où il vécut, et où il composa tous ses ouvrages, et que ce fut dans cette guerre qu'eut lieu l'incendie du temple de Cos; mais cette supposition, imaginée sans doute par Houiller pour venger Hippocrate de l'inculpation du sacrilége, est dénuée de preuves historiques.

plus juste a réduites aujourd'hui à leur véritable valeur. Son admirable traité *des airs, des eaux et des lieux*, nous fait assez connaître qu'il visita tous les pays qu'il a décrits : on ne peut donc douter qu'il n'ait parcouru une grande partie de l'Asie et les provinces septentrionales de l'Asie-Mineure. Il parle de la certitude des pronostics en Lybie, à Délos et en Scythie (1); ce qui suppose qu'il passa une partie de sa vie dans ces différents pays. Après ces divers voyages, il retourna dans sa patrie où il enseigna la médecine moyennant une rétribution, ainsi que le donne à entendre Platon (2), et où il composa presque tous ses ouvrages. Grimm pense que ce fut à cette époque qu'il écrivit ses traités *du Pronostic, du régime des maladies aiguës et celui des airs, des eaux et des lieux*. Il paraît, remarque Grimm, qu'il s'est servi, pour composer ces divers ouvrages et surtout ceux qui regardent la sémiotique, non seulement des histoires des maladies qu'il avait observées lui-même, mais encore de celles que lui avaient communiquées les Asclépiades de Cnide et ceux de Cos, ainsi que des matériaux qu'il avait trouvés dans les temples d'Esculape. Il est impossible, ajoute Grimm, qu'un seul homme, quelque studieux qu'il soit, ait tiré de son propre fonds les choses qui sont

(1) Prænot. lib., pag. 119, tom. 1, ed. Kühn.

(2) In Protog., pag. 193, ed. M. Ficin.

enseignées dans ces livres et qui sont presque toujours conformes à la vérité.

On peut encore donner pour certain qu'il eut deux enfants, Thessalus et Draco, et un gendre nommé Polybe qui, selon Galien (1), lui succéda dans l'enseignement à l'école de Cos. On ne peut pas douter, non plus, qu'il n'eut un grand nombre de disciples, parmi lesquels, outre ses propres enfants et son gendre, on distingue Apollonius et Dixippe. Je ne sais s'il faut ajouter créance à cette tradition conservée par Soranus, qui le fait mourir à Larisse, en Thessalie. Mais si, comme je l'ai dit, Hippocrate, de retour de ses voyages, donnait des leçons dans sa patrie, ainsi que l'insinue Platon, il me paraît difficile qu'il ait terminé sa vie en Thessalie, à moins qu'on ne suppose qu'il ait retourné dans ce pays.

Ainsi, pour résumer ces dernières pages, tirées en grande partie de la bibliothèque grecque de Fabricius, je dirai que nous ne connaissons réellement d'Hippocrate que sa famille, l'époque de sa naissance, sa patrie, ses maîtres, sa profession, ses voyages et un petit nombre de ses disciples; tout le reste est incertain ou fabuleux.

(1) In lib. de Nat. homin. Hipp. comment., pag. 94, tom. 3, ed. Chartier.



# AVANT-PROPOS

DU

## LIVRE SECOND.

Lors de l'apparition d'Hippocrate, la médecine était-elle en voie de progrès et déjà constituée en science? ou bien était-elle encore au maillot? Ensuite, nourrie par lui de sucs vigoureux, s'est-elle développée tout-à-coup et a-t-elle atteint la virilité sans passer par l'âge intermédiaire? Telle est la matière de ce livre. Ceux qui sont pour la dernière opinion ne s'aperçoivent pas qu'une croissance aussi rapide serait une infraction à cette loi de la nature, qui veut que toute production n'arrive à sa maturité, que d'une manière

lente et insensible. Pour nous, nous pensons qu'un art qui ne vit que de faits, et dont les principes sont le fruit tardif de l'expérience, ne peut se poser définitivement aussitôt sa création. Après avoir parcouru ce livre, le lecteur sera à même de juger à laquelle des deux manières de voir il doit donner la préférence. Les apologistes d'Hippocrate, qui veulent que tout soit surnaturel en lui, trouvent très-simple que, l'art de guérir existant à peine lorsqu'Hippocrate vint au monde, il en soit regardé comme le père; ils disent en conséquence que, le médecin de Cos, ayant pris cet art au berceau, lui a donné le *premier* une forme scientifique. Conformément à cette idée, ils nous représentent la médecine anté-hippocratique sous le jour le plus faux, et nous en font un tableau tout-à-fait défiguré. C'est à lui donner un air plus naturel et par conséquent plus ressemblant, que ce livre est destiné.

Si nous avons bien rempli notre but, Hippocrate n'apparaîtra plus, dans la médecine grecque, comme un phénomène inexplicable; et cette question, *comment il a pu pousser la médecine à un si haut degré de perfection*, aura reçu une réponse satisfaisante. Les historiens ordinaires de notre art, au lieu d'éclairer le problème, n'ont fait qu'y jeter des nuages; et à force d'en accumu-

ler, ils l'ont tellement obscurci, qu'ils l'ont rendu presque insoluble. Cependant, nous avons lu dans la *Biographie des contemporains*, que le docteur Mège (J. B.), médecin de Paris, avait choisi pour sujet d'un livre, l'*État de la Médecine avant Hippocrate;* mais, comme il est resté inédit, ou du moins comme nous n'avons pas appris qu'il ait encore été publié, nous ne pouvons que soupçonner M. Mège d'avoir été frappé, comme nous, de l'absurdité de l'opinion commune et de l'avoir vivement combattue. Dans ce cas, il ne serait pas sans intérêt de voir comment deux auteurs, qui n'ont pu se communiquer leurs idées, ont traité le même sujet.

Piérer, dans les Prolégomènes qui accompagnent son édition latine des *Œuvres d'Hippocrate*, a une section particulière sous ce titre : *Status medicæ antè Hippocratem.* Quoique son livre porte la date de 1806, nous pouvons attester que nous ne le connaissions point lorsque nous publiâmes la première édition du nôtre, et encore moins lorsque nous fîmes notre thèse. Ce ne fut qu'à notre dernier voyage à Paris, dans l'été de 1837, que nous entendîmes parler de cet ouvrage. Après l'avoir lu, nous sommes resté convaincu que, s'il est difficile qu'il n'y ait pas une certaine communauté d'idées entre deux écrivains traitant le même sujet, cette conformité du moins n'est pas telle, qu'on puisse dire que l'un a servi

de modèle à l'autre. Le lecteur peut en juger lui-même en confrontant cette partie de notre travail avec le travail analogue de Piérer.

Si nous ne nous abusons pas, notre second livre va singulièrement modifier l'opinion qu'on s'était formée de la position d'Hippocrate dans la médecine grecque. On l'avait regardé longtemps comme le créateur de cette science ; nous allons le montrer, au contraire, au milieu des grands travaux scientifiques, commencés par ses devanciers et continués par lui, mais qui ne se développèrent sous sa plume qu'à l'aide des nombreuses richesses léguées par ses prédécesseurs.



# LIVRE SECOND.

## DE L'ÉTAT

# DE LA MÉDECINE

## AVANT

# HIPPOCRATE.

> Medicina non ingenii humani partus, sed temporis filia, quam, ex iis quæ usus diuturnus notavit, effectam meritò dixeris.
>
> BAGLIV., tom. 1, pag. 3.

DEMANDEZ à un philosophe qui aura médité sur les difficultés sans nombre que les hommes rencontrent dans la recherche de la vérité, si les sciences et les arts peuvent être portés soudainement à la perfection, ou s'ils n'y arrivent que par une marche lente, graduelle et progressive ? Je gage que ce philosophe répondra, en s'appuyant sur l'exemple des siècles passés, qu'aucun art,

aucune science, ne peuvent se fonder qu'après une multitude d'essais long-temps incertains et infructueux, et seulement par les efforts réunis de plusieurs grands hommes qui se succèdent dans la même carrière. Demandez ensuite à un médecin ce qu'Hippocrate a fait pour l'art de guérir : il y a gros à parier qu'il vous dira qu'avant le vieillard de Cos la médecine n'était qu'un aveugle empirisme ; que c'est lui qui l'a *le premier* réduite en art, et que, par la seule force de son génie, il l'a portée *soudainement* au plus haut degré d'éclat et de perfection (1). Comme on le voit, le philosophe et le médecin sont ici d'une opinion entièrement contraire ; car, suivant l'un, l'esprit humain n'arriverait à la vérité dans les sciences qu'à force de tâtonnements et par une route longue et tortueuse ; et, suivant l'autre, un homme heureusement organisé, dédaignant les écueils qui se trouvent sur son passage et qui ont causé tant de naufrages à ses prédécesseurs, arriverait au même but à pas de géant et sans avoir besoin d'autre guide que son propre génie. Assurément, dans une manière de voir aussi opposée, il serait difficile que la vérité fût des deux côtés ; mais si quelqu'un, comme on n'en peut douter, a tort dans cette occasion, à mon avis ce n'est pas le philosophe.

(1) Voyez les considérations préliminaires de la Nosologie naturelle du prof. Alibert, pag. 7.

Pour vous en convaincre, ouvrez les annales de l'antiquité, suivez les progrès successifs des sciences; que d'efforts vagues et vains! que de pas rétrogrades! Combien les acquisitions ont été lentes et pénibles! « Les arts et les sciences, dit Montaigne, ne se jettent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours forment leurs petits en les léchant à loisir ». A cette autorité joignons celle du célèbre La Harpe. « Il n'existe aucun art, dit aussi cet habile critique, qui n'ait été développé par degré: tous ne se sont perfectionnés qu'avec le temps. Un homme a ajouté aux travaux d'un homme, un siècle a ajouté aux lumières d'un siècle; et c'est ainsi qu'en perpétuant leurs efforts, les générations qui se reproduisent sans cesse ont balancé la faiblesse de notre nature, et que l'homme qui n'a qu'un moment d'existence a prolongé dans l'étendue des siècles la chaîne de ses connaissances et de ses travaux ». Cette marche lente et progressive des sciences est si incontestable qu'il serait tout-à-fait superflu de s'arrêter davantage sur ce point. Tout le monde, je pense, conviendra avec Zimmerman que ces mêmes sciences sont plutôt filles du temps que du génie, et que, quelques brillantes qu'elles soient à leur naissance, elles n'auront jamais plus d'éclat qu'après avoir reçu des siècles toute leur perfection.

Ce que je viens de dire des sciences en général, pourquoi ne le dirais-je pas de la médecine en particulier? N'est-ce pas partout même route ténébreuse, mêmes obstacles à surmonter? Cependant à entendre les apologistes d'Hippocrate, la médecine serait sortie toute parfaite de son cerveau avec moins d'efforts peut-être qu'autrefois Minerve naquit tout armée de la tête de Jupiter. La merveille serait grande, il faut l'avouer; mais comme le prodigieux n'étonne pas certaines gens, on ne doit pas être surpris s'il s'en trouve un si grand nombre qui n'ont jamais songé à élever le moindre doute sur tout cela. On a dit depuis des siècles que le divin vieillard était le père, le fondateur de l'art de guérir : il était bien naturel d'y croire et de le répéter sur parole. N'est-ce pas ainsi d'ailleurs que toutes les erreurs se perpétuent? Toutefois, je ne puis disconvenir qu'examiné abstractivement en lui-même, c'est-à-dire en l'isolant des lumières de son siècle, Hippocrate ne présente un juste sujet d'étonnement et d'admiration. Aussi n'y a-t-il pas lieu d'être surpris si tous ceux qui ont écrit l'histoire de la médecine, sans doute éblouis par le vif éclat dont il a brillé dans l'antiquité, ont été jusqu'à présent beaucoup plus occupés à l'admirer qu'à chercher la véritable cause de ses vastes connaissances dans les antécédents qui ont préparé et amené leur développement.

Cependant Sprengel avait dit : « Si l'on réfléchit aux immenses progrés que les arts et les sciences avaient faits du temps d'Hippocrate, l'apparition de ce célèbre médecin cesse d'être un problème surnaturel, et l'on ne voit plus dans la réforme salutaire opérée par ce grand homme qu'une *suite nécessaire d'un concours infini de circonstances* ». Mais, qui le croirait? Sprengel ne donne aucun développement à cette réflexion judicieuse, qui se trouve même comme jetée au hasard dans son grand ouvrage sur l'hisioire de la médecine. Quelle que soit la cause de son silence à cet égard, j'ai essayé d'y suppléer dans ma dissertation inaugurale, en cherchant à prouver, contre la façon ordinaire de penser, qu'Hippocrate n'avait pu tirer tout de son propre fonds ; et que les progrès qu'il avait fait faire à la médecine, il les devait sans nul doute autant aux découvertes de ses devanciers et aux lumières de son siècle, qu'à la fécondité de son génie.

Ai-je réussi alors à porter dans l'esprit de mes juges le degré de conviction dont j'étais moi-même pénétré? C'est ce qu'il me serait peut-être permis de penser, si j'en croyais la manière obligeante avec laquelle MM. les professeurs accueillirent mon faible travail; car, quelque témérité qu'il y eût de la part d'un récipiendaire d'oser attaquer de la sorte une idole en honneur de laquelle l'encens brûle depuis tant de siècles,

soit bienveillance de la part de mes juges, soit succès dans mon entreprise, toujours est-il que je reçus alors les éloges les plus flatteurs, et sur le choix de mon sujet, et sur la manière dont je l'avais traité. Ce n'est pas assurément que je veuille ici me prévaloir d'un suffrage de cette importance, et que j'ai sans doute si peu mérité. Ma seule intention, en rappelant ces éloges, a été uniquement de déclarer que les regardant comme un simple encouragement, je ne m'étais jamais trompé sur l'intention des célèbres professeurs qui daignèrent me donner ces marques de bienveillance; et que, pour y répondre dignement, j'avais bien compris que je devais désormais consacrer tous les instants de ma vie à méditer et à approfondir la plus noble comme la plus utile des sciences.

Mais cette science, si utile à l'humanité, serait-il vrai qu'elle n'existât pas comme science avant Hippocrate? Je ne saurais le croire. Le besoin de remédier à ses souffrances étant une des premières nécessités de l'homme, la médecine naquit du sein même de nos infirmités, et dut être par cette raison une des premières conquêtes de l'esprit humain. « Les sciences dont on aura eu le plus de besoin, dit le savant Goguet (1), sont celles qu'on aura cultivées les premières. On ne peut donc pas douter que la

(1) Orig. des Arts, des Scienc., etc., tom. 1er, liv. III, pag. 211, Paris, 1820.

*médecine*, l'arithmétique, l'astronomie et la géométrie n'aient une origine fort ancienne ». « L'homme par sa nature, dit aussi le célèbre Destutt-de-Tracy (1), tend toujours au résultat le plus prochain et le plus pressant : il pense d'abord à ses besoins, ensuite à ses plaisirs : il s'occupe d'abord de *médecine*, de guerre, de politique pratique, puis de poésie, d'arts et de philosophie (2). Ainsi, dans l'ordre successif des inventions humaines, la médecine a eu la priorité, et chacun sent que cela devait être ainsi. La santé étant le bien le plus précieux dont l'homme jouisse ici-bas, il dut songer de bonne heure aux moyens de porter remède à tout ce qui pouvait l'altérer. Malgré la justesse de ces réflexions, nos adversaires insistent et répètent encore tous les jours qu'avant Hippocrate la médecine n'avait pas fait assez de progrès pour mériter le beau titre de science. A les entendre, parmi les connaissances variées qu'avait alors acquises le genre humain, l'art si naturel de soulager ses infirmités était à peine connu. Pour

(1) Élém. d'Idéologie, préfac., pag. 14.

(2) *Duo memorantur*, dit le chevalier Marsham, *primorum temporum utilissima inventa*, medicina *atque* architectura. *Inter artes, quas ferè omnes Ægyptus peperit, illæ primùm enatæ sunt, quibus obstetricavit necessitas; subsidia vitæ contrà infirmitates corporis, contrà injurias cœli, dictante natura, comparata sunt. Hinc præmaturum medicandi ædificandique studium.*

Canon Chron. Ægypt., pag. 43, Londini, 1672.

l'honneur même de cet art, peut-être ne devrait-on pas les en croire. On aurait donc bâti des villes comme Babylone, Ninive, Thèbes, Memphis, Tyr, etc.; on y aurait élevé des monuments éternels d'architecture civile et militaire; on y aurait fait des lois, cultivé le commerce, la navigation, les arts, réglé l'année, marqué les points fixes des saisons; en un mot, on aurait eu la société formée avec toutes ses dépendances pour le bonheur des États et pour celui des particuliers, pour les besoins de goût et de luxe, et tout cela sans que la médecine, cet art si nécessaire à l'humanité, n'eût fait aucun progrès (1)! De bonne foi une pareille opinion est-elle soutenable?

Peut-être même ne l'aurais-je pas discutée plus long-temps, si je ne l'avais trouvée reproduite dans un ouvrage moderne, aussi remarquable par son luxe typographique que par l'élégance du style : je veux parler de la Nosologie naturelle du professeur Alibert. Dans les considérations préliminaires on lit que la médecine paraît avoir commencé d'une manière plus glorieuse que les autres sciences; que la plupart n'offrant à leur aurore que des efforts superflus et des tâtonnements incertains, la médecine fut au contraire portée *soudainement au plus haut degré d'éclat et de perfection.* On y lit en outre que l'art de guérir, fondé sur un aveugle empirisme, était avant

(1) Batteux, Hist. des Caus. prem.

Hippocrate tout-à-fait *indigne du nom de science :* or, voilà précisément ce que je conteste dans ce livre.

D'abord, remarquons-le bien, il est tout-à-fait invraisemblable qu'une science qui ne tire ses véritables principes que de la marche extrêmement lente de l'observation, ait pu être créée et perfectionnée par le même homme. En effet, pour peu que l'on connaisse les pénibles développements de l'esprit humain, ses faibles progrès, ses erreurs fréquentes, on concevra sans peine que la perfection, en quelque genre que ce soit, ne saurait être le partage d'un seul individu. M. Alibert l'a dit lui-même dans un autre ouvrage : « Les sciences ne s'achèvent, observe-t-il dans son traité des fièvres pernicieuses, que par les travaux réunis des observateurs qui se succèdent *dans la durée des siècles*, et il n'est pas donné *à un seul homme d'approfondir entièrement un point quelconque des connaissances humaines* ». Après un tel aveu, on comprendra difficilement comment ce médecin célèbre a pu avancer plus tard qu'Hippocrate avait tiré la médecine de l'enfance, et qu'il l'avait portée soudainement à la perfection. Quoiqu'il en soit, je n'essaierai point de concilier ici deux passages qui se contredisent d'une manière aussi manifeste. Seulement je ferai remarquer qu'en soutenant que le vieillard de Cos devait tout à son génie et rien à ses devan-

ciers, M. Alibert n'a fait que suivre l'opinion généralement admise. En effet, dans presque tous les dictionnaires biographiques qui ont été publiés jusqu'à ce jour, dans tous les ouvrages qui traitent de l'histoire de notre art, partout enfin où il est question des progrès qu'Hippocrate a fait faire à la science, vous y verrez qu'avant l'apparition de ce grand homme, la médecine était à peine au berceau (1), que c'est lui qui *le premier* l'a réduite en art, et que, sans autre secours que la force de son génie, il l'a élevée au plus haut degré de perfection. Cette opinion, à notre grand étonnement, n'a encore rien perdu de sa force, car on la retrouve même dans la Biographie médicale, ouvrage tout récent. A l'article *Hippocrate*, fait par MM. Jourdan et Boisseau, deux médecins d'un mérite distingué, on trouve ce passage remarquable : « S'il est vrai qu'avant *Héra-* » *clite* aucun Grec n'ait écrit en prose, il n'est » pas impossible non plus qu'Hippocrate, con-

(1) C'est ainsi que Barthez a dit qu'avant Hippocrate on n'avait sur les moyens de guérir les maladies que des notions populaires et extrêmement bornées. (Génie d'Hippocr., pag. 5).

Meïbomius a dit aussi : *Hippocrates, quùm felicissimo et divinissimo esset ingenio, medicinam rudem, quœque id temporis instar fœtus recens concepti habebat, primis ferè lineamentis tantùm adumbrata, feliciùs omnibus excoluit, primusque in artis formam redegit.* (Comment. in jusjur. Hippocrat. pag. 8).

Mercuriali pensait de même : *Hippocratis œtate*, dit-il, *rudis admodum, atque inculta erat medicina.* (Adnotat in veter. medic., clas. 4, adg. 31, Not. 1.)

» temporain de ce grand homme, n'ait eu aucun » modèle dans la carrière que son vaste génie » lui fit parcourir à pas de géant. Quelques écri- » vains à courte vue ont beaucoup parlé de son » érudition; mais que pouvait être l'érudition » dans un temps où il n'y avait encore pour tous » livres que des poèmes »? Ce qui veut dire bien clairement qu'avant Hippocrate, il n'existait en Grèce aucun ouvrage en prose dans quelque genre que ce soit, et que par conséquent le divin vieillard, n'ayant aucun modèle à imiter, a créé tout ce qu'il nous a transmis sur la médecine.

Je ne m'arrêterai point ici à rechercher s'il est bien vrai qu'avant *Héraclite* il n'existait en Grèce aucun ouvrage en prose; j'en ferai tout au plus la matière d'une note (1). Ce qu'il m'importe

(1) Meiners et Heyne sont les seuls écrivains où j'ai vu qu'Héraclite est le premier philosophe de la Grèce, qui ait écrit en prose; l'un dit cela dans son *Histoire des Sciences dans la Grèce* (tom. 3, pag. 18, trad. par Laveaux) et l'autre, dans ses *Opuscula academica* (tom. 3, pag. 98). Tous les deux avaient trop approfondi les antiquités grecques pour que j'ose, après eux, révoquer ce fait en doute. Cependant si je consulte les auteurs anciens, les renseignements que j'en racueille tiennent mon esprit en suspens, et me font hésiter à embrasser l'opinion des deux célèbres allemands que je viens de nommer. D'abord, je lis dans Aulu-Gelle que « Le tyran Pisistrate avait fondé à Athènes une bibliothèque publique dans laquelle il rassembla tous les différents ouvrages sur les arts libéraux, et que dans la suite les Athéniens l'enrichirent d'un grand nombre de volumes, jusqu'au temps où Xercès s'étant rendu maître de leur ville, fit transporter en Perse cette précieuse collection, qui, plusieurs années après, fut rendue toute entière aux

le plus d'examiner en ce moment, c'est de savoir si, avant le vieillard de Cos, la médecine n'exis-

Athéniens par le roi Séleucus Nicanor (Not. attic., lib. 6, cap. 17)». Or, je le demande ici, cette bibliothèque ne renfermait-elle aucun ouvrage en prose, et tous ces livres sur les arts libéraux n'étaient-ils que des poèmes?

Ensuite, dans une lettre que Darius, fils d'Hystapes, écrivait à Héraclite lui-même, on remarque ces mots: « Vous avez, lui dit-il, composé un livre sur la nature, mais en termes si obscurs et si couverts qu'il a besoin d'explication..... on est arrêté à la lecture de la plupart des passages, de sorte que *ceux qui ont parcouru le plus de volumes* ignorent ce que vous avez précisément voulu dire (Diog., Laërt., in vit., Héracl.) » Darius eût-il parlé de cette manière, s'il n'y avait eu de son temps que les seuls ouvrages d'Héraclite; et ces mots: *ceux qui ont parcouru le plus de volumes*, n'indiquent-ils pas clairement que déjà on avait beaucoup écrit sur la philosophie?

Je n'ai lu dans aucun auteur ancien qu'Héraclite avait, le premier, écrit en prose. Il est vrai que Meiners a l'air, dans la traduction française, de s'appuyer sur l'autorité de Phérécyde, autorité que je suis loin de décliner, mais que je ne puis reconnaître, ignorant de quel Phérécide il est question et de quel ouvrage on a tiré le passage qui confère cet honneur à Héraclite. Cependant je présume que Meiners a voulu parler de Phérécide de Léros, logographe et contemporain d'Hérodote. Mais n'ayant point à ma disposition les fragmens de cet auteur recueillis par F.-G. Sturz, je n'ai pu vérifier l'exactitude de cette citation. Aussi je passe outre, et je continue mes recherches. Le premier fruit que j'en retire, c'est de voir que les anciens ont laissé la question de priorité indécise. Tantôt, en effet, ils disent que c'est Alcméon qui a publié le premier ouvrage en prose, tantôt ils assurent que c'est Anaxagore; toutefois Phérécyde de Scyros est celui qui réunit le plus de suffrages: Théopompe, Pline, Strabon, Suidas, Apulée, etc., lui sont favorables. Cependant dans la Cité de Dieu (lib. 8, cap. 2) S. Augustin assure que Thalès de Milet mit ses leçons par écrit afin de propager sa doctrine. Si cela était, Phérécyde serait obligé de lui céder le pas et de marcher à sa suite. Convenons donc avec le judicieux

tait pas encore, ou plutôt si elle n'était pas déjà réduite en art, et si elle n'en portait pas tous les

Fréret que lorsque Pline dit : *Prosam orationem condere Pherecydes Syrius instituit*, il n'a pas voulu faire entendre que personne avant lui n'avait jamais écrit en prose ; mais que ces mots signifient seulement qu'il fut le premier qui s'appliqua à donner à la prose cette espèce de cadence qui lui est propre dans les langues dont les syllabes reçoivent des accents ou des ports de voix sensiblement variés... La remarque que vient de faire Fréret à l'égard de Phérécyde, il la renouvelle à l'égard de Cadmus de Milet dont Pline avait dit également : *Prosam primus condere instituit*. Ainsi, observe Fréret, à prendre ces passages de Pline à la rigueur, voilà deux inventeurs de la prose qui ont même vécu dans des temps différents. Cadmus de Milet, continue-t-il, avait écrit une histoire de l'Ionie en quatre livres depuis la fondation de Milet ; et comme c'était la plus ancienne histoire écrite en prose avec *art et méthode* que les grecs eussent connue, ceux de Milet qui cherchaient à faire honneur à leur ville, déjà très-célèbre pour avoir été le berceau de la philosophie et de l'astronomie grecques, lui attribuèrent l'invention de l'art historique, et même celle de la prose harmonieuse et élégante. Ce Cadmus, poursuit Fréret, n'était pas même le premier qui eut écrit des histoires en prose : Pausanias parle d'une histoire de Corinthe, attribuée à un Eumelus, que la chronique d'Ensèbe place à la deuxième olympiade ; et nous voyons que l'usage des ouvrages en prose commençait à être commun dans la Grèce, puisqu'Épiménide de Crète composa, outre plusieurs poèmes, deux traités en prose, l'un des sacrifices, et l'autre du gouvernement de Crète. (Œuv. compl., tom. 1er., pag. 94 et suiv., éd. in-18).

J'acquiesce de bon cœur à tout ce que vient de dire Fréret ; et quoiqu'il combatte une tradition universellemeut reçue, ses réflexions ne m'en semblent pas moins justes. Phérécyde et Cadmus ne sont point, comme on l'a répété si souvent, les inventeurs de la prose ; seulement ils l'ont rendue plus harmonieuse, ils ont écrit d'une manière plus pure, plus élégante ; en un mot, ils sont de ceux qui ont contribué à fixer leur langue. A ce titre ils ont mérité les honneurs de l'invention.

caractères. Comme on vient de le voir, on pense généralement le contraire; aussi dois-je m'attendre à éprouver quelque difficulté à faire partager mon opinion là-dessus, car c'est là que gît en entier le nœud de la question. Si je parvenais en effet à gagner les suffrages sur ce point, j'aurais rempli mon but, et l'hypothèse que je combats serait détruite de fond en comble. Mais, il faut en faire l'aveu, il règne, sur l'état de la médecine chez les peuples de l'antiquité, une telle obscurité qu'il nous est devenu bien difficile aujourd'hui de répandre de grandes lumières sur cet objet important. Tous les documents historiques qui auraient pu nous instruire, le temps nous les a impitoyablement ravis. Néanmoins, au milieu des débris qui nous restent, nous pouvons marcher encore assez sûrement : il ne s'agit que de former un faisceau de ces lueurs éparses pour en faire jaillir la vérité. Nous ne nous dissimulerons pas pourtant toute la difficulté d'une pareille entreprise. Outre qu'un grand nombre de siècles nous séparent d'Hippocrate, nous avons à déplorer, ainsi que nous venons de le dire, une multitude d'ouvrages qui auraient pu jeter une vive clarté sur cette matière; tels étaient, entre autres, ceux de Ménon, disciple d'Aristote, qui, après avoir fait une recherche soigneuse des livres des anciens médecins, avait donné l'histoire de leurs opinions dans un ouvrage dont la perte est

irréparable (1); d'Andréas sur l'*Origine de la Médecine* (2); d'Histomacus sur la *Secte d'Hippocrate* (3); de Soranus le jeune sur la *Vie et les Sectes des Médecins* (4); ainsi que les ouvrages d'Arius de Tarse, de Phérécyde, d'Ératosthènes, de Polyanthus de Cyrène, qui tous avaient pris soin d'écrire la généalogie des Asclépiades et peut-être leur histoire (5). Les écrits que les prédécesseurs d'Hippocrate et ses contemporains avaient composés sur les différentes parties de l'art de guérir, de même que tous ceux que renfermaient la bibliothèque de Cos et celle de Cnide, étaient également des sources précieuses d'où nous eussions pu tirer une foule de matériaux utiles. Nous en dirons autant des ouvrages des successeurs plus ou moins immédiats d'Hippocrate, tels que Dioclès, Praxagoras, Philo-

(1) Galien, Hipp. de nat. hominis, Comment. 1, tom. 3, pag. 99. (Voici les paroles de Galien : *Constat quod Menon, investigatis diligenter veterum medicorum libris, qui ipsius tempore adhùc supererant, opiniones ipsorum indè collegerit*).

Galien regardait cet ouvrage comme si important pour connaître les opinions des anciens médecins, qu'il en recommandait particulièrement la lecture : « *Si veterum medicorum opiniones voles discere*, disait-il, *tibi est medica collectione libros evoluere integrum*, *qui sanè Aristoteli ascribuntur, sed à Menone ejus discipulo scriptos esse, pro confesso habetur* ». (Même page).

(2) Soranus, in vit. Hipp., pag. 1, ed. Chartier.

(3) Idem, ibidem.

(4) Suidas, tom. 3, pag. 354, ed. Kuster.

(5) Soranus, ibidem.

time, Plistonicus, Dieuchès, Mnésithée, etc., cités presque toujours ensemble par Galien, tantôt sous le nom de *medici præstantissimi*, tantôt sous celui de *veteres medici* (1), et qui auraient pu nous fournir des renseignements d'un grand prix. Mais l'auteur que nous devons surtout regretter de n'avoir pas à notre disposition, est Ben Casen, médecin arabe, dont parle Hottinger dans ses *Analecta historico-theologica* (2). Il paraît que son ouvrage est resté inédit; mais il y traite successivement *de l'origine de la médecine; des premiers médecins; des médecins grecs, de la race d'Esculape; des disciples d'Hippocrate; des médecins de la Mésopotamie, de la Babylonie, de l'Égypte, de la Syrie, etc., etc.....* On sent de quel prix serait pour nous un pareil ouvrage; mais que de regrets ne doit pas particulièrement inspirer aux savants la perte de la riche bibliothèque d'Alexandrie, de cette bibliothèque fameuse, dont sept ou huit cent mille volumes (3), rassemblés

(1) Tom. 3, pag. 137; tom. 4, pag. 282; tom. 6, pag. 39 et 276; tom. 8, pag. 436; tom. 10, pag. 10, 397 et 400; tom. 13, pag 21 et 144, etc.... éd. Chartier.

(2) Dissert. 6, pag. 292; voyez Kühnholtz, Cours d'Histoire de la Médecine, pag. 359.

(3) Il ne faut pas croire que les volumes ou rouleaux des anciens étaient aussi considérables que les volumes d'aujourd'hui. Didyme, surnommé le *Chalcenteros*, en composa trois mille cinq cents suivant Suidas (Lexi., tom. 1, pag. 574) et, suivant Sénèque (Espist. 88), quatre mille; Origène, six mille; Callimaque, quatre-vingt mille.

par les soins infatigables des Ptolémées, devinrent en un instant la proie des flammes. Jamais incendie ne ruina plus de monuments littéraires que celui qui anéantit avec la flotte égyptienne le palais des Lagides. Parmi les pertes irréparables que firent alors toutes les branches du savoir humain, les médecins ont particulièrement à regretter une grande quantité de livres que

Comment concevoir une telle fécondité, si l'on juge les volumes des anciens d'après les nôtres? Ne sait-on pas d'ailleurs que les Métamorphoses d'Ovide, qui ne contiennent que la matière d'un mince volume, en formaient anciennement jusqu'à dix-huit? En partant de cette donnée, on voit qu'il y a beaucoup à rabattre sur le nombre des volumes qui périrent dans la guerre des Alexandrins.

D'un autre côté, il y avait à Alexandrie deux bibliothèques : l'une, la bibliothèque-mère, composée de quatre cent mille volumes, à l'est, dans le quartier appelé *Bruchium* dont le Musée faisait partie, et l'autre, sa fille, ainsi nommée parce qu'elle n'en contenait que trois cent mille, à l'ouest, dans le quartier de Rhacotis où se trouvait le *Sérapéum*. Et comme il n'y eut que le Bruchium d'incendié, la grande bibliothèque devint la proie des flammes; mais celle du Sérapéum fut épargnée. Ainsi il périt à-peu-près quatre cent mille volumes. Cette perte, à la vérité, était immense, mais elle fut en grande partie réparée par les deux cent mille volumes que Marc-Antoine tira de la bibliothèque de Pergame pour en gratifier celle d'Alexandrie. (Plutarq. in vit. M. Anton.)

Cette version est tout-à-fait opposée à celle que j'ai donnée dans ma première édition; mais la mémoire m'avait mal servi dans cette circonstance comme dans tant d'autres.

Ainsi, tout bien considéré, les sept ou huit cent mille volumes qui composaient les deux bibliothèques d'Alexandrie, n'ont pas été tant anéantis par l'incendie du Bruchium, que par d'autres causes qu'il serait trop long de faire connaître ici.

Démétrius de Phalère y avait réunis sur la médecine. A ce sujet, rapportons textuellement ce passage de saint Épiphane : « Ptolémée, dit ce père de l'église, chargea Démétrius de Phalère d'acquérir des ouvrages de tout genre et de toute la terre. Il écrivit aux rois, et les pria instamment de lui envoyer ce qu'il y avait dans leurs pays d'écrits de poètes, de logographes, d'orateurs, de sophistes, *de médecins,* de médico-sophistes, d'historiographes, etc. (1) ». Certes si nous jouissions de ces antiques richesses littéraires, nous serions mieux à même de juger du point d'où Hippocrate est parti, et par conséquent des progrès qu'il a fait faire à la science ; et dès-lors on reconnaîtrait que c'est une erreur manifeste que de placer le berceau et les développements de l'art de guérir dans la Grèce, dans cette Grèce qui fut reconnue par toute l'antiquité pour avoir emprunté ses sciences des nations barbares, et particulièrement des Égyptiens.

Mais quoique ce défaut d'annales nous réduise sur ces siècles si reculés à de simples conjectures, nous ne laisserons pas néanmoins de faire observer, ainsi que nous l'avons insinué plus haut, que de grands progrès dans la civilisation supposent nécessairement de pareils progrès dans les sciences et surtout dans les arts de première nécessité, comme dans l'art de conserver la santé,

(1) De Mensuris et Pond, pag. 9.

par exemple. Ainsi, partout où il aura existé des empires florissants, comme le furent autrefois ceux des Assyriens, des Phéniciens, des Babyloniens, il sera raisonnable de penser que la médecine dut suivre les acquisitions successives de la civilisation. En vain nous opposerait-on le témoignage d'Hérodote et de Strabon, qui disent que chez quelques peuples de l'antiquité tout l'art de guérir consistait à exposer les malades dans les rues afin de recueillir des passants quelque soulagement à leurs maux ; nous répondrons que cette pratique portant avec elle le caractère d'une haute antiquité ne peut être citée que comme un exemple de la manière dont on a commencé à exercer la médecine. En effet comment croire que des nations, d'ailleurs si éclairées, soient toujours restées, par rapport au plus précieux comme au plus nécessaire des arts, dans la plus grossière ignorance? Encore une fois, une pareille supposition passe toute vraisemblance.

Je n'ignore pas que l'on pourrait m'opposer l'exemple des anciens Romains, qui, au dire de Pline (1), étaient restés six cents ans sans médecins : preuve évidente, dirait-on, qu'un peuple peut arriver à un assez haut degré de civilisation sans que l'art de guérir y soit exercé par des hommes spécialement adonnés à cette profes-

(1) Hist. nat., lib. XXIX, cap. 8.

sion. Mais je serai en droit ici de demander si cette assertion de Pline est bien véritable, et si elle ne ressemble pas plutôt à mille autres également fausses, dont fourmille l'ouvrage du naturaliste romain. Pour mon compte, j'ai beaucoup de peine à croire qu'un peuple policé, continuellement en guerre, et exposé par conséquent à des blessures graves et fréquentes, se soit passé si long-temps de médecins. Nous voyons que dans la grande Grèce la médecine y était cultivée dès la plus haute antiquité : on en trouve la preuve dans une loi de Zaleucus ainsi conçue : « Si quelqu'un d'entre les Locriens-Épizéphriens, étant malade, se permet de boire du vin pur, sans l'ordre du *médecin*, quand bien même le malade viendrait à se rétablir promptement, il sera puni de mort (1) ». D'un autre côté, l'école de Pythagore renfermait dans son sein, ainsi que nous le prouverons plus bas, plusieurs habiles médecins ; pourquoi quelques-uns, attirés par la nouveauté de la ville et par sa nombreuse population, n'auraient-ils pas eu l'idée d'aller se fixer à Rome, surtout après la dissolution de leur Institut ? Ce qui ferait croire qu'il en a été ainsi, c'est que d'abord nous lisons dans Diogène de Laërte que l'on comptait plusieurs jeunes romains parmi les disciples du philosophe de Samos (2), et

(1) Ælien, Hist. var., lib. II, cap. 37.

(2) In vit. Pythag., lib. VIII, pag. 576, ed. Henr. Steph. 1593.

qu'ensuite les doctrines pythagoriciennes pénétrèrent dans Rome, ainsi que nous l'apprend ce passage de Cicéron : « Quantité de choses me portent à croire, dit l'orateur romain, que nos pères *tirèrent leurs sciences d'ailleurs*, et qu'après les avoir goûtées, ils les cultivèrent avec succès ; ils avaient presque sous les yeux le grand, le sage Pythagore, car il vivait en Italie du temps que Brutus mit fin à l'esclavage de sa patrie. Or je suis persuadé, continue-t-il, que comme la doctrine de Pythagore se *répandit de tous côtés, elle parvint jusqu'à Rome ;* et outre que cela est de soi-même assez probable, il reste d'ailleurs des vestiges qui ne permettent guère d'en douter. Peut-on en effet se figurer que pendant tout le temps que les Grecs eurent des établissements si considérables dans la grande Grèce, nos Romains n'entendirent parler ni de Pythagore lui-même, ni de ses disciples, dont les doctes leçons firent tant de bruit (1) ? »

Dans le royaume d'Albe il y avait aussi des médecins, comme le prouve ce passage de Denys-d'Halicarnasse : Amulius, roi des Albains, soupçonnant que Rhéa, fille de Numitor et prêtresse de Vesta, était enceinte, envoya près d'elle des *médecins* de confiance pour s'assurer de la vérité (2) ; et comme Albe était aux portes de Rome,

(1) Tuscul., lib. IV.

(2) Antiq. Rom., lib. I.

je ne vois pas pourquoi les médecins de la première ville n'auraient pas passé dans l'autre, surtout quand celle-ci eut soumis les Albains. On en peut dire autant de la vieille Étrurie, qui, comme on le sait, transmit aux Romains sa religion, ses arts et ses sciences (1). Mais, sans nous arrêter à ces conjectures qui, on ne saurait le nier, présentent une grande vraisemblance, nous trouvons dans l'histoire un fait qui décide sans réplique la question : « Trois cents ans après la fondation de Rome, dit le même historien, sous le consulat de Publius Horatius et de Sextus Quintilius, Rome fut affligée d'une maladie contagieuse, plus terrible que toutes celles qu'on avait vues jusqu'alors. La contagion emporta presque tous les esclaves, et environ la moitié des autres citoyens. Enfin le nombre des malades devint si grand, qu'il n'y avait pas assez de *médecins* pour les traiter (2) ». Ajoutez à ce fait cet

(1) « Le pays des Étrusques, dit Creuzer, était riche en plantes salutaires, dont ils surent de bonne heure découvrir et appliquer les propriétés. Aussi le même renom qu'avaient les Égyptiens en Orient d'avoir été les inventeurs de la médecine, les Étrusques le possédaient en Occident ; et l'Étrurie, ainsi que l'Égypte, passait dans l'antiquité pour la patrie des médicaments ; plusieurs sources de la première de ces contrées étaient fameuses par leurs propriétés curatives, et ses habitants en tiraient grand parti.... Il est probable, ajoute Creuzer, que l'art des Aruspices, en lisant l'avenir dans les entrailles des animaux, ne fut pas sans influence sur l'anatomie. »

Symboliq., tom. 2, pag. 467, trad. française.

(2) Antiq. Rom., liv. x, chap. 10, et non livre IX, comme l'indi-

autre non moins positif que, dans la vie de Caton l'Ancien, Plutarque parle d'un ambassadeur romain envoyé au roi de Bithynie, lequel ambassadeur avait un grand vide à la tête pour avoir été trépané. Or, une pareille opération suppose des connaissances assez étendues en chirurgie : d'où l'on doit inférer qu'il existait dans ce temps-là à Rome des chirurgiens fort habiles.

Mais jetons maintenant un coup d'œil rapide sur la vieille Égypte, ce sanctuaire mystérieux de la civilisation antique, sur cette nation jadis si fameuse, décorée par Macrobe du titre glorieux de mère des arts et regardée de tout temps comme le berceau de la sagesse et comme l'une des premières écoles du genre humain. Ici les ténèbres commencent à se dissiper : nous ne sommes plus comme tout-à-l'heure réduits à de simples conjectures ; et quoique le temps ait détruit une grande partie des monuments superbes qui décoraient le sol de l'Égypte, les débris nombreux qui en ont été rassemblés dans ces derniers temps, tout en ne formant encore qu'un corps mutilé, n'en excitent pas moins

que M. Kühnholtz dans *son Cours de la Médecine*, pag. 111, not. 2. Il est vrai que Denys fait mention dans ce livre de deux maladies pestilentielles, l'une qui sévit particulièrement sur les femmes enceintes, l'autre qui n'épargnait ni âge, ni sexe, ni forts, ni faibles. Il y est même dit que la *science des médecins* n'était d'aucun secours contre cette terrible maladie ; mais ce n'est pas là que se trouve le passage cité par le bibliothécaire de Montpellier.

dans l'âme une haute admiration, et nous font voir dans les Égyptiens un peuple éminemment éclairé et parvenu à une grande civilisation. En vain quelques contempteurs outrés ont-ils cherché à prouver le contraire ; c'est aux ruines de Thèbes que nous les transporterons pour les faire revenir de leur erreur. Qu'ils y contemplent à loisir ces portiques somptueux, ces magnifiques péristyles, ces statues colossales, ces obélisques élégants, ces longues avenues de sphinx, ces bas-reliefs où l'art égyptien a déployé tant de richesse d'expression, en un mot tous ces restes imposants de temples et de palais magnifiques; et qu'ils nous disent, après avoir médité sur tous ces chefs-d'œuvre, si des ruines d'une aussi grande magnificence ne décèlent pas l'existence d'un grand peuple. Toutefois, nous n'ignorons pas tout ce que Goguet, l'abbé Guasco, Winckelmann, etc., ont écrit sur l'imperfection de l'art en Égypte; mais il nous paraît évident que ces auteurs célèbres ont porté dans cette circonstance un jugement au moins prématuré. Si en effet ils avaient pu avoir connaissance des travaux de l'Institut d'Égypte et de l'ouvrage vraiment monumental sorti des mains de cette illustre compagnie, ils auraient reconnu, ainsi que le dit un orientaliste du plus grand mérite, Champollion le Jeune (1), que les Grecs et les Ro-

(1) L'Égypte sous les Pharaons; Introd., pag. 3.

mains qui se sont plus à vanter l'antiquité, la sagesse et les connaissances scientifiques des Égyptiens, ne nous ont point fait de ce peuple des rapports exagérés ou dictés par l'enthousiasme, mais que ce qu'ils en ont écrit est même au-dessous de la réalité. C'est dans le grand et le magnifique ouvrage de la *Description de l'Égypte*, et dans ceux de Champollion lui-même, qu'on trouvera des preuves irrécusables de cette assertion. Il serait d'ailleurs assez étrange, il faut en convenir, que les Grecs et les Romains, qui certes s'y connaissaient en matière de goût, eussent rendu sur le compte des Égyptiens cette foule de témoignages flatteurs, si leur admiration pour ce peuple n'eût été bien fondée; car non-seulement ils ont reconnu les Égyptiens pour leurs maîtres, mais ils ont de plus vanté l'excellence de leurs institutions et admiré leurs chefs-d'œuvre en architecture. « Les lois des Égyptiens, dit Diodore de Sicile (1), n'ont pas été révérées d'eux seuls, les Grecs même les ont admirées : de sorte que les plus habiles d'entre eux se sont fait honneur de venir jusqu'en Égypte pour y apprendre les maximes et les coutumes de cette nation fameuse ». « Nul pays, rapporte Hérodote (2), ne renferme autant de merveilles

(1) Biblioth. Hist. tom. 1, lib. 1, pag. 206, édition de Wesseling, in-8°.

(2) Euterpe, § XXXV.

de la nature que l'Égypte, et il n'en est pas non plus où l'on voie autant d'ouvrages de l'art qui surpassent tout ce que l'on en peut dire. J'ai vu, ajoute le même écrivain (1), le Labyrinthe d'Égypte, ce monument magnifique que j'ai trouvé supérieur à sa réputation; je crois même, remarque Hérodote, qu'en réunissant tous les bâtiments construits, tous les ouvrages exécutés par les Grecs, on resterait encore au-dessous de cet édifice, et pour le travail et pour la dépense, quoique le temple d'Éphèse et celui de Samos soient justement célèbres ». « Des quatre principaux temples de Thèbes, dit Diodore de Sicile (2), le plus ancien est une merveille en grandeur et en beauté. Tous les ornements de ce temple, et par la richesse de la matière et par la finesse du travail, répondent à la magnificence de l'édifice » : Voilà ce que les Grecs disaient des lois et de l'architecture des Égyptiens. Quant à la sculpture, la plupart des modernes en ont conçu une idée peu avantageuse; mais il paraît qu'en cela ils sont encore dans l'erreur : du moins les deux passages qui suivent le prouvent assez clairement. « C'est, disent MM. Jollois et Devilliers, nne remarque importante à faire, qu'on s'est en général mépris sur l'état de la sculpture chez les

(1) Euterpe, § CXLVIII.

(2) Biblioth. Hist., tom. 1, lib. 1, peg. 144, ed. Wesseling, in-8°.

anciens Égyptiens : on en a jugé par cette multitude de figures égyptiennes qui servaient d'amulettes, et que l'on fabriquait en si grand nombre et avec si peu de soin, pour satisfaire la superstition des Égyptiens et leur empressement à se les procurer. Ces figures inondent, pour ainsi dire, les cabinets de l'Europe. Porter d'après elles un jugement sur l'état de l'art en Égypte, c'est comme si l'on voulait juger chez nous de l'avancement de la peinture et de la sculpture par cette multitude de figures et d'images de saints, qui sont entre les mains de tous les gens du peuple. Pour se faire une juste idée de la sculpture égyptienne, il faut la considérer dans les beaux morceaux que nous avons trouvés au milieu des ruines des anciennes villes, tels que la superbe tête du tombeau d'Osymandias, le torse d'Abydus et celui de Semenhoud, qui est maintenant déposé à la Bibliothèque impériale. Il faut surtout considérer la sculpture dans ses rapports avec l'architecture : c'est alors qu'elle paraît vraiment grandiose et monumentale. Quoi de plus magnifique et de plus majestueux en effet que ces masses colossales placées en avant de constructions plus colossales encore ! Elles ne séduisent pas par ce charme, cette grâce, ce mouvement, qui plaisent dans les statues des Grecs ; mais l'immobilité et la tranquillité de leur pose, ainsi que la régularité de leurs proportions,

ont quelque chose de grave et d'imposant qui caractérise éminemment le peuple qui les a fait élever : on y retrouve la trace de quelques-unes de ces grandes pensées qui dominaient les Égyptiens ; et ce qui n'avait d'abord semblé qu'un effort naissant de l'art, finit par en paraître une des perfections. Aucun peuple n'a mieux entendu cette sculpture extérieure, qui, pour être en rapport avec l'architecture, doit être surtout monumentale (1) ».

« Accoutumés à voir des monuments égyptiens d'une très petite proportion, et travaillés avec peu de soin et une extrême négligence, ou ne possédant que quelques fragments de bas-reliefs symboliques, les savants de l'Europe, dit Champollion le Jeune (2), n'ont pu avoir jusqu'ici que des idées obscures et défavorables de l'art de la sculpture chez les Égyptiens. On a cherché à fixer le degré de perfection auquel ils l'avaient porté, d'après des bas-reliefs religieux qui étaient exécutés selon un type convenu, dont les artistes ne pouvaient nullement s'écarter. On a eu dès-lors une opinion peu avantageuse de l'habileté des sculpteurs égyptiens, et l'on n'a pas fait cette réflexion bien naturelle qu'il n'était pas raisonnable d'attribuer à l'ignorance des artistes les formes vicieuses qu'on remarque ordi-

(1) Antiq. Descript. de Thèbes, pag 83 et 84.

(2) Ouvrage cité, tom. 1er, pag. 357.

nairement dans le peu de figures humaines que possèdent les divers cabinets de l'Europe, lorsque ces mêmes artistes ont saisi d'une manière admirable le caractère et le beau idéal des animaux qu'ils ont sculptés de ronde bosse. C'est sur les lions du Capitole, sur les sphinx et les statues de Thèbes, qui seront publiés dans la *Description de l'Égypte*, qu'il faut étudier la sculpture égyptienne; c'est à la vue de ces monuments que les idées qu'on s'est faites de l'art égyptien se rectifieront, qu'on appréciera la correction de dessin et le savoir d'exécution des Égyptiens, lorsqu'ils ont pu s'abandonner entièrement à l'impulsion de leur génie. On aura une connaissance approximative de ces perfections en étudiant le torse de basalte noir donné par S. M. l'Empereur et Roi au Cabinet des Antiques de la Bibliothèque impériale (1) ».

Telles sont les réflexions extrêmement judicieuses de Champollion le Jeune touchant les causes qui, jusqu'à ce jour, ont trompé les savants sur le véritable état de la sculpture en Égypte. Or, je le demande ici, un peuple qui avait fait de si grands progrès dans les arts, est-il

(1) Voyez du même auteur les deux lettres à M. le duc de Blacas, relatives au Musée de Turin, surtout pag. 28 et suiv. de la 1re lettre où il donne la description de la statue de Thoutmosis II; et la page 69 et suiv. (même lettre) où se trouve décrite la statue de Ramsès-le-Grand ou Sésostris, véritable chef-d'œuvre de la sculpture égyptienne.

croyable qu'il n'ait pas cultivé les sciences avec le même succès? Cette question, pour être traitée convenablement, demanderait, j'en conviens, de grands développements, mais chacun sent que la nature de notre travail ne saurait comporter de pareils détails. Je dirai seulement qu'à en juger par l'empressement avec lequel les philosophes de la Grèce couraient en Égypte pour s'y enrichir des connaissances des prêtres (1), on ne peut s'empêcher de partager l'admiration de l'antiquité pour ce peuple si célèbre. Au dire

(1) « Nul doute, dit M. Guigniaut, que la caste sacerdotale des Égyptiens n'eût en dépôt d'assez vastes connaissances, fruit de l'expérience des âges, du besoin de soutenir une domination fondée en grande partie sur la supériorité des lumières, et des loisirs qu'une vie exempte de tous les soins vulgaires livrait aux méditations du génie : de là, ce concours des étrangers, des philosophes grecs surtout, avides d'aller puiser la science égyptienne à sa source antique. C'est là, ce nous semble, ajoute M. Guigniaut, la plus forte preuve que l'on puisse alléguer en faveur de la réalité des lumières et des connaissances généralement attribuées par les anciens aux Égyptiens ».

Creuzer, Symb., tom. 1er, 2e part., pag. 797.

« Les Grecs qui ont le plus honoré leur patrie par leur savoir, dit M. Lafaist, ancien élève de l'École normale, dans sa Dissertation sur la Philosophie atomistique, la tradition veut qu'ils se soient instruits d'abord à l'École des Sages de l'Égypte, de l'Inde ou de la Perse. *On ne peut méconnaître*, remarque l'auteur, *dans cette circonstance, la conviction profonde où était l'Antiquité que toute lumière venait de l'Orient; que là toutes les sciences avaient été blanchies par le temps, selon la belle expression de Platon, tandis qu'en de-çà de la mer Égée, elles sortaient à peine du berceau* (pag. 47 et suiv.)

de Diodore de Sicile (1), les prêtres de cette nation comptaient au nombre de leurs disciples Orphée, Musée, Dédale, Homère, Lycurgue, Solon, Pythagore, Démocrite, Platon, Eudoxe et Œnopidès. Quelle apparence que tant d'illustres Grecs eussent été en Égypte recueillir des leçons, s'ils n'y eussent été attirés par la haute réputation dont jouissaient les sages de cette contrée? Comme tout le monde le sait, les sciences étaient, dans l'antique Égypte, le partage exclusif de la classe sacerdotale. On ne peut douter que leur marche, ainsi que le marque le célèbre Volney, ne dut y être rapide, parce que la curiosité oiseuse des prêtres physiciens n'avait pour aliment, dans la retraite des temples, que l'énigme toujours présente de l'univers, et que, dans la division politique qui long-temps partagea cette contrée, chaque État n'eut son collége de prêtres, qui tour-à-tour auxiliaires ou rivaux hâtèrent par leurs disputes les progrès des sciences et des découvertes. Ces progrès que les anciens prêtres d'Égypte firent dans les sciences, toute l'antiquité les a reconnus. L'Écriture, pour faire l'éloge de Moïse, dit qu'il fut instruit dans toutes les sciences des Égyptiens (2). Aristote rap-

(1) Bibl. Hist., tom. 1, lib. 1, pag. 281, ed. Vesseling, in-8°.

(2) In act. 7, v. 22, Clément. Alexand. Strom., lib. 1, pag. 413, ed. J. Potter, Oxonii. St. Justin, ad Græcos Cohort., pag. 14, Parisiis, 1742.

porte que dans ce pays l'ordre des prêtres se livrait particulièrement à l'étude des mathématiques (1), et que les Grecs avaient reçu des Égyptiens d'excellentes choses sur l'astronomie (2). Hérodote leur rend cette justice qu'ils ont déduit la valeur de l'année plus habilement que les Grecs (3). Diodore de Sicile (4) et Strabon (5) remarquent de plus qu'ils ont excellé aussi bien dans la philosophie que dans l'astronomie. Ajoutez que l'historien de Sicile, d'accord avec Héron le géomètre (6), Servius (7), etc., fait naître en Égypte l'arithmétique et la géométrie, où ces deux sciences reçurent de grands développements. Enfin Chérémon, qui fut bibliothécaire d'Alexandrie, et qui se livra particulièrement à la connaissance des antiquités égyptiennes (8),

(1) Methaphy., lib. 1, cap. 1, tom. 2, pag. 840. A. Lutetiæ, 1619, ed. Duval.

(2) De Cœlo, lib. 2, cap. 12, t. 1, p. 464, B. (Même édition).

(3) Euterpe, § IV, Conf. Strabon, Geog., lib. 17, pag. 1171, Amstelœdami, 1707. — Ideler, Recherches historiques sur les observations astronomiques des anciens, trad. par Halma. — Biot, Recherche sur l'année vague des Égyptiens dans les Mémoires de l'Institut, tom. 13, pag. 547 et suiv.

(4) Bibliot. Hist., lib. 1, pag. 150 et suiv., ed. Wesseling.

(5) Géog., lib. 17, pag. 1159 et 1171, Amstelœdami 1707; ed. Casaubon.

(6) In Analect. græc., Parisiis 1688.

(7) Ad. Eclog. Virg. 3, v. 41, pag. 16, Parisiis, 1532.

(8) Comme le prouvent les ouvrages qu'il avait publiés sous ce titre : 1° Hieroglyphica; 2° Ægyptiaca.

dépose en leur faveur ce témoignage important, « qu'éloignés des affaires et des soins du monde, ils se tenaient toujours renfermés dans leurs temples, où ils n'étaient occupés qu'à chercher la nature et les causes des choses; que le temps qu'ils ne consacraient pas aux cérémonies sacrées, ils l'employaient à l'étude de l'arithmétique, de la géométrie, de l'astronomie, de la philosophie, et qu'ils étaient si occupés à faire des découvertes et des expériences, qu'ils passaient les nuits à ces sortes d'exercices. Il ajoute qu'ils s'abstenaient soigneusement de vin et de viande, afin de conserver à leur esprit toute sa force et sa liberté (1) ». Avec de pareilles précautions et une aussi grande application au travail, il n'est pas étonnant qu'ils aient pénétré si avant dans la connaissance des mystères de la nature. C'est sans doute ce qui a fait dire à Aulu-Gelle ce qui suit : « Il est constant que les anciens Égyptiens furent à la fois habiles dans la découverte des arts, et pleins de sagacité pour étudier et pour approfondir la nature : *Veteres Ægyptios constat et in artibus reperiendis solertes existitisse, et in cogitatione rerum indaganda sagaces* (2) ».

Ce fut dans l'Encyclopédie hermétique que les

(1) Sanct. E. Hieronym. adv. Jovinia. lib. 2, tom. 4, pag. 206, Parisiis, 1706. — Conf. Porphyre, Abstin. des Viandes, pag. 268 et suiv., trad. par Burigny.

(2) Noct. Attic., lib. 2, cap. 18.

prêtres égyptiens consignèrent le résultat de leurs immenses travaux ; mais malheureusement ce recueil précieux est perdu pour nous depuis long-temps. *Jamdudùm perierunt genuini Hermetis libri : jamdudùm irrepserunt supposititii,* dit le chevalier Marsham (1). A cette occasion nous ferons cette demande : Parce qu'on aura supposé des livres sous le nom d'Hermès, est-ce une raison pour croire que l'Encyclopédie hermétique dont parle Clément d'Alexandrie était elle-même apocryphe? Sprengel le pense, mais nous ne saurions partager sa manière de voir à cet égard. Ce savant médecin s'est étayé dans cette occasion de l'autorité de Jamblique et de celle de Galien ; et si nous avons bien cherché, Jamblique et Galien ne disent rien de tout cela. L'un rapporte que les prêtres égyptiens, regardant Hermès comme l'inventeur de toutes choses, lui faisaient honneur de leurs productions en les lui dédiant, et en mettant son nom à la tête de leurs livres (2).

(1) Canon Chron. Ægypt., pag. 234, Londini, 1672.

(2) « *Deus eloquentiæ Mercurius olìm rectè existimatus est sacerdotibus omnibus communis ; quique ad veram de diis scientiam præest, unus idemque est universis. Quare et nostri majores suæ sapientiæ inventa illi dedicabant, omnia propria commentaria Mercurii nomine inscribentes* ».

De Myst. Ægypt., cap. 1, pag. 1, ed. T. Gales.

A ce sujet, nous nous faisons un devoir de rapporter le passage suivant, tiré du savant ouvrage de Benjamin-Constant sur la religion : « Dans les grandes corporations religieuses, y est-il dit (tom. 2, pag. 120 et suiv.), l'instinct du sacerdoce l'avertissait de ne jamais

L'autre parle d'un ouvrage intitulé le Livre des

permettre à aucune individualité de se faire jour. Ce que nous avons pris pour des noms propres d'écrivains Chaldéens, Phéniciens, n'était probablement que la désignation d'une classe. Le mot Sanchoniaton signifiait chez les Phéniciens un savant, un philosophe, c'est-à-dire un prêtre. Beaucoup d'Indiens ont assuré le chevalier Jones que Boudda était un nom générique. En Égypte, tous les ouvrages sur la religion et les sciences portaient le nom de Thôth ou d'Hermès. Dans toute l'histoire égyptienne, dit un auteur Allemand (Vogel, Relig. des Égypt.), on n'entend jamais parler des talents ou du mérite d'un prêtre en particulier; il n'y a point d'inventeur qui se fasse connaître. Cette suprématie de la corporation, et cette absence de toute prééminence individuelle, ne peuvent être un effet du hasard. Le sacerdoce avait réfléchi que les qualités éminentes de quelques-uns nuiraient à la considération du reste ; il voulait jouir en commun de la vénération nationale ; il voulait la léguer ainsi collective à ses successeurs. Tout devait en conséquence se rapporter à l'ensemble. Nul n'avait le droit de se distinguer pour son propre compte ».

Voilà pourquoi Thôth ou Hermès était chez les Égyptiens la personnification de l'ordre des prêtres réduit à un signe unique. Selon Jablonski, le mot Thôth, Theyt, Thayt ou Thoyt, signifiait, dans la langue égyptienne, une assemblée, et plus spécialement une assemblée de sages et de savants, le collége sacerdotal d'une ville ou d'un temple. Ainsi, le sacerdoce collectif de l'Égypte, personnifié et considéré comme unité, était représenté par un être imaginaire, auquel on rattachait l'invention du langage et de l'écriture qu'il avait apportée du Ciel et communiquée aux hommes ; celle de la géométrie, de l'arithmétique, de l'astronomie, de la médecine, de la musique et du rythme ; l'institution de la religion et des pompes sacrées, de la gymnastique et de danse ; enfin les arts moins indispensables, mais non moins précieux, de l'architecture, de la sculpture et de la peinture. On lui attribuait tant de volumes sur tous les objets des connaissances humaines, que nul mortel n'aurait pu les composer. On lui faisait honneur même des découvertes fort postérieures à l'époque fictive de son apparition sur

trente six herbes sacrées des horoscopes, qui ne

la terre. Tous les perfectionnements successifs de l'astronomie, et en général les travaux de chaque siècle, devenaient sa propriété et ajoutaient à sa gloire. De la sorte, les noms des individus se perdaient dans l'ordre nombreux des prêtres, et le mérite que chacun s'était acquis par ses observations et ses veilles, tournait au profit de l'association sacerdotale, en étant rapporté au génie tutélaire de cette association.

Ce fait ainsi expliqué lève une difficulté qui, sans cela, serait insoluble. On lit dans Jamblique (De Myst., sect. 8, cap. 1, pag. 157, ed. Th. Gales) que, selon Séleucus, le nombre des ouvrages écrits par Hermès s'élevait à vingt mille volumes, et selon Manéthon, à un nombre beaucoup plus considérable. Plusieurs auteurs, dit Fabricius (Bibl. græc., tom. 1, pag. 85, ed. Harles), ont regardé cette tradition comme incroyable; Galien, G. Hornius et Bochart, ne pouvant comprendre comment Hermès avait composé tous les livres qu'on lui attribuait, ont donné chacun une interprétation différente de ce fait. Mais toutes ces interprétations nous paraissent fausses : il n'y a selon nous de véritable que celle qui regarde Thôth ou Hermès comme la personnification de la caste savante ou sacerdotale.

L'existence d'une littérature égyptienne et d'une bibliothèque qui lui servait de dépôt vient d'acquérir un nouveau degré de certitude par les découvertes de Champollion le Jeune. Au Rhamasséïon de Thèbes, dit l'illustre voyageur, existe une salle dont la porte est ornée de bas-reliefs qui méritent une attention particulière. Au bas des jambages, et immédiatement au-dessus de la dédicace, sont sculptées deux divinités; ces deux divinités sont, à gauche, le dieu des sciences et des arts, Thôth à tête d'Ibis, et à droite, la déesse Saf, compagne de Thôth, portant le titre remarquable de *dame des lettres et présidente de la salle des livres*. De plus, le dieu est suivi d'un de ses parèdres, qu'à sa légende et à l'œil qu'il porte sur la tête, on reconnaît pour le sens de la vue personnifié, tandis que le parèdre de la déesse est le sens de l'ouïe, caractérisé par une grande oreille tracée également au-dessus de sa tête et par le mot *sôlem* (l'ouïe) sculpté dans sa

renfermait que des futilités, et qui était un de ceux attribués à Hermès (1); Mais tout cela ne prouve absolument rien. Du passage de Jamblique, on en infère que l'Encyclopédie hermétique était l'œuvre des prêtres égyptiens, et c'est ce

légende; il tient de plus en main tous les instruments de l'écriture, comme pour écrire tout ce qu'il entend. Je demande, ajoute Champollion, s'il est possible de mieux annoncer que par ces bas-reliefs l'entrée d'une bibliothèque? (Lett. écrites de l'Égypt., etc., pag. 284 et suiv.)

Ainsi voilà donc retrouvée cette fameuse bibliothèque du tombeau d'Osymandyas, dont parle Diodore de Sicile d'après Hécatée, et sur la porte de laquelle on lisait ces mots remarquables: *Remède de l'ame.* Mais toutes ces antiques richesses littéraires sont devenues la proie du temps. On sent combien, pour fixer au juste nos idées sur le degré de la culture intellectuelle des Égyptiens, nous devons regretter cette précieuse littérature. Nos regrets redoublent quand nous apprenons que les ouvrages qu'avaient écrits sur les sciences les autres nations de l'antiquité sont également perdus. « Les philosophes, parmi l'espèce humaine, dit Ebn-Khaldoun (écrivain qui, selon M. de Sacy, est d'un grand poids), ont été très nombreux; *ce qui ne nous est point parvenu des travaux faits sur les sciences est plus considérable que ce qui a été transmis jusqu'à nous. Que sont devenus les ouvrages scientifiques des Perses, qu'Omar ordonna d'anéantir lors de la conquête de leur pays? où sont ceux des Chaldéens, des Syriens, des Babyloniens....? où sont ceux des Égyptiens qui les ont précédés? Les travaux d'un seul peuple sont venus jusqu'à nous; je veux parler des Grecs.* »

(Relat. d'Égyp., trad. de l'Arabe d'Abd-Allatif par Sylvestre de Sacy, pag. 242 et 243).

(1).... *In libello ex iis, qui inscribuntur Mercurio Ægyptio, continente trigenta sex sacras horoscoporum herbas.*

(De simpl. Medic. facult., lib. 3, Procemi., pag. 145, tom. 13).

que tout homme sensé doit croire (1); de celui de Galien, on en peut tirer tout au plus cette

(1) Cudworth, quoiqu'il pensât qu'on avait supposé beaucoup d'ouvrages sous le nom d'Hermès, n'en regardait pas moins l'Encyclopédie hermétique comme de ces anciens livres, ou qu'Hermès avait écrits lui-même, ou que les Égyptiens croyaient son ouvrage, et qu'ils avaient à cause de cela confiés à la garde des prêtres.

(Syst. intell., tom. 1, § XVIII, pag. 379, Ienæ. 1733.)

Zoëga croyait aussi à l'ancienneté de l'Encyclopédie hermétique; il combat même Tychsénius qui prétendait que les quarante-deux livres dont parle Clément d'Alexandrie n'existaient pas chez les anciens prêtres égyptiens, mais qu'ils avaient été composés sous les Ptolémées, se fondant sur ce que Diodore de Sicile n'en parle pas. Mais, demande Zoëga, Diodore de Sicile pouvait-il tout savoir, lui qui avait parcouru l'Égypte, comme ont coutume de le faire les voyageurs, et qui, pour écrire son histoire, ne put certes s'enquérir avec soin de tous les usages des peuples, tandis que saint Clément, né à Alexandrie, et vivant en Égypte, passe pour avoir consulté plusieurs auteurs très anciens, et a pu par conséquent savoir beaucoup de choses qui sont demeurées inconnues à Diodore de Sicile.

(De Orig. et Usu. Obeliscorum, pag. 508, not. 19, Romæ, 1797.)

Zoëga pouvait de plus répondre à Tychsénius que Diodore de Sicile ne garde point le silence sur l'Encyclopédie hermétique, car, en parlant des règles écrites auxquelles les pastaphores devaient soumettre leur conduite médicale, il fait expressément mention d'un *Code sacré* qui les contenait, et qui faisait sans nul doute partie des quarante-deux volumes signalés par Clément d'Alexandrie.

Et si, comme nous le dirons plus bas d'après le témoignage de Strabon et celui de Jamblique, les anciens livres des Égyptiens avaient été traduits en grec, pourquoi saint Clément n'aurait-il pu en prendre connaissance? et qui pourrait assurer que l'Encyclopédie hermétique n'était pas elle-même au nombre des livres dont les Ptolémées avaient ordonné la traduction? Jamblique dit positivement que les livres qui portaient le nom d'Hermès furent traduits. (De Myst. Ægypt., sect. 8, cap. 4, pag. 160).

conséquence, qu'on a fait paraître sous le nom d'Hermès des livres futiles, et c'est ce que l'on savait depuis long-temps. Mais il sera toujours impossible de conclure, de l'un ou de l'autre passage, que les quarante-deux volumes, qui composaient l'Encyclopédie hermétique et qui, au rapport de Clément d'Alexandrie (1), renfermaient la philosophie entière des Égyptiens, aient été composés par des faussaires. Aussi ne puis-je assez m'étonner que Sprengel, homme d'un grand jugement et d'une profonde érudition, ait embrassé une opinion qui me paraît si dénuée de preuves.

Afin que le lecteur juge de l'immensité des connaissances des savants de l'ancienne Égypte, je vais mettre sous ses yeux le titre des quarante-deux volumes du recueil hermétique. Les deux premiers contenaient, l'un des hymnes aux dieux, l'autre les devoirs des rois. Les quatre suivants traitaient de l'ordre des étoiles errantes, de la lumière, du lever et du coucher du soleil et de la lune. Dans dix autres on donnait la clef des hiéroglyphes, la description du Nil, des ornements sacrés, des lieux saints; puis on y enseignait l'astronomie, la cosmographie, la géographie et la topographie de l'Égypte. Dix autres volumes concernaient le choix des victimes, le culte divin, les cérémonies de la religion, les

(1) Strom., lib. 6, pag. 757; ed. Potter.

fêtes, les pompes publiques, etc.... Un pareil nombre de volumes, qui étaient appelés sacrés, était consacré aux lois, aux dieux et à toute la discipline des prêtres; enfin les six derniers regardaient la médecine. Nous laissons au lecteur le soin de déduire toutes les conséquences d'une pareille Encyclopédie; mais ce que nous ferons remarquer, c'est que les six volumes qui regardaient la médecine, renfermaient un corps de doctrine complet et des mieux ordonnés. Le premier traitait de l'anatomie, le second des maladies, le troisième des instruments, le quatrième des médicaments, le cinquième des maladies des yeux, et le dernier des maladies des femmes. Assurément on ne peut nier que cette distribution ne fût très méthodique. On donnait d'abord la description du corps humain, montrant par là qu'il fallait commencer par la connaissance du sujet sur lequel on devait opérer; ensuite on passait à l'étude des maladies, puis à celle des médicaments et des instruments nécessaires pour les guérir; et comme les affections des yeux et les maladies des femmes sont en très grand nombre, et qu'elles demandent une attention toute particulière, on avait soin de les examiner à part et d'en faire une étude spéciale. N'est-ce pas là un corps de doctrine médicale aussi complet que bien disposé?

Il ne faut pas croire cependant que la médecine

soit arrivée en Égypte tout-à-coup à ce degré de perfection. Comme chez les autres peuples de la haute antiquité, on commença d'abord, ainsi que nous l'apprend Strabon (1), par exposer les malades aux yeux du public, et tous les passants qui avaient été attaqués et guéris des mêmes maux étaient tenus d'aider de leurs conseils ceux qui en souffraient. Plus tard, et ce moyen était bien plus propre à accélérer les progrès de l'art, on imposa l'obligation à tous ceux qui sortaient de

(1) Geog., liv. III, pag. 450 et liv. XVI, pag. 188, Paris, 1805-19. Casaubon sonpçonne que Strabon a écrit Égyptiens au lieu d'Assyriens. Les traducteurs français approuvent cette leçon, se fondant sur ce que notre auteur attribue dans la suite cette coutume aux Babyloniens, et n'en parle point dans la description de l'Egypte. Nous ne saurions être ici de leur avis ; cette coutume n'était point particulière aux Babyloniens et elle fut commune à presque tous les penples anciens, ainsi qne Servius nous l'apprend : « *Apud veteres consuetudo erat*, dit-il, *ut desperati antè januas suas collocarentur, ut possent à transeuntibus fortè curari, qui aliquandò simili laboraverant morbo.* (Comment. in Ænead., lib. XII, v. 395, pag. 685, Parisiis, 1532.)

Maxime de Tyr en dit autant : « Les parents d'un malade, remarque-t-il, allaient le déposer dans un des passages les plus fréquentés ; les passants s'approchaient, faisaient des questions sur la maladie, et, selon qu'ils avaient été atteints du même mal et qu'ils avaient été guéris, ils indiquaient le remède qui leur avait rendu la santé ». (Dissert. XII, tom. I, pag. 145, trad. par Combes-Dounons). Aussi, au rapport d'Hérodote et de Strabon, trouvons-nous cette coutume établie chez les Babyloniens et chez les Lusitaniens. Qu'y a-t-il maintenaut d'étonnant qne la même coutume ait existé chez les Égyptiens? — Conf. C. F. Hundermark, *De ægrotorum apud veteres in vias publicas et templa expositione*. Lips. 1749.

maladie d'aller faire inscrire dans les temples les symptômes de l'affection qu'ils venaient d'éprouver et les procédés curatifs dont ils s'étaient servis. Le temple de Canope et celui de Vulcain à Memphis devinrent les principaux dépôts de ces registres salutaires : ils y étaient gardés avec le même soin que les archives de la nation. Pendant long-temps chacun eut la liberté d'aller les consulter et de choisir pour sa maladie ou pour celle de ses proches les médicaments dont l'expérience avait confirmé le succès (1). Cette méthode, comme on le prévoit aisément, était très propre, malgré ses inconvénients, à faire avancer la science, puisqu'elle reposait entièrement sur

(1) Tout ce que je viens d'avancer repose sur le témoignage de deux auteurs dignes de foi, Strabon et Galien, témoignage que je vais rapporter. « On voit à Canope, dit le géographe grec, un temple extrêmement révéré où s'opèrent des cures nombreuses. Les gens même de la plus haute qualité y ajoutent foi.... On y tient registre des cures qui s'y opèrent ».

(Geog., liv XVII, tom. 5, pag. 360, trad. française).

« Il me paraît, dit le traducteur français, que les guérisons qui s'opéraient dans ce lieu, dataient d'une époque fort reculée; car il est difficile de douter qu'Homère en ait entendu parler, et qu'il ait voulu y faire allusion, lorsqu'il prête à la femme de Thonis, qui demeurait en ce lieu, la connaissance des plantes médicinales ».

(Même page, note 3).

Non seulement on faisait des recueils d'observations à Canope, mais cela se pratiquait également à Memphis, comme Galien nous le donne clairement à entendre. Après avoir fait connaître la composition de deux emplâtres, l'un, l'emplâtre d'Isis, l'autre, l'emplâtre

l'observation. On dut par ce moyen rassembler une quantité prodigieuse de faits et en tirer des principes sûrs pour l'exercice de la médecine : ce fut en effet ce qui arriva. Les prêtres, qui étaient chargés de rédiger ces observations, ne tardèrent pas à s'emparer de l'exercice exclusif de cet art ; et quand ils eurent recueilli une grande masse de faits, ils firent un code médical, fruit de l'expérience des siècles, et appelé par Diodore de Sicile le *Livre sacré*, dont il ne fut plus permis de s'écarter. Ce fut d'après ce code, qui, dans la suite attribué à Hermès, fit sans doute partie du recueil dont parle Clément d'Alexandrie, que les pastophores se réglèrent pour exercer la médecine. Si, en suivant les règles qui y étaient prescrites, ils ne sauvaient pas leurs malades, ils n'étaient responsables de rien ; mais ils étaient, suivant Diodore de Sicile, punis de mort si, après s'en être écartés, l'événement ne justifiait pas leur conduite. Sans doute cette loi était atroce, et ne pouvait surtout qu'arrêter tout progrès ultérieur de l'art de guérir ; toutefois, il n'en est pas moins vrai qu'elle ne fut rendue qu'après avoir reconnu

de Dictame, le médecin de Pergame ajoute qu'Héras de Cappadoce les avait trouvés inscrits dans le sanctuaire du temple de Vulcain à Memphis : *Scripta ex adytis templi Vulcani in Memphite*. (De Composit. med. per genera, lib. 5, cap. 3, pag. 774 et 775, tom. 13). Il avait déjà dit que l'onguent gris avait été nommé *sacré* ou *emplâtre d'Isis*, parce qu'il avait été tiré des lieux sacrés de l'Égypte : *Ex locis Ægypti sacris est allatum*. (Idem, pag. 690).

la solidité des principes qui lui ont servi de base. Diodore de Sicile, qui nous a transmis cette loi, est formel à cet égard : il dit positivement que le motif d'une loi aussi sévère était qu'une pratique confirmée par une longue expérience, et appuyée sur l'autorité des plus grands maîtres de l'art, était préférable à l'expérience bornée de chaque médecin en particulier (1). On peut au reste

(1) *Medici annonam ex publico accipiunt, et medicinam ex lege scripta, per multos ab antiquo medicos illustres concinnatam, applicant. Si leges, quas sacri codicis lectio tradit, secuti ægroto sanitatem redere nequeant, culpa vacant, et indemnes abeunt : sin contrà præscriptum agant, capitis judicium subeunt. Nam medendi rationem longi temporis usu observatam, et ab optimis artificibus ordinatam, paucos ingenio et sollertia non superaturos, legislator censuit.*

(Bibl. Hist., tom. 1, lib. 1, pag. 242, ed. Wesseling, in-8°., pag. 90 et 91.)

Il semblerait, d'après le texte de Diodore, que les pastophores ne pouvaient dans aucun cas et sous aucun prétexte s'écarter de la loi écrite. Mais Aristote, en disant qu'en Egypte il n'était pas permis aux médecins de purger après le quatrième jour, fait remarquer en même temps qu'ils étaient responsables de l'événement s'ils purgeaient avant cette époque. *In Ægypto post diem quartum movere non licet medicis : quod si antè tempus medicinam facere conentur, suo periculo faciunt.*

(De Republ., lib. III, cap. 15, tom. 2, pag. 358, A. et B., Parisiis, 1619, edent. Duval.)

Je suis entré dans ce détail, parce que plusieurs auteurs s'en tiennent au texte de Diodore, sans avoir égard à celui d'Aristote qui l'explique et par conséquent le complète. Le savant Cuvier ne songeait qu'au passage de Diodore quand il a dit : *Les médecins ne pouvaient, en Égypte, sous peine de mort, s'écarter des traitements prescrits par la loi religieuse* (Cours de l'Hist. des Scien. nat., 1re partie, pag. 7). Sprengel oubliait aussi ce qu'avait écrit Aristote lorsqu'il s'exprimait ainsi :

donner encore un autre motif de cette loi, en apparence, si déraisonnable : « comme l'expérience, dit de Paw, a démontré qu'en temps de peste la police peut autant que la médecine, cela explique pourquoi les lois avaient beaucoup borné en Égypte le pouvoir des médecins. On craignait que leur penchant à essayer de nouveaux remèdes et à changer à chaque instant de méthode, ne rendît inutile la police, dont l'effet était certain contre des maladies toujours semblables à elles-mêmes. Ceci, fait observer notre auteur, a paru ridicule à quelques écrivains modernes, qui disent que c'était le comble de la folie de borner le pouvoir des médecins; mais la vérité est que rien n'a été plus sage (1) ».

Pour ce qui regarde le salaire des médecins, il paraît qu'en Égypte notre art avait conservé toute sa noblesse, en se tenant pur de ces viles manœuvres que suscite chez nous trop souvent une avide cupidité. Comme les pastophores faisaient partie de la classe sacerdotale, qui jouissait de grands priviléges et d'immenses richesses,

« Si les médecins suivaient les règles tracées dans le Code sacré, ils étaient à l'abri de toute poursuite, même quand le malade venait à périr; mais dès qu'ils s'en écartaient, on les punissait de mort, quelle que fût d'ailleurs l'issue de la maladie ». (Hist. de la Médecine, tom. 1, pag. 39). Schulze commet aussi la même faute (Hist. medic., pag. 25.)

(1) Recher. philosoph. sur les Egyptiens, tom. 1er, pag. 90 et suiv. Berlin, 1773.

ils voyaient probablement les malades gratis. Pour le sûr, ils les traitaient sans exiger de récompense pendant la guerre et dans les voyages; Diodore de Sicile est positif à cet égard : « *In expiditione bellica, aut extrà patriæ fines perigratione, absque mercede curantur* (1) ». Des institutions aussi bienveillantes, quoiqu'on en dise, sont un indice certain d'un gouvernement paternel.

Nous ne quitterons pas ce sujet sans relever une erreur de Sprengel (2), qui vient d'être renouvelée par M. Littré (3), l'un et l'autre ayant été trompés par un passage de Diodore de Sicile, qui dit que les exercices gymnastiques étaient défendus en Égypte, parce qu'ils n'étaient propres qu'à donner au corps une force factice et passagère. Sprengel, s'en référant au texte de l'historien de Sicile, ne pouvait éviter l'erreur; car Champollion le Jeune, qui seul était à même de l'éclairer, n'avait pas encore fait son voyage en Égypte. Mais nous sommes étonnés que les *Lettres écrites de l'Egypte et de la Nubie* par ce célèbre archéologue aient échappé aux actives recherches de M. Littré, cet investigateur infatigable. Il y aurait vu que dans les hypogées de *Beni-Hassan*, M. Champollion a dessiné tous les exercices gymnastiques de la caste militaire, représentés en plus de *deux cents* tableaux, où sont retracées

(1) Bibl. Hist., lib. 1, pag. 242, ed. Wesseling. in-8°.

(2) Hist. de la Méd., tom. 1er, pag. 56.

(3) Trad. des Œuvres d'Hipp., tom. 1er, pag. 22.

toutes les poses et attitudes que peuvent prendre deux lutteurs, attaquant, se défendant, reculant, avançant, debout, renversés, etc., etc. (1). De quel poids est maintenant le suffrage de Diodore devant un pareil monument?

Ainsi, on le voit maintenant, la médecine, réduite en théorie, formait un corps de doctrine chez les Égyptiens et y portait tous les caractères d'une véritable science. Il est, du reste, assez facile de rendre raison de son avancement dans un pays où les médecins sont aussi nécessaires. Les débordements du Nil l'ont de tout temps exposé à des maladies fréquentes; on dut surtout en ressentir des effets très pernicieux dans les premiers siècles, où l'on n'avait pas pris les précautions nécessaires pour faciliter l'écoulement des eaux. D'un autre côté, ceux qui sont éloignés des bords du Nil ne boivent guère que de l'eau saumâtre et souvent corrompue; ensuite, comme le soleil est très chaud dans ces climats, l'air se charge d'une multitude de vapeurs qui le rendent très malsain. Ajoutez qu'il y règne parfois certains vents qui occasionnent des douleurs affreuses dans tous les membres, et même des maladies graves dont on guérit difficilement. Tant de causes d'insalubrité, qui de tout temps ont exercé des ravages en Égypte, ont dû nécessairement réveiller de bonne heure l'attention de ses habi-

(1) Sixième Lettre, pag. 80.

tants; aussi voyons-nous la médecine cultivée chez eux dans les siècles les plus reculés. Clément d'Alexandrie, en disant que Moïse fut instruit de la médecine par les Égyptiens, nous fait assez connaître qu'elle y existait comme science dès la plus haute antiquité (1). *Persuasum est ibì medicinam primas habuisse radices*, dit Prosper Alpin, *plurimosque illustres viros tùm in medicina, tum in aliis scientiis olìm in Ægypto florisse* (2). Le savant Goguet ajoute que l'on doit regarder les Égyptiens comme les *premiers* qui aient réduit en principes et assujetti à de certaines règles les pratiques vagues et incertaines auxquelles on s'en était tenu pendant long-temps; ils passaient dans l'antiquité, remarque le même auteur, pour avoir cultivé la médecine *plus anciennement et plus savamment* qu'aucun autre peuple (3). Pour justifier cette assertion, ce célèbre écrivain a recours au témoignage d'Homère, d'Isocrate, de Pline et de Clément d'Alexandrie. Isocrate surtout dépose formellement en faveur de cette opinion, et ce

(1) Strom., lib. 1, pag. 413. Ce qui prouve sans réplique que la médecine avait déjà fait d'assez grands progrès en Egypte du temps de Moïse, ce sont les connaissances profondes qu'il a montrées de cette science dans la partie de ses lois qui contient des préceptes d'hygiène et l'indication des caractères auxquels on peut reconnaître la lèpre, ainsi que celle des moyens qu'il faut mettre en usage pour la guérir. (Spreng., Hist. de la Méd., pag. 67 et 68.)

(2) De Medici. Ægypt., lib. 1, pag. 1.

(3) Orig. des Lois, des Scien., etc., tom. 4, pag. 92, Paris, 1778.

qu'il dit même à cet égard est trop important pour ne pas trouver place ici. « Les prêtres égytiens, rapporte cet orateur célèbre, inventèrent la médecine, non celle qui fait usage de remèdes dangereux, mais cette médecine qui emploie des médicaments aussi innocents que les aliments journaliers, et pourtant d'une efficacité telle, que personne ne peut nier qu'il y ait au monde un peuple plus sain et qui vive plus long-temps que les Égyptiens (1) ». Ce qui prouve, à notre avis, encore bien clairement, que la médecine avait fait des progrès réels en Égypte, c'est la réputation que s'étaient acquise hors de leur pays les médecins de cette nation. Au rapport d'Hérodote, Cyrus, roi de Perse, fit venir d'Égypte un chirurgien oculiste (2); et, suivant le même auteur (3), les médecins qui étaient à la cour de Darius, fils d'Hystaspe, étaient tous Égyptiens. La vogue dont ils jouissaient en Perse était telle, que Xénophon n'a voulu parler que des médecins de cette contrée, quand il a dit que les généraux en attachaient à leur personne pendant la guerre (4), et que Cyrus, après avoir appelé auprès de lui les plus habiles, encourageait leurs talents, autant par l'intérêt qu'il portait aux malades

(1) In Laud. Busiridis.
(2) Thalie, § I.
(3) Thalie, § CXXIX.
(4) Cyropœd., lib. I, cap. 6.

confiés à leurs soins, que par les récompenses dont il honorait leurs succès (1).

Je pourrais à présent, pour donner plus de poids à mon opinion sur les grands développements que la médecine avait reçus chez les Égyptiens, parler ici de leur hygiène publique, et faire voir que d'une terre d'abord inhabitable et devenue dans la suite le foyer des maladies pestilentielles, ils étaient parvenus par des travaux inouïs et des efforts incroyables à en faire un pays très sain. Je pourrais de plus exposer ici leur régime diététique, et démontrer combien il était approprié à leur climat; mais, d'après tout ce qui précède, ces détails m'ont paru surabondants. Je dirai seulement que menacés à chaque instant de la peste, de la lèpre et de la sporophthalmie, les Égyptiens avaient tellement combiné leur diète prophylactique qu'ils étaient en quelque sorte parvenus à se préserver de ces cruelles maladies. Leurs institutions là-dessus étaient si admirables, et leurs lois civiles avaient même un rapport si intime avec la santé, qu'un Égyptien qui observait bien ces lois était déjà regardé comme médecin. C'est peut-être pour cette raison qu'ils avaient tous la réputation de l'être, ainsi que le disent Homère (2) et Plutarque (3).

(1) Cyropœd., lib. VIII, cap. 2.

(2) Odyss. IV, v. 231, éd. F. Didot.

(3) Œuvres morales, trad. d'Amyot, pag. 276, 1582 in-folio, de l'impr. de F. Estienne.

D'après tout ce que nous venons de dire, il est facile de voir que la manière dont nous avons envisagé la médecine des Égyptiens nous est tout-à-fait particulière ; car personne, avant nous, du moins que nous sachions, n'avait cru que cette science avait fait chez eux de véritables progrès. En effet, tous les auteurs qui ont écrit l'histoire de notre art n'ont voulu voir dans la médecine de ce peuple qu'un mélange absurde de pratiques magiques et d'idées ridicules sur l'astrologie judiciaire. Sprengel, entre autres, a fait tous ses efforts pour faire prévaloir cette opinion. Mais il y a cette extrême différence entre ces auteurs et nous, qu'ils ont regardé les Égyptiens comme une nation en quelque sorte dégradée, courbée sans cesse sous le joug dominateur de ses prêtres, et dont le génie, comprimé par un tel despotisme, incapable d'aucun élan sublime, avait toujours été renfermé dans une sphère très étroite (1) ; tandis que nous voyons en eux un

(1) Sprengel (Hist. de la Médecine, tom. 1er, pag. 47) partage cette opinion ; mais on peut lui opposer le passage suivant de Heeren, auteur autrement compétent. « Tant qu'on ne connut pour ainsi dire de l'Égypte que les Pyramides, observe-t-il judicieusement, l'opinion que des despotes firent entasser ces énormes masses par un peuple d'esclaves, dut suffire pour éclairer la question ; mais dès qu'on s'est familiarisé avec les œuvres accomplis de l'art qui peuplent l'Égypte, *on parvient bientôt à la conviction qu'un goût aussi noble n'a pu se développer sous le fléau de la tyrannie, mais qu'il y eut une époque où l'esprit humain, quelques différentes que fussent les formes de constitution des*

grand peuple qui a été aussi exercé dans les arts qu'il a excellé dans les sciences. En partant d'un point aussi opposé, il était difficile que nous pussions nous rencontrer. Quoiqu'il en soit, nous pouvons asssurer que, si nous avons embrassé une opinion contraire à celle qui a régné jusqu'ici, nous n'y avons été déterminé que par de mûres réflexions sur le haut degré de civilisation auquel était parvenu ce peuple célèbre.

Avant de quitter ce sujet, peut-être devons-nous essayer de répondre à quelques objections qui pourraient nous être adressées. Comment, va-t-on nous dire par exemple, l'art de guérir aurait-il été cultivé en Égypte avec succès, quand nous savons par Hérodote que cet art y était partagé de telle manière qu'il y avait un médecin particulier pour chaque maladie? L'un s'occupait des maux de dents, un autre des affections des yeux, un troisième de celles du ventre, etc...... Sans doute cette objection aurait quelque force si le passage d'Hérodote, sur lequel elle est fon-

*nôtres, put se faire jour et marcher sans entraves pour s'élever à une hauteur que, sous certains rapports, aucun peuple, pas même en Europe, n'a pu atteindre.* Et s'il devient en même temps constant que la religion fut le principal levier qui fit mouvoir ces forces imposantes, ne devons-nous pas prendre de cette religion une autre opinion que celle que nous donne la superstition grossière dans laquelle elle dégénéra dans la suite ? »

(De la Politique et du Commerce des Peuples de l'antiquité, tom. 6, pag. 292, trad. franç.).

dée, avait le sens qu'on lui prête ordinairement. Comme les diverses parties du corps humain sont étroitement unies entre elles par des liens sympathiques qui les font toutes compatir à la fois et partager ainsi leurs souffrances, on conçoit, d'après cela, qu'il ne peut y avoir presque aucune maladie purement locale; et que par conséquent tout système de traitement qui tendrait à préposer un médecin particulier pour chaque maladie serait très défectueux, et présenterait les plus graves inconvénients. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passaient en Égypte : l'exercice de la médecine n'y était pas plus divisé au détriment de l'art qu'il ne l'est aujourd'hui en France, où l'on voit des médecins, les uns pour les dents, les autres pour les yeux; ceux-ci pour les oreilles, ceux-là pour les parties honteuses, etc.... Cette coutume, au reste, paraît très ancienne : « *Habebant Romani et Græci medicos*, dit Mercuriali (1), » *qui peculiares corporum humanorum partes curare profitebantur, veluti aures, testes, dentes. Quandò verò ea* » *à variis medicis varias corporum partes curandi consuetudo invecta fuerit, si quæratur, ego sanè existimo* » *AEgyptios, ut multa alia, hos mores in Græcos invexisse; ab his deindè emanasse ad Romanos*....... » Ainsi, l'habitude de se destiner à traiter particulièrement certaines espèces de maladies date de la plus haute antiquité; et certes il faut bien que

(1) Vari. Lect., lib. II, cap. 8, pag. 95.

cette habitude n'ait rien en soi de bien désavantageux, puisqu'elle a passé successivement des Égyptiens aux Grecs, de ceux-ci aux Romains, et de ces derniers aux peuples modernes. D'un côté, l'extrême étendue de l'art de guérir, de l'autre, les bornes étroites de la capacité humaine, ont sans doute amené cette nécessité. On a dû en effet sentir de bonne heure qu'une science comme la médecine, qui demande des études si multipliées, ne pouvait guère être embrassée tout entière avec succès par le même homme; aussi l'a-t-on de tout temps divisée en deux branches principales, la médecine et la chirurgie : et comme chacune de ces branches se subdivise encore, il n'est pas étonnant que les médecins se les soient partagées, et qu'ils s'en soient tenus à celles que leur aptitude leur avait fait choisir. C'est là tout ce que veut dire le passage d'Hérodote, et lui donner un autre sens, c'est à mon avis, mal le comprendre.

Mais, me dira-t-on encore, en admettant que cette interprétation soit juste, comment nous persuaderez-vous que la médecine portait en Égypte tous les caractères d'une science, quand nous savons que l'anatomie, qui est son principal appui, n'a point été étudiée sous les Pharaons? Nous n'ignorons pas en effet que presque tous les historiens de la médecine pensent que l'anatomie n'a commencé à être cultivée en Égypte que sous

le règne des Ptolémées. Cette opinion a même tellement prévalu aujourd'hui, que ce n'est qu'avec la plus grande défiance que nous osons la combattre ici. Cependant les preuves historiques que nous possédons pour établir l'opinion contraire nous semblent tellement péremptoires, que nous n'avons jamais pu concevoir comment on s'était obstiné à les rejeter. Clément d'Alexandrie (1), comme on a pu le voir plus haut, rapporte que parmi les divers volumes qui composaient l'Encyclopédie hermétique, il y en avait un qui traitait particulièrement de la description du corps humain. Pline (2) dit que les anciens rois d'Égypte avaient ordonné des ouvertures de cadavres afin de découvrir la cause et le siège des maladies. Apion, ainsi qu'on le lit dans Aulu-Gelle (3), rapporte aussi en termes formels, dans son ouvrage sur les Égyptiens, que c'était la coutume en Égypte d'ouvrir et de disséquer des cadavres humains. Que faut-il donc de plus pour étayer une opinion? Voudrait-on le témoignage d'un historien égyptien? eh bien! le voici : Manéthon, prêtre et gardien des Annales sacrées du temple d'Héliopolis, Manéthon, qui composa son ouvrage sur l'Égypte d'après des mémoires authentiques conservés avec un soin tout reli-

(1) Strom., loc. cit.

(2) Hist. Nat., tom. 12, pag. 210 de l'édition de Panckoucke.

(3) Noct. Attic., lib x, cap. 10.

gieux dans le sanctuaire des temples (1), Manéthon dit qu'un ancien roi d'Égypte avait écrit lui-même un ouvrage sur l'anatomie. Je sais qu'un auteur célèbre, Winckelmann (2), qui semble avoir pris à tâche de ravaler les Égyptiens, a récusé le témoignage de cet historien, en soutenant que les anciens Égyptiens ne connaissaient point l'anatomie. Mais, comme le fait observer judicieusement de Paw dans *ses Recherches philosophiques sur les Égyptiens* (3), Manéthon était trop instruit pour avoir voulu, sur ce point, choquer toutes les traditions et toutes les idées reçues. Cette réflexion de Paw est trop juste pour croire qu'elle ne se soit pas présentée à l'esprit d'Eusèbe, de Jules Africain et de Georges le Syncelle, qui tous nous ont transmis cette tradition, sans élever le moindre doute sur sa réalité. Aussi, le chevalier Marsham, fort sans doute de tant de témoignages, a-t-il admis comme très vraisemblable l'opinion qui fait naître l'anatomie dans l'antique Égypte. « *Neque à vero absimile est artem anatomicam ab Æsculapio fuisse inventam, et in Syringicis etiam Stelis memoriæ traditam* (4) ».

(1) G. Syncelle, Chronog., pag. 40

(2) Histoire de l'Art chez les anciens, tom. 1er, pag. 63, édit. in-8o, Paris, 1789.

(3) Tom. 1er, pag. 209, Berlin, 1773.

(4) Can. Ægypt., pag. 41, Londini, 1672. — Le célèbre Cuvier pensait comme nous là-dessus. Il dit, dans son Cours d'Histoire des Sciences naturelles, pag. 46, que de toutes les sciences dont on cherche

Mais voici une autre objection : Aux yeux des prêtres égyptiens, disent Leclerc et surtout Sprengel, les maladies étant l'effet du courroux céleste, la médecine ne dut être entre leurs mains qu'un vain échafaudage de pieuses jongleries, où les pratiques magiques avaient plus de part que la science (1). Bien qu'une pareille objection soit déjà détruite par tout ce que je viens de dire, j'ajouterai néanmoins que cette accusation de magie est d'autant plus inconcevable de la part de ces auteurs, qu'elle ne repose sur aucun témoignage historique. Le savant Goguet, qui était porté à partager l'erreur commune à cet égard, est forcé d'en faire l'aveu : « Il faut convenir, dit-il, que

l'origine, l'anatomie est principalement celle qui doit le plus à l'Egypte. La religion prescrivait l'embaumement non-seulement des animaux sacrés, mais encore des cadavres humains et des animaux autres que ceux qui appartiennent aux espèces divinisées. Or, cet usage devait nécessairement procurer aux hommes qui étaient chargés de son accomplissement des connaissances sur la forme et la position des viscères que renferment le thorax et l'abdomen ; sur les muscles, les membranes et les éléments osseux et cartilagineux qui composent ces cavités. En effet, c'est en Egypte qu'elle se développa d'abord ; c'est sous ce beau ciel que les Grecs, qui brûlaient leurs cadavres et par conséquent ne pouvaient pas acquérir de notion en anatomie, furent s'instruire de cette science si importante de nos jours, puisqu'il n'y a pas de bonne médecine sans elle et qu'elle sert de base à toutes nos idées philosophiques sur l'économie animale.

(1) On pourrait apporter en preuve les guérisons obtenues dans les temples par l'assistance d'Osiris et d'Isis ; mais cette preuve me paraît égale à celle que l'on tirerait de nos jours des malades qui croient devoir leur rétablissement à l'intercession des saints.

» ni dans Hérodote, ni dans les autres auteurs » de l'antiquité, on ne trouve rien qui autorise à » croire que les Égyptiens employassent des pra- » tiques superstitieuses dans la manière de traiter » les malades (1) ». D'ailleurs, ajouterai-je, on sait aujourd'hui à quoi s'en tenir sur cette imputation aussi souvent renouvelée que mal comprise, surtout quand on a lu l'ouvrage de Naudé sur cette matière. Cet auteur affirme positivement que la magie qui était connue dans l'Égypte n'était autre que la magie naturelle; aussi prouve-t-il clairement, à l'exemple d'Apulée, que par magie on n'entendait chez les peuples de la haute antiquité qu'une physique pratique, par laquelle *on s'élève à des spéculations éminentes... et on se tire ainsi de la presse pour prendre l'essor vers la contemplation des causes*, et parvenir de cette manière à la connaissance des phénomènes de la nature. *Or*, ajoute le même auteur, *voilà ce que l'on peut faire par le moyen de cette magie, que les Perses nommaient anciennement sagesse, les Grecs philosophie, les Juifs cabale*, etc. (2).

Maintenant que conclure de tout cela? — Que l'on a eu tort de regarder Hippocrate comme celui qui a inventé et perfectionné la médecine, puisque long-temps avant lui l'Égypte possédait un corps de doctrine médicale tout formé et même

(1) Ouvrag. cité, pag. 102, tom. 4e, Paris, 1778.

(2) Apolog. des Gr. Homm. soupç. de Magie, pag. 28, Amsterdam, 1722.

assez avancé pour s'y constituer en science et en porter les caractères. Il est vrai que les entraves qu'elle rencontrait sur sa route devaient de toute nécessité retarder sa marche et la rendre pour ainsi dire stationnaire. La voie des découvertes étant fermée ou ne pouvant être tentée qu'à ses risques et périls, la médecine, gênée ainsi dans son développement, devait nécessairement se ressentir de l'état de contrainte où la loi l'avait mise. Mais enfin elle y fit des progrès, et s'ils ne furent ni aussi rapides ni aussi brillants qu'en Grèce, où l'esprit humain, affranchi de toute es-espèce de tutelle, pouvait tout à son aise se livrer à se inspirations, ils n'en furent pas moins réels. C'est, je crois, ce qui a été mis hors de doute par les développements qui précèdent.

Ici se présente une question : La médecine des Égyptiens passa-t-elle en Grèce? D'abord il est un fait que personne ne contestera, puisque les Grecs en conviennent eux-mêmes, c'est que la Grèce a emprunté une partie de ses connaissances à l'Égypte. Hérodote (1), Aristote (2), Diodore de Sicile (3), Strabon (4), Plutarque (5), sont unanimes sur ce point. Le même fait est

(1) Euterpe, passim.

(2) De Cœlo, lib. II, cap. 12, tom. 1, pag. 464, B.

(3) Bibl. Hist., tom. 1, lib. I, pag. 266, ed. Wesseling.

(4) Geog., lib. XVII, pag. 1159 et 1160.

(5) De Isid. et Osir.

attesté par Ammien-Marcellin (1), Lactance (2), Clément d'Alexandrie (3), Eusèbe (4), Jamblique (5), etc..... Mais ce que je connais de plus curieux là-dessus est *le Discours contre les Grecs* de Tatien qui commence par ces mots : *Ne infusum omninò in barbaros animum, ô Græci, gerite, nec eorum invidete placitis. Quod enìm apud vos institutum non à barbaris originem accepit* (6)? Je sais que c'était une tactique convenue entre les pères de l'Église de déprimer les Grecs, en leur refusant le mérite de l'originalité, et en leur reprochant sans cesse que ce qu'ils avaient fait de bien dans les sciences, ils le devaient aux autres nations. Mais si ces reproches sont exagérés, ils n'en retiennent pas moins ce qu'ils renferment de juste; et puisque toute l'antiquité est d'accord en ce point avec les pères de l'Église, je demande de quel droit on viendrait aujourd'hui infirmer cette unité de témoignages.

L'arbre de la science fut donc transplanté en

(1) Lib. XXII, pag. 411, Hist. Aug. script., tom. II, Francof., 1588.

(2) De Sapient. ver., lib. IV, cap. 2.

(3) Strom., lib. I, pag. 354 et suiv., tom. 1er, ed. Potter.

(4) Præp. Evang., lib. X, cap. 1, pag. 459, et les sept autres chapitres suivants.

(5) De Myst. Ægypt., cap. 1, pag. 1, et cap. 2, pag. 3, ed. Th. Gales. De vit. Pythag., cap. 29, pag. 134, ed. Kuster. — Conf. Porphyre, de vit. Pythag., pag. 8 et 9.

(6) S. Justini, philos. et marty., opera omnia, etc., pag. 243, Parisiis, 1741.

Grèce ; et quoique le sol fût moins fertile qu'en Égypte, il y porta de plus beaux fruits ; cela est hors de doute. Mais il n'en est pas moins vrai que les philosophes Grecs allèrent presque tous sur les bords du Nil puiser à la source des arts et des sciences, et qu'ils devinrent comme autant de canaux par où s'écoulèrent en Grèce les richesses intellectuelles des Égyptiens. Il serait bien étrange, il faut l'avouer, que, de tous les arts transportés dans le pays des Hellènes, l'art de guérir fût le seul excepté ; mais il n'en fut pas ainsi : les Asclépiades sont d'origine égyptienne, Esculape de qui ils descendent étant lui-même Égyptien (1) : c'est déjà une première voie de transmission. Ensuite, nombre de colonies parties de l'Égypte, vinrent aborder en Grèce avec leurs sciences et leurs arts perfectionnés ; pourquoi n'y auraient-elles pas également introduit la médecine ? Mélampus, fils d'Amythéon, fut peut-être un des chefs de ces colonies, ou du moins il était bien certainement instruit des doctrines égyptiennes (2), et on sait que Mélampus se rendit célèbre par les cures merveilleuses qu'il opéra (3). Eusèbe, en mettant la médecine au nom-

(1) Cyrille, contrà Julian., lib. VIII, cap. 46. ; Leclerc, Hist. de la Méd., lib. I, chap. 8, pag. 21, et même liv., chap. 16. ; Marsham, Canon ægypt., pag. 39 et suiv. où se trouvent réunis tous les passages des anciens sur Esculape égyptien.

(2) Hérodote, Euterpe, § XLIX.

(3) Hérodote, Calliope, § XXXIV ; Apollodore, Biblioth., tom. I,

bre des arts que les Grecs ont empruntés aux nations barbares, nous donne à entendre assez clairement que c'est des Égyptiens qu'ils l'ont reçue (1). De plus, l'histoire fait Athènes fille de Saïs : le crocodile qui accompagnait Athéné (Minerve) sur l'Acropolis, et le Saïte Cécrops, la tradition nationale les regardait comme les symboles de la civilisation égyptienne apportée dans l'Attique (2). Ajoutez encore que plusieurs philosophes grecs, attirés par la réputation des médecins égyptiens, passèrent en Égypte afin d'étudier la médecine, et puis revinrent chez eux faire goûter à leurs compatriotes le fruit des connaissances qu'ils y avaient recueillies : tel est du moins le sentiment de Schulze (3); Jean Lange est du même avis, et désigne particulièrement Pythagore et Démocrite comme étant ceux qui ont importé en Grèce la médecine des Égyp-

pag. 75, 77 et 135, traduct. de Cluvier. (Ce qui prouve que Mélampus était réellement égyptien, c'est que son nom veut dire qu'il venait du pays des *Melampodes*, c'est-à-dire, de la *Terre-Noire*; car les Grecs appelaient l'Egypte ainsi à cause du sable noir que le Nil y laisse après sa crue).

(1) Præp. Evang., lib. x, cap. 1, pag. 459.

(2) Symbol. de Creuzer, tom. 2, première partie, pag. 256, trad. par Guigniaut. — Conf. Jul. Afric. apud Eusebe, Præp. Evang., lib. x, cap. 10; Didor. Sicul., Bibl. Hist., lib 1; Plato, Timæ., pag. 524, ed. Marsil. Ficin, Lugduni, 1590.

(3) Hist. Med., pag. 161. — Conf. Mercurali, variæ lect., pag. 125 et 126.

tiens (1). De plus, la philosophie égyptienne dont la médecine faisait partie, comme on l'a vu ci-dessus, était connue des Grecs par Hécatée de Milet qui en avait traité dans un ouvrage exprès (2). Si on ne peut assurer qu'Hippocrate ait pris connaissance de ce livre, il est du moins impossible d'affirmer qu'il ne l'ait jamais lu; le contraire est même très probable.

Avant d'aller plus loin, peut-être devons-nous chercher à résoudre cette autre question :

(1) Epist. Med., tom. 2, pag. 528 et 534, et Epist. 48, pag. 787. Francof. 1589. — Conf. Cudworth, Syst. intell., tom. 1, § XVIII, pag. 363 et seq. Ienæ 1733.

(2) Diog. Laërt. in.Proœm. Il est certain que les Grecs ont pu prendre communication des livres écrits par les prêtres égyptiens, ces livres ayant éte traduits en grec; Jamblique est positif là-dessus : *Scripta quæ sub Mercurii nomine circumferuntur, continent quidem Mercurii opiniones, licet lingua sæpè utantur Græcorum philosophorum, nàm à viris philosophiæ peritis translata sunt ex lingua ægyptiaca.*

(De Myst. Ægypt., sect. 8, cap. 4, pag. 160, ed. Th. Gales, Oxonii, 1 vol. in-folio.)

Strabon ne s'exprime pas moins clairement sur ce fait; il dit positivement que les Grecs ont pris connaissance, au moyen des traductions en langue grecque, des mémoires rédigés par les prêtres; et encore maintenant, ajoute-t-il, ils puisent dans ces écrits, comme dans ceux des Chaldéens.

(Geograph., lib. XVII, pag. 1159 et suiv., Amstelædami, 1707, Casaubon, in-folio).

Conférez G. Cedrénus, qui nous apprend que Philadelphe fit traduire en grec les livres sacrés des Chaldéens, des Egyptiens, des Romains et autres peuples. Cedrénus estimait à cent mille volumes les ouvrages traduits par l'ordre de Philadelphe.

Pourquoi, m'a-t-on dit souvent, voulez-vous qu'Hippocrate n'ait pas fait pour la médecine ce qu'Homère a fait pour l'épopée, et Newton pour la philosophie de la nature? Sans avoir ici l'intention de ternir la gloire de noms si justement célèbres, qu'il nous soit néanmoins permis de rechercher s'il est bien vrai que ces deux grands hommes ne doivent qu'à leur génie tout le fruit de leurs travaux. Pour Newton du moins, il est hors de doute qu'il a été préparé à ses belles découvertes par celles de ses devanciers. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le passage suivant, extrait de l'Exposition du Système du Monde par Laplace : « La nature, dit ce savant (1), en » douant Newton d'un profond génie, prit encore » soin de le placer à l'époque la plus favorable. » Descartes avait changé la face des sciences mathématiques par l'application féconde de l'algèbre à la théorie des courbes et des fonctions » variables. La géométrie de l'infini, dont cette » théorie renfermait le germe, commençait à percer de toutes parts : Wallis, Vren et Huyghens » venaient de trouver les lois du mouvement; » la découverte de Galilée sur la chute des » graves, et d'Huyghens sur les développées et » sur la force centrifuge, conduisaient à la théorie » du mouvement dans les courbes ; Kepler avait » déterminé celles que décrivent les planètes,

(1) Page 332, seconde édition.

» et entrevu la gravitation universelle. Enfin » Hook avait très bien vu que leurs mouvements » sont le résultat d'une force de projection com- » binée avec la force attractive du soleil. La mé- » canique céleste n'attendait ainsi, pour éclore, » qu'un homme de génie, qui, en généralisant » ces découvertes, sût en tirer la loi de la pesan- » teur : c'est ce que Newton exécuta dans son » immortel ouvrage des principes mathémati- » ques de la philosophie naturelle ».

Ce que nous venons de dire de Newton, nous le dirons également d'Homère; car le poète, comme le philosophe, a eu ses prédécesseurs qui lui ont frayé la route. Toutefois, nous n'ignorons pas que Velleïus Paterculus a dit de ce poète que ce qu'il y a de plus grand en lui, c'est qu'il n'existait de son temps aucun auteur qu'il pût imiter : *In quo hoc maximum est, quod non antè illum, quem ille imitaretur, inventus est* (1). Le célèbre Wolf a fort bien remarqué à ce sujet que, pour justifier ce mot de Paterculus, il faudrait que le génie fût descendu du ciel dans l'entendement d'Homère, et qu'il eût déroulé devant lui le tableau tout entier des connaissances divines et humaines (2). En effet, vouloir qu'Homère ait

(1) Hist. rom., pag. 12, édit. de Panckoucke.

(2) « *Cœlo demissum ingenium demus Homero, altissimarum capax cogitationum, quibus divinarum et humanarum rerum omnium scientiam exhauserit* ».

(Proleg. ad Homer., pag. 109).

tout à la fois inventé et perfectionné le genre épique, autant voudrait dire, comme quelques anciens, qu'il fut inspiré de la divinité et qu'il écrivit sous la dictée des dieux. Nous ne voyons pas cependant qu'une pareille opinion ait eu beaucoup de crédit tant dans l'antiquité que chez les modernes. Chacun semble, au contraire, s'être évertué à expliquer de quelle manière Homère était parvenu à composer ses poèmes. Depuis Ptolémée Héphestion jusqu'à Wolf et Schubarth, il n'est sorte de conjectures que l'on n'ait imaginées là-dessus. Suivant l'un (1), Homère, dans un voyage qu'il fit en Égypte, aurait

(1) Ptolémée Héphestion avait fait un ouvrage dont Photius a donné un extrait, et qui avait pour titre : *Ad varium parandam eruditionem novæ Historiæ libri septem*. Dans le cinquième livre on lisait ce qui suit: *Phantasiam aiunt quamdam Memphitida, Nicarchi filiam, antè Homerum Iliacum bellum et narrationem de Ulysse composuisse, depositumque opus Memphide. Homerum ergò profectum eò, à Phanite sacro scriba commodato illud accepisse, ejusque esse ordinem insecutum.*

(Biblioth., pag. 486, Coloniæ 1611.)

Bryant, profond érudit anglais, a renouvelé ce paradoxe dans un opuscule intitulé : *Dissertation sur la Guerre de Troie*. Il y établit qu'Homère, né sur les bords du Nil, se serait approprié les poèmes que Phantésia avait déposés parmi les archives du temple d'Isis, poèmes qui retraçaient sous le voile de l'allégorie des événements passés anciennement en Egypte, mais dont l'adroit plagiaire, pour mieux cacher son larcin, aurait transporté la scène dans la Troade, et habillé les héros à la grecque.

Voici maintenant le jugement que porte de ce paradoxe M. Choiseul de Gouffier : « Bryant, se jouant de son érudition et de son esprit,

par l'entremise de Phanit, scribe sacré, dérobé du temple de Vulcain à Memphis les poèmes que Phantésia avait composés sur la guerre de Troie et sur le périple d'Ulysse, et y aurait puisé les matériaux de ses immortels ouvrages. Suivant un autre (1), l'Iliade et l'Odyssée auraient été originairement écrites dans un dialecte à demi barbare, et un insulaire de Chio, du nom de Cynéthus, en aurait accommodé le style au goût de son siècle. Suivant Wolf, dans les fameux prolégomènes dont nous avons parlé, Homère, s'il a réellement existé, n'était qu'un Rhapsode par excellence, dont l'ouvrage aurait été continué par d'autres jusqu'à l'époque où Pisistrate, rassemblant tous ces chants épars, et de tant de poètes divers, leur donna une forme épique à laquelle le premier n'aurait jamais songé (2).

semble avoir voulu reconnaître les limites de la faveur à laquelle peuvent prétendre les plus bizarres systèmes ».

(Voyag. pittoresq. de la Grèce, tom. 2, pag. 199, grand in-f°.)

Peut-être Zoëga a-t-il compris Bryant dans les paroles suivantes : « *Fuêre qui poesin ex Ægypto in Græciam migrasse putarent, ipsumque Homerum Iliada et Odysseam ab Ægyptiis mutuatum fabularentur* ».

(De Orig. et usu Obeliscorum, pag. 506, not. 25, Romæ, 1797.)

(1) Klotz, Allemand, a défendu cette opinion dans un ouvrage imprimé à Leipsick, 1788.

(2) Voyez, dans le résumé très bien fait du système de Wolf par Caillard, la page 221 du Magasin encyclopédique, tome III, 3me année. Voyez aussi la page 109 et suivantes de l'*Essai sur cette question si Homère a connu l'usage de l'écriture*, etc., par Franceson,

Enfin suivant Schubarth (1), Homère aurait réellement existé et serait Troyen de nation et de cœur; ce qui, à son dire, est facile à deviner par la prédilection toute patriotique du Barde pour ses ancêtres asiatiques. C'est dans l'ouvrage lui-même qu'il faut voir les preuves dont le savant Allemand a étayé sa conjecture et que nous ne pouvons reproduire ici sans dépasser les bornes d'une simple digression. Nous ne nous attacherons point à faire valoir l'une ou l'autre de ces opinions, dont l'avant dernière surtout a été défendue avec un rare talent et une grande érudition. Nous ferons seulement remarquer qu'on a soupçonné depuis long-temps qu'Homère n'avait pu tirer de son génie seul la rare perfection de ses ouvrages, et qu'il a eu nécessairement des devanciers dans sa glorieuse carrière. « Tel est le sort de toutes choses, dit Cicéron, que rien n'a été inventé ni perfectionné en même temps; on ne peut donc douter qu'il n'y ait eu des

qui n'a fait pour ainsi dire que traduire en français les Prolégomènes de Wolf. Il n'y a en effet dans son opuscule rien qui ne se retrouve dans le célèbre philologue de Hall. Il en est presque de même de l'*Histoire des Poésies homériques* de Dugas-Montbel; ce qui est une preuve certaine que Wolf a épuisé la matière, et qu'il reste peu d'espoir de dire du nouveau à celui qui serait tenté de reprendre ce sujet, à moins qu'il ne considère la question homérique sous une nouvelle face.

(1) Ideen Uber Homer und sein Zeitalter, von K. E. Schubarth, Bresleau, 1821.

poëtes avant Homère (1) ». Si en effet il n'en était pas ainsi, que l'on nous dise de quelle manière on parviendrait à expliquer l'apparition subite, au milieu d'un peuple barbare, d'un génie sublime qui crée un chef-d'œuvre devenu tout à la fois l'admiration et le désespoir des siècles? On est donc forcé d'admettre que l'époque qui vit naître l'Iliade a dû nécessairement appartenir à un siècle très éclairé, puisque le langage de la Grèce a dans ce poëme une beauté et une richesse qui ne peuvent être que le résultat très lent de grands progrès dans la civilisation. Quand je n'aurais d'autre preuve de cette assertion que l'Iliade elle-même, sortie si parfaite de la nuit du temps, je m'écrierais, avec un tel ouvrage à la main : Non! on ne devient pas géant en un jour (2).

(1) In Brut., § XVIII.

(2) De deux choses l'une : ou l'Iliade a appartenu à un siècle de lumières, ou elle est l'œuvre successive de plusieurs poëtes et écrivains qui, à force de la limer et de la polir, ont peu à peu fait disparaître sa rudesse native et l'on rendue telle que nous l'avons maintenant. Ce travail d'épuration, si je puis parler ainsi, commencé par les Diaskévastes et les Diorthontes, a été repris avec une nouvelle ardeur par les critiques Alexandrins, surtout par Aristophane et Aristarque, ce qui a fait dire à Wolf : *Habemus nunc Homerum in manibus, non qui viguit in ore græcorum suorum, sed indè à Solonis temporibus usque ad hœc Alexandrina mutatum variè, interpolatum, castigatum et emendatum.* (Proleg. ad Homerum, pag. 264).

Il suffit de dire ici, pour prouver d'un seul mot combien les poëmes

Cette opinion, ou si l'on aime mieux, ce paradoxe qu'Homère n'était pas le seul auteur des poëmes qui couraient sous son nom, a trouvé partout des apologistes. Soutenu avec des succès variés, mais presque toujours avec talent, il a été défendu en France par l'abbé d'Aubignac, Perrault, et, tout nouvellement, par Dugas-Montbel; en Italie, par Vico et ses partisans; en Angleterre, par Robert Vood et Richard Bentley; en Allemagne, par F. Wolf, Heyne, Charles-David Ilgen, etc. Si la généralité d'une opinion était un motif suffisant pour y croire, on ne saurait nier que celle-ci ne méritât quelque confiance. Il est au surplus assez facile de démontrer que, long-temps avant Homère, la poésie était cultivée en Grèce avec succès. Pline, ce célèbre auteur romain, qui fit des recherches si étendues sur l'antiquité, dit qu'à la vérité on ne connaît pas au juste l'époque qui vit naître les premiers poëtes, mais qu'il est certain qu'il y eut des poëmes écrits avant la guerre de Troie (1). On peut voir dans Tatien (2), dans Sextus Empiricus (3), mais surtout dans la bibliothèque grecque de Fabricius, le nom des poëtes qui ont précédé Homère; on y apprendra, non sans étonnement

d'Homère ont subi d'altérations, que l'on ne compte pas moins dans l'Iliade seule de quinze cents vers interpolés.

(1) Hist. Nat., lib. VII, cap. 57, tom. 3, pag. 248, ed. Lemaire.

(2) Orat. adv. Græcos, pag. 275, Parisiis, 1742.

(3) Adversus Math., pag. 41.

peut-être, que le nombre en est assez considérable (1). Malheureusement le temps nous a ravi leurs belles productions; nous savons cependant que leurs poèmes étaient en grande partie des Cosmogonies et des Théogonies dans le genre de celle d'Hésiode, qui semble n'être arrivée jusqu'à nous que pour nous donner la mesure du génie de leurs auteurs; car, suivant Blackwel, dans *ses Recherches sur la vie et les écrits d'Homère* (2), une théogonie est l'œuvre d'un savoir profond et d'un travail immense. Cependant l'Épopée, et c'est là le point essentiel, avait aussi été dès ce temps-là portée à un certain degré de perfection. « Les poètes chantaient les combats que les Titans et les Géants livrèrent au ciel; ils célébraient les exploits des demi-dieux que les familles illustres de la Grèce regardaient comme leurs souches. En les ornant de tous les charmes de l'imagination, ils en formèrent une suite ou une

(1) Fabricius ne compte pas moins de soixante-et-dix poètes antérieurs à Homère, tom 1er, pag. 4 et suiv., éd. Harles. « Combien de poètes que nous ne connaissons pas, dit La Harpe, et qui avaient écrit avant qu'Homère fît son Iliade » (Introd., pag. 9). « Ne croyons pas, ajoute La Motte Houdart, que le poème soit né avec la consistance et les proportions de ceux d'Homère...... ni même que Théocrite, quoique dans un genre plus simple, n'ait pas été aidé par les fautes et les beautés de ses prédécesseurs : l'imagination des premiers hommes ne pouvait aller si loin » (Discours sur le diff. mérite des ouvrages d'esprit, pag. 304).

(2) Pag. 104.

chaîne d'épopées qui constituaient une espèce d'histoire mythologique non interrompue. D'après l'événement que chacun d'eux avait choisi pour sujet, leurs productions portaient les titres d'*Héracléides*, *d'Argonautiques*, *de Thébaïdes*, *de Guerres des Épigones*, etc. (1) ». Diodore de Sicile nous apprend, d'après le témoignage de Denys de Milet, que Linus avait écrit un poème sur l'expédition du premier Bacchus, et que Thymétès, contemporain d'Orphée, avait composé un ouvrage sur la même matière, appelé le *Poème phrygien* (2). Élien parle d'Orœbantius comme d'un poète épique antérieur à Homère, sans nous dire néanmoins sur quoi il exerça son talent (3); mais Mélisander de Milet, au rapport du même auteur, chanta le combat des Lapithes et des Centaures dans un poème qui fit grand bruit dans l'ancien temps, et qui paraît avoir fourni une ample matière aux jeunes poètes de la Grèce (4). De plus, nous lisons dans Plutarque que Thamyris de Thrace avait fait un poème sur la guerre des Titans contre les dieux (5). Toutefois, le Cycle troyen semble avoir été le sujet sur lequel les poètes qui ont vécu avant Homère se sont le

(1) Schœll, Hist. de la Littér. grecque, tom. 1er, pag. 99.
(2) Biblioth. Hist., tom. 2, lib. III, pag. 361 et 364.
(3) Hist. vari., lib. XI, cap. 2.
(4) Idem, ibidem.
(5) De la Musique, tom. 2, pag. 1083, trad. d'Amyot.

plus exercés. A ce Cycle appartenaient les poèmes qui portaient les titres de *Cypride*, de *Destruction de Troie*, des *Erreurs des Princes grecs, vainqueurs d'Ilium*, ainsi que les *Télégonies*, qui racontaient le meurtre d'Ulysse par le fils qu'il avait eu de Circé (1).

Hérodote parle également, sous le nom de vers Cypriens, d'un poème qui avait été faussement attribué au chantre d'Achille, et qui traitait de cette guerre fameuse (2). Élien fait mention de deux poètes très anciens, Syagrus et Darès, qui avaient aussi chanté le même sujet (3). Ajoutez encore que, selon Suidas, Corinnos avait traité cette matière dans un poème qu'il composa pendant le siége de Troie (4), et qu'au dire de Tzetzès, Sizyphe, compagnon d'armes de Teucer, et Dictys de Crète avaient chacun fait une Iliade qui, de même que celles de Darès et de Corinnos, avait servi de modèle à Homère (5). Ainsi,

(1) Schœll, Hist. de la Littér. grecque, tom. 1er, pag. 99.

(2) Euterpe, § CXVII.

(3) Loco cit. et lib. XIV, cap. 21, et Fabricius, Biblioth. Græc., tom. 1, pag. 21 et 28.

(4) *Corinnus*, dit Suidas, *iliensis, poeta heroïcus, Homero, ut quidam putant, antiquior; qui primus Iliadem scripsit, durante bello Trojano Fuit Palamedis discipulus, et doricis litteris à Palamede inventis opus suum exaravit. Scripsit autem bellum Dardani adversùs Paphlagonas; ut Homerus totum poematis sui argumentum ab eo sumpserit, et in libros suos transtulerit.*

(Lexi., tom. 2, pag. 350, ed. Kuster.)

(5) *Sisyphon Coon dicunt Teucri scribam,*
*Et antè Homerum autem hunc scripsisse Iliada,*

on le voit maintenant, rien n'est plus mal fondé que l'opinion de Paterculus; car non-seulement, comme on vient de le lire, l'Épopée existait avant Homère, mais encore son poème n'est que l'imitation d'autres poèmes qui avaient été composés sur le même sujet (1). Pour ce qui regarde la question de savoir si l'Iliade que nous avons aujourd'hui est un ouvrage parfait dans son genre, nous renvoyons ceux qui seraient curieux d'examiner cette matière au Discours sur Homère et aux Réflexions sur la critique de La Motte Houdart. En lisant ces deux ouvrages, où brillent à la fois la finesse des réflexions et l'élégance du style, on est tellement frappé de la justesse des remarques pleines de sel de l'auteur, que l'on est en quelque sorte tenté d'admettre qu'Homère, qui nous paraît si grand, est peut-être bien petit.

*Quòd cum Teucro unà militasset, vidissetque omnia,*
*A quo ad latitudinem posteà Homerum transtulisse.*
*Hæc enìm Joannes quidam Meleles, temporum scriptor.*
*Iste chronicus inquit, Dictyn quoque cretensem,*
*Idomenea secutum, et pugnæ gesta scripsisse :*
*Ex quibus, ut dixi, posteà Homerum transtulisse.*
(Hist. Chilias 5, de Sisypho et Dictye.)

(1) Je sais tout ce qui a été écrit contre l'authenticité des ouvrages dont je viens de parler : je ne prétends point m'en constituer le défenseur. J'ai pris ces traditions comme je les ai trouvées : je les donne pour ce qu'elles valent. Voyez, au reste, ce que dit Blackwel sur les poètes qui ont précédé Homère (Ouvrag. cit., pag. 86 jusqu'à 108). Voyez aussi l'Essai *sur l'Épopée homérique* de M. Bignan, pag. 28 et suiv.

Quoiqu'il en soit, ce poète célèbre est si loin d'avoir inventé le genre épique, qu'il paraît certain qu'il a fait des emprunts considérables aux poètes qui l'ont précédé. Qu'on prenne la peine de jeter les yeux sur l'ouvrage de Clément d'Alexandrie (1), on y verra, non sans surprise sans doute, que toutes ces imitations sont regardées par cet auteur comme de véritables plagiats.

Ne nous y trompons pas, tout ce que nous venons de dire frappe peut-être plus directement au but qu'on ne pourrait le croire au premier abord; car, en prouvant par deux exemples remarquables, que ceux-là même auxquels on accorde le plus de génie doivent une partie de leur gloire à leurs devanciers, il devient incontestablement plus facile de résoudre la question qui fait l'objet de ce livre. En effet, nous verrons bientôt qu'Hippocrate, né dans le plus beau siècle qui fut peut-être jamais, riche d'une grande quantité de matériaux recueillis avec soin par ses prédécesseurs, est venu dans les circonstances les plus favorables pour lui : c'est maintenant ce qu'il nous reste à démontrer.

Nous n'entreprendrons pas de faire connaître quel était le véritable état de la médecine dans les temps héroïques. Les ténèbres répandues sur

(1) Strom., lib. VI, pag. 738 et suiv. — Conf. S. Justin, ad Græcos cohortatio, pag. 19 et 20; Athenagore, Legatio pro Christianis, pag. 294.

ces siècles se montrent si épaisses, que les dissiper entièrement serait une entreprise bien au-dessus de nos forces. Cependant il est une remarque importante à faire ici : on ne saurait nier que, dès la plus haute antiquité, la médecine n'ait été cultivée en Grèce avec quelque succès. A travers l'obscurité, qui couvre l'histoire de ces temps si éloignés de nous, un œil pénétrant aperçoit de faibles lueurs. Nous allons donc tâcher de réunir ces vieux souvenirs, aujourd'hui presque effacés, pour en tirer quelque lumière. Au dire de Pline (1), Orphée avait le premier laissé quelque chose de curieux sur les simples, et, après lui, Musée et Hésiode avaient écrit sur une plante nommée polion ; ce qui avait déjà été remarqué par Théophraste (2), d'où Pline a probablement tiré ce fait. De plus, Galien met le chantre de Thrace au nombre de ceux qui, comme Orus de Mendes et Héliodore d'Athènes, avaient publié des livres sur la composition des antidotes (3). Nous avons déjà dit que Mélampus se fit remarquer par les cures éclatantes qu'il sut opérer, parmi lesquelles on place au premier rang la guérison d'Iphitus, frappé de stérilité, et celle des filles de Prœtus, roi d'Argos, toutes couvertes

(1) Hist. Nat., lib. XXV, cap. 3, pag, 52, tom. 7, ed. Lemaire.

(2) Hist. Plant., lib. IX, cap. 21, pag. 194, ed. D. Heinsius, Lugduni Batav., 1613.

(3) De Antidot., tom. 13, lib. II, pag. 908, ed. Chartier.

de lèpre, ce qui les rendit folles. Cette espèce de démence se répandit comme une contagion aux autres femmes d'Argos, que l'on vit errer nues dans les bois avec les Prœtides. Mélampus, pour guérir ces femmes, mit en usage des moyens conformes, selon la remarque de Sprengel (1), à la nature du mal dont elles étaient atteintes, et qui font beaucoup d'honneur à sa pénétration. Prœtus, en récompense de la guérison de ses filles, lui en donna une en mariage; et, ce qui ne vaut pas moins, *quoique la fille d'un roi soit d'un grand prix*, il lui céda une partie de ses états.

Chiron possédait toutes les connaissances; la tradition lui donne un grand nombre de disciples, auxquels il enseigna la chasse, la musique, l'astronomie, la législation et la médecine (2). Il rendit lui-même comme médecin plus d'un service; il guérit surtout Phœnix, fils d'Amyntor, d'une cécité si rebelle qu'elle avait été regardée comme incurable (3). Pline dit qu'il avait découvert l'art d'appliquer avec succès les plantes et

(1) Hist. de la Méd., tom. 1er, pag. 95.

(2) Homère, Iliad. M. v. 832. — Pindare, Nem. 3e, pag. 253, Lugduni, 1598. — Xénophon, de la Chasse, pag. 663, tom. 6, ed. Gail. — Plutarq., de la Musique, pag. 1107, trad. d'Amyot. — Philost. Heroïca, pag. 681, Parisiis, 1608. — Lactan. Inst. Divin., lib. 1, § x. — Tzetzès, Hist. Chilias 7, art. 97. — Apollod. Biblioth., tom. 1, pag. 335, trad. de Clavier.

(3) Apollod. Biblio., pag. 373, tom. 1, même trad.

les médicaments (1) ; et, suivant Plutarque, les Magnésiens lui offraient les prémices des plantes et des racines dont il se servait pour guérir les malades (2). Paul d'Égine veut que les Grecs aient donné le nom de *Chironiens* aux ulcères malins et réputés incurables, parce que Chiron était le seul qui sût les guérir (3). Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il excellait dans la chirurgie ; car *Chiron* signifie, selon Dacier (4), un homme qui opère de la main, nom qu'on lui donna à cause de son habileté dans cet art. Sprengel prétend que toute la science *Chironienne* se bornait aux applications extérieures (5) ; mais Pindare, sur lequel il s'appuie, dit, au contraire, qu'il traitait les malades tantôt par la musique, tantôt par des cataplasmes, tantôt par des incisions, d'autres fois enfin par des remèdes doux, pris à l'intérieur, *tractans quosdam lenia bibentes* (6). Il reçut, après sa mort, en qualité de bienfaiteur de l'humanité, des honneurs divins.

De tous les disciples de Chiron, Esculape est celui qui mérite le plus de fixer notre attention.

(1) Hist. Nat., lib. VII, cap. 57.

(2) Propos de Table, liv. III, quest. 1re, pag. 76.

(3) Lib. IV, cap. 46. — Conf. Meïbomius, Comment. in Jusjur. Hipp., pag. 154.

(4) Œuvres d'Hipp. trad. Préface, page 18.

(5) Hist. de la Méd., tom. 1er, pag. 122. Voyez surtout Le Clerc, Hist. de la Méd., liv. 1er, chap. 15, pag 48.

(6) Pyth., Od. 3e, pag. 139, Lugduni, 1598.

Comme son maître, il fut déifié. Chez les anciens, l'apothéose était la récompense des services que l'on rendait aux hommes : ils croyaient, eux, que ce n'était pas trop, pour témoigner leur reconnaissance, de placer dans le ciel ceux qui leur faisaient du bien. Que les temps sont changés ! on ne divinise plus aujourd'hui ; mais on poursuit par la calomnie, on abreuve de dégoûts et d'amertume, on veut perdre par tous les moyens une célébrité qui devrait faire toute notre gloire, et qui, à cause de cela, nous importune. Ingrats que nous sommes ! il semble que la justice ne soit plus de ce monde, et que l'envie et d'autres passions non moins honteuses en aient pris la place. Mais on a beau amonceler des nuages pour obscurcir la lumière qui nous éclaire ; l'astre, en se montrant, les dissipe bientôt, et n'en paraît que plus radieux (1).

A entendre Galien, ou l'auteur du livre intitulé *Ascripta introductio, seu medicus* (2), la médecine étant, avant Esculape, tout empirique et dépourvue de fondements rationnels, il en fit une science parfaite et presque divine, et la légua ainsi perfectionnée, comme un héritage, aux Asclépiades, ses descendants. Hygin assure de plus qu'il fut l'inventeur de la médecine clini-

(1) Cela était écrit avant la mort de M. Broussais ; nous n'avons pas cru devoir le changer.

(2) Tom. 2, cap. 1, pag. 361, ed. Chartier.

que (1), c'est-à-dire qu'il alla le premier voir les malades dans leur lit. Pline, il est vrai, réserve cet honneur à Hippocrate; mais, comme le fait observer Le Clerc (2), il n'y a pas d'apparence que l'on ait tant tardé à visiter les malades chez eux. Il paraît du moins positif qu'Esculape arracha à la mort bon nombre de personnes; ce qui fit dire qu'il les avait ressuscitées (3). Ses succès furent tels que Pindare l'appelle le vainqueur de toutes les maladies, *omnigenerum propulsor morborum* (4); et, suivant la fable, Pluton, voyant son royaume presque désert, supplia Jupiter de faire périr un homme qui lui portait un si grand dommage. Ce dernier trait, en caractérisant le génie du siècle, nous montre combien la pratique du demi-dieu fut heureuse. Esculape, qu'Homère célébrait du nom de médecin excellent et très digne de louange, *eximii medici et laudatissimi* (5),

(1) Fabul., cap. 14.

(2) Hist. de la Méd., 1re partie, pag. 113, La Haye, 1729.

(3) Diod. de Sicile, tom. 2, pag. 156, trad. de Terrasson.

« *Medicum igitur præstantissimum qui sanaret graves morbos,*
» *Mortuos finxerunt ipsum quosdam excitasse* ».
(Tzetzès, Hist. Chilias, x. art. 349.)

(4) Pyth., od. 3, pag. 135, Lugduni, 1598.

(5) Iliad. IV, v. 194 et 518, Parisiis, 1837, ed. Firmin Didot. Dans les hymnes homériques, Esculape est également regardé comme médecin :

« *Medicum morborum Æsculapium incipio canere,*
» *Gaudium magnum hominibus, malorum delinitorem dolorum* ».
(Pag. 569, même édition.)

ne cessera jamais d'être pour nous un objet de vénération pour avoir été l'antique souche de cette illustre famille des Asclépiades, qui a fourni à la Grèce de si beaux génies, et qui a par là tant contribué aux progrès de l'esprit humain.

La science n'étant point infuse et la médecine surtout ne pouvant s'exercer d'inspiration, on voudra peut-être savoir d'où les personnages que nous venons de nommer avaient tiré leurs connaissances en médecine. On voit de suite que ces emprunts ne pouvaient se faire aux peuples au milieu desquels ils vivaient, car ils étaient tous dans l'impossibilité de communiquer des lumières qu'ils n'avaient pas eux-mêmes. Il faut donc en chercher la source ailleurs. La première idée qui se présente, idée trop naturelle pour n'être pas vraie, c'est d'admettre que ces personnages qui étaient à la fois presque tous devins, poètes et médecins, c'est-à-dire savants, étaient les chefs ou du moins les compagnons éclairés des colonies qui vinrent allumer le flambeau des arts et des sciences au milieu de la Grèce, encore plongée dans les ténèbres de l'ignorance. Les preuves ne nous manqueraient pas si c'était ici le lieu d'établir la vérité de cette assertion. Nous nous bornerons présentement à dire que tout se réunit pour prouver qu'Esculape venait de Memphis ; les témoignages nous paraissent formels à cet égard (1).

(1) Clement Alexand., Strom. 1, pag. 399, ed. Potter. — Syn-

Si l'on eût considéré sous ce point de vue ces vieux héros de la science, on eût, ce nous semble, évité bien des erreurs. La Grèce, en témoignage éternel de sa gratitude pour les connaissances scientifiques qu'elle en avait reçues, s'appropria ces illustres étrangers, en *grécisant* leurs noms, en leur dressant des généalogies et en les plaçant dans l'Olympe, séjour de ses dieux.

Machaon et Podalire, fils d'Esculape, les premiers par conséquent qui se montrent sur la longue liste des Asclépiades, se rendirent célèbres au siége de Troie autant par leur bravoure que par les secours qu'ils donnaient aux blessés (1). Selon Diodore de Sicile, ils y acquirent une telle réputation qu'on les dispensa désormais de paraître dans les combats et de prendre part aux fatigues de la guerre (2). Aristide, le rhéteur, assure que leur père leur enseigna la médecine, *eos pater, ut nati fuerunt, in horto sanitatis educavit : provectiores autem factos non curavit ab altero in arte medica instuendos, sed ipse eos docuit* (3); et

cell., pag. 54 et 56. — Ammien-Marcellin, lib. XXII. — Conf. la note 1re, pag. 157 de ce livre.

(1) « *Ad Troiam profecti, duplicem Græcis usum præbuerunt, cùm » non tantùm medicinam exercerent, sed et arma tractarent.* »

(Aristidis orat., tom. 1, pag. 76, ed. P. Steph. 1604).

(2) Bibl. Hist., tom. 2, pag. 157, trad. de Terrasson.

(3) Arist. orat., tom. 1, pag. 75, ed. P. Steph, 1604.

Homère a dit de Machaon : « Ce mortel, habile » à enlever les traits et à verser sur les plaies un » baume salutaire, vaut à lui seul un grand » nombre de guerriers (1) ».

Podalire était le plus jeune des deux frères. Un scholiaste prétend qu'il fut spécialement chargé, dans l'armée des Grecs, de la médecine, tandis que son frère se livrait exclusivement aux pratiques chirurgicales. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'Agamemnon envoya chercher Machaon, et non Podalire, pour panser la blessure de Ménélas (2). Cette préférence ferait présumer, en effet, que cette conjecture n'est pas sans fondement. Le même scholiaste s'appuie également sur les vers suivants d'Arctinos, de Milet, poète cyclique :

« *Ipse enim illis prœbuit pater Neptunus (dona)*
» *Ambobus, sed alterum altero illustriorem reddidit.*
» *Huic quidem leviores manus dedit, et tela*
» *E carne ut eximeret secaretque, et vulnera omnia sanaret;*
» *Illi autem sollertia omnia in pectore posuit,*
» *Invisaque ut cognosceret et insanabilia senaret* (3) ».

Quoiqu'il en soit, Podalire, après la guerre de Troie, donna, dans la presqu'île de Carie, une preuve non équivoque de ses connaissances en

(1) Iliad. XI, v. 514, ed. F. Didot.

(2) Iliad. IV, 188 et seq.

(3) *Ilii excidium Arctini* in Cycli. poet. fragmentis apud Homeri carmina, ed. F. Didot, pag. 599.

médecine. Jeté par une tempête sur la côte, il fut présenté au roi Damœtas. Syrna, sa fille, venait de tomber du haut d'un toit. Podalire est appelé, la saigne des deux bras, et, au moment où l'on désespérait le plus de sa vie, il parvint à lui rendre la santé (1). Le roi fut si émerveillé de cette cure inattendue, qu'il donna Syrna en mariage à Podalire avec toute la presqu'île de Carie; second exemple d'une telle munificence royale, qui trouve chez les modernes peu d'imitateurs.

Après le siége de Troie, le flambeau de l'art de guérir ne jette plus qu'une lueur pâle et a l'air de s'éteindre; ce qui a fait dire à Pline qu'une nuit épaisse couvre l'histoire de la médecine depuis les temps Troyens jusqu'à la guerre du Péloponèse où Hippocrate parut (2). Cependant en y regardant de près, on en découvre encore quelques traces. Hésiode avait composé des poè-

(1) Steph. Byzantin. in voce Syrna.

(2) Hist. Nat., lib. XXIX, cap. 2, tom. 8, pag. 185, ed. Lemaire. Tel est le sens que je donne au passage de Pline d'après le nouveau traducteur, M. Ajasson de Grandsagne; sens qui me paraît le seul raisonnable. M. Kühnholtz, qui veut aussi, lui, regarder l'avénement d'Hippocrate comme la *renaissance* de l'art, fait dire à Pline que, depuis la guerre de Troie jusqu'à celle du Péloponèse, il se trouve dans la médecine un vide de plus de 600 ans. J'espère prouver dans la suite de ce livre que les Asclépiades, les Pythagoriciens, ainsi que d'autres philosophes grecs et un grand nombre de médecins de profession, ont comblé ce vide, et que ces six siècles sont loin d'avoir été perdus pour la science.

mes entiers sur les vertus des plantes, et dans celui intitulé des *Œuvres et des Jours*, il conseille plusieurs pratiques diététiques (1) Mais c'est surtout dans Homère que nous trouvons des preuves évidentes que l'art de guérir n'était point négligé de son temps. Presque toutes les parties du corps humain sont désignées dans ses immortels écrits par leur véritable nom, et les descriptions qu'il donne des blessures et des accidents qui en résultent nous attestent jusqu'à quel point il connaissait la structure et les fonctions de nos organes. Ses connaissances là-dessus allaient même si loin, qu'on lui a reproché, au dire de Pope (2),

(1) Par exemple : « Pendant l'hiver, prenez soin de vous vêtir d'étoffe de laine et d'une longue tunique bien épaisse et bien fournie ; couvrez-vous aussi les pieds de bons souliers de cuir de bœuf, garnis de fourrure ».

« Couvrez-vous de même la tête pour la préserver du froid. La saison de l'hiver est dangereuse à tous, aux animaux comme aux hommes ».

« L'été, desséchés par les brûlantes ardeurs du soleil, les hommes moins vigoureux se soutiennent à peine sur leurs jambes. Alors il est agréable de prendre le frais sous un ombrage épais, de boire à longs traits du vin de Biblos, bien trempé, et de respirer la douce haleine des zéphirs et la fraîcheur d'une fontaine vive et pure ».

(2) Préface de sa traduc. angl. d'Homère. — Homère, dit Camus, traducteur de l'Hist. des Animaux d'Aristote, en décrivant les blessures de ses héros, nous montre les connaissances qu'il avait de l'anatomie.

(Discours sur l'Étude et la Connaiss. de l'Hist. Nat., pag. 6.)

Conférez sur les connaissances d'Homère en médecine, 1° Thomas

d'avoir tué trop savamment ses héros. Or, il se présente ici tout naturellement une question : quand on trouve dans un poème épique des détails anatomiques aussi exacts, est-il permis de révoquer en doute les lumières que la médecine avait acquises dans le temps où florissait l'auteur de ce poème? Si, comme le conjecture le célèbre Cuvier (1), Homère appartient à l'illustre famille des Asclépiades, on doit être peu étonné qu'il connaisse l'anatomie; car, suivant Galien (2), elle était enseignée avec beaucoup de soin dans cette famille. Toutefois, je n'ignore pas que, du silence d'Homère sur le traitement des maladies internes, on a mal à propos inféré que la médecine proprement dite n'était pas connue du temps de ce poète célèbre. Mais ceux qui tirent une pareille conséquence y ont-ils sérieusement réfléchi? est-ce qu'ils voudraient par hasard qu'un poème épique fût un traité de pathologie (3)? Bien loin de nous plaindre du silence d'Homère là-dessus, réjouissons-nous au contraire de trouver dans ses ouvrages ces détails

Bartholin, *De Medicis Poetis;* 2° Adam Breude, *Dissert. de Homero medico.* Il est question dans Alexandre de Tralles d'un traité de Galien sur la *médecine d'Homère;* il est fâcheux que ce livre soit perdu. (Artis medicæ princ., tom. 7, pag. 22, ed. Haller).

(1) Cours de l'Hist des Sciences nat., 1re partie, pag. 104.

(2) De Anat. administ., lib. II, cap. 1, pag. 46, tom. 5, ed. Chartier.

(3) Conf. Leclerc, Hist. de la Méd., pag. 47, La Haye, 1729.

curieux sur le pansement des plaies, ces vues fines de physiologie, qui prouvent sans réplique combien ces sortes de connaissances étaient répandues de son temps.

On veut absolument que les poëmes d'Homère soient une espèce d'encyclopédie où toutes les connaissances du temps doivent se trouver réunies. Si quelque point d'une science quelconque n'y est pas mentionné, on en conclut qu'il n'était point connu alors. Pline a donné dans cette erreur : parce qu'Homère ne dit rien des sources thermales, il soutient que la médecine de son temps n'en faisait aucun usage (1). Cependant Philostrate, dans ses *Héroïques*, nous apprend qu'il avait été ordonné par l'oracle aux blessés devant Troie d'avoir recours aux eaux chaudes minérales, éloignées de Smyrne de quarante stades, et que les habitants nommaient *bains d'Agamemnon* (2).

Si, comme le prouve la lecture des poëmes d'Homère et d'Hésiode, l'art de guérir avait fait des progrès du temps de ces deux poëtes, quels développements cet art reçut-il dans la suite? Ici encore on peut assurer que la médecine n'offre point de lacune, ainsi que paraissait le croire Isidore de Séville, qui, trompé par le passage

(1) Hist. Nat., lib. XXXI, cap. 32, pag. 192, edit. de Panckoucke, Paris, 1608.

(2) Pag. 664, Parisiis, 1608.

de Pline que nous avons cité plus haut, a prétendu qu'après la mort d'Esculape la médecine manqua avec son auteur, et qu'elle demeura ensevelie pendant cinq cents ans jusqu'à Hippocrate qui la ressuscita (1). Mais Isidore, en avançant cela, oubliait ou ignorait apparemment que l'art de guérir n'avait pas cessé d'être cultivé dans ces temples que la reconnaissance avait élevés à la mémoire d'Esculape, et qu'il y fit même d'assez grands progrès, ainsi qu'on le verra bientôt. Les Asclépiades qui en desservaient les autels, seront donc considérés par nous comme autant d'anneaux qui lient sans interruption la médecine des temps héroïques à celle des temps historiques. Nous ne ferons point connaître ici le nombre des temples où, tout en rendant un culte au dieu de la médecine, on traitait les malades. Ceux qui seraient curieux de ces détails les trouveront dans Schulze et surtout dans Sprengel. Mais une idée plus importante nous frappe, nous ne pouvons la passer sous silence : ces temples ne pourraient-ils pas être regardés comme autant d'hôpitaux où la bienfaisance des payens, à l'égal de la charité chrétienne, avait ouvert un asile aux infirmités humaines? Certes, on l'avouera sans peine, c'était une belle et grande institution que celle où

(1) Orig., lib. IV, cap. 3.

la piété s'alliait au dévouement, où les malades trouvaient des secours toujours prêts, où, après avoir arraché une victime à la mort, les prêtres, suivis d'un grand concours d'assistants, allaient remercier Esculape, chanter au son des instruments des hymnes en son honneur et lui offrir des sacrifices, comme pour annoncer qu'ils n'en étaient que les ministres et qu'ils ne pouvaient rien sans l'assistance du dieu qui seul distribue la santé.

C'est peut-être pour la première fois que les Asclépiades sont considérés sous un jour aussi avantageux. Nous même, plein de la lecture de Sprengel, quoique nous n'ayons pas partagé toutes ses préventions, nous les avons dans notre première édition traités *d'imposteurs*. Ce n'est pas qu'aujourd'hui nous prétendions nier qu'ils n'aient jamais eu recours aux prestiges pour imposer à la multitude. Disciples des prêtres de l'antique Égypte, qui leur avaient appris jusqu'à quel point la superstition peut étendre son empire, ils surent habilement mettre à profit les leçons de leurs maîtres et fascinèrent les yeux du peuple d'autant plus facilement que les artifices coupables dont ils usaient avaient la religion pour appui. Mais parce qu'ils mettaient en jeu des ressorts si puissants, nous avons peine à croire, ainsi que Sprengel l'insinue, que la médecine n'était entre leurs mains qu'un

instrument de prestiges et qu'un tissu de pieuses jongleries. Le soin qu'ils prenaient de bâtir leurs temples dans les lieux les plus sains et situés auprès des sources minérales; l'appareil imposant de leurs cérémonies, afin de frapper fortement l'imagination des malades; le choix de leurs médicaments et les nombreuses cures qu'ils opéraient; enfin l'attention qu'ils avaient de décrire les maladies et d'indiquer les remèdes dont ils s'étaient servis, tout cela prouve, à notre avis, qu'il y avait, dans leur manière de faire, autre chose qu'une vaine imposture et une avide cupidité. Nous nous sommes souvent demandé si, dans le sommeil où ils plongeaient leurs malades, il ne se passait pas quelque phénomène semblable au somnambulisme magnétique; nous avouerons volontiers que nous ne sommes pas éloignés de le croire. Sans nous arrêter à cette idée, nous ferons remarquer ce passage important de Pausanias (1) : « Il y avait autrefois, dit-il, dans » l'enceinte du temple d'Esculape, à Épidaure, » un grand nombre de colonnes; mais aujour- » d'hui il n'en reste plus que six, sur lesquelles

(1) In Corinth., lib. II, cap. 27. — Strabon dit aussi : « Epidaure est du nombre des villes renommées, surtout à cause de la célébrité du dieu Esculape, qui passe pour guérir toutes sortes de maladies, et dont le temple est toujours rempli de malades et de *tables votives*, sur lesquelles sont décrites les guérisons, de même que cela se pratique dans l'île de Cos et à Tricca ».

(Geograph., liv. VIII, pag. 241, tom. 3, trad. française).

» sont décrits les noms de ceux qui ont été gué-
» ris, les symptômes de leurs maladies et les
» moyens curatifs dont ils ont fait usage ». De pareils monuments, extrêmement précieux comme dépositaires de l'expérience des siècles, n'existaient pas seulement à Épidaure; on en voyait presque partout où les descendants d'Esculape s'étaient établis. Nous avons rapporté plus haut, d'après Strabon et Galien, qu'en Égypte les prêtres recueillaient soigneusement, dans des registres destinés à cet usage, l'histoire des maladies qui s'offraient à leur observation; il y a grande apparence que les Asclépiades avaient tiré cet usage de là. Ce qui le ferait croire, ce qui même le mettrait hors de doute, c'est que, d'une part, Esculape, de qui les Asclépiades avaient reçu leur doctrine, était lui-même Égyptien; et que, de l'autre, en Égypte comme en Grèce, dans les temples dédiés au dieu de la médecine, tout était semblable, cérémonies et symboles. Diodore de Sicile nous apprend que l'on faisait coucher les malades dans les temples d'Isis, afin que la déesse leur révélât, pendant le sommeil, les moyens qu'ils devaient mettre en usage pour recouvrer la santé (1). Strabon assure que cela se pratiquait également à Canope dans le temple de Sérapis (2). Ensuite, l'Égypte avait

(1) Bibl. Hist., lib. I.

(2) Géog., liv. XVII, tom. 5, pag. 360, trad. franç.

aussi ses serpents sacrés, qui ne faisaient aucun mal (1) et qui étaient honorés dans le temple du dieu Kneph, représenté à-peu-près sous les formes de l'Esculape grec. Ces serpents étaient nourris, dit M. Guigniaut (2), dans les temples d'Isis et de Sérapis, comme des images vivantes de ces dieux de la santé. Dupuis, *dans son second Mémoire sur les Pélages* (3), a remarqué, avec sa sagacité ordinaire, l'analogie qui existait sous ce rapport entre le culte d'Esculape et celui du dieu Kneph; ce qui indique, selon lui, pour Esculape une origine pélagique, c'est-à-dire éthiopienne. Ajoutez que les Asclépiades, à l'instar des prêtres égyptiens, avaient établi entre leurs disciples une distinction que Pythagore, tirant sans doute cet usage de la même source, a maintenu parmi les siens. En effet, ils ne communiquaient que des connaissances vulgaires à ceux qui n'étaient pas initiés, tandis qu'ils faisaient part aux Époptes de leurs mystères les plus profonds (4). Enfin, pour dernier trait de ressemblance, quand Platon insinue que les médecins d'Athènes réglaient le traitement de leurs malades sur des préceptes tracés d'avance, et qu'ils étaient responsables envers l'état de toutes les morts causées par leur

(1) Hérodot. Euterp., § 76. — Pausanias, in Corinth., cap. 228.
(2) Dissert. sur Sérapis, pag. 19 et suiv.
(3) Mémoires de l'Institut, tom. 3, pag. 66. (Litt. et Beaux-Arts.)
(4) Sprengel, Hist. de la Méd., tom. 1er, pag. 170.

négligence (), n'a-t-il pas l'air d'attribuer aux médecins de son temps une coutume observée par les Asclépiades qui dirigeaient probablement leur conduite médicale d'après *le Code sacré* dont Diodore de Sicile a parlé, et dont les médecins égyptiens ne pouvaient s'écarter qu'en s'exposant aux rigueurs de la loi?

D'un autre côté, les Asclépiades ne sont peut-être qu'un reste vénéré des vieilles castes sacerdotales qui conduisirent en Grèce ces nombreuses colonies, parties de l'Orient, et qui, après avoir soumis le pays, y fondèrent un gouvernement théocratique. Quelques savants d'Allemagne à la tête desquels il faut placer Creuzer, et parmi nous Benjamin-Constant (2), pensent que la Grèce, sous ses antiques rois, manqua devenir une contrée sacerdotale et, pour ainsi dire, orientale. Ils citent, à l'appui de leur opinion, ces gigantesques constructions, nommées *cyclopéennes,* telles que ces murailles, ces portes et ces grottes que l'on voit encore à Mycènes, à Tirynthe et à Nauplie, et qui semblent en effet ne laisser aucun doute sur leur origine orientale (3). Mais un pareil gouvernement ne pouvait prendre

(1) Sprengel, Hist. de la Méd., tom. 1er, pag. 281.

(2) De la Religion consid. dans sa source, ses formes et ses développ., tom. 2, pag. 305.

(3) Symbolique, tom. 2, 1re partie, pag. 372 et suiv., trad. franç. — Un des monuments les plus remarquables en ce genre, est la Trésorerie ou le tombeau d'Atrée, qui existe encore à Mycènes.

racine en Grèce ; et quand les Hellènes, animés du feu sacré de la liberté, chassèrent les Pélages, au milieu du bouleversemeut qui en fut la suite, toutes les formes de la théocratie disparurent (1), et avec elles ces vieilles familles de prêtres qui les avaient fondées. Peut-être, par reconnaissance ou par l'utilité que les Hellènes espéraient en tirer, les Asclépiades furent-ils épargnés ; et c'est ainsi sans doute qu'ils semblent n'avoir survécu aux malheurs de leurs ancêtres que pour attester leur antique origine.

Tout concourt donc à prouver que les Asclépiades venaient d'Égppte. Quoiqu'il en soit de cette conjecture, si toutefois on peut donner le nom de conjecture à une opinion qui a pour elle un si grand degré de vraisemblance, sans partager l'admiration outrée de Galien pour cette caste, nous ferons remarquer que le soin qu'ils prenaient de charger les colonnes de leurs temples d'inscriptions retraçant brièvement l'histoire des maladies avec l'indication des remèdes qui les avaient guéries, prouve invinciblement qu'ils avaient enrichi la médecine d'une foule de faits précieux. Pline fait remarquer à ce sujet que c'était la coutume dans ce temps-là, à ceux qui sortaient de maladie, de faire inscrire dans le temple d'Esculape le remède qui leur avait

(1) Excepté les Oracles.

réussi (1), afin sans doute que l'on pût en profiter quand on se trouverait dans le même cas. C'est ainsi que nous lisons dans Galien (2), que, suivant le même Pline, plusieurs compositions contre la morsure de la vipère étaient écrites sur les portes du temple du dieu de la médecine, telles que celles de Dorothée, d'Apollodore, d'Eudèmus, d'Héraclite de Tarente, etc.; et c'est encore ainsi qu'au dire d'Aëtius, on trouvait dans celui d'Éphèse la formule d'un collyre indiqué par un orfèvre, propre à guérir les maladies des yeux, réputées incurables (3). Non seulement on gravait sur des colonnes les remèdes importants, mais on déposait dans ces temples, pour être vus de tout le monde, (ainsi que le fit Héraclite d'Éphèse qui plaça dans celui de Diane, comme un trésor public, son livre *sur la Nature*), (4) les instruments de chirurgie que le hasard ou le besoin avait fait inventer. Nous en trouvons un exemple dans Cœlius Aurélianus qui rapporte qu'Érasistrate avait placé dans le temple d'Apollon, à Delphes, un instrument destiné à arracher les dents (5). Nous le demandons maintenant :

(1) Hist. Nat., lib. XXIX, cap. 2, pag. 186, tom. 8, ed. Lemaire.

(2) De Antid., lib. II, pag. 921 et seq., tom. 13, ed. Chartier.

(3) Tetrab. 2, serm. 3, cap. 113.

(4) Diog. Laert. in vit. Heraclit. Ephes., lib. IX, pag. 630, ed. Henr. Steph., 1593.

(5) Morb. Chron., tom. 2, lib. II, cap. 4, pag. 135, ed. Hal-

si les Asclépiades n'avaient été que d'insignes imposteurs, plus confiants dans leurs supercheries que dans les moyens naturels propres à combattre les maladies, est-ce ainsi qu'ils auraient agi? Hippocrate qui était lui-même un Asclépiade, nous donne une bien haute idée des travaux de ses ancêtres, en y puisant un grand nombre de matériaux pour la confection de ses ouvrages. Le témoignage imposant de Varron, qui nous a été transmis par Pline (1), et celui non moins respectable de Strabon (2), ne laissent aucun doute sur les secours qu'il a tirés de cette source abondante.

Ce ne sont pas, au reste, les seuls services que les Asclépiades aient rendus à la science; ils fondèrent en outre dans ces mêmes temples plusieurs écoles qui paraissent avoir joui dans l'antiquité d'une grande célébrité. Galien en nomme trois, qui rivalisaient de zèle et disputaient avec une louable émulation à qui ferait le plus avancer la médecine (3). L'école de Cos, au sein de laquelle naquit Hippocrate, était, selon *l'opinion commune*, la plus célèbre; puis venait l'école de Cnide et ensuite celle de Rhodes, qui s'éteignit la pre-

ler. — Conf. Meiners, Orig. des Scien. dans la Grèce, tom. 1[er], pag. 52, trad. par Laveaux.

(1) Hist. Nat., lib XXIX, cap. 2.

(2) Geograph., lib. XIV, pag. 972, Amstelædami, 1707.

(3) Meth. Med., lib. I, cap. 1, pag. 3, in Initio, tom. 10, ed. Chartier.

mière, ainsi que le remarque le médecin de Pergame (1). Tandis que les Asclépiades travaillaient dans ces diverses écoles au perfectionnement de la science, Pythagore de son côté avait jeté en Italie les fondements d'une autre école qui brillait alors de son plus vif éclat, et qui, comme on le verra plus bas, exerça sur la médecine l'influence la plus heureuse. Malgré la célébrité de ces antiques établissements, si nous ne possédions les *Prénotions de Cos*, le Traité *des Fractures* et celui *des Articles*, ainsi que quelques ouvrages de l'école de Cnide, les seuls documents à-peu-près qui nous en restent, nous serions en peine de dire sur quel pied l'art de guérir y était cultivé et enseigné. Toutefois, nous savons positivement par les ouvrages que nous venons de nommer, de même que par les grands hommes qui sont sortis de ces écoles, que la médecine y fit des progrès incontestables. Euryphon et Ctésias, Démocède

(1) Je traduis ici le passage de Galien sur ce sujet : « Il y avait autrefois une grande lutte entre les médecins de Cos et ceux de Cnide à qui ferait le plus de découvertes; car les Asclépiades d'Asie ont formé deux branches quand la branche qui était à Rhodes eut cessé d'exister. A une lutte aussi honorable, déjà célébrée par Hésiode, prenaient une part active les médecins d'Italie, Philistion, Empédocle, Pausanias et leurs sectateurs. C'est ainsi que ces trois écoles se livraient de nobles combats. Celle de Cos comptait les disciples les plus nombreux et les meilleurs ; puis, celle de Cnide, et l'école qui florissait en Italie, n'étaient pas non plus sans prix et sans gloire. »

(Meth. Medendi, lib. prim., pag. 3, tom. 10, ed. Chartier).

et Alcméon, Hippocrate et toute sa famille, parlent hautement en faveur de ces anciennes écoles. Euryphon, il est vrai, ne nous est guère connu; cependant on le voit cité à l'égal d'Hippocrate par Cœlius Aurélianus (1), qui lui attribue même la connaissance des artères, ainsi que le prouve ce passage: « Hippocrate et Euryphon regardent l'hémorrhagie comme une éruption de sang, l'un par les veines seulement, et l'autre par les veines et les artères (2) »; ce qui est plus exact, et ce qui prouve en meme temps que l'école de Cnide, sous le rapport de l'anatomie, était plus avancée que celle de Cos. Galien nous apprend que l'on a inséré dans le Recueil hippocratique quelques-uns de ses ouvrages qui, à son dire, pouvaient presque aller de pair avec ceux du médecin de Cos (3). C'est sans doute ce qui a fait dire à Cardan ce qui suit: « *Forsan Euryphon nulla ex parte Hippocrati inferior, si ex unguibus leonem, ut in proverbio est, cognoscere mihi concessum est* (4). »

(1) Tom. 1er, pag. 130 et 273 et tom 2, pag. 154 et 272, ed. Haller.

(2) « *Differentias fluoris sanguinis veteres quæsierunt. Et quidem aiunt unam solam esse vel intelligi, hoc est vulnerationis, ut Themison libro tardarum passionum. Alii verò eruptiones, ut Hippocrates, Euryphon. Sed Hippocrates solarum venarum, Euryphon verò, etiàm arteriarum* ».
(Morb. Chron., lib. II, cap. 10, pag. 154).

(3) De Respir. difficult., lib. III, tom. 7, pag. 268 et præsertim pag. 291. De Humoribus Comment. 1us, tom. 8, pag. 509, ed. Chartier.

(4) Dans les Essais de Méd., etc., de Bernier, pag. 55 et 56.

Galien rapporte de plus un fait qui prouve qu'Euryphon jouissait comme médecin d'une réputation très étendue. Il dit que Platon le Comique fait paraître sur le théâtre Cinésias, fils d'Avagoras, dans le plus grand marasme à la suite d'une pleurésie, ressemblant à un squelette, les cuisses et les jambes aussi grêles qu'un roseau, la poitrine pleine de pus, et toute couverte d'escarres que lui avait faites Euryphon en y appliquant le feu (1).

Ctésias de Cnide qui, selon le médecin de Pergame (2), était parent d'Hippocrate, n'a pas laissé une réputation moins brillante, et comme médecin et comme historien. En qualité de médecin, il acquit en Perse, où les désastres de la guerre l'avaient conduit, une si grande renommée, qu'Artaxercès, après avoir été guéri par lui d'une blessure qu'il avait reçue à la bataille de Cunaxa de la main de Cyrus, son frère (3), l'appela à sa cour et le garda auprès de lui pendant dix-sept ans (4). En qualité d'historien, il suffit de dire que Diodore de Sicile, Trogue Pompée

(1) In Hipp. aph., comment. 7, pag. 316, tom. 9, 2e partie, ed. Chartier.

(2) In Hipp. de Articul., lib., comment. 4, pag. 452, tom. 12, ed. Chartier.

(3) Cyropédie, liv 1er, chap. 8, pag. 479, tom. 5, trad. par Gail, Paris, an 7, in-4°.

(4) Diod. Sicul., Bibl. Hist., lib. II. — Strab., Geog., lib. XIV, pag. 351, Atrabat, 1587. — Suidas, Lexicon, tom 2, pag. 740, ed. Kuster.

et d'autres auteurs non moins célèbres, lui ont donné la préférence sur Hérodote (1). Il paraît même par un passage de Galien (2), qu'il ne fut pas étranger, par sa polémique avec Hippocrate, à l'émulation qui exista entre les médecins de Cnide et ceux de Cos.

Démocède, de l'école d'Italie (3), se couvrit de gloire à la cour de Darius. Ce prince, étant tombé de cheval dans une partie de chasse, se luxa le pied, et, après avoir passé sept jours et sept nuits entre les mains des médecins égyptiens, au milieu des plus grandes souffrances, sans pouvoir être soulagé, il manda Démocède dont on lui vantait l'habileté, et fut guéri pres-

(1) « *Exorditur Diodurus libro secundo res assyriacas, quœ quidem undè hauserit, expedita res est, cùm ipse se relicto Herodoto Ctesiam auctorem habere professus sit* ».

(Heyne, de Fontib., Hist. Diodori Sic., pag. 53).

« *Perspicuitatem suavitatemque Ctesiœ, dialecto Ionicâ usi*, dit Fabricius, *mirè prœdicant Demetrius, Dionysius Halicarnasseus et Photius* ».

(Bibl. Græc., tom. 2, pag. 748, ed. Harles).

(2) Voici ce passage : « *Reprehendit Hippocratem, quòd ponere tentet femur à coxa prolapsum, quùm iterùm protinùs elabatur, Ctesias Cnidius.* »

(Comment. 4, in lib. Hipp. de Artic, pag. 452, tom. 12, ed. Chartier).

(3) Suidas (tom. 1er, pag. 541), fait Démocède un Asclépiade de Cnide; mais Hérodote assure qu'il était de Crotone et par conséquent disciple de Pythagore. Le témoignage du lexicographe ne peut balancer celui du père de l'histoire.

que de suite. La récompense fut proportionnée à la grandeur du service : Démocède qui tout-à-l'heure avait les fers aux pieds et qui était couvert de haillons, étant au nombre des esclaves d'Orétès, fut rendu à la liberté, comblé d'honneurs et de richesses et mis au nombre des commensaux du roi. Mais ce qui fait le plus d'honneur au médecin de Crotone, dans cette circonstance, c'est d'avoir obtenu la grâce des malheureux médecins égyptiens, que l'absolu monarque avait déjà condamnés au supplice de la croix pour ne pas l'avoir guéri. Au reste, ce ne fut pas la seule cure éclatante qu'opéra Démocède à la cour de Darius : Atossa, fille de Cyrus, une des femmes du roi, laquelle, selon Hellanicus, eut la première l'idée d'écrire des lettres (1), portait au sein un ulcère malin qui lui donnait les plus vives inquiétudes. Une fausse honte lui fit cacher son mal pendant long-temps ; mais vaincue par la force de la douleur, elle se décida à appeler Démocède ; celui-ci la guérit, obtint pour récompense une mission dans la Grèce, et n'eut pas plutôt mis le pied sur cette terre classique de la liberté, qu'il oublia la Perse, où l'on ne respirait que l'air empesté du despotisme (2).

(1) Clement. Alexand., tom. 1, Strom., lib. 1, pag. 364, ed. Potter. — Tatien, Orat. adv. Græc., pag. 243. — Eusèbe, Præp. Evangel., lib. x, pag. 476, Parisiis, 1628.

(2) Hérod., Thalie, § 129 et suiv. — Suidas, tom. 1er, pag. 373

Alcméon appartient à la même école; il fut, comme Démocède, disciple de Pythagore (1). Chalcidius nous apprend qu'il s'adonna particulièrement à l'étude de la nature; qu'il osa, le premier parmi les Grecs, se livrer à l'art des dissections, et qu'il écrivit beaucoup de belles choses sur la structure de l'œil (2). On le regarde assez communément comme celui qui a fait la découverte de la Trompe d'Eustache; ce qui suppose des recherches fines et minutieuses (3). Cuvier ajoute qu'il eut sur l'embryologie des idées assez exactes. En assurant que la tête des animaux se forme la première, il fit une observation conforme à ce fait parfaitement connu que, pendant la première période de la vie fœtale, la tête est proportionnellement plus volumineuse que les

et 541, éd. Kuster. — Athénée, Deipnosoph., liv. XII, pag. 512, éd. Casaubon, 1597. — Tzetzès, Hist. Chilias 3, pag. 49.

(1) Jambliq. de Vita Pythag., cap. 23, pag. 87, éd. Kuster.

(2) Comment. in Timæt. Plat.

(3) Cette découverte lui a été attribuée parce qu'Aristote lui reproche d'avoir prétendu que les chèvres respiraient par les oreilles, l'air passant, suivant le médecin de Crotone, par le conduit auditif dans l'arrière-bouche et de là dans les poumons (Hist. des Animaux, pag. 27, trad. par Camus).

Mercuriali, dans ses *Variæ Lectiones*, pag. 100, trompé par un témoignage de Varron (De re Rusticâ, pag. 81) et par celui de Pline (Hist. Nat., lib. VIII, cap. 70), qui tous duex attribuent cette opinion à Archélaüs, serait d'avis de changer le texte d'Aristote et de le rendre conforme à celui des deux auteurs romains que je viens de nommer. Je n'ai lu nulle part que cette leçon ait été approuvée.

autres parties du corps (1). A en juger par le faux Plutarque où se trouvent plusieurs de ses opinions (2), sa physiologie était peu avancée; mais, outre que celle qui est enseignée dans les livres hippocratiques ne l'est guère davantage, on ne doit pas perdre de vue que nous touchons ici au berceau de la science. Toutefois, Alcméon paraît avoir connu la méthode expérimentale et en avoir fait l'application à la médecine; c'était certainement un grand pas de fait. Il a pu s'égarer dans quelques explications : sa théorie du sommeil et celle de la stérilité des mulets sont inexactes, nous en convenons sans peine; mais ce qu'il dit de l'incubation de l'œuf, de l'origine du sperme humain et du siége de l'âme dans le cerveau, opinion qui était aussi celle de Pythagore (3), décèle, à notre avis, un observateur attentif.

Remarquons, avant de terminer ce qui concerne Alcméon, qu'il se forma de la maladie en général une idée que nous trouvons reproduite dans le Recueil hippocratique, et qui fut celle, suivant M. Littré (4), d'Hippocrate lui-même qui la lui avait empruntée. Voici ce que dit à ce

(1) Cours de l'Hist. des Scien. nat., 1re partie, pag. 96.

(2) De Placit. Philosoph.

(3) Diog. Laërt., Pythag., lib. VIII, pag. 586, ed. H. Steph., 1593.

(4) Trad. des Œuv. compl. d'Hipp., tom. 1er, pag. 562.

sujet le disciple de Pythagore : « Alcméon pense, rapporte Plutarque, que la santé consiste en une une égale proportion des qualités du corps humain, de l'humide, du sec, du chaud, du froid, de l'amer, du doux, etc., et que la prédominance d'une seule d'entre elles cause la maladie (1) ». Il était, au reste, parfaitement conforme à l'esprit des doctrines pythagoriciennes de placer la santé dans l'harmonie des principes constitutifs du corps humain, et la maladie dans le défaut de cette même harmonie. D'ailleurs, cette opinion ne fut point personnelle à Alcméon ; peut-être appartient-elle à Pythagore qui l'aura répandue parmi ses disciples. Ce qu'il y a de positif, c'est que nous la retrouvons dans Timée de Locre, autre Pythagoricien, qui s'exprime ainsi : « Les causes des maladies, dit-il, sont les dérangements des premières puissances, comme lorsque le chaud ou le froid, le sec ou l'humide, etc., abondent ou viennent à manquer (2) ».

Voilà les médecins qu'ont produits les écoles de Cnide et d'Italie. On sent que l'art de guérir entre les mains de pareils hommes devait nécessairement faire des acquisitions importantes. Mais c'est surtout dans la famille d'Hippocrate que nous le voyons prendre un accroissement

(1) Opinions des Philosophes, liv. v, chap. 30.

(2) Traité de la Nature et de l'Ame du Monde, pag. 130, trad. par d'Argens, Paris, l'an 3.

qui tiendrait du prodige, à en croire les admirateurs du divin vieillard. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, dans le Recueil qui porte son nom, se trouvent plusieurs ouvrages appartenant aux ancêtres d'Hippocrate, et qui attestent, de la manière la plus évidente, les progrès de la médecine à l'époque dont nous parlons. Les *Prénotions de Cos,* qui renferment, ainsi que le remarque judicieusement Chrouët (1), les observations *de plusieurs siècles,* recueillies dans la petite île de Cos, dont elles ont conservé le nom, nous montrent que la science du pronostic était cultivée avec un grand succès par les aïeux d'Hippocrate. De ce riche recueil de sentences, qui a tant fourni à Hippocrate, comme on le verra à la fin de ce livre, on induit facilement que la théorie *du père de la médecine* était connue long-temps avant lui. En effet, il y est souvent question de matières crues, de matières cuites, de crises, de jours critiques, en un mot de tout ce qui constitue la doctrine du vieillard de Cos. Si, comme l'a avancé J. F. Charles Grimm (2) et comme je me propose de le prouver moi-même, le livre des *Prénotions* est antérieur à Hippocrate, il s'en suit évidemment qu'il n'a rien inventé dans la science des

(1) Dans son édition des Prénotions de Cos avec les Comment. de Duret, *Lectori,* pag. 3.

(2) Fabricius, Bibl. Græc., tom. 2, pag. 566, ed. Harles.

présages (1), et qu'il n'a fait dans sa pratique que suivre une théorie imaginée par les Asclépiades de Cos, ses prédécesseurs. Il en résulte encore que le pronostic était l'étude favorite de l'école de Cos, tandis que celle de Cnide, sa rivale, s'occupait plus particulièrement, ainsi que nous le prouverons bientôt, du siége des maladies et de leurs différentes espèces. Il dut naître nécessairement, de la direction diverse que suivaient les deux écoles, des discussions plus ou moins animées sur la prééminence que méritait l'une ou l'autre méthode. Voilà le véritable motif de cette sortie d'Hippocrate contre les auteurs des *Sentences cnidiennes*, qui se trouve au commencement du *Régime dans les Maladies aiguës*, et voilà aussi pourquoi, suivant en cela les errements de l'école où il avait été élevé, il s'est exclusivement renfermé dans la science du pronostic. Galien, à la vérité, voudrait donner le change en disant qu'Hippocrate paraît être *le premier* qui ait exposé des principes sûrs sur les différences des maladies, sur leur nombre, sur leurs diverses espèces, sur leurs symptômes et sur leurs causes (2). Mais Galien, qui sacrifiait

(1) Ackermann se serait donc trompé quand il a dit qu'Hippocrate paraît avoir *le premier* cultivé la science du pronostic.

(Même ouvrage, tom. 2, pag. 514).

(2) Metho. Medendi, lib. 1, cap. 2, pag. 5 et 6, tom. 10, ed. Chartier.

tout à Hippocrate comme à une idole à laquelle il avait voué un culte exclusif, oubliait, en avançant cela, les *Épidémies* qu'il avait pourtant interprétées suivant le véritable esprit de la doctrine du vieillard de Cos, pour ne penser qu'aux Traités des *Maladies* et des *Affections internes*, ouvrages qui, de l'aveu de presque tous les critiques modernes, sont sortis de l'école de Cnide.

Qu'Hippocrate ait fait du pronostic sa principale étude, c'est ce qui résulte autant de la lecture de ses ouvrages que des témoignages suivants. « Dans les fièvres, dit Black (1), Hippocrate paraît n'avoir été qu'un simple spectateur, assis auprès du lit de ses malades, tenant registre des bons et mauvais symptômes, confiant tout aux efforts de la nature, et pronostiquant l'issue de la maladie par ces mêmes efforts ». Laennec est encore plus positif là-dessus : « La connaissance des signes, remarque-t-il, qui constituent *le propre* des maladies a paru à Hippocrate moins utile que celle des signes *communs*, dont l'étude avait été négligée avant lui (2). Aussi

(1) Hist. de la Médecine, etc., pag. 36 et 37. — La même phrase a été répétée sans aucun changement par Baumes, dans un Discours solennel prononcé, le 10 avril 1820, à l'ouverture de son cours de pathologie, discours qui se trouve en tête de son Traité des Fièvres rémittentes, etc.

(2) Les *Prénotions de Cos* prouvent que le pronostic n'était pas négligé avant Hippocrate ; c'était même, comme nous l'avons dit, la principale étude de l'école de Cos.

s'est-il principalement attaché au pronostic, et ses meilleurs ouvrages sont ceux qui sont relatifs à cette partie de la médecine ».

« Les histoires de maladies, ajoute-t-il, rapportées dans le 1[er] et le 3[e] livres des *Épidémies*, ne contiennent absolument que les symptômes communs à toutes les maladies, et propres seulement à établir le pronostic. Il semble même qu'Hippocrate ait élagué avec soin tous les signes diagnostics : on n'y en trouve aucun, si ce n'est ceux qui peuvent servir aussi à éclairer sur l'événement de la maladie. On ne doit pas chercher d'autre cause de la difficulté et quelquefois de l'impossibilité que l'on éprouve à rapporter ces histoires à un cadre nosologique ».

« Hippocrate, continue Laennec, attachant moins d'importance aux signes diagnostics qu'aux signes pronostics, n'a pas mis beaucoup d'exactitude dans la dénomination des maladies. Le nom d'une maladie lui paraissait peu important à connaître; aussi serait-il peut-être impossible de former régulièrement une nosologie d'Hippocrate (1) ».

La maladie consistant, dans la doctrine d'Hippocrate, en une réaction de la *nature* contre une puissance ennemie, était essentiellement un acte de tout l'organisme, qui avait une tendance, un

(1) Doctrine d'Hippocrate relativement à la Médecine pratique, thèse soutenue en l'an 12, pag. 16 et 17.

but bien déterminé, et ce but était l'expulsion de la matière morbifique. Or, cet acte de tout l'organisme ne pouvait avoir un siége circonscrit, c'est-à dire résider dans un organe ou système d'organes. Voilà pourquoi l'étude du siége des maladies, et, par suite, du diagnostic, était entièrement négligée par Hippocrate, et voilà aussi pourquoi il n'y avait à ses yeux qu'une seule forme morbide et non plusieurs; ce qui lui a fait dire, dans le traité du *Régime des Maladies aiguës*, ce qui suit : « Certains médecins de l'école de Cnide se sont trompés en voulant faire l'énumération des maladies; car il est difficile d'en déterminer le nombre si l'on pense qu'une maladie diffère d'une autre par quelque chose, et si l'on croit qu'elle n'est pas la même parce qu'elle ne porte pas le même nom (1) ».

Celui qui attribue à Hippocrate tous les ouvrages publiés sous son nom, ne peut s'imaginer que le médecin de Cos ne s'occupait pas du diagnostic. En voyant dans plusieurs traités la division des maladies en diverses espèces, leur description détaillée, la recommandation expresse d'en déterminer la nature, le point de départ,

(1) « *Quidam numeros morborum singulorum planè declarare studentes non rectè scripserunt. Neque enim quis facilè numerat, si quis ex eo ægrotantium morbum æstimet, quod ab altero re quâdam disserat, neque eundem esse morbum reputet, nisi eodem nomine nuncupatur* ».

(De Vict. Rat. in Morbis acut., pag. 27, tom. 2, ed. Kühn).

il lui est impossible de croire qu'il négligeait leur siége et leurs formes variées. Sydenham et Baglivi n'en jugeaient pas autrement en avançant, l'un, *qu'Hippocrate avait exposé clairement les symptômes de chaque maladie* (1), et l'autre, *qu'il était très diligent à trouver leurs différences* (2). C'est ainsi, en effet, qu'en jugeront tous ceux qui n'apporteront aucune critique dans la classification des œuvres disparates qui portent le nom du divin vieillard. Sans adresser ce reproche à M. Dezeimeris, je lui demanderai dans quel ouvrage *véritablement authentique* il a trouvé qu'Hippocrate *a décrit avec une exactitude remarquable la plupart des affections aiguës, et qu'il a porté le diagnostic de plusieurs maladies, qui se ressemblent beoucoup, à un degré de perfection qu'on admire et qu'on a peine à comprendre chez un médecin qui n'ouvrait pas de cadavres* (3).

Cette erreur de la part de M. Dezeimeris est d'autant plus inconcevable qu'il a lui-même porté un jugement parfaitement exact sur le véritable esprit dans lequel ont été écrites les *Épidémies*, jugement que je me fais un vrai plaisir de rapporter, parce qu'il concorde à merveille avec la manière dont j'ai envisagé ces mêmes *Épidémies*

(1) Préface, pag. 128, trad. française.

(2) Baglivi, tom. 1er, pag. 123, ed. Pinel.

(3) Aphorismes d'Hippocrate classés systématiquement par Dezeimeris, Introd., pag. 40.

dans ma première édition. Une pareille conformité chez deux auteurs qui n'ont pu se suggérer leurs idées, leurs ouvrages portant la même date, est faite pour inspirer quelque confiance en faveur d'une opinion qui était aussi celle du célèbre Laennec, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Voici, au reste, ce que dit M. Dezeimeris: « Une multitude d'enthousiastes ont prétendu, et jusqu'à ces derniers temps, que les faits contenus dans les *Epidémies* pouvaient être considérés comme des modèles d'observations complètes, où l'on trouvait tout ce qu'un observateur profond avait pu saisir d'essentiel et de spécifique dans les faits qu'il avait eus sous les yeux, comme des tableaux d'une exécution parfaite, offrant, dans le cadre le plus étroit possible, tous les traits propres à caractériser les maladies, sans en omettre aucun qui fût essentiel, pour arrêter nettement leur physionomie. Hippocrate n'aurait pas lieu de s'applaudir de pareils éloges, s'il pouvait les entendre. Louer ses œuvres sur les qualités qu'elles n'ont pas, c'est donner lieu de penser qu'on apprécie fort peu celles dont elles brillent. Tant s'en faut que les observations des Épidémies soient des observations complètes, qu'à peine pourrait-on déterminer la maladie d'un sujet sur vingt de ceux dont il y est parlé.... c'est que dans le traité des *Épidémies* le but d'Hippocrate n'était point, quoiqu'on en ait dit, de

*décrire les maladies. Il avait un but tout spécial : celui d'envisager les maladies en général sous le point de vue du pronostic.* Tout ce qu'il voulait en faire connaître, c'est la loi des crises qui en coupent la marche ou qui les terminent. Faisant abstraction de tout ce qui ne se rapporte pas directement à cet objet, il note avec un soin minutieux tous les phénomènes qui se passent dans les excrétions des malades, qui peuvent annoncer ou qui constituent quelque crise; il remarque avec une exactitude scrupuleuse en quel jour ces phénomènes se passsent, il n'omet l'indication d'aucun des signes qu'il donne ailleurs comme ayant un rapport quelconque avec les crises. Mais tout le reste il le néglige; les symptômes particuliers d'une pneumonie, d'une pleurésie, d'une angine, etc., lui importent peu. Dans toutes les maladies qui sont également des maladies aiguës et fébriles, les crises s'annoncent et se passent de la même manière; tout autre aspect de ces maladies ne saurait arrêter ses regards ».

« Voilà, si je ne me trompe, fait observer M. Dezeimeris, en quel sens doivent être prises les histoires de maladies consignées par Hippocrate dans les *Épidémies*. Mais non, ajoute-t-il, je ne me trompe point, car c'est lui-même qui exprime ainsi sa pensée à la fin du livre du Pronostic, où il dit en propres termes : « Ce serait sans fonde-
» ment qu'on me reprocherait de n'avoir désigné

» dans ce traité aucune maladie en particulier;
» les signes communs qu'elles présentent toutes
» suffisent pour faire connaître les époques aux-
» quelles elles se terminent et que j'ai eu soin
» d'indiquer (1) ».

Mais s'il est vrai qu'Hippocrate se contentait de prédire l'issue des maladies, est-il de même certain que l'école de Cnide, donnant la préférence au diagnostic, s'occupait plus exclusivement de leur siége et de leurs différentes formes? Cette question n'en est plus une aujourd'hui qu'on est convenu d'attribuer aux Cnidiens tous les traités où il est question dans le Recueil hippocratique de la division des maladies en plusieurs espèces. A cette occasion, nous ferons remarquer que l'on s'est étrangement mépris sur le reproche qu'Hippocrate a adressé aux médecins de Cnide. Ce n'était point l'excès en ce genre qu'il blâmait, mais bien la méthode, Il ne voulait pas qu'on divisât les maladies en genres et en espèces; et cela se conçoit sans peine, puisqu'à ses yeux la maladie était toujours la même, c'est-à-dire une suite d'efforts suscités par la *nature* dans le but de cuire et d'expulser la matière morbifique. Si Galien eût bien compris cela, il n'eût point blâmé les Cnidiens d'avoir établi sept maladies du foie, douze de la vessie, quatre des

(1) Ouvrag. cit., Introd., pag. 39 et suiv.

reins, deux des cuisses, cinq du pied, etc. (1). Ce reproche qui a été répété à l'envi depuis Galien, n'a point été omis par Barthez qui a dit qu'Hippocrate a bien vu que les médecins de Cnide avaient trop multiplié les espèces de chaque genre de maladies (2). Mais ce que l'on *voit* de plus clair dans tout ceci, c'est que ni Galien, ni Barthez, ni ceux qui les ont imités, n'ont point saisi le vrai sens de ce reproche.

Maintenant on pourrait demander laquelle des deux méthodes promettait de plus beaux fruits à la médecine, ou celle des Asclépiades de Cos, ou celle de l'école de Cnide. Dussions-nous professer une hérésie et encourir l'anathème, nous répondrons sans hésiter que la voie suivie par les Cnidiens nous paraît préférable, et qu'elle devait nécessairement conduire à des résultats plus riches et plus profitables à la science. Sans doute le pronostic a de l'importance dans l'étude des maladies; mais son importance n'est pas telle que l'on doive, comme l'a fait Hippocrate, lui sacrifier le diagnostic. Si les médecins eussent continué à suivre la direction imprimée par lui à l'art de guérir, et s'ils n'eussent porté leurs pas ailleurs que dans cette fausse route, où en serions-

(1) De Vict. Ration. in Morb. acut, Comment. prim., tom. XI, pag. 5. — De Aliment. Comment. tertius, tom. 6, pag. 282, ed. Chartier.

(2) Génie d'Hippocrate, pag. 17.

nous, grand Dieu! Au lieu de blâmer les Asclépiades de Cnide de s'en être écartés, bénissons-les, au contraire, de nous avoir ouvert une autre voie, et de nous avoir indiqué le but vers lequel nous devons tendre de tous nos efforts, celui de déterminer le siége et la nature des maladies. Oui, c'est en suivant leurs traces que les richesses de la science se sont accrues; oui, c'est par leur exemple, et non par celui d'Hippocrate, que nous avons créé ces moyens si précis d'exploration. Qui peut assurer que ce n'est pas dans les ouvrages des médecins de Cnide que Laennec a puisé l'idée de l'auscultation médiate (1)? Et la thérapeutique, entre les mains du médecin de Cos, qu'était-elle? Que serait-elle devenue, si l'on n'eût déserté sa bannière pour marcher sous celle des Cnidiens (2)? Enfin, ajouterons-nous,

(1) C'est dans le 2e livre des *Maladies*, ouvrage reconnu aujourd'hui par presque tous les critiques pour être sorti de l'école de Cnide, que se trouve le germe de la précieuse découverte de Laennec. Voici ce qu'on y lit : « Vous connaîtrez que la poitrine contient de l'eau et non du pus, si, en appliquant l'oreille pendant un certain temps sur les côtés, vous entendez intérieurement un bruit semblable au frémissement du vinaigre bouillant ». (Trad. de Laennec).

(2) Hippocrate, dans un ouvrage incontestablement de lui, blâme les Cnidiens d'avoir simplement enregistré les symptômes, sans en tirer aucune conséquence pour le régime; travail qu'aurait pu faire, remarque-t-il, toute personne étrangère à la médecine. On s'est prévalu de ce passage contre les médecins de cette école; mais on n'a pas réfléchi que ce reproche ne s'adressait qu'à ceux qui avaient recueilli

il y avait entre l'école de Cos et celle de Cnide la même différence qui aurait existé, selon Bordeu (1), entre Hippocrate et Asclépiade de Pruse, s'ils avaient été l'un et l'autre à portée d'observer les maladies vénériennes; l'un eût dit en voyant un malade atteint de cette maladie : *dans tant de jours le palais sera carié, les os seront exostosés, les cheveux tomberont*, tandis que l'autre eût cherché un remède pour arrêter les progrès du mal. Bordeu demande lequel des deux valait le mieux; la réponse n'est pas difficile à trouver. Ainsi l'école de Cnide marchait véritablement dans la

les *Sentences cnidiennes*. Ces auteurs devaient être bien anciens, puisqu'ils l'étaient déjà par rapport à Hippocrate qui leur donnait ce nom. Les anciens, *veteres*, dit-il, n'ont rien écrit de remarquable sur le régime. Seulement quelques-uns ont assez bien connu les différents genres des maladies, et leurs espèces multipliées : *Neque de victûs ratione quicquam effatu dignum veteres sciptis tradiderunt. Varia tamen moborum singulorum genera multiplicemque eorum divisionem non ignorant quidam.* Hippocrate comptait si peu embrasser tous les Cnidiens dans ce reproche, qu'après avoir également blâmé chez les auteurs des *Sentences* leur manière de traiter les malades, il ajoute : Ceux qui sont venus après ont montré plus de savoir en médecine, en indiquant les remèdes propres à chaque maladie : *Qui tamen posteà tractarunt, et scriptis excoluerunt, de iis sanè, quæ singulis adsumenda sint, medicè magis disseruerunt.* N'est-ce pas là un témoignage éclatant en faveur des médecins de Cnide, ses rivaux et ses prédécesseurs? et n'est-ce pas avouer formellement que cette école avait, avant lui, beaucoup fait pour la médecine?

(1) Recherches sur les Crises, pag. 248, tom. 1er, édit. de Richerand.

voie du progrès, et celle de Cos, en parquant pour ainsi dire la médecine dans le champ étroit du pronostic, ne pouvait faire avancer la science.

Portons maintenant nos regards sur l'école d'Italie. Fondée, comme chacun le sait, dans cette partie de l'Italie, appelée autrefois la Grande Grèce, elle fut dans l'ancien temps un véritable foyer de lumières d'où jaillirent mille rayons qui éclairèrent non seulement le reste de l'Italie, mais encore la Grèce proprement dite (1). Rappeler ici que toutes les sciences étaient cultivées avec un égal succès dans cet Institut célèbre, ce ne serait rien apprendre à la plupart de nos lecteurs. Nous dirons seulement que la médecine y fut l'objet spécial de travaux assidus et fructueux. Au dire de Diogène de Laërte (2), Pythagore avait fait une étude particulière de la médecine, et suivant Apollonius de Tyane, cette science était une de celles que ses disciples devaient apprendre (3). Le même Apollonius ajoute, dans sa Vie du Sage de Samos (4), que parmi les Pythagoriciens qui furent rappelés à Crotone après en avoir été chassés, on remarquait ceux qui avaient cultivé l'art de guérir. Élien rend en leur faveur un témoignage bien

(1) Jambliq., in Vit. Pythag., cap. 37, pag. 241, ed. Kuster.

(2) In Vit. Pythag., lib. VIII, pag. 575, ed. Henr. Steph., 1593.

(3) In Epist., ad. Euphrat.

(4) Apud. Jambliq., in Vit. Pythag., cap. 35, pag. 212.

important : « on rapporte, dit-il, que les Pythagoriciens se sont livrés à l'étude de la médecine avec des soins infinis et une ardeur extrême (1). » C'est probablement ce qui a fait dire à Schulze ce qui suit : « ceux qui sortirent de l'école de Pythagore étaient presque tous recommandables par leurs connaissances profondes en histoire naturelle et en médecine (2). » En effet, cette dernière science fit dans cette congrégation de si grands progrès qu'au rapport d'Hérodote les médecins de Crotone passaient pour les plus expérimentés de toute la Grèce (3). Nous n'avons plus les ouvrages que Pythagore lui-même et quelques-uns de ses disciples avaient écrits sur les diverses branches de l'art de guérir. Si nous les possédions, ils auraient sans nul doute jeté de la lumière sur les emprunts faits par Hippocrate à ses devanciers. Toutefois, Celse nous apprend que le médecin de Cos a pris de l'école de Pythagore l'idée de l'influence des nombres sur le cours des maladies (4). Il dit même, après avoir exposé la doctrine numérale d'Hippocrate, que les Pythagoriciens l'ont trompé en cela.

Il arriva d'ailleurs dans cette école un évé-

(1) Variæ Hist., lib. IX, cap. 22. — Conf. Jambliq., in Vit. Pythag., cap. 29, pag. 139.

(2) Hist. Medic., pag. 172.

(3) Thalie, § 131.

(4) De Re med., lib. III, cap. 4.

nement qui eut la plus grande influence sur les progrès de l'art de guérir. Une partie des disciples de Pythagore, qui s'étaient plus particulièrement livrés à l'étude de cet art, dispersés par une émeute populaire, allèrent de contrée en contrée exercer la médecine, ce qui leur valut le nom de *Périodeutes* (1), Comme ils se croyaient, par la dissolution de leur institut, dégagés du secret qu'ils avaient juré, ils ne faisaient nulle difficulté de communiquer leurs connaissances. Partout où ils passèrent ils répandirent des traits de lumière, et marquèrent leurs pas par des cures nombreuses et éclatantes. A compter de ce moment, et c'est là certes un service immense qu'ont rendu les Pythagoriciens, l'art de guérir, qui jusqu'alors avait été confiné dans les temples, sortit de ces lieux saints et devint un art public. Cependant les Asclépiades voulaient toujours s'attribuer l'exercice exclusif de la médecine, mais leurs efforts furent inutiles; l'impulsion était donnée, ils furent eux-mêmes contraints de suivre le mouvement commun. Les Asclépiades de Cnide, assez bons observateurs, comme on le déduit facilement de quelques-uns de leurs ouvrages que nous possédons dans la *collection hippocratique*, renoncèrent les premiers à pratiquer leur art dans l'ombre du mystère; ils

(1) Schulze, Hist. Med., pag. 178. — Sprengel, Hist. de la Médecine, tom. 1er, pag. 270 et 271.

publièrent dès-lors plusieurs livres parmi lesquels figuraient les *Sentences cnidiennes*. Ceux de Cos, qui depuis long-temps avaient également pris l'observation pour guide, en lui donnant toutefois une fausse direction, excités par un tel exemple, déchirèrent aussi le voile sacré qui couvrait leurs connaissances secrètes, et les répandirent dans le public au moyen d'un grand nombre d'ouvrages très recommandables. On en peut juger par ceux qui nous restent, les *Prénotions de Cos*, le traité des *Fractures* et celui des *Articles*, ouvrages précieux, parvenus jusqu'à nous et qui suffiraient seuls pour démontrer que la médecine avait fait des progrès réels avant Hippocrate.

Ce qui le prouve encore irrésistiblement, c'est le grand nombre de médecins, les uns devanciers, les autres contemporains d'Hippocrate, dont l'histoire a conservé les noms et dont plusieurs jouissaient d'une certaine célébrité. *Sciendum est*, dit Barchusen (1), *plurimos medicos, quorum in antiquissimis auctoribus mentio fit, in sommo honore à plerisque nationibus*. Nous allons tâcher d'en faire connaître quelques-uns, mais de la Grèce seulement. Platon (2) et Xénophon (3) parlent

(1) Hist. Medicæ., dialog. 1, pag. 11.

(2) In Phædr., pag. 354, et in Protag., pag. 195, ed. Marsile Fiein, Lugduni, 1590.

(3) De Fact. et Dict. memorab. Socrat., lib. III, cap. 13, tom. 6, pag. 307, Paris, an 12, in-4° (Gail).

d'Acuménos comme d'un médecin d'une grande réputation. Le fondateur de l'Académie fait figurer dans le *Banquet* Éryximarque, fils d'Acuménos (1), auquel il prête un discours que Thiersch croit tiré en partie de l'un de ses ouvrages (2). Dans Ctésias il est question d'un médecin de Cos, nommé Apollonidès, qui florissait en Perse du temps d'Artaxercès et qui était médecin d'Amytis, veuve de Mégabyse. Ctésias raconte que, par un moyen que l'honneur réprouve, il *abusa* de sa royale cliente, mais qu'il expia par une mort cruelle ce crime de *lèse-majesté* (3). Diogène de Laërte nous fait connaître quatre médecins qui ont vécu vers le temps d'Hippocrate, savoir : Théomédon, Chrysippe, Eudoxe, fils d'Eschine, tous trois de Cnide, et Philistion, que l'on dit être tantôt de Sicile, tantôt de la grande Grèce (4). On ne sait

(1) Éryximarque indique dans le même Dialogue trois moyens pour arrêter le hoquet, moyens qui sont mis en usage encore aujourd'hui, et dont un, l'éternuement, fait la matière d'un aphorisme d'Hippocrate, le 13e de la 6e section.

(2) Specimen editionis Symposii Platonis, Gottingæ, 1808.

(3) De Rebus Pers., lib. XVII, dans Photius, Biblioth., Cod. 71. — On y voit qu'après avoir fait souffrir pendant deux mois entiers à Apollonidès des tourments atroces, Artaxercès le fit sans pitié enterrer tout vif le même jour qu'Amytis rendit le dernier soupir.

(4) In Vit. Eudox., lib. VIII, pag. 622 et seq., ed. Henr. Steph., 1593. — Le vieillard de Cos, né 460 ans avant J.-C., en vécut, selon l'opinion commune, 109. Sa longue existence le rend, pour ainsi dire, contemporain de tous les médecins que nous nommons ici.

rien du premier, si ce n'est qu'il donna à Athènes l'hospitalité à Eudoxe. On est un peu plus instruit sur le second; cependant ce qui jette du louche sur son histoire, c'est que plusieurs personnages ont porté le même nom. Pour le sûr, il était fils d'Érinéus et natif de Cnide, et appartenait probablement à la famille des Asclépiades. Il fut disciple d'Eudoxe, fils d'Eschine, également de Cnide, et selon toute apparence de la même famille. Après avoir reçu d'Eudoxe ses opinions sur les dieux, le monde et les choses célestes, il l'accompagna dans son voyage en Égypte où ils passèrent l'un et l'autre quelque temps dans l'intimité des prêtres dont ils devinrent à leur tour les disciples (1). Pour le fils d'Eschine, il fut tout à la fois géomètre, philosophe et médecin distingué; et quant à Philistion qui enseigna à Eudoxe l'art de guérir, Plutarque (2), en lui donnant l'épithète honorable *d'auctor antiquus et celebris operibus artis*, nous fait assez connaître la réputation qu'il s'était acquise. Athénée dans ses *Deipnosophites* (3) lui attribue un traité sur *la manière d'apprêter les viandes*, et Oribase lui

(1) Diog. Laërt., in Vit. Eudox., lib. VIII, pag. 623 et seq., ed. H. Steph., 1593.

(2) Symposia, lib. VII, cap. 1.

(3) Lib. XII.

fait honneur d'une machine propre à réduire les luxations du bras (1).

Pausanias paraît avoir été un médecin très célèbre; il sortait de même que Philistion et Empédocle, de l'école d'Italie (2). Empédocle lui portait une amitié toute particulière. Il lui dédia son poème sur la nature; il paraît même qu'il l'avait composé exprès pour lui, tel me semble être du moins l'avis de Diogène de Laërte. Ce qu'il y a de positif, c'est que le philosophe d'Agrigente en fait le plus bel éloge dans les vers suivans :

» *Pausaniatem Anchiti natum Phœbique nepotem,*
*Clarum aluit medicum patria clara Gala,*
*Qui multos diris homines languoribus ægros*
*Eripuit furvis Persephones Thalamis* (3) ».

Aucun médecin de l'antiquité, pas même Hippocrate qui ne possède que deux mentions sèches dans Platon et une dans Aristote, n'a pour lui un témoignage contemporain aussi flatteur; ce qui doit nous donner une très haute idée de Pausanias.

Methon d'Athènes, contemporain de Socrate, était un habile médecin, ainsi que le dit Plutar-

(1) De Machinamentis, cap. 4, pag. 559. tom. 12, du Galien de Chartier.

(2) Galien, Meth. Med., tom. 10, pag. 3, ed. Chartier.

(3) In Vit. Empedocl., pag. 606, ed. Henr. Steph., 1593.

que (1). Suidas, en l'honorant du titre de *præstantissimus medicus et astronomus* (2), nous apprend qu'il joignit avec distinction à la médecine l'étude de l'astronomie, dans laquelle il s'immortalisa par ses découvertes. Dans les lettres de Phalaris, rendues suspectes par la critique savante et éclairée de Richard Bentley, on lit que Polyclétus avait guéri d'une maladie grave Phalaris lui-même, tyran d'Agrigente (3). Diagoras de Mélos, surnommé l'Athée (4), qui

(1) In Vit., Alcibiad. — Jambliq. (In Vit. Pythag., cap 23, pag. 207) le met au nombre des Pythagoriciens.

(2) Lexi., tom. 2, pag. 544, ed. Kuster.

(3) Conf. J. Tzetzès, Hist. Chilias 5, n° 34.

(4) « Diagoras, dit Bayle, fut l'un des plus francs et des plus déterminés athées du monde; il n'usa point d'équivoque ni d'aucun patelinage : il nia tout court qu'il y eût des Dieux ». Hésychius raconte que ce fut une tendresse excessive pour une production de son esprit, qui l'entraîna dans l'impiété. Il avait composé un poème qu'il confia à un ami. Celui-ci ne voulant pas le lui rendre, il le fit citer en justice; mais l'ami infidèle jura qu'il n'avait rien reçu de Diagoras, et il publia peu de temps après le poème qu'il lui avait dérobé, et qui lui acquit beaucoup de réputation. Diagoras, voyant que non seulement il ne fut pas puni de son parjure, mais qu'au contraire il en avait tiré une grande gloire, conclut qu'il n'y avait ni dieux ni providence, et fit un livre pour le prouver.

On n'avait pas besoin d'imaginer un pareil conte pour expliquer l'athéisme de Diagoras. N'était-il pas beaucoup plus naturel de penser qu'il en avait puisé les principes dans les leçons de son maître? Qui ne sait en effet que Démocrite ayant embrassé la philosophie corpusculaire était irrésistiblement conduit à nier l'existence des dieux? Non seulement il rejetait toute divinité, mais il enseignait que l'idée des

vivait du temps de Démocrite, puisque Suidas et Hésichius le font son affranchi et son disciple, est cité avantageusement par Aëtius, Pline et Dioscoride. Aëtius rapporte de lui la formule d'un collyre qu'il décore du nom de *grand*, composé de roses, d'antimoine, de rouille, de paillettes d'airain et d'une petite quantité d'opium, et qu'il assure, ainsi qu'il est facile d'en juger par sa composition, être d'une grande efficacité dans les ophtalmies chroniques (1). Critobule,

dieux n'était née chez les hommes qu'à l'occasion des événements extraordinaires, tels que le tonnerre, les éclipses de soleil et de lune, etc. (Sext. Emp. adv. Math., lib. IX, § 24.)

On rapporte de lui quelques bons mots : Se trouvant un jour dans une hôtellerie où le bois manquait, il prit une statue d'Hercule et la jéta au feu en disant : *Fais cuire nos lentilles, ce sera le treizième de tes travaux* (Clem. Alex. *admonit. ad gent.*). Une autre fois étant allé à Samothrace, un de ses amis lui montra plusieurs tableaux de personnes qui, à force de prières, s'étaient échappées de la tempête, et lui dit : Toi, qui ne crois pas à la providence, regarde combien de gens ne doivent leur salut qu'aux vœux qu'ils ont adressés au ciel. *Je vois bien*, reprit-il, *ceux qui se sont sauvés*, mais *je n'aperçois pas ceux qui ont fait naufrage : où sont-ils ?* Un jour qu'il se trouvait en mer, les gens de l'équipage, effrayés, tremblants au milieu d'une tempête, lui dirent qu'ils méritaient bien ce malheur pour l'avoir reçu dans leur vaisseau. Lui, en leur montrant d'autres navires exposés au même danger, *Croyez-vous*, leur dit-il, *que Diagoras soit aussi dans chacun de ces bâtiments ?* (Cicer. De nat. Deorum. lib. III).

Cela, fait observer Bayle, doit apprendre aux orthodoxes et aux fidèles qu'il ne faut point alléguer à toutes sortes d'incrédules les raisons que l'on emprunte du train ordinaire de la providence.

(1) Lib. VII, cap. 108.

dit Pline (1), se rendit célèbre à la cour de Philippe, roi de Macédoine, en lui retirant avec beaucoup d'habileté une flèche de l'œil sans lui causer la moindre difformité. Nicomachus, père d'Aristote, descendait, selon Diogène de Laërte (2), d'un fils de Machaon. Il fut médecin d'Amyntas, autre roi de Macédoine et père de Philippe, et écrivit, au rapport de Suidas (3), six livres sur la médecine et un livre sur l'histoire naturelle, lequel probablement ne fut pas sans quelque secours à son fils. Enfin Galien, cherchant l'auteur du traité de la *Diète salubre* nomme quatre médecins à qui on pouvait l'attribuer, et dont deux, Phaon et Ariston, sont presque inconnus (4). Ajoutez à tous ces noms ceux de Créon, de Ménécrate, de Pittalus, cité par Aristophane comme un excellent médecin (5), d'Archidamus, de Philétas, d'Antigène, de Pytoclès, de Prodicos de Léotium, de Bulos, etc., et vous n'aurez encore qu'une faible partie des médecins qui ont vécu avant et du temps d'Hippocrate. Un des plus

(1) Hist. Nat., lib. VII, cap. 37, pag. 140, ed. Lemaire.

(2) Arist., lib. V, pag. 300, ed. H. Steph., 1593. — Tzetzès le compte au nombre des Asclépiades, Hist. Chilias X, art. 349.

(3) Lexi, tom. 2, pag. 624, ed. Kuster.

(4) In Hipp., lib. de Acut. Vict., comment. 1, pag. 14 et 15, tom. 11. — De Aliment. Facult., pag. 306, tom. 6. — In Hipp. Aphoris., comment. 5, pag. 248, 2ª pars, tom. 9, ed. Chartier.

(5) Acharnens. v. 1031.

remarquables est, sans contredit, Acron d'Agrigente, de qui Hésychius a dit qu'il portait un nom déjà célèbre parmi les médecins (1); ce qui prouve que la science médicale était héréditaire dans cette famille. On ignore positivement à quelle école il appartenait; cependant on le croit sorti de celle de Pythagore. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était contemporain d'Empédocle avec lequel il eut quelque différent. Il s'appelait orgueilleusement le plus *excellent des médecins*, par une froide allusion à son nom qui, en grec, signifie *éminent*. Il demanda, contre les lois, à ses concitoyens un endroit particulier où il pût élever un monument funèbre à la mémoire de son père comme au plus grand médecin de l'époque. Cette demande, qui lui attira de la part d'Empédocle une épigramme faite par son ironie hyperbolique pour humilier sa vanité, nous prouve néanmoins que le nom d'Acron était une des célébrités médicales du temps (2). Pline le regarde comme le fondateur de la secte empirique (3); ce qui s'accorde avec ces paroles de Galien : *Acronei ab*

(1) Dans le Diogène Laërce de Henri Étienne se trouve un extrait d'Hésychius, d'où j'ai tiré cette citation, pag. 31.

(2) Diog. Laert. in Vit. Emped., lib VIII, pag. 608. Suidas (tom. 1er, pag. 96) dit que, selon quelques-uns, cette épigramme est de Simonide; au reste, la voici :

*Summum medicum Acronem Acragantinum summi patris filium*
*Tegit summus vertex summæ patriæ.*

(3) Hist. Nat., lib. XXIX, cap. 4, pag.

*Acrone primo empiricæ disciplinæ scriptore cognomenta traxere* (1). Le médecin de Pergame, à la vérité, dit dans un autre endroit (2) que Philinus de Cos fut le chef (*præfuit*) de l'école empirique et qu'il en fit une secte distincte en la séparant le *premier* de la secte rationnelle; mais il a le soin d'ajouter que d'autres, voulant que la secte empirique soit plus ancienne, disent que son commencement date d'Acron d'Agrigente. Sprengel, qui pense que cette école est d'une origine plus récente, assure que cela ne signifie autre chose sinon qu'il cherchait à enrichir la médecine des seuls fruits de l'observation, méprisant le mystérieux charlatanisme qu'affichaient certains médecins, entre autres Empédocle (3); ce qui ne serait pas un petit mérite, car c'était asseoir l'art de guérir sur son véritable fondement. Toutefois, la nature de ses prétentions justifie en quelque sorte la grande réputation dont il paraît avoir joui pendant sa vie. C'est lui qui, selon quelques auteurs, passe pour avoir arrêté les ravages de la peste d'Athènes, honneur qui a été ensuite reporté sur Hippocrate. Mais comme il était difficile que deux médecins, vivant à quelque distance l'un de l'autre, se trouvassent

(1) De Subfigurat. Empir., tom. 2, pag. 340, ed. Chartier.

(2) Ou l'auteur de l'Introduction des livres de Galien, tom. 2, pag. 363, ed. Chartier.

(3) Hist. de la Méd., tom. 1er, pag. 273.

en même temps à Athènes, on a cherché à tout concilier en disant qu'il fallait apparemment que cette ville eût été ravagée par deux pestes différentes, l'une guérie par Acron, et l'autre par Hippocrate. Que la capitale de l'Attique ait été à deux époques peu éloignées le théâtre de deux maladies pestilentielles, rien en cela ne peut surprendre. Ce qui doit seulement étonner, c'est qu'on ait cherché à suppléer au silence de l'histoire par des conjectures qui n'ont pour elles aucun témoignage ni direct ni indirect. Il est vrai qu'il est des hommes peu difficiles en fait de preuves, et qui ont toujours un expédient tout prêt pour lever l'obstacle qui les arrête.

De leur côté, les philosophes de la Grèce voulant tout embrasser et tout connaître, s'immiscèrent dans l'étude de la médecine. On ne saurait nier que les efforts qu'ils firent alors pour perfectionner la théorie de cette science, n'allumèrent entre eux et les médecins de profession un vif désir de se surpasser les uns les autres, et par conséquent une émulation qui tourna presque toute au profit de l'art. C'est à ces diverses circonstances, n'en doutons pas, qu'il faut attribuer l'avancement de la médecine à cette époque; et ces diverses circonstances, nous ne connaissons pas d'historiens qui les aient réunies, et qui en aient fait sortir les progrès de l'art de guérir. C'était pourtant à ce

point de vue qu'on devait se placer pour juger du véritable état où Hippocrate l'avait trouvé. Il fallait montrer, d'une part, les *Périodeutes* répandant partout leurs lumières et forçant les Asclépiades à tirer de leurs sanctuaires les connaissances qu'ils y tenaient soigneusement renfermées, et de l'autre, les philosophes aux prises avec les médecins, et travaillant tous en commun au perfectionnement de la médecine. De ce concours d'efforts, on aurait vu cette science, élaborée par tant d'habiles mains, s'avancer successivement vers la perfection; et dès-lors Hippocrate, ce géant du monde antique, nous serait apparu avec des proportions moins colossales. Pour ce qui regarde les philosophes, nul doute qu'ils ne contribuèrent pour leur part aux progrès qu'elle acquit alors. Celse (1) nous apprend que plusieurs philosophes étaient très habiles dans l'art de guérir, et que, parmi ceux-ci, Pythagore, Empédocle et Démocrite tenaient le premier rang. Pythagore, ainsi que nous venons de le dire, rendit à la médecine des services éminents en fondant une société de savants dont une grande partie avaient consacré leurs veilles à l'avancement de cette science. Empédocle, nommé par Fabricius zélé scrutateur de la nature et savant médecin, (2),

(1) De Re med., in præf., pag. 3, ed. Haller.

(2) *Naturæ perscrutandæ fuit studiosus Empedocles et artis medicæ peritus.* (Bibl. Græc., tom. 1, pag. 808, ed. Harles).

pour qui l'antiquité a eu une si haute admiration, et dont Lucrèce a fait un si pompeux éloge (1), fut aussi habile physicien que grand médecin; il connut les deux forces qui animent la matière et qui entretiennent l'harmonie de l'univers, que nous avons nommées depuis attraction et répulsion; il créa la doctrine des quatre éléments, doctrine qui a régné dans les écoles presque jusqu'à nos jours, et dont Hippocrate fit son profit; enfin il fit des merveilles en médecine, ainsi qu'on en peut juger par ce qui suit : Agrigente, sa ville natale, était ravagée tous les ans par des épidémies cruelles; notre philosophe-médecin examine les lieux, s'aperçoit qu'un vent impétueux et empoisonné cause tous ces maux, bouche, entre deux montagnes, l'endroit qui livrait passage à ce vent pestilentiel, et parvient, à l'aide de ce moyen, à délivrer sa patrie d'une maladie qui moissonnait presque tous ses habitants (2). La ville de Sélinonte était en proie à une peste due aux exhalaisons d'eaux stagnantes et corrompues : Empédocle fait cesser promptement la contagion en conduisant une onde vive et pure dans le marais (3). Une fille passait pour morte,

(1) De nat. Rerum, lib. I, v. 718 et seq.

(2) Clement Alexand., tom. 2, strom. 6, pag. 757, ed. Potter. — Plutarque contre l'Épicurien Colotes, tom. 2, pag. 857 et suiv., trad. d'Amyot. — Suidas, tom. 2, pag. 724 et 725, ed. Kuster. — Diog. Laert., lib. VIII, pag. 605, ed. Henr. Steph., 1593.

(3) Diog. Laert., lib. VIII, pag. 611, ed. Henr. Steph., 1593.

on l'avait abandonnée, et déjà on se préparait aux funérailles, quand Empédocle entre chez cette fille, lui donne des soins et la rappelle à la vie (1). Je le demande, si un homme opérait de nos jours de pareilles cures, serait-il permis de douter de ses connaissances en médecine (2)?

Ajoutez à tout cela que l'antiquité place Empédocle à côté des plus grands poëtes. Aristote dit que le génie d'Homère respire dans ses ouvrages, et qu'à l'égard de la sublimité du langage, des images hardies et de tous les autres ornements de la poésie, peu de poëtes l'égalent, et qu'aucun peut-être ne le surpasse (3). Meiners, à qui j'emprunte ce passage, ajoute que les longs fragments qui nous restent de lui offrent un style majestueux, plein de feu et harmonieux, tel que celui des plus beaux chants d'Homère, et que l'on chercherait en vain dans d'autres poëtes de la Grèce (4).

(1) Idem, pag. 610.

(2) Empédocle, dit Cuvier, fit mieux que de se livrer à des spéculations : il observa la nature dans ses détails, comme Alcméon l'avait fait avant lui; il reconnut l'œuf des animaux et la semence des plantes; il découvrit l'amnios, et on pourrait admettre, d'après un vers de son poëme sur la nature, qu'il avait découvert le limaçon de l'oreille, découverte qui n'est due incontestablement qu'à des observations très délicates.

(Cours de l'hist. des Scienc. nat., pag. 98).

(3) Apud Diog. Laert. in vit. Emped., lib. VIII, pag. 604 et seq., ed. Henr. Steph., 1593.

(4) Hist. de l'Orig. des scienc. dans la Grèce, tom. 3, pag. 42 et 43, trad. de Laveaux.

Est-il besoin, pour achever l'éloge d'Empédocle, de dire d'après Xanthus que, préférant la vie privée à une vie d'éclat, détestant d'ailleurs tout esprit de domination, le cœur extrêmement populaire, il refusa la couronne royale que lui offraient ses concitoyens, et qu'il les engagea plutôt à établir un gouvernement démocratique. Aussi fut-il honoré, non seulement comme le restaurateur et le père de la liberté, le bienfaiteur commun qui avait consacré ses immenses richesses au bien de sa patrie, mais aussi comme poète célèbre, grand orateur et médecin habile. L'admiration qu'il s'acquit fut même telle qu'on lui rendit pendant sa vie des honneurs divins (1).

Démocrite, auquel Cicéron ne trouvait personne à comparer, non seulement pour l'élévation de l'esprit, mais encore pour la puissance de la pensée (2), Démocrite, dont le misanthrope Timon qui déchirait tout le monde a fait l'éloge (3), Démocrite mérite encore plus de fixer notre attention : c'était véritablement l'omniscience (4). Comme son ardeur pour le travail était extrême, il avait tout étudié et tout appris. Dominé par un amour ardent pour les sciences, il visita presque tous les pays du monde, et dé-

(1) Diog. Laert., lib. VIII, pag. 607, ed. H. Steph., 1593.

(2) Academ., lib. II, § 23.

(3) Diog. Laert., Democrit., lib. IX, pag. 655, ed. H. Steph., 1593.

(4) *Omnia pulchrè sciens*, dit Tzetzès, Hist. Chilias 3, pag. 38.

pensa dans ses savants pélerinages un patrimoine de cinq cent mille francs. Il alla en Égypte, en Chaldée, en Perse, et même, suivant quelques-uns, dans les Indes et en Éthiopie ; il fréquenta les sages de ces diverses contrées, prit des leçons d'eux tous, et s'appropria ainsi leurs connaissances (1). Riche de tant de lumières, mais dénué de fortune, Démocrite retourna en Thrace où il tomba dans l'indigence. Une loi chez les Abdéritains défendait d'inhumer dans sa patrie quiconque aurait dissipé son patrimoine. Démocrite voulut se soustraire à cette interdiction humiliante ; et, pour prouver à ses concitoyens, qui, à cause de son grand savoir, le surnommèrent dans la suite *La Sagesse* (2), qu'il n'avait pas dépensé son patrimoine en pure perte, il leur lut son meilleur ouvrage, *le Grand Monde*. Cette lecture produisit sur leur esprit une impression telle qu'il fut décidé qu'il serait enterré aux frais du trésor public, et qu'on lui érigerait une statue de bronze (3).

(1) Démocrite nous apprend lui-même une partie de ces choses : *Ego ex iis, qui meo tempore fuerunt, plurimas terras peragravi, ea quæ procul erant remota inquirens, et aeris et terræ vidi regiones, et homines doctos audivi plurimos.....* Clément d'Alexandrie qui rapporte ce passage ajoute : *Adiit enim Babylonem, Persidem et Ægyptum, magorum et sacerdotum se præbens discipulum.*

(Tom. I, Strom., lib. I, pag. 357, 5 et 10, ed. Potter.)

(2) Suidas, Lex., tom. I, pag. 542, ed. Kuster.

(3) Antisthène apud Diog. Laert., Democrit., lib. IX, pag. 656.

Démocrite, retiré à Abdère, ne pensa plus qu'à faire goûter à ses compatriotes le fruit de ses immenses travaux. Afin de se posséder tout entier il s'enfonça dans la solitude : rarement, dit Cicéron, quittait-il son cabinet ; il vivait parmi les hommes comme s'il n'y avait pas d'hommes au monde. Toujours replié sur lui-même, doué d'une grande puissance de combinaison, méditant et écrivant sans cesse, il parvint à composer une espèce d'Encyclopédie; car c'est le nom qu'il faut donner à ces ouvrages sans nombre qu'il publia sur les animaux et sur les plantes, sur la géométrie, l'astronomie, la géographie, l'agriculture, l'anatomie, la médecine, la logique, la musique, la poésie, enfin sur notre âme, nos sens (1), nos devoirs et nos vertus. Et comme si la nature eût voulu épuiser en lui tous ses dons, à cette fécondité prodigieuse elle joignit un style enchanteur qui sait répandre des grâces sur les matières les plus abstraites (2).

ed. Henr. Steph., 1593. — Conf. Athénée, Deïpnosop., lib. IV, pag. 168, ed. Casaubon, 1597.

(1) « Démocrite, dit M. de Gérando, a répandu sur la théorie de la connaissance humaine plus de lumières qu'aucun de ses prédécesseurs ».

(Hist. comp. des Systèmes de phil., tom. 2, pag. 10).

(2) Voyag. du Jeune Anacharsis, cap. 64. — Sextus Empiricus (Adv. Math., lib. VII, pag. 263) compare le style de Démocrite à la voix de Jupiter ; on ne peut guère faire un plus bel éloge. Cicéron vante aussi la beauté de son style. (De Orat., lib. I, § X et XI.)

Je me suis souvent demandé d'où venait cet excès d'admiration que l'on porte d'ordinaire au génie du vieillard de Cos, tandis que l'on songeait à peine à la variété et à l'étendue infinies des connaissances du philosophe d'Abdère (1). Cependant, à mon avis, Démocrite ne le cède en rien à Hippocrate, si même il ne le surpasse pas en toutes choses. Physicien, médecin, astronome, moraliste, poète, etc..., il fut tout et excella en tout. Les sciences les plus opposées, et qui paraissent même s'exclure, devinrent également son partage ; il semble que l'immensité des connaissances humaines avait peine à remplir son cerveau, tant il était vaste. L'antiquité ne peut lui opposer, à bien dire, qu'Aristote ; encore ce dernier ne brilla-t-il d'un si vif éclat qu'en se parant parfois des dépouilles d'autrui. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Bacon lui préférait Démocrite, disant qu'il cultivait plus religieusement l'expérience, et qu'il passait pour divin à cause de sa haute science naturelle (2). Le philosophe d'Abdère a du moins ce rare avantage, qu'il ne doit presque rien à ses devanciers, et que ceux qui l'ont suivi lui ont

(1) La raison est toute simple : nous n'avons plus ses ouvrages ; voilà la seule cause de notre indifférence, je dirai plus, de notre injustice à l'égard d'un philosophe que l'antiquité, avare de ces sortes d'épithètes, nommait *vir magnus in primis*, *vir prœter alios venerandus*, *randus*, *prœstantissimus naturœ et mundi interpres*, *philosophus physicus auctoritate antiquâ prœditus*, *subtilissimus antiquorum omnium*, etc.

(2) De Redargutio Philosophiarum.

beaucoup emprunté Platon lui a fait des larcins nombreux, tout en affectant de ne pas le nommer (1). Aristote a profité de ses immenses travaux, quoiqu'il l'attaque sans cesse (2). Et si

(1) Aristoxène rapporte même que Platon voulut brûler les œuvres de Démocrite après en avoir pris tout ce qui lui convenait, mais qu'Amyclas et Clinias l'en détournèrent, en lui représentant qu'il n'y gagnerait rien, les ouvrages du philosophe d'Abdère étant trop répandus (Diog. Laert., in vit. Democr., lib. IX, pag. 654 et 655, ed. H. Steph., 1593).

(2) Voyag. du Jeune Anach., chap. 64. Si nous possédions les ouvrages des prédécesseurs d'Aristote, ceux principalement de Démocrite, je ne puis croire que M. Cuvier eût dit que le disciple de Platon fut, dans les sciences naturelles, *seul*, *sans antécédent*, et *qu'il n'emprunta rien aux siècles qui l'avaient précédé.* Le génie, quelque fécond qu'il soit, ne va si loin sans le secours d'autrui. *Tout étonne*, *tout est prodigieux, tout est colossal* dans Aristote, ajoute notre célèbre naturaliste. Oui, si vous l'isolez de ses devanciers ; mais si vous le rapprochez d'Alcméon, de Diogène d'Apollonie, d'Empédocle, surtout de Démocrite et de Nicomachus, son père, qui, comme nous l'avons dit d'après Suidas, écrivit sur l'histoire naturelle, le prodige disparaît en partie, et alors vous ne direz pas qu'*il suivit*, *le premier, la méthode d'observation, et qu'il plaça ainsi les sciences sur leur véritable terrain.* (Cours de l'his.. des Scienc. natur., 1re part., pag. 112 et suiv.)

Les anciens, frappés comme nous de l'immensité des connaissances d'Aristote en histoire naturelle, ont pensé qu'après avoir copié ses prédécesseurs, et s'être ainsi approprié leurs observations, il ne les critiqua qu'afin de se faire passer pour l'auteur de leurs découvertes. (Euseb. Præpar. Evang., lib. XV. — Porphy. in vit. Pythag., pag. 49). C'est ce qui a fait dire à Bacon qu'il était étonné de l'excessive présomption d'Aristote qui, poussé par un esprit de contradiction et déclarant la guerre à toute l'antiquité, s'est efforcé d'éteindre et d'effacer toute l'antique sagesse, et cela au point de ne nommer jamais les

Hippocrate ne parle jamais de lui dans ses écrits, il n'en est pas moins vrai qu'il lui doit une foule de connaissances.

Mais ce qui doit surtout fixer notre attention, c'est la direction que l'étude des sciences naturelles avait prise du temps de Démocrite, dont la vocation pour l'expérience fut peut-être déterminée par le choix qu'il fit de la philosophie atomistique, de laquelle il devint le plus brillant apôtre (1). Au lieu de consumer tous leurs moments à cette philosophie transcendante et abs-

auteurs anciens et de ne faire aucune mention de leurs dogmes, si ce n'est lorsqu'il trouve occasion de leur lancer quelque trait ou de critiquer leurs opinions (De Dignit. et augment. Scient., lib. III, cap. 4). On a même été jusqu'à dire qu'Aristote, voulant s'attribuer les trésors de ses prédécesseurs, brûla tous leurs livres, pour qu'il ne restât aucune trace de ses larcins (Bayle, tom. 5., pag. 475, édit. de Desoër). Là-dessus Bacon a encore remarqué que le philosophe de Stagire, à l'exemple des souverains Ottomans, a cru qu'il ne pourrait jamais régner en sûreté s'il ne commençait par massacrer tous ses frères (idem, ibidem).

(1) « En fait de méthode, l'atomisme, dit M. Lafaist, surpasse certainement tout ce qui l'a précédé. Avant Leucippe et Démocrite on n'avait pas encore eu le sentiment de la réalité ; on n'avait pas encore analysé les corps avec ce tact, cette délicatesse, je dirai même cette sorte de profondeur. On avait cherché à expliquer leur nature par des abstractions, mais on n'avait pas encore trouvé la vraie méthode de la science naturelle ; et si Thalès et ses successeurs l'avaient soupçonnée, les atomistes l'*étendirent prodigieusement et la mirent en pratique. C'est en quoi ils ont bien mérité de la science* ». (Dissert. sur la Philos. atomist., pag. 117 et 118).

Je transcris ici ce passage avec d'autant plus de plaisir, qu'il concorde parfaitement avec la manière dont j'ai considéré Démocrite.

truse qui a pour objet le monde et son origine, sa fin ou son éternité, le véritable principe qui l'anime, etc., etc., quelques bons esprits d'alors, parmi lesquels on doit ranger Démocrite, comprirent qu'avant d'entrer dans ce dédale, il était plus conforme à la marche véritablement légitime de l'esprit humain de descendre à cette philosophie plus humble et en même temps plus positive, qui a pour objet la connaissance des faits naturels. « L'école de Démocrite, observe judicieusement Bacon, en analysant la nature et en la disséquant en quelque sorte, a su mieux que les autres y pénétrer et l'approfondir (1) ». Déjà, quelques Pythagoriciens semblent nous donner l'exemple de la méthode expérimentale (2) : Alcméon, ouvrant les animaux pour connaître le mécanisme de leurs fonctions, nous en fournit la preuve. Mais c'est surtout Démocrite que l'on doit regarder comme un des premiers, chez les anciens, qui ait mis en pratique l'art d'interpréter la nature par l'observation et l'expérience. Outre les ouvrages nombreux qu'il composa sur les animaux et sur les plantes, et qui déposent formellement en faveur de cette

(1) Novum Organum, lib. 1, § 51.

(2) « L'école de Pythagore, dit Cuvier, fondée sur les mathématiques, ne pouvait rester long-temps dans le vague; elle devait bientôt, par un résultat inévitable de son procédé fondamental, s'appliquer à l'observation et à l'expérience ». (Même ouvrage, page 96).

opinion, nous avons de plus le témoignage positif de Pétrone : *Omnium herbarum succos Democritus expressit,* dit-il, *et ne lapidum virgultorumque vis lateret, ætatem inter experimenta consumpsit.* Démocrite ne borna pas ses recherches expérimentales aux minéraux et aux végétaux ; à l'exemple d'Alcméon, il jugea que, pour donner une explication juste des fonctions animales, il fallait avant tout connaître les instruments qui les exécutent : aussi se livra-t-il avec ardeur à l'étude de l'anatomie. Pline nous en donne la preuve en disant qu'il s'occupa particulièrement de la dissection du caméléon, et qu'il écrivit un livre entier sur ce reptile (1). C'est sans doute parce qu'il passa toute sa vie, ainsi que vient de le dire Pétrone, à ces sortes de recherches, que Schulze l'appelle

(1) Hist. Nat., lib. XXVIII, cap. 10. — Cuvier dit de Démocrite qu'il étudia avec persévéranee l'organisation d'un grand nombre d'animaux, et expliqua par la diversité de cette organisation la variété de leurs mœurs et de leurs habitudes. Il connut, ajoute-t-il, les voies de la bile et le rôle qu'elle joue dans la digestion. Il chercha la source de la manie, et crut l'avoir trouvée dans l'altération des viscères de l'abdomen, opinion qui a été soutenue jusqu'à nos jours.

(Cours de l'Hist. des Sciences nat., pag. 103).

J'ajoute à ce que vient de dire Cuvier que, suivant Cœlius Aurélianus (tom. 1er, pag. 257 et suiv., ed. Haller.) Démocrite plaçait le siége de la rage dans le cerveau et dans les nerfs. M. Simon a reproduit cette manière de voir en 1829 dans une dissertation qui a pour titre : *Considérations médico-physiologiques sur la nature et le traitement de la Rage.*

*magnus experimentor* (1); Tennemann, zélé observateur de la nature (2), et Cuvier, le premier anatomiste comparateur (3).

Tel fut le grand homme qui a précédé Hippocrate, et qui, ainsi qu'on vient de le voir, était bien fait pour lui donner des leçons. C'était en effet une opinion généralement répandue autrefois que le médecin de Cos avait étudié sous le philosophe d'Abdère : Soranus (4), Suidas (5), Celse (6) et Tzetzès (7) sembleraient ne laisser aucun doute à cet égard. On peut juger, par les connaissances profondes du maître, des progrès rapides d'un disciple tel qu'Hippocrate, qui, au naturel le plus heureux, joignait une application soutenue au travail. Hippocrate avait l'esprit trop juste pour ne pas sentir tout le prix de la méthode de philosopher de Démocrite; aussi est-il extrêmement croyable qu'il prit de lui cette méthode. Il avait d'ailleurs sous les yeux l'exemple de ses ancêtres, les Asclépiades de Cos, qui avaient également pris l'observation pour guide, et lui avaient légué un corps de doctrine, fondé

(1) Hist. Med., pag. 178.

(2) Manuel de l'hist. de la Philosoph., tom. 1er, pag. 115, 1re édition.

(3) Ouvrag. cit., pag. 103.

(4) In vit. Hipp., pag. 1297, ed. Foës.

(5) Tom. 2, pag. 144, ed. Kuster.

(6) De Re Medicâ Præfatio, pag. 3, tom. 1, ed. Haller.

(7) Hist. Chilias 8, pag. 139.

sur les faits, et par conséquent déduit de l'expérience. Dire avec l'élégant et profond écrivain de *l'Histoire comparée des Systèmes de philosophie* (1), qu'Hippocrate mit le premier en pratique les méthodes expérimentales, c'est perdre de vue que Démocrite avait déjà rendu cet important service aux sciences naturelles, et que l'école de Cos et celle de Cnide en avaient depuis long-temps fait l'application à la médecine. A cette occasion nous ferons cette remarque, que l'on oublie trop de nos jours qu'il nous est souvent impossible de porter un jugement juste sur les anciens, le temps nous ayant impitoyablement ravi une grande partie de leurs ouvrages. Que nous reste-t-il en effet aujourd'hui de cette multitude infinie de livres que les philosophes grecs avaient composés sur tant de sujets divers? Excepté Platon, Aristote et un très petit nombre d'autres, aucun n'est parvenu jusqu'à nous. Et nous voudrions, au milieu de cette disette de monuments, connaître les véritables opinions de chaque philosophe, prononcer sur le mérite de tous, et assigner le rang qu'ils doivent occuper dans l'histoire de la philosophie!

(1) (M. de Gérando, tom. 1er, pag. 491). Cet estimable auteur cite un passage d'Hippocrate, et le donne comme renfermant toute sa philosophie; mais il se trouve que l'ouvrage d'où ce passage est tiré et qui a pour titre, *Præceptiones*, est un ouvrage supposé. (Voyez notre quatrième livre.)

La médecine n'a pas moins à se plaindre des ravages du temps sous ce rapport. De tous les ouvrages qui avaient été écrits avant Hippocrate, nous n'avons, à bien dire, que les Prénotions de Cos, le Traité des Fractures et quelques ouvrages de l'école de Cnide; tout le reste a péri. Et que l'on ne croie pas que ces ouvrages étaient en petit nombre. Xénophon fait dire à Socrate que de son temps il existait une multitude de livres sur la médecine : *Multa medicorum scripta existere* (1); ce sont ses propres expressions. Comme Socrate vivait du temps d'Hippocrate et même un peu avant lui, il est évident, selon la remarque de Schulze (2), que les livres dont il parle ici, ne peuvent s'entendre que des ouvrages écrits avant ceux du médecin de Cos. Nous ne connaissons plus aujourd'hui que les titres de quelques-uns, tels que les Traités d'Acron *sur la Médecine et sur la Diététique* (3); d'Ægimius *sur le Pouls ou les Palpitations* (4); d'Alcméon *sur la Structure de l'Œil* (5); d'Empédocle et

(1) De Fact. et Dict. memorabil., lib. IV, cap. 2, pag. 331, ed. Gail, in 4°. — Conf. Fabricius, Bibl. Græc., tom. 2, pag. 513, ed. Harles.

(2) Hist. Med., pag. 209.

(3) Suidas, au mot Acron, tom. 1er, pag. 96, ed. Kuster.

(4) Galien, de differ. Pulsuum, lib. I, cap. 2, tom. 8, pag. 15 et lib. IV, pag. 87, ed. Chartier.

(5) Chalc. Comment. in Tim. Plat.

d'Épicharme *sur la Médecine* (1); de Bolos, disciple de Démocrite, *sur les Maladies qui se terminent par la force occulte de la nature* (2); d'Héraclite d'É-

(1) Diog. Laert., lib. VIII, pag. 616 et 617, ed. H. Steph., 1593. — Suidas, Lexi., tom. 2, pag. 724 et 725, ed. Kuster.

(2) Voici ce que Suidas dit de Bolos : « *Bolus, Democritius, scripsit historiam et artem medicam, in quâ agitur sanationibus morborum, quæ ab occulta naturæ vi proficiscuntur* ». (Lex., tom. 1, pag. 450, ed. Kuster). On ne connaît pas au juste en quel temps vécut ce Bolos. Cependant il y a grande apparence qu'il fut contemporain de Démocrite. Suidas, en lui donnant le nom de *Démocritien*, semble le faire croire ; car une pareille désignation indique un disciple ou au moins un sectateur. Pour son disciple, on pourrait opposer que l'on ne voit nulle part que Démocrite ait donné des leçons ; par conséquent, dirait-on, il n'eut point d'auditeurs. Mais il serait facile de détruire ce raisonnement ; pour cela, il suffirait de dire que, bien que son enseignement ne fût pas public, rien n'empêche qu'il n'admît dans son intimité des jeunes gens choisis auxquels il communiquait ses connaissances. C'est probablement dans ce sens que Diagoras de Mélos, qui fut son affranchi et qui en cette qualité put être admis à ses savants entretiens, a été nommé son disciple. Pourquoi Bolos n'aurait-il pas joui du même avantage et n'aurait-il pas en conséquence été appelé *Démocritien* ?

Quant à la seconde supposition, voici ce que l'on pourrait dire pour la soutenir. Suidas, en donnant à Bolos le nom de *Démocritien*, ne l'a nommé ainsi que parce qu'il avait adopté les principes du sage d'Abdère, comme long-temps après la mort de Pythagore et de Platon, on appela Pythagoriciens et Platoniciens ceux qui avaient embrassé leur doctrine. Cela est spécieux, j'en conviens, et mérite une réponse; mais, pour trancher du premier coup la question dans le vif, et pour ne laisser aucune place à la réplique, nous dirons, fondé sur le témoignage unanime de l'antiquité, que Démocrite ne fit point école ni pendant sa vie, ni après sa mort. Il eut, à la vérité, un continuateur

phèse *sur les Maladies en général* (1); de Démocède *sur la Médecine* (2); d'Hérodicos *sur la Diète* (3);

dans Epicure, qui, par parenthèse, ne fut point nommé *Démocritien*; mais si celui-ci fit choix de sa philosophie, c'est uniquement qu'il y prit du goût par la lecture de ses ouvrages qui lui étaient tombés par hasard entre les mains : Hermippe le dit positivement dans Diogène de Laerte. C'est seulement à dater de l'enseignement d'Épicure que la philosophie atomistique compte des sectateurs, qui tous prirent le nom de leur maître, et qui furent en si grand nombre que les villes avaient peine à les contenir. Cette assertion hyperbolique de Diogène, en même temps qu'elle montre que dès-lors les philosophes qui admettaient les atomes, furent appelés Épicuriens, prouve d'un autre côté que Bolos était antérieur à Épicure; car s'il ne fût venu qu'après lui, il eût porté le même nom que ses disciples.

Ces considérations, que j'abrège à cause de la longueur de cette note, me portent à croire que Suidas, en nommant Bolos *Démocritien*, a voulu dire qu'il avait entendu ses leçons, si non publiques, du moins privées. Ce fait était très important à établir pour l'histoire de la médecine; car il en résulte que le dogme de l'autocratie de la *nature* était déjà devenu une propriété publique au temps d'Hippocrate, puisqu'un médecin d'une autre école en avait traité dans un ouvrage exprès.

(1) Diog. Laert. Emp., lib. VIII, pag. 605, ed. H. Steph., 1593.

(2) Suidas, tom. 1er, pag. 541, ed. Kuster.

(3) Le Clerc, Hist. de la Méd., pag. 186, La Haye, 1729.

Le Clerc, suivi en cela par Schulze, attribue à Hérodicos le traité de la *Diète*, mais il n'a pour lui aucune autorité ancienne; c'est tout simplement de sa part une pure conjecture. Si Hérodicos n'a pas écrit sur la diète, sujet du reste qui entrait dans les attributions directes d'un médecin gymnasiarque, il avait du moins écrit sur le traitement des maladies; car Cœlius Aurélianus, passant en revue le traitement que les anciens médecins mettaient en usage contre l'hydropisie, commence par celui d'Hérodicos, qu'il indique d'après Asclépiade de Pruse (Cœl. Aurel. morb. Chron., lib. III, cap. 8). Or, Asclépiade avait probablement tiré ce traitement d'un ouvrage d'Hérodicos; ce

de Pythagore *sur le Régime des Athlètes* (1); de Philistion et d'Acésias *sur la Manière d'apprêter les*

qui fait présumer qu'il avait écrit quelque traité sur les maladies et sur les remèdes qui leur conviennent. Toutefois, comme il existait dans le même temps à Athènes deux médecins du nom d'Hérodicos, ainsi que je l'ai établi pag. 86 et suiv., note 6, il est impossible de dire auquel des deux appartenait le traité en question.

Voici au reste un passage de Galien en faveur d'Hérodicos : « Je crois, dit le médecin de Pergame, que le malade serait plus promptement guéri s'il pouvait téter lui-même l'ânesse, comme Euryphon, Hérodote et Hérodicos l'ont pensé. Ces médecins avaient une telle confiance dans le lait, pour refaire un corps épuisé, qu'ils ordonnaient à ceux qui tombaient dans le marasme de téter une femme même. (Meth. Med., lib. VII, cap. 6, pag. 160, tom. 10, ed. Chartier). Galien répète à-peu-près la même chose, tom. 7, pag. 190 ».

Les modernes n'ont encore rien imaginé de mieux pour soulager les phthisiques. Ainsi, Euryphon, suivi en cela par Hérodicos, aurait le premier trouvé le meilleur moyen, sinon d'arrêter, du moins de retarder les ravages d'une maladie, presque toujours mortelle.

(1) On a contesté ce livre au philosophe de Samos, mais Meiners le lui maintient; en voilà assez pour que je me sois cru autorisé à en faire mention.

(Meiners, Orig. des Scien. dans la Grèce, tom. 2, pag. 62 et suiv.)

Ce qui d'ailleurs donnerait du poids à cette opinion de Meiners, c'est le passage suivant de Jamblique : *Pythagorei medicinæ eam maximè speciem amplectabantur, quæ diœtam moderatur. Inque hac exercenda accuratissimi erant.*

(De vit. Pythag., cap. 29, pag. 139, ed. Kuster, 1 vol. in-8°, Amstelodami, 1707. — Conf. Th. Stanley, Hist. Philoph., pag. 779, Lipsiæ, 1711.)

Non seulement les Pythagoriciens s'étaient rendus célèbres par la manière d'ordonner la diète des malades, mais ils passaient pour être les inventeurs de la diététique, ainsi qu'on le voit dans cet autre passage

*Viandes* (1) ; de Phérécyde de Scyros *sur la Diététique* (2) ; de Nicomachus *sur la Médecine* (3) ; de Démocrite *sur la Nature de l'Homme, sur les Convulsions, sur les Humeurs, sur les Causes des Maladies, sur la Fièvre, l'Éléphantiasis, le Pronostic, la Peste, la Diète, la Voix, la Toux*, etc. (4).

Ce ne sont pas, au reste, les seuls ouvrages snr la médecine dont nous ayons retrouvé les titres. Le Recueil hippocratique, qui n'est luimême qu'un fragment, échappé aux ravages du temps, de cette vieille littérature médicale, nous en fait connaître un bon nombre d'autres. L'auteur du Traité des *Articulations* parle de plusieurs livres qu'il avait composés sur divers sujets et qui tous ont péri ; tels étaient un traité sur la *Nécrose* (5), un autre sur les *Frictions* (6), un livre sur

de Jamblique : *Inter Pythagoreos reperiebantur, qui medicinæ operam navahant, ægrotosque certa victus ratione curabant ; eâ scilicet methodo, cujus ipsi primi auctores fuerant.*

(De Myst. Ægypt., cap. 25, pag. 212, ed. Th. Gales, Oxonii, 1678).

(1) Athénée, Deipnosoph., lib. XII, pag. 209, Venetiis, 1556.

(2) Galien, in Hipp. aphorism., comment. 5, pag. 248, 2ª part. tom. 9, ed. Chartier.

(3) Suidas, tom. 2, pag. 624. Cantabridgæ, 1705, 3 vol. in-f°.

(4) Diog. Laert. in vit. Democrit., lib. IX, pag. 659 et seq., ed. Henr. Steph., 1593. — Conf. Fabricius, Biblioth. Græ., lib. II, cap. 24.

(5) Hipp. opera omnia, *de Articulis*, pag. 176, tom. 3, ed. Kühn.

(6) Idem, pag. 148.

la *Nature des Glandes, sur les signes qu'elles fournissent et sur leur action dans l'organisme* (1), un livre *sur les Mouvements et les Contractions de la Matrice* (2), un ouvrage *sur les Maladies chroniques des Poumons* (3), un autre *sur les Tumeurs, où l'on fait connaître celles qu'on peut ouvrir sans inconvénient et celles dont l'incision est dangereuse* (4). Le même auteur ajoute, en parlant des plaies faites aux tempes, qu'il dira *ailleurs* qu'elles sont pleines de dangers, et qu'elles jettent dans une stupeur profonde (5). Ainsi, sans compter quelques ouvrages que l'auteur mentionne encore dans le livre des *Articulations*, voilà de plus sept traités, bien connus, qui enrichissaient la médecine de ces temps éloignés (6).

Mais ce n'est pas tout. Dans le Traité de la *Nature de l'Homme,* l'auteur dit qu'on procède au traitement des maladies tantôt par addition, tantôt par retranchement, comme il l'a exposé il y a long-temps dans un autre ouvrage (7). L'auteur du *Traité des Affections*, qui semble n'avoir écrit son livre que pour les gens du monde, comme

(1) Idem, pag. 152.

(2) Idem, pag. 227.

(3) Idem, pag. 191.

(4) Idem, pag. 189.

(5) Idem, pag. 171.

(6) Remarquez que le traité des *Articulations* est un des plus anciens de la collection hippocratique, ainsi que je le prouverai dans le quatrième livre.

(7) *De Natura hominis,* tom. 1, pag. 362.

Tissot son *Avis au Peuple*, parle en différents endroits d'un Traité des *Médicaments*, auquel il renvoie pour le mode de leur administration, sans faire connaître qui l'a composé; mais il dit expressément qu'il traitera dans des ouvrages particuliers *des Maladies des Yeux* (1), *des Collections de Pus, du Tabès et des Maladies des Femmes* (2); de même qu'il assure, en parlant des fièvres tierce et quarte, avoir expliqué *ailleurs* qu'elles naissent tantôt de la bile, tantôt de la pituite (3).

Dans le deuxième livre des *Prorrhétiques* il est également question de quelques traités que nous n'avons plus. Ce sont celui *des Collections de Pus dans la Poitrine* (4), un autre sur *les Maladies aiguës* et un troisième sur *les Fièvres qui surviennent sans causes apparentes* (5).

Nous n'avons seulement parcouru que quatre traités de la *Collection hippocratique*, et nous avons trouvé dix-sept ouvrages qui ont sans doute été tous publiés, bien que quelques-uns n'aient été que promis. Cela doit nous prouver combien était productive pour la science une époque qu'on est porté communément à regarder comme si stérile. Cette abondance d'écrits rend très probable

(1) *De Affectionibus*, tom. 2, pag. 384.

(2) Idem, pag. 408.

(3) Idem, pag. 393.

(4) *Prædict.*, lib. II, tom. I, pag. 198.

(5) Idem, pag. 209.

l'existence de la bibliothèque de Cnide et de celle de Cos dont Andréas et Tzetzès ont parlé (1); ce qui ferait présumer qu'il y en avait également à Rhodes, à Crotone et à Cyrène dont les médecins, suivant Hérodote (2), venaient, sous le rapport de la réputation, immédiatement après ceux de l'école d'Italie qui tenait alors le premier rang. D'après tous ces faits, on aura peine à comprendre comment MM. Boisseau et Jourdan ont pu avancer dans la *Biographie médicale* qu'Hippocrate avait *le premier* écrit sur son art. Cuvier semble aussi partager cette erreur quand il dit que le médecin de Cos est, après Hérodote, *le premier* écrivain qui ait employé la prose (3). Cette phrase serait inconcevable, si elle n'était échappée à l'improvisation dans ses leçons sur *l'Histoire des Sciences naturelles*, qu'on a publiées avec le seul secours de la mémoire et sans les soumettre à la révision de l'auteur. Je dis *inconcevable*, parce que le célèbre Cuvier, ayant fait une étude particulière et approfondie de l'histoire des sciences, ne pouvait ignorer tout ce que j'ai avancé plus haut. A la vérité, Galien assure que les prédécesseurs d'Hippocrate n'avaient laissé qu'un petit nombre d'ouvrages sur la médecine (4); mais, outre que

(1) Soranus, in vit. Hipp. — Tzetzès, Hist. Chilias, 8, pag. 139, Basileæ, in-fº.

(2) Thalie, § 131.

(3) Cours d'hist. des Scien. nat., pag. 125, 1re partie.

(4) Definit. Medicinæ, procemium, tom. 2, pag. 235, ed. Chartier.

cela ne dit pas qu'on n'avait rien écrit, le témoignage du médecin de Pergame ne peut balancer celui de Socrate qui assure positivement le contraire, ainsi que nous l'avons rapporté d'après Xénophon. En général, en critique quel parti prend-on quand deux auteurs se contredisent sur le même fait? On donne toujours la préférence à celui qui a vécu plus près du fait en litige, surtout quand on n'a rien à lui reprocher sous le rapport de la véracité.

On a dû voir, par les titres des ouvrages énumérés ci-dessus, que les travaux des philosophes et des médecins, prédécesseurs ou contemporains d'Hippocrate, étaient loin d'être sans importance. Mais, par une fatalité singulière, aucun de ces nombreux écrits n'est parvenu jusqu'à nous. Déjà du temps de Galien, ils avaient presque tous disparu; il en fait la remarque expresse dans son deuxième commentaire sur le Traité des *Articulations*, où il dit même que plusieurs écrivains avaient composé des livres sur ces pertes (1). Ces livres ont péri à leur tour; en sorte

(1) Voici le passage traduit: « Plusieurs autres livres, dit Galien, sont promis dans ce traité (celui des *Articulations*), et qui n'existent plus maintenant, soit qu'il (Hippocrate) ne les ait jamais écrits, soit qu'ils aient péri, comme un grand nombre de volumes anciens qu'on ne retrouve plus aujourd'hui, et sur la perte desquels plusieurs auteurs ont écrit.

(In Hipp. Artic. liber. comment. 2, pag. 374, tom. 12, ed. Chartier).

que tout se réunit pour jeter de l'obscurité sur une période que nous aurions tant d'intérêt à connaître. Nous devons surtout regretter les nombreux ouvrages de Démocrite, ainsi que le livre tout spécial de Bolos sur *l'Autocratie de la Nature*. Le sujet que le disciple de Démocrite avait choisi entre comme élément fondamental dans la doctrine d'Hippocrate ; sous ce rapport nous ne saurions trop en déplorer la perte.

Les richesses de la littérature médicale de cette époque si éloignée étaient donc beaucoup plus considérables qu'on est porté généralement à le croire. Cependant il ne fallait que parcourir avec des yeux attentifs le Recueil hippocratique, pour se convaincre du contraire. Outre cette multitude de livres qui y sont indiqués, et dont nous venons de désigner quelques-uns, la plupart des auteurs de ce recueil parlent de nombreux travaux entrepris avant eux sur le sujet qu'ils traitent. Celui qui a écrit le Traité du *Régime* est remarquable sous ce rapport, et ce qu'il dit même à cet égard est trop important pour le passer sous silence : « si mes prédécesseurs, remarque-t-il, qui *ont écrit* sur la diète que les hommes doivent suivre pour assurer leur santé, me paraissaient en avoir connu ce qu'il est possible à l'esprit humain d'en savoir, il ne me resterait, en rendant justice à leur travail, qu'à l'approuver et à profiter de son utilité ; mais je trouve que *beaucoup ont écrit sur cette*

*matière*, et qu'aucun ne l'a fait comme il le fallait. *Certains ont bien traité quelques points*, nul n'a laissé un travail qui satisfasse entièrement. On ne doit point les en blâmer s'ils ne pouvaient faire mieux; ils sont au contraire à louer pour les efforts que leur ont coûté leurs recherches. Mon intention n'est pas de critiquer les erreurs qu'ils ont commises; *je viens convenir avec eux sur tout ce qu'ils ont de bon; il serait impossible que je fisse bien si je m'écartais de leur doctrine; je n'ai d'autre dessein, quant à ce qu'ils ont déjà dit, que d'exposer ce qu'il y a de bon.* J'ai cru devoir prévenir là-dessus, fait observer l'auteur, parce que la plupart des gens, quand ils apprennent qu'un autre travaille sur des matières déjà traitées, sont peu disposés à accueillir son ouvrage, ne prévoyant pas qu'il doive entrer dans son dessein de rendre justice à ceux qui l'ont précédé. Quant à moi, j'adhérerai à ce qu'on a dit de bon, ainsi que je l'ai annoncé (1) ».

Voilà, j'espère, un témoignage positif. En désirerait-on un autre? le voici : « Tous ceux qui ont entrepris de parler ou *d'écrire* sur la médecine, et qui ont établi leur doctrine sur l'hypothèse du froid ou du chaud, du sec ou de l'humide, etc., dit l'auteur du livre de la *Vieille Médecine*, se sont manifestement trompés dans la plupart des choses qu'ils ont avancées. Il est d'autant plus

(1) De Vict. Ratione, lib. 1, pag. 340, ed. Foës, Genev., 1658. Je me sers ici de la traduction de Gardeil.

juste de s'en plaindre au nom de la médecine, que la réalité de cette science est reconnue; que les occasions où on l'emploie tous les jours sont des plus importantes, et qu'on honore infiniment les habiles gens qui la professent. Il y a sans doute dans cet art de bons et de méchants ouvriers; ils diffèrent les uns des autres et par la main et par la tête; cela fait même une nouvelle preuve de son existence. Il n'en serait pas ainsi, si l'art n'existait pas, et si l'on n'y avait fait des découvertes.... *Cet art, qni existe depuis long-temps,* ajoute l'auteur, *a trouvé des principes sûrs et une méthode certaine par laquelle on est parvenu depuis des siècles à une infinité de découvertes dont l'expérience a confirmé la vérité. Tout homme qui rejette les règles approuvées, et qui, prenant un chemin nouveau, tente d'autre méthode et se vante d'avoir découvert quelque chose, se trompe lui-même et trompe les autres avec lui : car cela est impossible aujourd'hui* ».

Je le demande, est-ce là le langage d'un homme qui a inventé et perfectionné la médecine, et qui a écrit le premier sur son art? Peut-être on me dira que ces deux traités, d'où j'ai tiré ces passages, bien qu'ils aient été publiés sous le nom d'Hippocrate, ne sont pas de lui : je n'en disconviens pas; mais du moins on m'accordera qu'ils sont très anciens, et si anciens même qu'ils ont été attribués à des auteurs, les uns antérieurs à Hippocrate, les autres ses contemporains, tels

qu'à Acron d'Agrigente, à Hérodicos, à Phérécyde, Philétas, Phaon, Ariston, Philistion de Locres (1).

L'école de Cnide, guidée par la véritable observation, avait aussi publié plusieurs ouvrages, parmi lesquels on doit compter ceux de Ctésias et d'Euryphon (2). De leur côté, les ancêtres d'Hippocrate, qui depuis long-temps marchaient également dans la voie de l'expérience, avaient en-

(1) Conring. Herm. Medicin, pag. 180, Introd. in Med., pag. 46. — Le Clerc, Hist. de la Med., pag. 186, La Haye, 1729. — Galien, in Hipp. de acut. morb. vict. comment. 1, pag. 14 et 15, tom. XI. — De Aliment. Facult., pag. 306, tom. 6. — In Hipp. aphorism. comment. 5, pag. 248, 2ª part., tom. 9, ed. Chartier.

(2) Nous ne voulons point parler ici des *Sentences Cnidiennes*, qui, selon Galien (In Hipp. Epid., lib. VI, comment. 1, pag. 387, tom. 9) étaient attribuées à Euryphon. Il nous semble qne Galien se trompe en cet endroit. Hippocrate qui devait être sur ce point beaucoup mieux instruit que lui, en parlant de ces mêmes sentences, les attribue à plusieurs auteurs : « *Qui Cnidias appellatas sententias scriptis tradiderunt* » (Foës, pag. 383); ce sont ses propres expressions. Il est vrai qu'Euryphon pouvait être un de ceux qui avaient recueilli ces sentences, ou bien, l'un des médecins cnidiens qui en avaient donné une seconde édition; mais c'est tout ce que l'on peut accorder à Galien. Il paraît, en effet, d'après le médecin de Pergame, qu'il existait du temps d'Hippocrate deux éditions des *Cnidiennes*, dont la dernière, au jugement d'Hippocrate lui-même, avait un caractère plus médical, et avait reçu, selon Galien, de grands changements, soit par quelques retranchements, soit par de nombreuses additions. (In Hipp. de acut. vict., lib. comment. 1, pag. 3, tom. XI, ed. Chartier).

Les livres d'Euryphon que nons avons entendu mentionner ici, sont ceux que Cœlius Aurélianus avait lus, puisqu'il le cite trois ou quatre

richi la science d'une quantité prodigieuse de faits, et avaient également donné au public une foule de traités qui renfermaient le fruit précieux de leurs recherches. Ainsi, les ouvrages sur la médecine étaient déjà fort nombreux au temps d'Hippocrate; et c'est même, nous devons en faire la remarque, une circonstance sur laquelle n'ont pas assez réfléchi ceux qui veulent que le divin vieillard ait tout tiré de son propre fonds. Les anciens avaient une manière de voir bien différente à cet égard : Andréas, dans son livre sur l'Origine de la Médecine (1), dit qu'Hippocrate mit le feu à la bibliothèque de Cnide dans le but sans doute de mieux cacher ses larcins; Varron pense qu'il copia les tables votives du temple de Cos, et qu'après l'incendie de ce temple il établit la médecine appelée clinique (2). Strabon ajoute que, de ces mêmes

fois, ainsi que Galien qui ajoute même qu'on a inséré parmi les œuvres d'Hippocrate des ouvrages d'Euryphon, qui n'étaient pas indignes d'y prendre place : «*Non procul ab arte Hippocratica absunt ea, quæ Euryphontis esse videntur, feruntur inter Hippocratica scripta*». (De Respir. difficult., lib. III, pag. 291, tom 7, ed. Chartier).

(1) Soranus, in vit. Hipp., pag. 1, ed. Chartier.

(2) « *Is quum fuisset mos liberatos morbis scribere in templo ejus dei (Æsculapiæ) quid auxiliatum esset, ut posteà similitudo proficeret, exscripisse ea traditur Hippocrates, atque (ut Varro apud nos credit), templo cremato, instituisse medicinam hanc, quæ clinice vocatur* ».

(Hist. Nat., lib. XXIX, cap. 2, pag. 186, tom. 8, ed. Lemaire.)

tables votives, il tira ce qu'il écrivit touchant le régime (1) ; Tzetzès affirme, d'un autre côté, que bibliothécaire de l'école de Cos, il compulsa les livres des anciens médecins, et qu'après en avoir fait son profit, il les fit brûler ainsi que toute la bibliothèque (2). Quoiqu'il en soit de ces diverses inculpations, toujours est-il qu'il passait pour constant dans l'antiquité qu'Hippocrate avait profité des travaux de ses prédécesseurs. Voudrait-on aujourd'hui soutenir le contraire? Nous démontrerons à la fin de ce livre que les emprunts qu'il fit à ses devanciers sont très nombreux ; et les exemples que nous en rapporterons, tirés *des Prénotions de Cos,* ouvrage antérieur à Hippocrate, et que le temps a respecté, seront si évidents que nous ne craignons aucun démenti à cet égard.

Mais n'anticipons pas sur les faits. Examinons d'abord quel était l'état de la médecine dans ces établissements, connus sous le nom de gymnases. Cette source de notions médicales n'est pas à dédaigner, surtout pour celui qui recueille avec soin toutes les richesses que l'art de guérir pos-

(1) « *Narrant Hippocratem maximè è dedicatis ibì (Coi) curationibus exercuisse ea quæ ad victûs rationem spectant* ».

(Geograph., lib. XIV, pag. 972. A.)

(2) « *In Coo autem librorum custos designatus Hippocrates*
*Antiquos medicorum excussit libros,*
*Et librorum armentarium....* »

(Hist. Chilias 7, 155, pag. 389, Poetæ græci veteres, etc., Coloniæ Allobrog., 1614).

sédait avant Hippocrate. Dans le principe, les gymnases furent institués pour donner aux corps plus de force et d'agilité, et les rendre plus propres aux combats et à endurer les fatigues de la guerre (1). Outre les différents exercices auxquels on se livrait dans les palestres, on y ordonnait des frictions, des bains, des onctions, etc.; la diète y devint l'objet d'une étude spéciale : on s'appliqua à connaître l'influence des aliments sur la santé, suivant l'âge, le tempérament, les saisons et les maladies (2). La diététique dut donc acquérir alors un grand développement. Iccos de Tarente paraît être celui qui se livra à cette étude avec le plus de soin et d'application. Il reconnut un des premiers la nécessité de joindre la tempérance à l'exercice. Lui-même devint si fameux par sa sobriété qu'elle passa en proverbe : on disait un repas d'Iccos pour signifier un repas frugal. Platon nous apprend que dans la vue de remporter la victoire aux jeux olympiques et aux autres jeux, il s'appliqua tellement à son art et fit de tels progrès dans la force et la tempérance, que durant tout le temps de ses exercices il ne toucha à aucune fille, ni à aucun garçon (3).

(1) Plato, De Legibus, lib. I, pag. 568, ed. M. Ficin, Lugduni, 1590.

(2) Le Clerc, Hist. de la Méd., pag. 107, La Haye, 1729.

(3) Les Lois, tom. 8, pag. 119, trad. de Cousin. — Conf. Ælian. Variæ Hist., lib. XI, cap. 3.

C'est ici le lieu de parler plus au long d'Hérodicos de Sélybrie, autre médecin gymnasiarque, dont nous avons eu déjà plus d'une fois occasion de nous occuper. Il dirigeait, comme Iccos, mais un peu plus tard que lui (1), une Académie à Athènes, où la jeunesse venait s'exercer. Comme il était d'une santé très frêle, ayant remarqué que les jeunes gens qui se livraient à la gymnastique sous sa direction, avaient acquis beaucoup de force, il s'imagina en acquérir également par des exercices réglés et un régime bien ordonné. Il fit donc sur lui-même l'application de sa méthode, et réussit si bien qu'il atteignit un âge assez avancé, quoiqu'il fût atteint d'une maladie regardée comme mortelle (2). Platon lui en fait un reproche (3). On trouvera singulier, dit Mackenzie (4), d'entendre ce philosophe condamner Hérodicos d'avoir prolongé les jours d'une multitude de personnes délicates et infirmes; mais on doit savoir, fait-il observer, que dans l'idée d'une république, au bien de laquelle tous les membres doivent contribuer, il croyait plus avantageux au public, de laisser mourir les personnes dont la santé était chancelante, que de les conserver. Laissons

(1) Protagoras, pag. 196, ed. M. Ficin, Lugduni, 1590.

(2) Plutarque, De Sera Numinis vindicta.

(3) De Republ., lib. III, pag. 440, ed. M. Ficin, Lugduni, 1590.

(4) Hist. de la Santé, pag. 71.

parler Platon lui-même : « Hérodicos, dit-il, était à la tête d'une Académie où il enseignait à la jeunesse divers exercices; et quoique très valétudinaire, il vint à bout d'associer si utilement l'exercice aux autres précautions de la médecine, que malgré sa constitution cacochyme, il ne succomba point à ses maux, mais traîna plusieurs années une vie toujours mourante jusqu'à la vieillesse, et *rendit ce mauvais service à plusieurs personnes aussi infirmes que lui* ».

Telles sont les paroles de Platon; elles nous fournissent un renseignement précieux : elles nous apprennent non seulement qu'Hérodicos s'était guéri lui-même d'une maladie presque incurable, mais encore qu'il rendit la santé à une multitude de malades aussi profondément attaqués que lui. Que Platon appelle cela un mauvais service : dans la forme idéale d'une république où les hommes languissants devaient être un véritable fardeau à eux-mêmes et aux autres, on le conçoit; mais il n'en est pas moins vrai que cette quantité de cures difficiles et heureuses dépose hautement en faveur de celui qui sut les opérer.

Il est croyable cependant que la gymnastique, avec tous ses préceptes hygiéniques, était plus propre à guérir les maladies chroniques que les maladies aiguës. L'auteur du sixième livre des *Épidémies* nous dit positivement qu'Hérodicos fit

une application malheureuse de sa méthode au traitement des affections fébriles (1). Cette censure de la pratique du médecin gymnasiarque, que l'on doit croire fondée, nous donne à penser que les cures nombreuses dont parle Platon regardaient particulièrement les maladies chroniques.

L'auteur du livre second des *Prorrhétiques* nous apprend que les directeurs des gymnases se flattaient de connaître chez les athlètes et chez ceux qui venaient s'y faire traiter, s'ils suivaient exactement les ordonnances qu'ils leur avaient prescrites; par exemple, s'ils mangeaient et buvaient plus qu'il ne leur avait été ordonné; s'ils négligeaient la promenade, et s'ils se livraient aux plaisirs de l'amour. Les médecins gymnasiarques, ajoute l'auteur en question, assuraient que rien de tout cela ne pouvait leur rester caché, quelque légère que fût la faute commise (2). En admettant que cela fût vrai, ils auraient surpassé en certitude nos médecins actuels; car je doute fort qu'aucun puisse prétendre à une telle précision. Au reste, cette prétention nous annonce combien ils étaient attentifs à surveiller le moindre écart dans le régime prescrit.

Tels sont les principaux renseignements, fournis par l'antiquité, sur la gymnastique médicale.

(1) Hipp. opera omnia, pag. 1176, ed. Foës, Genevæ, 1657.
(2) Idem, pag. 83.

Toutefois, nous savons de plus qu'on y traitait les plaies, les ulcères, les luxations et les fractures. Sprengel, appuyé sur plusieurs passages de Platon, nous apprend encore qu'il y avait dans chaque gymnase trois ordres de médecins, savoir : un directeur, appelé *gymnasiarque*, un sous-directeur ou *gymnaste*, et des subalternes, nommés *iatraliptes*. Ces derniers étaient au service des deux autres et exécutaient leurs ordonnances (1).

Par tout ce qui a été mis jusqu'ici sous les yeux du lecteur, on a dû se convaincre que de grands travaux avaient été entrepris en médecine, et que cette science possédait en Grèce de nombreuses richesses à l'époque que nous explorons, c'est-à-dire au moment où Hippocrate parut. Voyons maintenant en quel temps florissait le médecin de Cos. Dire qu'il vivait sous le beau siècle de Périclès, c'est faire connaître de suite qu'il vécut dans un siècle de lumières. L'invasion des Perses dans la Grèce en troubla précédemment les paisibles travaux, et comprima un instant l'élan du génie; mais le combat des Thermopyles, les victoires de Marathon, de Salamine et de Platée, en élevant le courage des Grecs, donnèrent à leur esprit cet essor sublime qui devait bientôt enfanter des prodiges. Déjà, les sciences et les arts avaient fait de grands progrès, et cependant cet âge n'était encore que le précurseur des beaux siècles

(1) Hist. de la Méd., tom. 1er, pag. 274.

d'Athènes : les germes qu'il renfermait dans son sein, fécondés par la méditation et l'étude, étaient au moment d'éclore. Périclès parut, et, en leur donnant l'impulsion, fit naître cette foule de merveilles qui immortalisèrent son siècle, et que la postérité contemple avec admiration.

Sans compter Gorgias, Hippias d'Élis, Prodicus de Céos, Protagoras, sophistes fameux, mais éloquents, qui, en élevant des doutes sur tout, rendirent du moins l'important service de montrer que la route suivie jusqu'alors ne conduisait qu'à des hypothèses stériles, Démocrite, par sa méthode expérimentale, Socrate, par sa morale sublime,. brillaient alors au premier rang dans le vaste champ de la philosophie, entourés de disciples et de rivaux qui partageaient leur gloire; Hippocrate de Chio, Méton, étendaient le domaine des sciences exactes par des découvertes nombreuses et importantes; Sophocle, Euripide, Aristophane, enrichissaient le théâtre de pièces où l'on remarquait à la fois le pathétique des passions, l'harmonie du style et la magie des décorations (1); Hérodote, Thucy-

(1) J'emprunte les citations suivantes à Barthelemy, parce que j'ai trouvé des personnes *éclairées* qui ne voulaient pas croire que la magie des décorations datât du théâtre grec.

« Les décorations dont la scène grecque était embellie étaient extrêmement variées. Suivant la nature du sujet, le théâtre offrait aux yeux des spectateurs des bocages, des montagnes, des grottes et des paysages de toute espèce. On y voyait tantôt une campagne riante, tantôt

dide, portaient l'histoire à la perfection, l'un par ses peintures brillantes, l'autre par sa noble simplicité ; Parrhasius et Xeuxis, Phidias et Alcamène, décoraient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Enfin la Grèce,

une solitude affreuse, le rivage de la mer entouré de roches escarpées et de grottes profondes, des tentes dressées auprès d'une ville assiégée et auprès d'un port couvert de vaisseaux. Ici un palais magnifique, là un temple, d'autres fois une place où des maisons étaient représentées, entre lesquelles s'ouvraient des rues ».

« Le merveilleux ajoutait encore à l'attrait du spectacle. C'était un dieu qui descendait dans une machine ; c'était l'ombre de Polydore qui perçait le sein de la terre pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle était menacée ; c'était celle d'Achille, qui, s'élançant du fond d'un tombeau, apparaissait à l'assemblée des Grecs, et leur ordonnait de sacrifier Polyxène, fille de Priam ; c'était Hélène qui montait vers la voûte céleste, où, transformée en constellation, elle deviendra un signe favorable aux matelots ; c'était Médée qui traversait les airs sur un char attelé de serpents, etc., etc.... »

« Ce fut Eschyle qui déploya le premier toutes les ressources de la représentation théâtrale ; il conçut l'heureuse idée de transporter sous les yeux du spectateur le temps et le lieu de la scène : l'illusion devint alors une réalité. Il obtint un théâtre pourvu de machines et embelli de décorations ; il y fit retentir le son de la trompette ; on vit l'encens brûler sur les autels, les ombres sortir du tombeau, et les Furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ces pièces, ces divinités infernales parurent pour la première fois avec des masques où la pâleur était empreinte, des torches à la main et des serpents entrelacés dans les cheveux, suivies d'un nombreux cortège de spectres horribles. On dit qu'à leur aspect et à leurs rugissements, l'effroi s'empara de toute l'assemblée ; que les femmes se délivrèrent de leur fruit avant terme et que des enfants moururent de frayeur ».

(Voyag. du jeune Anach., chap. 69 et 70).

remplie de chefs-d'œuvre de toute espèce, renfermant en elle-même plus de génies que jamais nation n'en posséda, était au faîte de la grandeur et de la prospérité. Qu'y a-t-il donc d'étonnant que la médecine ait suivi les élans de cet essor sublime qui produisit tant de merveilles?

Pour nous, si quelque chose eût pu nous surprendre dans cette circonstance, c'eût été de voir l'art de guérir rester stationnaire au milieu de ce grand mouvement scientifique; et bien loin d'être surpris des progrès qu'il fit alors, nous ne voyons en cela qu'une suite nécessaire de la marche progressive de la civilisation.

Ainsi, la médecine suivait l'impulsion générale, qui portait en Grèce les arts et les sciences à la perfection. Il eût été en effet assez étrange qu'un art, qui nous touche de si près, n'eût reçu alors aucun développement; mais loin de rester étranger au perfectionnement que les connaissances humaines acquirent à cette époque, tout nous porte à croire au contraire que les grands hommes qui s'y livrèrent l'enrichirent d'une multitude de découvertes, et agrandirent ainsi successivement son domaine. Des opérations difficiles, comme l'opération de la pierre, la perforation du crâne, celle de la poitrine, vulgairement connues et pratiquées du temps d'Hippocrate, attestent assez, qu'avant lui, l'art de guérir avait fait des progrès réels et incontestables.

« Pour quelle raison voudrait-on croire le contraire, lit-on dans James (1), lorsque nous voyons dans les historiens qu'il était alors divisé en plusieurs sectes, qu'on en avait traité dans un grand nombre d'écrits, et qu'il savait emprunter des autres sciences les secours dont il avait besoin? » — « Si la médecine n'eût pas déjà fait des progrès considérables, ajoute Éloy, lorsqu'Hippocrate parut, cet homme, tout habile qu'il était, n'aurait jamais eu assez d'expérience pour en déduire les règles que nous avons de lui (2). » N'est-ce pas d'ailleurs une chose vraiment remarquable que les auteurs qui vivaient vers le temps d'Hippocrate parlent de la médecine, non comme d'un art nouveau et qui vient de subir une grande révolution, mais comme d'un art ancien et dont les règles sont fixées depuis long-temps? Lisez surtout, pour vous en convaincre, Xénophon, Platon et Aristote, vous y trouverez la preuve de ce que nous venons d'avancer. Xénophon fait même entendre que les jeunes médecins, avant de s'établir sur le territoire d'Athènes et probablement dans toute autre ville de la Grèce, étaient obligés d'en demander la permission au magistrat dans un discours public où ils expliquaient la manière dont ils avaient pratiqué jusqu'alors, et

(1) Dict. universel de Méd. Discours hist., tom. 1er, pag. 43.

(2) Dict. hist. de la Méd., tom. 2, pag. 161, artic. Esculape.

indiquaient quel avait été leur maître (1). Suivant Aristote, les médecins ne devaient compte de leur conduite qu'à leurs collègues (2); ce qui ferait présumer qu'il existait un collége de médecins à Athènes. C'est ce même collége qui était probablement chargé de l'examen des candidats qui avaient l'intention de se fixer dans cette ville. De pareilles institutions supposent l'existence d'une législation médicale, et indiquent évidemment les progrès de l'art de guérir à cette époque. D'ailleurs Hippocrate ne dit-il pas lui-même : *La vie est courte, l'art long, l'expérience trompeuse, le jugement difficile*. Rien assurément n'annonce dans ce langage la ridicule prétention d'avoir tout vu dans les maladies. Bordeu avait fort bien remarqué à ce sujet que la Grèce, tout enorgueillie qu'elle devait être d'avoir produit Hippocrate, ne devait cependant pas oublier qu'il ne naquit qu'environ cinq cents ans avant l'ère chrétienne, et que, *plusieurs siècles avant lui*, il y avait eu des médecins, même dans sa famille (3).

Hippocrate entra donc dans la carrière médicale sous les auspices les plus favorables. La médecine était devenue un art populaire, et déjà plusieurs médecins, par leurs écrits, en avaient rendu les principes publics. L'école d'Italie,

(1) De Fact. et Dict. memorab. Socrat., lib. IV, cap. 2.

(2) Politiq., trad. de Thurot, pag. 188.

(3) Recherc. sur l'Hist. de la Médecine, tom. 2, pag. 553.

comme nous l'avons dit, opéra cette heureuse réforme, en forçant l'art de guérir de sortir des sanctuaires où les prêtres d'Esculape le tenaient renfermé. L'école de Cnide, de l'aveu même d'Hippocrate, avait, pour ainsi dire, porté à la perfection la description des phènomènes morbides, et indiqué des remèdes convenables à chaque maladie (1); et celle de Cos, en cultivant avec ardeur la science du pronostic, préparait d'abondants matériaux à Hippocrate. D'un autre côté, issu d'une famille qui, de père en fils, durant dix-sept générations, n'avait cessé d'exercer l'art de guérir, Hippocrate en suça les principes avec le lait maternel, et trouva autour de son berceau tous les moyens de s'instruire. En effet, son père Héraclite soigna l'éducation de sa jeunesse; mais Hippocrate ne s'en tint pas à cette première culture. Des maîtres célèbres dans tous les genres illustraient la Grèce : ce fut d'eux qu'il reçut des leçons. Il fut disciple d'Hérodicos, qui avait eu l'heureuse idée d'appliquer la gymnastique à la médecine (2). Il étudia l'éloquence sous le rhéteur Gorgias, et la philosophie sous Démocrite (3). Ce dernier surtout, aussi habile

(1) Voyez ci-dessus, page 133, note 1, vers la fin.

(2) *Miscens gymnasticam medicinæ* (Plato, de Repub., pag. 440, ed. M. Ficin, Lugduni, 1590).

(3) « *Quem*, dit Tzetzès, *pater Heraclitas quæ medicorum sunt docet*,
» *Quemque ex Selybria Herodicos....*
» *Gorgias Leontinus verò artem rhetorum*,
» *Philosophiam post ipsos Democritus ille* ».
(Hist. Chilias 8, pag. 137).

médecin que grand philosophe, soit que réellement Hippocrate ait étudié sous lui, soit, ce qui est plus probable, qu'il n'ait fait que jouir de ses doctes entretiens, dut lui être d'un grand secours, car les connaissances qu'il possédait, étaient, ainsi que nous l'avons vu, très étendues et extrêmement variées.

Après avoir étudié sous ces différents maîtres, Hippocrate, pour augmenter ses connaissances, entreprit, à l'exemple des philosophes de son temps, plusieurs voyages; il parcourut une grande partie de la Grèce et la plupart des îles de l'archipel, et il paraît même qu'il remonta du côté du nord jusqu'au pays habité par les Scythes nomades; il visita dans ses courses l'école de Cnide où il trouva d'abondants matériaux dont il sut habilement tirer parti (1). Suivant Érotien, il voyagea aussi en Afrique (2) : alla-t-il alors en Égypte s'enrichir des découvertes des *Pastophores?* Mercuriali laisse la question indécise; mais il lui paraît probable qu'il a beaucoup emprunté aux prêtres de cette nation : *An Hippocrates, qui discendæ medicinæ gratia Delum, Libyam et Scythiam peragravit, AEgyptum quoque inviserit, non liquidò mihi constat; attamen ab AEgyptiis eum multa mutuasse facilè credo* (3). Au reste, ce qui donnerait du poids à

(1) Schulze, Hist med., pag. 147 et 149.
(2) Gloss. Hipp., pag. 126, tom. 2, ed. Chartier.
(3) Var. Lect., lib. II, pag. 128.

cette conjecture, c'est qu'un voyage en Égypte était, du temps d'Hippocrate, le pélerinage obligé de presque tous les savants de la Grèce, comme on a vu plus tard plusieurs Romains, avides de lumières, aller les chercher à Athènes, cette métropole des arts et des sciences.

Ainsi, Hippocrate, né dans un siècle très éclairé, et, pour ainsi dire, entre les bras de la médecine, doué par la nature d'un génie profond et observateur, possédant en outre au suprême degré la faculté de transformer le résultat des faits en axiômes, assez heureux pour trouver un riche héritage, je veux dire un corps de doctrine tout formé, déduit de l'cxpérience et recueilli par ses ancêtres; enrichi d'ailleurs d'une multitude d'observations faites par ses prédécesseurs et par lui-même pendant ses longs voyages; enfin venu, après avoir reçu l'éducation la plus soignée, dans un moment où la médecine venait de recevoir de grands développements, et où les ouvrages sur cette science étaient très nombreux, Hippocrate, dis-je, aidé de tant de circonstances favorables, devait nécessairement faire avancer la médecine. Mais vouloir qu'il ait tout observé et tout créé lui-même, nous le répétons, cette supposition passe toute vraisemblance : « Un génie d'homme, dit Creuzer (1), ne s'est point rencontré jusqu'ici qui n'ait puisé qu'en soi »;

(1) Symbolique, tom. 2, 1re partie, pag. 149, trad. franç.

pourquoi faire d'Hippocrate une exception à cette règle générale? Mais, loin d'être une exception, tout nous prouve au contraire qu'il a fait des emprunts considérables aux médecins qui l'avaient précédé. « *Num quid putas Hippocratem*, fait observer Cardan, *ad tantam pervenisse sapientiam, quin revolverit omnia, vel saltem potiora volumina antiquorum non solùm in medicina, sed et geometria et philosophia suorum temporum* (1)? » Écoutons encore Dujardin sur ce sujet : Il est naturel de penser, dit-il, qu'Hippocrate a profité des connaissances de ses contemporains, et plus encore des mémoires de sa famille, qui, *depuis huit siècles*, conservait la plus pure tradition de la science médicale. En effet, ajoute-t-il, on voit partout qu'en matière de philosophie il suit communément les traces des philosophes qui l'ont précédé ; d'où l'on peut inférer que s'il nous restait des vestiges de la doctrine de ses prédécesseurs, on les trouverait de même dans ses nombreux écrits (2). » Ainsi, Dujardin pense absolument comme nous là-dessus, avec cette différence néanmoins que ce qu'il avance ici comme une simple conjecture, nous ne craignons pas maintenant de le donner pour une vérité démontrée. Mais, afin de mettre la chose dans tout son jour, nous allons récapituler ce qui a été dit de plus important dans ce livre.

(1) De Utilitate ex adv. capiend., lib. II, pag. 176.

(2) Hist. de la Chirurg., tom. 1er, pag. 160.

Ce tableau sommaire, mis sous les yeux du lecteur, lui fera voir de nouveau si l'on a eu raison d'avancer que le vieillard de Cos a *le premier* revêtu la médecine d'une forme scientifique.

1° La médecine existait comme science en Égypte dès la plus haute antiquité.

2° Elle a passé au même titre en Grèce, d'abord par Mélampus, Chiron et Esculape, la souche des Asclépiades; ensuite, par Pythagore et Démocrite.

3° La première forme sous laquelle elle s'est montrée chez les Grecs était toute sacerdotale, ce qu'elle tenait des Égyptiens. En effet, tout portait le même cachet en Grèce comme en Égypte, cérémonies et symboles. De plus, à Canope et dans le temple de Vulcain à Memphis, comme à Cos, à Cnide, à Épidaure, etc., on enregistrait les cures qui s'y opéraient, ainsi que les moyens curatifs dont on s'était servi; tout cela indique une origine commune.

4° La médecine, cultivée dans les temples par les Asclépiades à l'instar des prêtres égyptiens, n'était pas *toute* un instrument de prestiges, ainsi que paraît le croire Sprengel. Ces temples, ouverts aux infirmités humaines, nous ont semblé comme des hôpitaux où l'on trouvait des secours qui, bien que mêlés de pratiques superstitieuses, n'en étaient pas moins le plus souvent utiles, et où l'art de guérir dut nécessairement s'enrichir de plusieurs découvertes.

5° Ce fut surtout dans les écoles fondées dans quelques-uns de ces temples, écoles qui étaient un véritable progrès, que la médecine marcha le plus vîte vers la perfection. Quoique les documents nous manquent sur l'école de Rhodes, nous savons d'une manière certaine qu'à Cos on donnait la préférence au pronostic qui y fut cultivé d'une manière toute spéciale et avec succès, ainsi que le montrent les *Prénotions*, et qu'à Cnide, au contraire, on cherchait à connaître la nature des maladies et leurs diverses espèces. Nous savons de plus que la théorie, adoptée par Hippocrate, était déjà suivie par les Asclépiades de Cos, ses ancêtres.

6° Les Pythagoriciens ont enlevé à la médecine sa forme sacerdotale pour lui en donner une toute civique; dès-lors elle fut libre et devint populaire. Cet immense service dont la gloire revient à l'école d'Italie, fut suivi de grands progrès auxquels Pythagore et ses disciples contribuèrent par leurs écrits.

7° Par suite de cette révolution, plusieurs philosophes grecs s'associent au mouvement progressif qui, en affranchissant la médecine des entraves théocratiques, la livre désormais à l'esprit de recherche et au conflit des opinions. Les théories se multiplient, les unes extravagantes, les autres plus sensées; la jeune imagination des Grecs se donne pleine carrière dans le champ

libre de la spéculation; quelques vérités se mêlent à quantité d'erreurs, et, après avoir longtemps balbutié dans les langes de l'enfance, la science grandit peu-à-peu, s'épure enfin et produit cette multitude de livres dont Socrate a parlé, et qui, à en juger par les titres que nous avons fait connaître, pag. 239 et suiv., ne peuvent qu'inspirer des regrets sur leur perte.

8° Vint le beau siècle de Périclès où les beaux-arts, les lettres et la philosophie atteignirent un degré de perfection que les âges suivants n'ont pu surpasser. C'est au milieu de ce grand mouvement scientifique qu'apparaît Hippocrate, précédé de médecins qui lui avaient ouvert la carrière et aplani la route, et entouré d'une foule de rivaux qui tous marchaient à la conquête des vérités médicales. Parmi les chefs éminents de cette troupe savante, on a cru pendant longtemps qu'Hippocrate tenait le premier rang; mais sa gloire a bien pâli depuis qu'on a porté un œil scrutateur sur sa vie ainsi que sur l'état de la médecine avant lui, et surtout depuis qu'on a su mieux apprécier sa doctrine, et faire pénétrer les lumières de la critique dans le cahos des œuvres qui portent son nom. En le dépouillant de tout ce qu'on lui a prêté d'hétérogène, et en le réduisant à lui-même, de géant qu'il était il est devenu un homme ordinaire. Ainsi sont tombés peu-à-peu les nombreux fleurons de sa couronne.

9° Enfin, pour nous résumer plus sommairement encore, nous dirons que ce livre montre combien est erronée l'opinion de ceux qui regardent Hippocrate comme le créateur de la médecine grecque; que cette science, au contraire, était constituée et en voie de progrès lors de son avénement dans le monde; que le public médical était nombreux ainsi que les ouvrages écrits sur cet art; que sa théorie n'a rien de nouveau, composée qu'elle est de parcelles empruntées à des écoles qui existaient avant lui : à celle de Cos reviennent les idées de crudité, de coction et de crise; à celle de Pythagore, l'influence des nombres sur le cours des maladies; à Héraclite, la *nature* médicatrice (1); et quant au pronostic où il a excellé, cette partie de la science médicale était cultivée avec un grand succès par ses ancêtres, ainsi que le prouvent les *Coaques* et comme le prouverait sans doute le livre écrit par Démocrite sur cette matière. Hippocrate n'a donc rien innové en pathologie; dès-lors il doit cesser d'être regardé comme un génie créateur, mais bien comme un esprit judicieux qui a su habilement mettre à profit les travaux que lui avaient légués ses prédécesseurs. Pour donner à cette conclusion toute l'évidence possible, nous allons mettre en parallèle plusieurs sentences des *Prénotions de Cos*, avec de pareilles maximes extraites

(1) Voyez notre troisième livre où nous développerons cette idée.

de son traité du *Pronostic*, livre qui lui a été unanimement attribué. En y jetant les yeux, on ne pourra s'empêcher de reconnaître que les unes ont servi de modèles aux autres.

| PRÉNOTIONS DE COS (1). | PRONOSTICS. SECTION PREMIÈRE, 6, 7, 8. |
|---|---|
| | La mort est proche quand le nez est effilé, quand les yeux sont creux, les tempes affaissées et aplaties, les oreilles froides et retirées en arrière; quand en outre la peau du front est dure, tendue à l'excès, et d'une sécheresse extrême; quand tout le visage enfin est d'une pâleur verdâtre ou d'un brun noirâtre, livide ou plombé. |
| Pag. 111 et suiv. La décomposition de la face est un signe mortel, à moins qu'elle ne provienne ou d'un cours de ventre, d'une diète très sévère ou d'insom- | Si le visage étant tel les trois premiers jours de la maladie, le concours des autres signes ne suffit pas pour déterminer votre jugement; |

(1) J'indique ici les Prénotions de Cos de Duret, éd. de Chroüet; quant aux Pronostics, je me sers de la traduction de Bosquillon.

PRÉNOTIONS DE COS.

—

nies. Dans ce cas, le visage reprendra son état ordinaire de santé dans les vingt-quatre heures. Autrement, la mort est proche, quand on a les yeux creux, le nez pointu, les tempes rétrécies, les oreilles froides et retirées, la peau de la face sèche, de couleur verdâtre, les paupières et les lèvres livides.

PRONOSTICS.

—

interrogez le malade : demandez-lui s'il n'est pas épuisé par des veilles excessives; s'il n'a pas souffert depuis long-temps de la faim. S'il convient s'être trouvé dans quelqu'une de ces circonstances, on doit juger le danger moins grand. Ces altérations du visage se dissipent en vingt-quatre heures quand elles sont l'effet des causes de ce genre; mais si le malade assure qu'aucune n'a eu lieu, et si sa physionomie ne reprend pas son air ordinaire de santé dans l'espace de temps que nous venons d'indiquer, on ne peut douter que la mort n'approche.

L'état convulsif, la contraction, ainsi que la pâleur ou la lividité des paupières, des lèvres et

| PRÉNOTIONS DE COS. | PRONOSTICS. |
| --- | --- |
| | du nez, sont les avant-coureurs d'une mort prochaine. Il en est de même des lèvres flasques, pendantes, froides et blanches. |
| | MÊME SECTION, 12 et 13. |
| Pag. 381. La position la meilleure, quand on est alité, doit être telle que chez les personnes en santé. | Quand le médecin arrive chez un malade, sans être attendu, il est avantageux qu'il le trouve couché sur le côté droit ou gauche, les bras, le cou et les extrémités inférieures légèrement fléchis, et le reste du corps situé de manière qu'aucune partie ne paraisse gênée. Telle est, en général, la situation que prennent, étant couchés, ceux qui jouissent d'une bonne santé. Plus les malades en approchent, plus on doit être rassuré sur leur sort. |

| PRÉNOTIONS DE COS. | PRONOSTICS. |
|---|---|
| Pag. 381 et suiv. Le coucher en supination ou sur le dos, les jambes étendues, n'est pas de bon augure. | MÊME SECTION, 14. Il est moins avantageux de trouver le malade couché sur le dos, avec les bras, le cou et les extrémités inférieures très tendues. |
| Si le malade glisse, et tombe au pied du lit, il y a encore plus de danger. | MÊME SECTION, 15. Le danger est plus grand, quand il coule comme une masse au bas de son lit. |
| Pag. 384. Si les pieds et les mains sont toujours découverts, quoiqu'ils ne paraissent pas chauds, cela est mauvais et dénote des anxiétés. | MÊME SECTION, 16. Il n'est pas moins fâcheux de trouver le malade les pieds et les bras nus, le cou et les jambes écartés çà et là hors du lit, lorsque ces parties ne sont pas excessivement chaudes : c'est un signe d'une grande anxiété. |

## PRÉNOTIONS DE COS.

Pag. 383.

Le coucher sur le ventre, quand on n'en a pas l'habitude, est un signe de léger délire ou de quelque douleur abdominale.

Pag. 115 et suiv.

Si les yeux paraissaient couverts d'un nuage, ou si le blanc est rouge, livide, rempli de veines noirâtres, cela n'est pas de bon augure.

Il n'est pas bon non plus que les yeux fuient la lumière, larmoient involontairement ou soient renversés, ni que l'un paraisse plus petit que l'autre.

Il est également mauvais de les voir très agi-

## PRONOSTICS.

MÊME SECTION,

17.

Tout malade qui dort couché sur le bas-ventre, sans en avoir contracté l'habitude dans l'état de santé, est menacé de délire ou d'inflammation de quelqu'un des viscères du bas-ventre.

MÊME SECTION,

18.

Aux approches de la mort, les yeux ne peuvent plus supporter la lumière; il coule des larmes involontaires; ils sont dans un état convulsif; l'un devient plus petit que l'autre : le blanc en est rouge; on y aperçoit de petites veines livides ou noires; le tour de la cornée transparente est couvert d'une humeur sale et gluante : le globe est dans une agitation

| PRÉNOTIONS DE COS. | PRONOSTICS. |
| --- | --- |
| tés, d'y remarquer de la chassie ou une petite concrétion blanchâtre sur la pupille ; ou si le blanc paraît prendre plus de dimension, et le noir moins, de sorte qu'il soit en partie caché sous la paupière supérieure. | continuelle ; il sort hors de la tête, ou il est très enfoncé dans l'orbite ; la cornée est ternie et privée de son éclat. |
| Pag. 135. | MÊME SECTION, 24. |
| La respiration petite et fréquente indique des douleurs et l'inflammation des parties essentielles. Celle qui est rare et grande annonce le délire ou des convulsions. | La respiration fréquente est l'indice d'un embarras extrême ou d'une inflammation des parties situées au-dessus du diaphragme. La respiration grande, et qui se fait à de longs intervalles, menace de délire. |
| Pag. 98. | SECTION TROISIÈME, 13, 14 et 15. |
| Une douleur très intense d'oreille avec fièvre aiguë et quelqu'autre signe fâcheux, fait périr les jeunes gens le septième jour ou même plus | Les vives douleurs d'oreille avec fièvre continue et violente, sont un signe terrible ; elles menacent de délire et de mort. Comme le cas est |

PRÉNOTIONS DE COS.

—

tôt dans le délire, à moins qu'il ne survienne quelque signe favorable, ou que le pus ne coule abondamment de l'oreille, ou le sang du nez. Chez les vieillards ce terme est beaucoup plus long et bien moins redoutable, parce qu'ils sont rarement sujets à la suppuration et au délire. Mais les rechutes sont plus fréquentes, et communément mortelles.

PRONOSTICS.

—

plein de danger, il faut avoir ici une attention particulière à tous les autres signes depuis le premier jour. Les jeunes gens meurent le septième, les vieillards beaucoup plus tard; car chez ceux-ci la fièvre et le délire sont moins funestes, et la suppuration des oreilles a le temps de s'établir. Ce sont les rechutes qui en tuent le plus grand nombre. Les jeunes meurent avant que la suppuration se fasse; mais s'il leur coule de l'oreille un pus blanc, il y a espérance qu'ils échapperont, pourvu qu'il s'y joigne quelqu'autre bon signe.

PRÉNOTIONS DE COS.

Pag. 152 et suiv.

Les tumeurs douloureuses, avec dureté des

PRONOSTICS.

SECTION PREMIÈRE,

29, 30 et 31.

Les tumeurs dures et douloureuses qui s'éten-

PRÉNOTIONS DE COS.

—

hypocondres, sont un symptôme des plus pernicieux, surtout si elles occupent toute la région des hypocondres. Mais si elles n'affectent qu'un côté, il y a moins de danger pour le gauche.

De semblables tumeurs, dans le commencement de la maladie, annnoncent une mort prochaine. Si elles paraissent le vingtième jour, tandis que la fièvre est continue, il en résulte la suppuration.

Pag. 154.

L'hémorrhagie du nez, qui arrive surtout dans la première période du mal, est très utile ; on doit s'y attendre particulièrement lorsqu'il y a de fortes douleurs de tête et trouble de la vue, surtout chez les sujets

PRONOSTICS.

—

dent sur les deux hypocondres sont des plus funestes. On doit moins redouter celles qui sont bornées à un côté, surtout au côté gauche.

Ces tumeurs, quand elles paraissent au commencement d'une maladie, présagent uue mort prochaine.

Si la fièvre subsite plus de vingt jours sans que la tumeur disparaisse, on doit s'attendre à la suppuration.

MÊME SECTION,

32.

L'hémorrhagie du nez, quand elle survient dans le cours de la première semaine, est fort utile dans ces sortes de tumeurs. On demandera en conséquence au malade s'il ressent de vives douleurs de tête, ou si

PRÉNOTIONS DE COS.

—

qui n'ont pas encore trente ans révolus; mais moins, quand on est plus âgé.

Pag. 218 et suiv.

L'angine qui ne fait rien paraître dans la gorge ni au cou, et qui est avec difficulté de respirer, donne la mort le jour de son invasion ou le troisième.

Celle qui est accompagnée d'enflure et de rougeur au cou est à peu près aussi dangereuse; mais elle accorde un peu plus de temps.

PRONOSTICS.

—

la vue se trouble; car ces symptômes indiquent que le sang se porte vers la tête.

SECTION TROISIÈME, 17, 18, 19 et 20.

Les esquinancies sont des maladies terribles; elles donnent très promptement la mort lorsqu'on n'aperçoit aucune tumeur sensible, ni dans l'arrière-bouche, ni à l'extérieur; elles causent une anxiété insupportable qui oblige le malade de respirer sur son séant: et il périt suffoqué le premier, le second, le troisième ou le quatrième jour.

Les esquinancies qui produisent une anxiété aussi forte que celle dont je viens de parler, avec gonflement et rougeur dans l'arrière-bouche,

PRÉNOTIONS DE COS.

—

Lorsque la rougeur s'étend en même temps à la gorge, au cou et à la poitrine, la maladie est encore plus longue à se juger; mais on échappe, pourvu que la rougeur ne rentre pas.

Si elle disparaît, et que la matière ne se rassemble pas en un abcès externe, si le pus n'est pas expectoré facilement et sans douleur les jours critiques, la mort est imminente : peut-être y aura-t-il un empyème.

PRONOSTICS.

—

sont pareillement mortelles ; mais elles se prolongent un peu plus, lorsque la tumeur inflammatoire prend un accroissement considérable.

Les esquinancies dans lesquelles la gorge et le cou sont enflammés, subsistent plus long-temps; quelques malades en guérissent, particulièrement ceux dont le cou et la poitrine sont gonflés et rouges, pourvu que la tumeur érysipélateuse ne rentre pas à l'intérieur.

On doit s'attendre à la mort ou au retour des tumeurs inflammatoires fort étendues qui ont disparu tout autre jour qu'un jour critique, sans qu'il se soit élevé de flegmon à l'extérieur, sans que le malade ait craché

PRENOTIONS DE COS.

—

Pag. 240.

Dans toutes les pleurésies et les péripneumonies, les crachats doivent être expectorés avec facilité et mêlés de beaucoup de jaune.

Pag. 241.

Les crachats qui sont entièrement jaunes et

PRONOSTICS.

—

de pus, et sans que l'expectoration ait pu se faire avec plus de facilité et avec moins d'anxiété.

DEUXIÈME SECTION,

41, 42, 43 et 44.

Dans toutes les maladies inflammatoires générales ou partielles du poumon, l'expectoration doit se faire de bonne heure et avec facilité; et les crachats paraître intimement mélangés de jaune.

C'est un signe très fâcheux quand le malade expectore, long-temps après que la douleur s'est manifestée, des crachats jaunes ou rougeâtres, avec une forte toux, surtout lorsque ces deux couleurs ne sont pas intimement mélangées.

Tout crachat jaune, sans mélange, est dan-

PRÉNOTIONS DE COS.

visqueux, en petites masses rondes, verdâtres, spumeux, livides et érugineux, sont très mauvais; les pires de tous, sont ceux qui, sans mélange, paraissent noirs.

Pag. 243.

Les crachats jaunes, non mêlés de beaucoup de sang, rejetés dès le commencement de la maladie, sont salutaires; mais au septième jour au plus tard, il y a moins de certitude de guérison.

Pag. 244.

Tous les crachats qui ne calment pas la douleur sont mauvais; si c'est le contraire, ils sont bons.

PRONOSTICS.

gereux. Les crachats d'un vert foncé et écumeux ne sont pas moins dangereux; mais ceux qui sont d'un vert nullement mélangé, au point de paraître noirs, sont encore plus effrayants.

MÊME SECTION,

47 et 48.

Les crachats jaunâtres, mêlés de peu de sang, sont salutaires, et soulagent même beaucoup, lorsqu'ils surviennent de la péripneumonie. Ils sont moins avantageux le septième jour et les jours suivants.

Tout crachat qui, dans la péripneumonie, ne dissipe pas la douleur, est mauvais. Mais il n'y en a pas de plus pernicieux que les noirs, ni de plus avantageux que ceux qui enlèvent entièrement la douleur.

**PRÉNOTIONS DE COS.**

—

Pag. 247.

Il est avantageux, dans toutes affections de poumon, de bien supporter la maladie, d'être sans douleur, de rendre facilement les crachats, de bien respirer, et de ressentir partout une égale et douce chaleur. Il faut en outre que le sommeil, les sueurs et les urines, aient les conditions requises : le contraire est absolument mauvais. Cependant si le crachat est rendu avec facilité et que tout le reste aille bien, on peut guérir. Que s'il y a un mélange de signes fâcheux et favorables, la mort survient le quatorzième jour.

**PRONOSTICS.**

—

MÊME SECTION,

51.

On doit regarder comme des symptômes favorables la facilité avec laquelle le malade supporte son mal : la liberté de la respiration, la disparition de la douleur, l'expectoration aisée, la chaleur et la souplesse uniformes de toute la surface du corps, et l'absence de la soif, lorsque d'ailleurs les urines, les selles, le sommeil et les sueurs ont, chacun en particulier, les qualités avantageuses dont nous avons donné la description. On peut regarder la guérison comme certaine quand tous ces signes se trouvent réunis ; mais s'il ne s'en trouve qu'une partie, il est à craindre que le malade ne passe pas le quatorzième jour.

PRÉNOTIONS DE COS.

Pag. 151 et suiv.

L'hypocondre doit être mollet, égal des deux côtés et sans douleur ; s'il est enflammé, douloureux ou inégalement tendu, cela dénote une maladie grave.

Un violent battemeut dans l'hypocondre, avec un grand trouble, est un signe de délire, surtout si les yeux paraissent très agités.

Les tumeurs récentes des hypocondres, sans inflammation, se dissipent ainsi que la douleur, par l'éruption d'un vent ou borborygme survenu dans l'hypocondre,

PRONOSTICS.

SECTION PREMIÈRE,

27, 28, 29, 30, 31, 32.

Les hypocondres sont dans un état le plus favorable, lorsqu'ils paraissent exempts de douleur, mollets et égaux de chaque côté ; mais il faut se tenir sur ses gardes, lorsqu'ils sont enflammés, douloureux, tendus, et que l'un d'eux est plus dur et plus grêle que l'autre.

Une pulsation sensible dans les hypocondres présage un trouble général ou de délire.

SECTION DEUXIÈME,

23.

Les douleurs et les tumeurs circonscrites se dissipent, lorsqu'elles sont récentes et sans inflammation, dès qu'il se forme des borborygmes ou des flatuosités,

| PRÉNOTIONS DE COS. | PRONOSTICS. |
| --- | --- |
| surtout s'il s'échappe avec les excréments et l'urine ; ne ferait-il même que se frayer un passage, il est suivi de soulagement, particulièrement s'il se porte en bas vers le siége. | accompagnées d'un bruit sourd dans l'hypocondre, surtout lorsque ces flatuosités sortent avec les excréments et les urines ; il est même avantageux qu'elles descendent dans les parties inférieures. |
| Pag. 309 et suiv. | MÊME SECTION, 1, 2. |
| Les hydropisies, à la suite des maladies aiguës, sont très douloureuses et funestes, la plupart commencent aux lombes et aux îles, et d'autres au foie. | Les hydropisies qui succèdent aux maladies aiguës sont toutes fâcheuses ; elles ne délivrent pas de la fièvre ; elles causent de vives douleurs et même la mort. La plupart commencent par la région iliaque ou lombaire, et quelques-unes par le foie. |
| Celles qui commencent aux lombes et aux îles occasionnent de l'enflure aux pieds et de longues diarrhées, qui n'a- | Les extrémités inférieures s'enflent chez ceux dont l'hydropisie commence par la région iliaque ou lombaire; ces |

PRÉNOTIONS DE COS.

—

mollissent pas le ventre et ne font pas cesser les douleurs des îles et des lombes.

Celles qui viennent du foie produisent une une petite toux avec des envies de tousser et l'enflure des pieds; le ventre est constipé, et ne rend, quand il y est forcé, que des matières dures; des tumeurs s'élèvent tantôt à droite, tantôt à gauche, de la circonférence du ventre et disparaissent.

Pag. 339 et suiv.

Si la vessie devient

PRONOSTICS.

—

malades sont sujets à des diarrhées rebelles qui ne modèrent ni les douleurs des régions iliaque et lombaire, et ne diminuent pas le volume du ventre.

Les hydropisies qui tirent leur origine du foie sont caractérisées par des envies continuelles de tousser, suivies d'une expectoration très médiocre; les pieds s'enflent, le ventre est resserré, et les malades ne rendent que quelques excréments durs avec beaucoup de peine. Il se forme tantôt dans l'hypocondre droit, tantôt dans le gauche, des tumeurs qui, aprés avoir subsisté quelques jours, disparaissent.

MÊME SECTION,

71, 72, 73 et 74.

Les inflammations de

PRÉNOTIONS.

DE COS

—

dure et douloureuse, c'est un mal très grave, surtout avec une fièvre violente; car les douleurs de vessie sont capables de donner la mort. Le ventre ne rend presque rien; les urines purulentes, dont le dépôt est blanchâtre, terminent les douleurs. Si donc elles continuent et que la vessie ne s'amollisse pas, on doit craindre que le sujet ne périsse dans la première période du mal; ceci a lieu surtout chez les enfants depuis l'âge de sept ans jusqu'à quinze.

PRONOSTICS.

—

la vessie, avec dureté et douleur de l'hypogastre, sont extrêmement vives et funestes. Les plus terribles sont celles qui sont accompagnées de fièvre continue; car les douleurs seules de la vessie suffisent pour donner la mort. Il y a, tant qu'elles subsistent, constipation, et les malades ne rendent que quelques excréments durs avec la plus grande peine.

Ces douleurs disparaissent s'il survient un écoulement d'urines purulentes, avec un sédiment blanc et lisse.

Mais le malade pourra périr avant le cinquième jour, si la fièvre continuant toujours, il ne s'échappe une goutte d'urine, et si l'inflammation ne se modère point.

| PRÉNOTIONS DE COS. | PRONOSTICS. |
|---|---|
| | Ce genre de maladie attaque principalement les enfants depuis l'âge de sept ans jusqu'à quinze. |
| | MÊME SECTION, |
| Pag. 489 et suiv. | 24, 27 et 28. |
| L'urine avec un dépôt blanchâtre, poli, est le signe d'une prompte guérison. | On doit juger très favorablement de l'urine qui dépose un sédiment blanc, parfaitement égal et uniforme pendant tout le cours d'une maladie aiguë, jusqu'à ce que la crise soit parfaite. |
| Des nuages blancs à la partie inférieure de l'urine sont bons; les rouges, noirs, livides, sont mauvais. | Le nuage blanc suspendu dans les urines est avantageux, mais le noir est funeste. |
| Dans les maladies longues, les urines constamment aqueuses et blanches sont le présage d'une crise difficile et incertaine. | L'urine rousse et aqueuse indique, tant qu'elle ne change pas, que la maladie est dans un état de crudité. |
| | MÊME SECTION, |
| Pag. 523 et suiv. | 12, 20 et 21. |
| Les déjections les plus | Les meilleures selles |

PRÉNOTIONS DE COS.

—

favorables sont molles, bien liées, de couleur fauve, point trop fétides; elles viennent à peu près aux heures accoutumées, et en quantité proportionnée aux aliments.

Les selles doivent augmenter d'épaisseur vers la crise; à cette époque, il convient aussi de rendre des vers lombrics avec les excréments.

Les déjections grasses, noires, livides, fétides, bilieuses, d'une odeur analogue aux selles des nouveaux-nés, sont toutes mortelles, de même que les selles variées, si elles persévèrent quelque temps. On

PRONOSTICS.

—

sont médiocrement molles, liées entre elles, continuent à s'évaquer à l'heure à laquelle le malade était accoutumé dans l'état de santé, et elles sont proportionnées à la quantité d'aliments.

A mesure que la crise approche, les selles doivent prendre du corps, être modérément rousses, et ne pas avoir une odeur trop forte.

Il est bon aux approches de la crise de rendre des lombrics avec les excréments.

Les selles noires, grasses, livides, verdâtres et fétides, sont toujours funestes. Celles qui sont de différentes couleurs présagent une maladie longue, mais ne sont pas moins pernicieuses : telles sont les selles sem-

## PRÉNOTIONS DE COS.

en peut dire autant des bilieuses, des noires, des porracées et des sanguinolentes, semblables aux raclures de chair.

Pag. 468.

Le vomissement le moins défavorable, est mélangé de bile et de phlegme; point trop copieux, ni trop fréquent. Moins les matières sont mélangées, plus le vomissement est mauvais, surtout s'il est porracé, livide ou noir. La lividité et la fétidité des matières annoncent une fin prochaine. Lorsque toutes les couleurs paraissent en même temps, c'est un signe mortel.

## PRONOSTICS.

blables à des raclures de boyaux, ainsi que celles qui sont bilieuses, sanglantes, verdâtres ou noires.

MÊME SECTION,

36, 37, 38.

Le vomissemnt le plus avantageux doit consister en un mélange parfait de mucus et de bile; ne pas être épais ni fort abondant. Moins les matières rejetées par le vomissement sont mélangées, plus elles sont funestes.

Les matières verdâtres, livides, ou noires, rejetées par le vomissement, sont toutes mortelles.

Lorsque le même malade vomit des matières de toutes sortes de couleurs, il ne reste plus d'espoir.

| PRÉNOTIONS. DE COS | PRONOSTICS. |
| --- | --- |
| — | — |
| | Mais le vomissement de matières livides et fétides annonce que la mort est très proche. |

En voilà assez pour démontrer de la manière la plus évidente qu'Hippocrate a fait de nombreux emprunts à ses devanciers. Il faudrait copier presqu'en entier le livre des Pronostics, si l'on voulait faire voir tous les endroits qu'il a tirés des Prénotions de Cos. Le même ouvrage lui a également beaucoup fourni pour ses autres traités, particulièrement pour celui des Aphorismes, en admettant toutefois que ce traité soit sorti de sa plume ; en sorte que l'on peut dire avec vérité que les Prénotions de Cos ont été pour lui une véritable mine d'où il a extrait d'abondants matériaux. Mais il faut dire aussi qu'il a su s'en servir en architecte habile, c'est-à-dire qu'il a disposé en un meilleur ordre, a rendu plus correctes et plus claires les diverses sentences qu'il y a puisées. C'est, en général, ce que font tous ceux qui reprennent un sujet déjà traité.

# AVANT-PROPOS

DU

## LIVRE TROISIÈME.

Ce livre est destiné à combattre de vieilles croyances, étayées de grands noms et qui ont pour elles la sanction du temps, matière délicate et difficile à manier, je l'avoue. De quelque auréole de vénération qu'on les environne, rien pourtant ne saurait les soustraire au domaine de la critique ni au droit d'un examen consciencieux. J'ai usé, comme on le verra, largement de ce droit; mais je crains que, par la liberté que je me suis donnée de rabaisser la gloire d'Hippocrate,

cette partie de mon travail ne rencontre quelque opposition. Quand un écrivain a le courage de lutter contre des opinions anciennes et généralement reçues, au lieu de lui tenir compte de ses efforts, on affecte à son égard un dédaigneux silence; ou bien, ce qui est plutôt fait, on ne le lit pas, ou si on le lit, on ne le comprend pas. Rien cependant ne tourmente plus péniblement un auteur que de n'être pas compris, surtout quand il croit, par de longs et pénibles travaux, être arrivé à la vérité, et qu'il voit répéter tous les jours des erreurs dont il a eu tant de peine à se préserver. Mais cette indifférence ou ce mauvais vouloir ne saurait le décourager : plein de foi en l'avenir, il sait que, si, parmi les semences qu'il a jetées au vent, le plus grand nombre tombe dans une terre ingrate, d'autres trouveront où germer, et que tôt ou tard elles porteront leurs fruits.

De grands et de graves problèmes sont tombés dans ce livre incidemment sous ma plume, et ont reçu une réponse qui sera jugée diversement suivant les habitudes philosophiques du lecteur. En ces sortes de matières se concilier l'unanimité des suffrages est chose entièrement impossible. La métaphysique et la philosophie positive ne s'entendront jamais; ce sont deux lignes diamétralement opposées qui, bien que parties d'un point commun, s'éloignent d'autant plus qu'elles

se prolongent davantage. Parmi les modernes Broussais et Burdarch représentent assez bien ces deux lignes.

Ce troisième livre, comme les deux précédents, a subi quelques améliorations. De ce nombre je mets surtout ce que j'ai dit sur la *nature* d'Hippocrate. Personne avant moi, du moins que je sache, n'avait considéré sous le même point de vue cette *puissance conservatrice*, et n'avait montré qu'elle se rattachait à la vieille doctrine de l'éther.



# LIVRE TROISIÈME.

DE

# LA DOCTRINE MÉDICALE

# D'HIPPOCRATE.

Et eripitur persona.
LUCR.

RIEN peut-être n'égale l'admiration que l'on a eue de tout temps pour Hippocrate : aux yeux de certains médecins, ses écrits ont passé et passent encore pour ce qu'il y a de mieux en médecine; les sentences qu'on y lit, comme si elles avaient été prononcées par un dieu (1), ont été

(1) *Ii qui medicinæ scientiam tractant, libros Hippocratis amplectuntur, quasi dei vocem, et non humano ab ore profectam.* (Suidas, in voce Hipp.)

*Hippocratis dictio velut dei vox.* (Galien, de Usu partium, lib. 1, cap. 9, tom. 4, pag. 291).

pompeusement qualifiées du nom sacré d'oracles de Cos (1), et regardées comme tellement infaillibles, que Macrobe a dit de lui qu'il ne pouvait ni se tromper ni tromper les autres (2). Lui-même a inspiré une si grande vénération que peu s'en est fallu qu'on ne lui élevât des autels et qu'on ne lui rendît un culte. Toutefois, on lui a donné le surnom de divin (3) et de prince des médecins (4); on l'a appelé le miracle de la nature (5), l'astre

(1) *Veluti ex delphico tripode prædivinans et prædicans Hippocrates.*

(Galien, an animal sit quod in utero est, pag. 336, tom. 5, ed. Chartier).

*Hippocratis præcepta tanquàm Apollonis oraculum.* (De Haen, Ratio medend., tom. 8, pag. 13).

*Ejus placita à medicis velut ab oraculo Delphico profecta hobita sunt.*

(Pierer, Prolegomena, de condit. artis Med., antè Hipp., etc., pag. 183).

(2) In Somn. Scip., lib. I, pag. 37, Biponti. Voyez, au reste, *Comment. in jusjur. Hipp.* de Meïbomius qui a laborieusement rassemblé les épithètes dont a comblé Hippocrate, pag. 207 et suiv.

(3) Galien, in Hippocrat. epid., lib. III, comment. I, pag. 217, tom. 9. — De Dieb. decretor., cap. 2, pag. 452, tom. 8. — De Hipp. et plato. placitis, lib. IV, pag. 144, tom. 5.— Liber quod animi mores corp. temperant sequantur, tom. 5, pag. 445, ed. Chartier. — Aul.-Gell., Noct attic., lib. IX, cap. 2. — Alexand. Trallia., lib. I, cap. 26; lib. VII, cap. 2, et tous les modernes.

(4) *Hippocrates omnium medicorum princeps.* Galien, De Decret. Hipp. et Plat., lib. III, cap. 5, pag. 121, tom. 5, B., ed. Chartier. — Conf. Suidas, tom. 2, pag. 144, ed. Kuster; Pline, Hist. nat., tom. 3, pag. 202, ed. Lemaire.

(5) P. Vinc., dans les Essais de Médecine de Bernier, pag. 60.

duquel émane toute lumière (1), l'étoile polaire de la médecine, que l'on ne perd jamais de vue sans s'égarer (2); et Baglivi n'a pas craint d'avancer que dans ce qu'il disait on semblait plutôt entendre la voix de la nature que celle d'un homme, que l'antiquité ne vit point son égal et que l'âge futur ne verra jamais son semblable (3).

Ainsi l'éloge est complet. A Dieu ne plaise que nous venions, en détracteur injuste, ternir la gloire dont resplendit Hippocrate ! Une couronne d'immortelles repose, depuis des siècles, sur son front radieux; notre intention n'est point d'y porter une main sacrilége pour l'en dépouiller (4). Hippocrate fut tout ce qu'il devait être pour le temps où il a vécu, nous en convenons avec ses apologistes ; mais il ne faut pas qu'un excès d'admiration nous fasse voir en lui plus qu'on ne doit y voir. Il a rendu, si l'on veut, d'importants services à la science, nous en convenons encore ; mais on ne doit jamais oublier qu'il eut des prédécesseurs qui lui ont aplani la route. D'un autre côté si, pour apprécier ses services, nous examinons les faits qu'il nous a transmis, ainsi que la

(1) Suidas, au mot Hipp., tom. 2, pag. 144.

(2) James, Dict. univers. de Méd., tom. 1er ; Discours historique, pag. 11, et Toussaint Guindant, Nat. opprim., pag. 285.

(3) De Prax. med., lib. 1, cap. 1.

(4) Je n'ai pas besoin d'y toucher ; comme je l'ai déjà dit, elle tombe d'elle-même.

doctrine qui en dérive, et si nous trouvons ces faits incomplets et mal observés, cette doctrine erronée et dangereuse; force sera bien de reconnaître que la méthode suivie par Hippocrate n'est pas celle que nous devons suivre, et qu'il faut abandonner une route qui, bien que fréquentée par des médecins recommandables, n'en aboutit pas moins à l'erreur.

Je n'ignore pas à quels reproches je vais m'exposer en accusant Hippocrate d'avoir mal observé les maladies, et d'avoir suivi une doctrine fausse. On criera au blasphème, au sacrilége; qui sait même si l'on ne me regardera pas comme un insensé qui outrage sans pudeur un génie que les médecins les plus éclairés n'ont cessé d'entourer de la vénération la plus profonde! Dans un siècle différent du nôtre, je comprendrais ces vaines clameurs, sachant combien le prestige d'un grand nom peut inspirer de fanatisme; mais dans un siècle où la raison a reconquis tous ses droits, je ne comprendrai jamais qu'une grande célébrité puisse imposer au point qu'il ne soit pas permis d'examiner la validité de ses titres. Sans doute Hippocrate est un nom auguste et vénérable, et doit, par cette raison, commander le respect; mais si l'on ne doit parler de lui qu'avec un sentiment d'estime, je voudrais que l'on eût toujours présent à l'esprit qu'il fut contemporain des Anaxagore, des Socrate, des Démocrite,

des Zénon d'Élée, etc., et que le siècle qui le vit naître est le siècle le plus éclairé et le plus fécond en hommes de génie qui fut peut-être jamais.

Déjà, le respectable Pinel avait dit : « Avoir une estime sentie pour Hippocrate, rendre hommage à sa supériorité, le regarder comme le vrai fondateur de la médecine d'observation, ce n'est point croire qu'il ait tout vu, tout observé ; ce n'est point adopter servilement tout ce qui a été publié sous son nom, ni admettre aveuglément toutes ses opinions et ses principes dans le traitement des maladies. Que d'objets ont échappé à sa sagacité ! Que de propositions trop générales à modifier et à restreindre ! Combien la médecine ne s'est-elle point enrichie par les travaux successifs de ceux qui l'ont exercée dans tous les âges avec un jugement sain et des principes solides » !

L'hippocratisme avait jeté, du temps de Pinel, des racines si profondes par les travaux de d'Houiller, de Duret, de Prosper-Martian, de Baillou, de Baglivi, etc., et avait tellement étendu son empire sur tout le monde médical, que l'on doit lui savoir gré de ce langage mesuré. Pourquoi faut-il qu'après avoir reconnu l'insuffisance des principes du vieillard de Cos, il se soit fait un devoir de marcher sur ses traces et de le proposer aux autres comme le meilleur modèle à suivre? Or, imiter Hippocrate, qu'est-ce autre

chose que de voir les maladies à sa manière, c'est-à-dire de les regarder comme autant de puissances ennemies sans cesse aux prises avec l'organisme; et, dans le combat à outrance qui en résulte, de confier les principaux moyens de défense au prétendu principe qui est censé veiller à notre conservation, et *d'attendre* qu'il lui plaise de nous délivrer de nos maux? On ne peut nier que Pinel, par suite de sa méthode, ne fut grand partisan de l'expectation. Voici maintenant ce que dit à ce sujet le professeur Baumes : « Opposer l'expectation aux ravages du mal n'est souvent l'effet malheureux que d'une stérile confiance. Qu'Hippocrate, dans une foule de maladies graves et dangereuses, ait livré les malades aux efforts impuissants de la nature, on le croira sans peine. Hippocrate n'avait, par exemple, pour purger, que l'hellébore, les graines de gnidium, la coloquinte et autres drastiques, dont l'effet est mortel; mais que dans le dix-neuvième siècle, où la multiplicité des ressources en médicaments permet de varier la méthode curative à l'infini, où le médecin instruit et fort de ses principes peut faire un choix qui décèle son génie, tantôt restreignant ses moyens, tantôt les multipliant, toujours les adaptant savamment aux cas divers, aux différentes circonstances; que dans le dix-neuvième siècle, dis-je, faute de savoir agir, on conseille *d'attendre* ou de n'avoir recours

qu'à des demi-mesures, c'est là ce qu'on doit appeler une méthode qui fait faire un grand pas rétrograde à la médecine (1) ».

Il était réservé à l'illustre fondateur de l'école physiologique de briser tout-à-fait le sceptre de l'hippocratisme. Grâces éternelles soient rendues à ce génie actif et puissant pour le mouvement qu'il a su imprimer aux esprits assoupis de son siècle; mouvement qui, en remettant tout en question, a remué la science jusque dans ses fondements, et a fait naître cette multitude de découvertes dont nous venons d'être témoins! O Broussais! tu as acquis une gloire impérissable, et déjà ton nom est répété dans tout le monde civilisé. Si tes contemporains ne te rendent pas toute la justice qui t'est due, la postérité t'en vengera en parant ton front de la palme immortelle, à titre de bienfaiteur de l'humanité (2)!

Que l'on me pardonne cet éloge, qui pourra peut-être offenser quelques célébrités contemporaines, mais qui bien certainement n'a rien de dicté par l'intérêt: c'est tout simplement l'expression franche et pure d'un cœur qu'aucun esprit de coterie, aucune basse jalousie, aucune rivalité n'a corrompu. Je ne connais M. Broussais que

(1) Traité du Vice scrofuleux. — Discours préliminaire, pag. 122.

(2) Cela était écrit dès l'année 1825; depuis, justice a été rendue, un peu tard toutefois.

(1re édition).

par ses ouvrages, mais je puis dire avec vérité que je n'ai bien compris la médecine que du moment où ils ont paru. Je ne sais quel effet ils ont produit sur les autres; quant à moi, il m'a semblé, après les avoir lus, passer tout-à-coup des ténèbres les plus profondes dans un séjour de lumières, tant ils m'ont éclairé l'esprit. Ses disciples, et sous ce nom je comprends ceux qui aujourd'hui voudraient répudier ce titre, mais dont les travaux décèlent trop manifestement la main du maître pour méconnaître la part qui lui revient, ses disciples, dis-je, ont agrandi la sphère de ses découvertes, et ont par-là contribué à rectifier nos idées. Mais tel est l'empire qu'un grand génie exerce sur son siècle, que tout ce qu'ils ont fait de bien ils le doivent à l'impulsion qu'ils ont reçue de lui. Je ne vois pas pourquoi ils s'en défendent tant aujourd'hui, et pourquoi ils s'offenseraient d'un titre qui ne devrait que les honorer. N'est-ce pas assez pour eux de marcher à la suite d'un grand homme, et de partager pour ainsi dire sa gloire, en suivant la route qu'il leur a ouverte, et en fécondant ses découvertes par des découvertes nouvelles?

Il serait digne de notre siècle de reconnaître M. Broussais pour le principal moteur du grand mouvement qui agite la science en ce moment, et qui nous dirige vers le vrai. On a dit de Newton qu'il eut cet avantage singulier d'avoir, de

son vivant, tous ses compatriotes pour partisans et pour admirateurs. Imitons donc un si bel exemple, et qu'on ne dise pas de nous ce que l'on a dit des siècles passés, qu'ils ont manqué de reconnaissance envers les grands hommes qui en faisaient toute la gloire. A la vérité, je sais que l'on ne pardonne guère aux esprits supérieurs d'en savoir plus que nous, et surtout de nous avoir devancés dans la découverte de choses qui nous obligent à faire une réforme générale de toutes nos idées; mais je sais aussi que rien n'est plus grand, rien n'est plus noble que de confesser de bonne foi ses erreurs, et d'y renoncer pour des vérités qui, bien que découvertes par un autre, n'en perdent rien de leur prix, et n'en sont pas moins des vérités. Ce sacrifice ne peut coûter qu'à ces hommes vains et présomptueux qui rejettent toute découverte qu'ils n'ont pas prévue ou qu'ils n'ont pas faite eux-mêmes, mais jamais au médecin qui s'intéresse aux progrès de son art, et aux yeux de qui la vie des hommes est chère. Car j'ai vu les deux époques : j'ai vu celle où des milliers de malades expiraient dans les angoisses les plus cruelles sous l'empire d'un traitement incendiaire, sans que l'on fût averti par tant de revers de la véritable nature du mal; puis j'ai vu celle où un jeune médecin, encore obscur, quoique plein de génie, sorti naguère des camps, est venu dire au milieu de la capitale étonnée : *Vous tous qui*

*tourmentez ces infortunés par vos toniques, vos excitants, cessez de commettre une erreur homicide! Vous les croyez atteints d'une fièvre putride, maligne, etc., et c'est une phlegmasie, entretenue et exaspérée par vos remèdes, qui dévore leurs viscères. Ouvrez d'ailleurs leurs cadavres, et voyez....!* Ces paroles mémorables ne firent pas d'abord toute la sensation qu'elles auraient dû produire : l'habitude, la prévention et l'amour-propre s'y opposèrent; mais bientôt arriva le jour où un ouvrage fameux, écrit avec véhémence, réveilla tous les esprits. Il fallait voir avec quel empressement on s'agitait en sens divers; les uns, pour soutenir une réputation au char de laquelle ils s'étaient attachés, et qui, penchant vers son déclin, ne pouvait se défendre elle-même; les autres, pour raffermir l'antique édifice à la consolidation duquel ils avaient travaillé de tous leurs efforts, et que le hardi novateur avait ébranlé dans sa base. Ceux-ci, prévoyant sans doute qu'ils allaient être écrasés sous le poids du colosse qui s'élevait, faisaient tout ce qui dépendait d'eux pour s'opposer à son élévation; ceux-là, jeunes encore, par conséquent pleins de vigueur, et l'esprit libre de préjugés, séduits peut-être par la nouveauté de la doctrine, ou mieux encore par sa simplicité, se présentaient dans l'arène sans prédilection pour les nouvelles idées, et combattaient de bonne foi pour la vérité, accueillant tous les faits, acceptant toutes les

conséquences qui en dérivent, au risque même de voir les principes qu'ils avaient d'abord adoptés, démentis par l'expérience. De cette espèce de conflit, de cette lutte de la vieille doctrine contre la nouvelle, naquit une ère à jamais remarquable dans la science, ère nouvelle et pleine d'avenir, où la médecine, reprise dans ses fondements, fut presque toute reconstruite sur un nouveau plan.

A compter de ce moment, l'hippocratisme a cessé de régner dans le monde médical, et le triomphe de la nouvelle doctrine a été assuré; non qu'elle ne rencontre plus de détracteurs, elle subit sous ce rapport le sort réservé à toute grande découverte; mais ils ont été en si petit nombre, et, j'ose dire, si peu iufluents qu'ils ont été à peine aperçus. Et que pouvaient-ils d'ailleurs? Ils ont bien lancé quelques traits, mais d'une main si lâche et si débile, qu'à la hauteur où l'aigle planait, en cherchant à l'atteindre, ils n'ont montré que leur impuissance. Toutefois, on comprendrait mal ma pensée, si l'on me supposait l'intention d'attaquer de la sorte tous ceux qui ont écrit contre la doctrine physiologique. J'en excepte surtout les médecins qui, marchant sur les traces de M. Broussais, qui, animés du feu de son génie et éclairés des lumières qu'il a versées à torrent sur l'horizon médical, n'ont combattu la doctrine que dans ce qu'elle leur paraissait avoir de trop exclusif. Ceux-ci, en

croyant donner une base plus large à la médecine, en recevant tous les faits et toutes les inductions qui en découlent, ont beaucoup fait pour la science. Parmi ces derniers, brille au premier rang M. Andral fils, *init quorum dux prælia primus.*

Mais revenons à notre principal objet, c'est-à-dire à l'examen de la doctrine d'Hippocrate. Je ne sais si quelqu'un a remarqué que cette doctrine était toute renfermée dans une seule idée qui elle-même en implique plusieurs autres, je veux dire dans la notion que le médecin de Cos se faisait d'une maladie aiguë en général. En effet, aux yeux d'Hippocrate, la maladie n'était qu'une série des actes suscités par la *nature* dans le but d'expulser de l'organisme le principe morbifique qui l'opprime. Dans cette notion se trouvait comprise l'idée d'une lutte (1) qui se terminait par le

(1) S'il n'est pas question de cette lutte dans les écrits d'Hippocrate, elle résulte bien évidemment de sa théorie. Cœlius Aurélianus le voyait comme nous, puisqu'il en parle quand il expose le régime auquel le médecin de Cos soumettait ses malades atteints de pleurésie : *Passionis et naturæ conflictus*, dit-il. *quos Græci crises adpellant* (Acut. Morb., lib. II, cap. 19, pag. 143, tom. 1). Galien en parle également dans plusieurs endroits de ses ouvrages, particulièrement dans le traité des *Crises* et dans son troisième commentaire sur le premier livre des *Épidémies*, pag. 102, tom. 9, 1re partie; il en est encore question dans ses comment. sur le *Pronostic*, pag. 666, tom. 8. Tous les modernes ont pensé de même. Pourquoi cet accord? C'est que réellement l'idée du combat était implicitement renfermée dans la notion qu'Hippocrate se faisait de la maladie.

retour à la santé, ou par la mort, suivant que l'un ou l'autre avait le dessus ; et comme il fallait le plus ordinairement une issue à la matière morbifique pour que les choses rentrassent dans l'ordre, la prévoyance de la nature la faisait écouler, ici par les voies naturelles, comme les sueurs, les urines, etc., là, par des couloirs qu'elle établissait à ce dessein, tels que des dépôts, des éruptions cutanées. Cette solution portait le nom de jugement ou de crise ; elle était bonne ou mauvaise selon que le combat tournait à bien ou à mal, et ne pouvait s'opérer qu'à certains jours, après un travail préparatoire appelé coction, par lequel la matière, domptée enfin par la *nature*, subissait une élaboration propre à en faciliter l'élimination.

Voilà la doctrine d'Hippocrate exposée dans toute sa pureté, mais d'une manière sommaire : voyons-en maintenant les principaux détails. Le cours de la maladie était divisé en trois temps, la crudité, la coction et la crise. Dans la crudité, la matière morbifique allumait l'incendie et mettait tout en combustion, infectant la masse des humeurs et par suite tous les solides. Pendant la coction, les humeurs ainsi viciées perdaient de leurs qualités malfaisantes, en devenant moins âcres et plus épaisses, et commençaient à céder aux efforts dépurateurs de la *nature ;* et, par la crise, les humeurs corrompues étaient évacuées,

et l'incendie se trouvait éteint. Cette terminaison était tout ce que l'on pouvait espérer de mieux; mais la *nature* n'avait pas toujours si bon marché de la matière morbifique. Il arrivait quelquefois que le malade ne pouvait s'échapper qu'en perdant une partie de lui-même, comme un pied, une main frappée de sphacèle. Souvent, après un combat opiniâtre où les deux athlètes s'étaient vivement disputé la victoire, la matière morbifique finissait par la faire pencher de son côté, et la mort du malheureux patient terminait la scène. Dans ces différents cas, la maladie était dite jugée, et chacun sent que, dans le dernier surtout, le jugement n'était pas favorable.

Ainsi, il y avait de bonnes et de mauvaises crises. Elles étaient bonnes, parfaites, quand il ne restait rien d'impur dans l'organisme; imparfaites, lorsque l'évacuation des matières hétérogènes n'était pas complète; mauvaises, si ces mêmes matières résistaient à l'action dépurative de la *nature*. Les parfaites guérissaient sans retour; les imparfaites soulageaient, mais comme il restait du vieux levain, on devait toujours craindre ou une récidive ou une nouvelle maladie. Les mauvaises ne laissaient aucun espoir; comme elles décidaient le triomphe du mauvais principe, elles étaient toujours funestes.

Dans cette théorie, le devoir du médecin se trouve tout tracé : laisser aller la *nature* quand

elle prend la bonne route, la remettre dans la véritable quand elle s'égare, lui donner de nouvelles forces quand les siennes sont épuisées, tel est le cercle dans lequel il doit se tenir soigneusement renfermé. Ainsi, dans tout, il ne fera qu'aider la *nature ;* c'est pourquoi il devra observer attentivement ses mouvements pour apprendre quand et comment il doit agir. Mais qu'il ne perde jamais de vue cette vérité, que la *nature* se suffit à elle-même dans le plus grand nombre des cas; ceci l'engagera à n'employer que peu de remèdes, dans la crainte de troubler sa marche salutaire. Quand il se décidera à agir, il devra avant tout examiner où tendent ses efforts. Comme il doit toujours la prendre pour guide, il n'aura qu'à suivre la voie qu'affecte l'humeur, pourvu que cette voie soit convenable. Se dirige-t-elle vers l'estomac? faites vomir; vers les intestins? purgez. A-t-elle une tendance à se porter vers la peau, ou bien à se décharger par les urines? administrez des sudorifiques ou des diurétiques, suivant que la *nature* la pousse vers l'une ou l'autre voie. Mais il est une remarque importante à faire ici : n'entreprenez rien dans le commencement des maladies, les humeurs ne sont pas assez cuites pour être évacuées. S'il y a turgescence, c'est une toute autre affaire : il faut même se hâter dans ce cas; les humeurs menaçant de faire irruption sur quelque organe impor-

tant, tout délai serait dangereux; mais hors le cas de turgescence, attendez toujours la coction pour agir. Alors détrempez, incisez, atténuez les humeurs, elles auront plus de facilité pour sortir.

C'est dans la coction que commence à se décider le triomphe de la *nature*, mais c'est par la crise seulement que la victoire est assurée. Or, comme dans toute crise, on ne peut prévoir, la plupart du temps, à qui restera la victoire, le médecin doit redoubler d'attention s'il veut prédire avec quelque certitude l'issue du combat; de là la nécessité de la *prognose* qui tenait une place si large dans la théorie médicale d'Hippocrate.

La prognose, ainsi que son étymologie l'indique, s'attachait particulièrement à annoncer d'avance ce qui devait arriver au malade en bien ou en mal. Elle tenait de bien près, comme on le voit, à la divination, si même elle n'en dérivait pas immédiatement (1). Les Grecs, en faisant Esculape fils d'Apollon, ont, par cette ingénieuse fiction, rendu cette filiation évidente. De tout

(1) Le faussaire qui a pris le nom d'Hippocrate pour écrire à Philepœmen entre donc dans les idées du médecin de Cos quand il dit : « *Medicina et divinatio magnam inter se cognationem habent, quandoquidem duarum artium pater est unus Apollo, progenitor noster, qui præsentes et futuros morbos prædicebat* ».

(Opera omnia Hipp., pag. 1278, ed. Foës, Genevæ, 1657.)

temps la prétention de lire dans l'avenir a été de l'essence du sacerdoce; il n'y a donc rien d'étonnant que les Asclépiades, qui tiraient leur origine de la vieille Égypte, pays où les oracles jouaient un si grand rôle, aient rattaché la médecine à la divination.

Nous avons prouvé, dans notre second Livre, que les Asclépiades de Cos s'adonnaient particulièrement au pronostic; c'est ce que nous montrent les *Coaques* et le caractère essentiellement pronostiqueur d'Hippocrate. Cette prescience, selon le vieillard de Cos, devait faire la qualité essentielle du médecin qui s'attirait d'autant plus d'estime et d'admiration qu'il y excellait davantage. Il est vrai que les choses sont un peu changées aujourd'hui. Sans mépriser le pronostic, on donne la préférence à cette sûreté de tact qui sait connaître les maladies et les combattre sûrement; ce qui provient de la manière différente dont nous et Hippocrate envisageons l'état morbide en général. Pour Hippocrate, la maladie était une et toujours la même, c'est-à-dire un dérangement humoral caractérisé par trois phases différentes, la crudité, la coction et la crise. Ce dérangement humoral, autrement dit ce défaut de crase des humeurs, était censé persister tout le temps que durait la crudité, et ne commençait à céder que du moment où se montraient des signes de coction. La crise qui devait emporter la matière

nuisible, dès qu'elle était cuite, se manifestait par des évacuations qui s'opéraient tantôt par les voies naturelles, tantôt par des voies insolites. Ces évacuations étaient réglées par le temps et soumises à l'empire des nombres. De cette manière de considérer la maladie découlait tout naturellement la nécessité de connaître les signes qui indiquaient quand et comment toutes ces choses s'effectuaient; c'est ce que l'on obtenait par la prognose.

La prognose donnait donc entre autres choses des signes pour distinguer les trois temps de la maladie. Il y avait des signes pour la crudité, il y en avait d'autres pour la coction, enfin il y en avait pour les crises. Comme nous l'avons dit, les signes de crudité annonçaient la persistance du mal; ceux de coction, quand ils étaient purs, c'est-à-dire sans mélange de crudité, un soulagement qui se faisait d'autant moins attendre que la crise était plus prochaine. Cette crise se laissait deviner par certains signes précurseurs, suivis d'une évacuation ou par les sueurs, ou par les urines, ou par des dépôts, etc., etc....

Tout cela constituait une doctrine dont la connaissance des signes donnait la clef. Hippocrate qui s'était spécialement voué à cette étude, aidé des travaux de ses prédécesseurs, a consigné le résultat de ses recherches dans son traité du *Prognostic*.

Tel est le précis exact de la doctrine d'Hippocrate, du moins de celle qu'on lui accorde généralement ; car la critique serait peut-être inhabile à démontrer que tous les principes de cette doctrine, tels que nous venons de les exposer, lui appartiennent véritablement. Cette question est importante et mériterait bien d'être traitée d'une manière sérieuse. Nous en toucherons un mot, un peu plus tard, quand il s'agira de déterminer au juste quels étaient les moyens thérapeutiques mis en usage par le médecin de Cos. Pour le moment, qu'il nous suffise de dire que, pour marcher avec quelque sécurité dans cette route, il faut que la lumière nous vienne seulement de ses véritables ouvrages, et être de plus assuré que ces mêmes ouvrages n'ont point été adultérés par des interpolations étrangères. Or, en ces deux points, la difficulté est immense ; et pour n'en citer qu'un cas, est-on sûr que les principes de thérapeutique que nous lisons dans les Aphorismes n'ont pas été tirés de quelque ouvrage supposé, comme du traité des *Humeurs*, par exemple?

Dans l'exposition rapide que nous venons de faire de la doctrine médicale d'Hippocrate, on a dû être frappé de la facilité avec laquelle tout s'explique dans ce système. Le même principe qui nous anime veille aussi à notre conservation ; c'est tout naturel. Sans cesse en garde contre

toute espèce d'agression, il jette un cri d'alarme à la moindre atteinte, et voilà que tout est en émoi dans l'organisme; de-là le combat qui s'engage entre la *nature* et la matière morbifique. Celle-ci, à l'harmonie qui régnait d'abord, fait succéder le plus grand désordre; mais la *nature*, toujours vigilante, pleine de ressources, est là pour rétablir l'équilibre. Quelquefois, faute de forces suffisantes, l'assistance du médecin devient nécessaire; mais, aidée des secours qu'il lui prête, elle vient facilement à bout de son ennemi. Si elle succombe exténuée de fatigues, c'est que l'attaque a été si violente et si opiniâtre que l'on ne pouvait guère s'attendre à autre chose. Voilà certes une admirable coordination, un merveilleux accord de principes et de conséquences. Cette théorie, il faut l'avouer, a de quoi séduire; elle a un air de naturel et de simplicité qui charme et entraîne au premier abord. On ne doit donc pas être étonné qu'elle ait jusqu'ici trouvé tant de partisans; mais s'en constituer d'office l'apologiste enthousiaste, c'est, comme le dit Bacon, faire l'apothéose de l'erreur (1). Or, il n'est guère de pire fléau pour l'esprit humain que cet hommage rendu à des chimères séduisantes, et que l'on couvre d'un nom imposant. Ce livre est destiné à montrer la justesse de cette réflexion de l'illustre chancelier.

(1) Novum organum, lib. I, § 65.

Ici se présente une question : Hippocrate fut-il l'inventeur de cette théorie? Nous ne le pensons pas, et voici nos raisons. Que fait ordinairement un auteur quand il donne au public une théorie nouvelle, surtout quand cette théorie devient la clef de tous ses ouvrages? Il l'expose, la commente, puis il a grand soin d'en réclamer la découverte. Or, rien de pareil ne se trouve dans les écrits d'Hippocrate. Cette théorie, il est vrai, résulte de la lecture réfléchie de ses ouvrages; mais il faut un certain travail d'esprit pour l'y trouver, et certes ce n'est pas de cette manière que l'on écrit quand on veut être clair. Hippocrate, je le sais, aimait la concision, et même quelquefois la concision voisine de l'obscurité; mais il avait l'esprit trop méthodique pour omettre la seule chose qui pût le rendre intelligible. Si donc Hippocrate a négligé de donner dans ses écrits une exposition détaillée de cette théorie, c'est qu'elle était généralement répandue et adoptée de son temps, et que par conséquent il la supposait connue de ses lecteurs. Non seulement elle était celle de ses contemporains, mais elle fut aussi celle de ses devanciers, ainsi qu'il serait facile de le prouver par plusieurs passages des *Prénotions de Cos*. D'ailleurs, cette théorie se compose, comme nous l'avons déjà dit, en grande partie de théorèmes empruntés à des écoles antérieures à Hippocrate. A celle de Pythagore ap-

partient l'influence des nombres sur le cours des maladies; à celle de Cos, les idées de crudité, de coction et de crise, et surtout l'art d'appliquer la prognose. Nous ne pouvons dire avec assurance à qui revient le dogme fondamental de l'autocratie de la *nature*, s'il ne doit pas être attribué à Héraclite d'Éphèse; mais nous savons positivement qu'un disciple de Démocrite, du nom de Bolos, en avait traité dans un ouvrage spécial. Et comme ce Bolos était, dans la force du mot, contemporain d'Hippocrate, la question de priorité restant indécise, nous devons croire que ce dogme, qui tire son origine de l'antique doctrine de l'éther, était déjà tombé dans le domaine public. Nous ignorons de même qui a réuni le premier ces différents points de doctrine et en a composé une théorie. Pour cela, il faudrait posséder les ouvrages des prédécesseurs d'Hippocrate; malheureusement nous sommes privés de ces précieux documents.

Maintenant examinons si, en suivant une théorie qui a l'air de se prêter si admirablement à l'explication des phénomènes morbides, Hippocrate fut heureux dans sa pratique; car le succès, comme chacun le sait, est la véritable pierre de touche de la supériorité d'une doctrine; ou, en d'autres termes, appliquons le précepte de Bacon qui veut que l'on juge une théorie par les fruits qu'elle produit, et voyons si celle du médecin de

Cos soutiendra cette épreuve (1). « Sur trente malades dont les observations sont rapportées dans le premier et le troisième livres des *Épidémies*, quatorze se sont tirés d'affaire, et seize ont péri. Ceux qui se sont échappés (c'est M. Broussais qui parle), ont éprouvé les accidents les plus terribles, et n'ont dû leur salut qu'à des crises violentes. Ceux qui sont morts ont encore plus souffert. Les uns et les autres ont été tourmentés par la soif, les nausées, le vomissement, la toux, les douleurs de l'épigastre, de la poitrine et des membres, les coliques, la diarrhée, l'insomnie, l'anxiété la plus horrible; ils ont été alternativement en proie au délire, à l'assoupissement, aux convulsions. C'est sur ces malades que l'on peut se donner le spectacle de l'irritation qui n'a point été arrêtée dans son début et qui parcourt tous les degrés depuis le moment de son apparition jusqu'à la désorganisation la plus profonde. On y voit des phlegmasies qui se propagent d'un viscère primitivement attaqué à tous les autres; qui font même explosion à l'extérieur de la manière la plus violente; qui désorganisent et mutilent des malheureux pleins de vigueur et de sensibilité, et finissent par les immoler après soixante, quatre-vingts jours et davantage de souffrances les plus atroces. Mais que fait Hippocrate durant ces scènes de douleur? il s'occupe

(1) *Novum organum*, lib. I, § 78.

à compter les jours, à observer les urines et les selles pour y trouver quelques indices d'une crise prochaine; il reporte successivement son espoir d'un quartenaire à l'autre pour soutenir au moins le courage du malade et des assistants; ou bien il se désespère et pense se décharger de toute responsabilité en portant de bonne heure un fâcheux pronostic (1). »

Ce tableau, quoique peu flatteur, n'est point chargé. Barker en avait déjà tracé l'esquisse dans ce passage remarquable : « Nous pouvons juger, dit-il, du peu de chose que la *nature* est capable de faire, quand on l'abandonne à elle-même, par les histoires que rapporte Hippocrate dans ses *Épidémies;* car il paraît par la relation de ces cas qu'on n'ordonna que peu ou point de remèdes, et par conséquent nous pouvons en apprendre jusqu'où s'étend le pouvoir de la *nature* laissée sans secours : dans les quarante-deux cas que l'auteur rapporte, on en trouve vingt-cinq suivis de la mort. »

« Voilà, ce me semble, ajoute Barker, une preuve suffisante qu'on ne doit pas trop se fier à la seule *nature* dans les maladies violentes. Et je suis persuadé, dit-il un peu plus loin, qu'on ne regarderait aujourd'hui que comme un ignorant un artiste qui, de quarante-deux personnes atta-

(1) Examen des Doctrines, etc., tom. 1er, pag. 34 et suiv., 3e édition.

quées de semblables maladies, en perdrait vingt-cinq ; car je crois que plusieurs de ces maladies auraient pu céder au pouvoir des remèdes, si on en avait employé de convenables (1). »

La doctrine d'Hippocrate ne se trouve-t-elle pas condamnée par une pareille réflexion? Il est vrai que Barker cherche à adoucir ce qu'il vient de dire, en faisant observer qu'il n'y a pas d'apparence qu'Hippocrate ait tiré ces histoires de sa pratique, et qu'il est au contraire plus probable qu'il les a réunies pour apprendre aux médecins le mal que la *nature* peut faire quand elle n'est pas assistée par les médicaments. N'ayant pas appris que cette justification ait été accueillie, je ne la donne ici que pour montrer combien les apologistes d'Hippocrate s'aveuglent quand ils veulent pallier les malheurs de sa pratique. Un homme que l'on regardait comme infaillible, dont la parole égalait la voix d'un dieu, ne pouvait errer ; Barker, plein de cette croyance, n'a donc été que conséquent avec lui-même en rejetant sur un autre ces *fatales histoires* qui déparent les *Épidémies* et qui sont le triste fruit d'une théorie meurtrière. Mais le lecteur remarquera que, dans sa justification, Barker semble avoir oublié ce fait capital, que l'autocratie de la *nature* était le dogme dominant de la doctrine d'Hippocrate, et que lui ravir *son omnipentence*, c'est renverser cette doctrine.

(1) Confor. de la Méd., etc., pag. 54 et suiv.

Combien Ackermann a été plus sensé ou du moins de meilleure foi en avouant sans détour qu'à considérer les *Épidémies*, Hippocrate ne fut point heureux dans l'exercice de la médecine (1) ! Faut-il maintenant croire, au contraire, avec Meïbomius que les livres des *Épidémies* attestent qu'il pratiqua son art avec le plus grand succès (2)? Quand un médecin perd plus de la moitié de ses malades, je le demande, quel mot se présente le premier pour qualifier une pratique aussi malheureuse? Celui de *revers*, ce me semble.

S'il ne s'était pas formé de nos jours une secte de médecins hippocratiques, j'aurais eu peine, je l'avoue, à pousser plus loin l'examen d'une doctrine qui est déjà jugée par de si déplorables résultats. Mais on répète encore que la tendance à un retour vers l'hippocratisme est de plus en plus prononcée (3); qu'Hippocrate eut *seul* le secret de la nature et le génie de la véritable médecine (4); qu'on n'est pas plus avancé au-

(1) « *Fama Hippocrates, dùm vivebat, vix tanta, quam post mortem, floruisse videtur. Medicinam, quod historiæ in libris Epidemiorum traditæ testantur, minus feliciter exercuit.* »

(Fabri., Bibl. græc., tom. 2, pag. 513, ed. Harles).

(2) « *In arte vero quam prospero sucessu fuerit usus, Epidemiorum libri testantur, in quibus difficilium morborum felices sæpiùs eventus annotavit Hippocrates.* »

(Comment. in jusjur. Hipp., pag. 197).

(3) Cliniq. méd de M. Cayol, Introd., pag. 46.

(4) Précis hist. de la Fièv., par T. Dagoumer, pag. 67.

jourd'hui qu'on ne l'était de son temps (1); que la voie tracée par ce grand maître, *hors de laquelle il n'y a qu'erreur et mensonge, est la seule qui conduise à la vérité*, et que la doctrine physiologique, en s'écartant de cette voie, *n'est arrivée qu'à l'erreur* (2). Soyons francs : dans une question de vie ou de mort, est-il un homme de bonne foi et de conscience, à entendre ce concert d'éloges si peu mérités, qui ne se sente ému d'un noble transport et qui ne soit tenté de renverser l'idole à qui on prodigue tant d'encens?

Mais serait-ce à moi de me charger d'une si rude tâche! Je sais tout ce que pourrait avoir de ridicule une telle prétention de ma part; pourtant, lorsqu'il s'agit d'une doctrine dont les suites sont aussi funestes, le médecin qui s'intéresse aux progrès de son art et qui sait estimer la vie des hommes pour ce qu'elle vaut, ne doit-il pas *coopérer* de tous ses efforts à sa destruction, et lui faut-il donc les forces *d'Hercule* pour payer ce tribut à l'humanité? Quelque faible que puisse être son travail, le motif qui l'anime doit lui servir d'excuse. Fort de cette pensée, et ne m'inquiétant du succès par aucun motif personnel, je vais me mettre à l'œuvre avec confiance.

(1) M. Dubois d'Amiens, Coup d'œil sur l'état actuel de la Médecine, pag. 3.

(2) M. Gibert, Consid. sur l'hipp., pag. 14.

A ne juger que par les longues années qui semblent cimenter l'édifice élevé par Hippocrate et ses prédécesseurs, qui ne le croirait indestructible et semblable à ces antiques monuments de l'Égypte encore debout au milieu des ruines qui les environnent? Quelques téméraires, il est vrai, sans respect pour la sainteté du lieu, n'ont pas craint d'y porter leurs mains sacriléges et d'y creuser même des brèches irréparables. Aussi, les annales de la science conservent-elles leurs noms comme l'histoire conserve ceux des grands criminels. Asclépiade, Sérapion et Thessalus chez les anciens, Sinapius et Rasori parmi les modernes, sans me mettre encore de la partie, sont marqués d'une note d'infamie pour avoir été les détracteurs d'Hippocrate. On a même traité l'innocent Cœlius Aurélianus d'homme mordant et de critique acerbe, parce qu'il a manqué de respect à la grande renommée du médecin de Cos, en osant attaquer l'infaillibilité de son autorité (1). En général, on ne pardonne guère à ceux qui parlent avec irrévérence de l'objet de notre culte, et *l'imprudent* qui fait tomber le voile et montre l'idole dans toute sa nudité et dépouillée du prestige que la superstition lui prête, ne manque jamais d'être regardé comme un renégat ou un impie.

(1) Artis Med. princip., tom. 10, pag. 17, Præf., ed. Haller.

« Il est des gens, dit Galien, qui s'imaginent acquérir de la gloire et laisser un nom en attaquant les grands hommes. C'est ainsi, ajoute-t-il, que Zoïle et Salmonée crurent se rendre fameux, l'un, en flagellant la statue d'Homère, et l'autre, en imitant audacieusement Jupiter (1). » Pour moi, je puis assurer que je n'ambitionne point d'être célèbre au même titre. Et quelle que soit la place que l'on me réserve, que je sois mis au nombre de ces misérables pygmées, dont les bras trop faibles s'efforcent en vain de porter la hache au pied de l'arbre auguste de la médecine antique (2), ou que j'aille grossir la tourbe déjà trop nombreuse de ces *hommes infâmes* (*flagitiosorum hominum*), comme Galien nomme poliment Zoïle et ceux qui ont marché sur ses traces; tout en admirant Hippocrate dans ce qu'il a fait de bien, mon admiration ne saurait aller plus loin et elle ne me fera jamais regarder sa doctrine médicale comme *vraie*, tandis que je la crois si profondément erronée. Je la combattrai donc, non par le vain désir d'une fausse gloire, comme me le supposeront malignement ses apologistes outrés, mais uniquement par le plaisir qu'on éprouve à renverser l'erreur, quand on est sincèrement ami de la vérité.

(1) Meth. Medendi, lib. prim., pag. 7, tom. 10, ed. Chartier.

(2) Gendrin, Recherch. sur la nat. et sur les caus. proch. des fièv., pag. 6 du Discours prélim.

Trois points principaux constituent la doctrine d'Hippocrate ; le combat entre la *nature* et la matière morbifique, la *nature* et son autocratie ; les crises et les jours critiques. Négligeant les détails, nous allons, dans autant de sections séparées, aborder ces questions l'une après l'autre, persuadés que si nous parvenons à saper ces trois colonnes principales, elles entraîneront dans leur chute la ruine totale de l'édifice.

## PREMIÈRE SECTION.

*De la maladie selon la vieille doctrine et selon la nouvelle.*

L'opinion qui consiste à regarder la maladie comme un conflit élevé entre la *nature* et la cause morbifique est spécieuse sans doute. On trouve tout naturel que le principe qui nous anime et qui préside à nos fonctions, entretienne aussi leur harmonie et veille sans cesse à ce que rien n'en vienne troubler l'exercice. Cependant, disons-le ici sans crainte, cette manière de penser a causé à l'humanité des maux incalculables. C'est en effet pour avoir cru à ce genre de combat, que l'on a admis le dogme de l'autocratie de la *nature*, et négligé ce qu'il y a de plus essentiel dans les maladies, la source de laquelle surgissent les symptômes. Or, cette fausse direction a eu les résultats les plus funestes. D'un côté,

elle réduit le rôle du médecin à une inaction presque complète, et lui fait perdre un temps précieux en confiant la guérison à la *nature;* de l'autre, en nous accoutumant à considérer les maladies comme un état d'agression et de défense entre la matière morbifique et le principe vital, elle finit par nous faire oublier ce qu'il y a de plus important dans leur histoire, l'espèce de lésion qui les constitue. Personne ne peut nier que ces deux graves inconvénients ne se rencontrent dans Hippocrate. Sa thérapeutique était si peu active, que Daniel Le Clerc n'a pu s'empêcher de dire « que si l'on réfléchit au pouvoir qu'Hippocrate attribuait à la *nature*, on en inférera qu'il se contentait, pour l'ordinaire, d'être spectateur de ses efforts, sans rien faire de son côté pour l'aider. On sera confirmé dans cette pensée, observe-t-il, si l'on consulte les livres intitulés, *des Maladies épidémiques,* qui sont comme les journaux de la pratique d'Hippocrate; car il en résultera que cet ancien médecin ne fait le plus souvent autre chose que décrire les accidents d'une maladie, et ce qui est arrivé à un malade jour par jour jusqu'à sa mort ou à son rétablissement, sans parler d'aucun remède. S'il n'est pas absolument vrai, continue-t-il, qu'il n'en fit jamais usage, il faut convenir néanmoins qu'il en faisait très peu (1). » Un peu plus loin

(1) Hist. de la Méd., pag. 188, La Haye, 1729.

il ajoute : Hippocrate comptait d'une telle manière sur les secours de la *nature,* qu'après avoir prescrit le régime des malades, il les laissait en repos pour le reste (1).

« Les médecins qui ont pris la *nature* pour guide, dit à son tour Bordeu, se contentent d'une histoire exacte de chaque maladie ; ils en suivent et observent la marche, sans prétendre la déranger. Cette médecine a pour principe fondamental une vérité de fait bien consolante pour les malades, c'est qu'il est incontestable que les maladies se guérissent presque toutes d'elles-mêmes, et rentrent par leurs progrès naturels dans la classe des simples incommodités, qui s'usent et se dissipent par les mouvements de la vie (2). »

« Il suit de cette vérité de fait, dit toujours Bordeu, que le corps humain qui se conserve par lui-même a un degré de forces au moyen desquelles il parvient à se défaire des maladies. Ces forces sont ce que l'on appelle la *nature.* On doit la regarder comme un principe particulier qui veille sans cesse à la conservation du corps et qui, supposé que sa vigilance ait été trompée par les causes des maladies, se ranime lorsque ces causes sont à un certain degré, et les combat avec plus ou moins de succès. »

(1) Idem, pag. 206.

(2) On verra dans la seconde section jusques à quel point cela est vrai.

« Il est impossible, poursuit Bordeu, de cultiver cette médecine naturelle, contemplative, ou, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ascétique, sans laisser marcher les maladies d'elles-mêmes, sans craindre de les déranger par des remèdes; aussi les médecins de cette secte n'eurent-ils de tout temps rien tant à cœur que de ne pas déranger la *nature* dans ses opérations; elle donne ou dirige les maladies; elle excite divers accidents pour se défaire de la cause principale, pour opérer la coction, pour déterminer les crises ou les évacuations (1). »

(1) Rech. sur l'hist. de la Méd., pag. 595 et 596. — Baglivi dit la même chose : « *Solemne est naturæ motus habere pro vero judice et duce illius viæ quâ progrediendum est in cujusvis morbi curatione; quamobrem Græci, cùm pro axiomate perpetuæ veritatis habuissent naturas esse morborum medicatrices, paucis admodùm utebantur remediis in acutorum curatione, ne scilicet regulares eorumdem motus per incongrua forsan remedia turbarentur, et debiti naturæ conatus impedirentur.* »

(Praxoos med., tom. 1, pag. 216, ed. Pinel).

Plus loin Baglivi répète la même chose : « *Hippocrates ipse, in febrium præcipuè acutarum curatione, paucissimis utebatur medicamentis; et, si excipius lene vomitorium, clysteres, aut simile remedium, quod circa initia adhibere cogebatur, in progressu morbi sola ptisana ad morbi genium variè temperata contentus, et naturæ reliqua committens, adsidens illius spectator crisim expectabat* ».

(Idem, pag. 321).

Stahl est d'un avis semblable et s'exprime ainsi : « *Natura in variis morbis maturationem expectat, maturas materias secernit, et secretas exerit.... Hippocrates numerosis monitis et præceptis has actiones observare, nusquam impedire, turbare, aut pervetere, consulit, præmonstrat.... Idcircò Hippocrates paucissimis et vix aliis quàm simplicibus pharmacis utitur.* » (Stahlii notæ ad satyr. harv., pag. 16).

Vater n'est pas moins positif : « On ne saurait croire, dit-il, quels dommages cette doctrine cause à la médecine, soit dans la théorie, soit dans la pratique. Parce qu'on entend dire tous les jours que l'ame ou la *nature* guérit les maladies par des mouvements critiques et en frayant à la matière morbifique des voies nouvelles et inconnues, on regarde comme inutile l'étude de l'anatomie et de la physique, on néglige les causes des maladies, et on ne cherche point à expliquer les symptômes, parce qu'on les considère comme dépendants des mouvements de la *nature*....... De cette fausse doctrine, ajoute Vater, découlent plusieurs erreurs dans la pratique. D'abord, on ne peut en déduire aucune indication; ensuite, quels remèdes opposer à la maladie et aux symptômes, quand on croit que tout cela dépend de l'ame, sur laquelle ne peuvent agir les médicaments? De là vient que l'on ne s'inquiète nullement ni du mode d'action, ni des vertus des agents thérapeutiques; on dit même que cette recherche est inutile, dans la persuasion où l'on est que ce n'est point les remèdes qui guérissent, mais plutôt l'ame.... Sur ce fondement on abandonne le soin de la guérison aux efforts de la *nature* et on n'emploie que peu ou point de médicaments, comme le fit ridiculement ce médecin, remarque Vater, dont on m'a rapporté l'histoire, qui, portant à la cuisse une

tumeur phlegmoneuse, menaçant de gangrène, ne voulut employer aucun moyen, pas même des cataplasmes que lui avait conseillés un autre médecin, croyant fermement que la *nature* en viendrait à bout toute seule (1). »

Ainsi il est constant que, par suite de leur doctrine, les médecins naturistes deviennent inactifs, et demeurent spectateurs tranquilles du combat qui s'établit entre le principe morbifique et la *nature*, se reposant sur sa prévoyance, confiant tout à ses efforts, et n'osant la plupart du temps rien entreprendre de crainte de troubler ses combinaisons salutaires. Stahl en offre un remarquable exemple : Bordeu nous apprend qu'il en vint, sur ses vieux jours, au point de n'ordonner pour toutes sortes de maladies que quelques grains de sel marin. On sait que c'est lui qui a érigé en système l'expectation, et qu'il disait à chacun de ses malades, gisant sur le lit de douleur, ce mot magique et qui devait opérer des merveilles, *expecta!* Singulier talisman! Comme s'il suffisait toujours d'attendre, surtout en médecine, pour être délivré de ses maux.

Quant au siége de la maladie, Hippocrate s'en mettait peu en peine. La chose lui semblait même si indifférente qu'il n'a jamais songé à diriger ses recherches de ce côté-là. Comme il ne voyait

(1) *De Curatione per expectationem* dans Haller, Dispat. ad hist. curat. morbor., tom. 7, pag. 14 et 16.

dans toute maladie qu'une succession d'efforts de la part de la *nature,* les symptômes qui pour nous sont autant de signes de la souffrance de nos organes, n'étaient pour lui que l'expression de son triomphe ou de sa défaite, le langage dont elle se sert, soit qu'elle demande du secours, soit qu'elle se suffise à elle-même. Il mit tous ses soins à l'interprétation de ce langage. Pour le comprendre, il observa attentivement ce qui arrive au corps humain dans la lutte dont il devient le théâtre. Il examina d'abord l'extérieur du malade, sa figure, ses yeux, sa position dans le lit, etc., etc.... Il vit sans peine que plus le visage s'éloigne de l'état naturel, plus le danger est grand : par exemple, quand le nez est effilé, quand les yeux sont caves, les tempes affaissées, les oreilles froides, retirées en arrière, la peau du front tendue, la figure froide, plombée, les lèvres pendantes, pâles, etc. Quand, avec tout cela, le malade coule au bas du lit comme une masse inerte, c'en est fait de la *nature,* le triomphe de la matière morbifique est assuré.

Si, au contraire, le visage se conserve ou ne s'éloigne que peu de l'état naturel, si le malade se tient couché sur l'un ou l'autre côté, les bras et les extrémités inférieures légèrement fléchis, si le reste va bien, on peut tout espérer : la *nature* aura assez de force pour vaincre son ennemi.

Mais c'est surtout de l'état des matières excré-

mentitielles qu'il tire ses présages. La maladie étant due, suivant sa théorie, à quelque chose de cru, introduit du dehors dans le torrent circulatoire, ou développé spontanément dans nos humeurs, ressemblant à un certain levain qui communique sa qualité délétère à toute la masse humorale, la *nature* était constamment occupée à lui faire subir une préparation propre à en rendre l'évacuation salutaire. Ce but, vers lequel elle tendait de tous ses efforts, Hippocrate jugeait qu'elle l'avait atteint ou qu'il était au-dessus de ses forces d'après les matières excrétées. Voilà pourquoi il les examinait avec tant de soin.

Il jugeait que la matière morbifique était réfractaire au travail de la *nature,* et qu'en conséquence elle était peu disposée à obéir aux mouvements éliminatoires qu'elle s'efforçait de préparer quand les matières sortaient ténues, claires et avant le temps; ce qui était une preuve que la *nature,* accablée sous le poids des humeurs qui l'irritaient sans cesse, les laissait aller, faute de pouvoir les retenir, et avant de leur faire subir la coction.

Cette coction, objet constant de ses vœux et de tous ses soins, avait pour but de donner aux humeurs un certain degré de consistance, de viscosité, signes assurés d'une bonne crise. Il fallait un certain temps pour cela, à peu près comme il faut à chaque espèce de fruit un temps limité pour mûrir. La fièvre qui, dans ce système, n'est

qu'une augmentation de la chaleur innée (1), était le moyen dont la *nature* se servait pour arriver à ce but. De là le nom de *purétos* qu'elle porte dans ses écrits, de *pur*, feu, soit qu'il pensât que le feu purifiait ce qu'il ne consume pas, soit qu'il le considérât comme l'agent de cette effervescence, de cette ébullition qui épaissit et cuit les humeurs.

C'est conformément à ces idées que nous le voyons sans cesse occupé dans les *Épidémies* à constater les qualités des urines, des excréments, des sueurs, etc.; non qu'il y cherchât la cause du désordre qu'il avait sous les yeux, mais pour y trouver des signes plus ou moins certains sur l'issue du combat. Est-il question de phthisiques? s'ils mouraient tous, c'est que les selles étaient

(1) Érotien dit que *pur* est un mot attique qui signifie fièvre (Gloss., etc., pag. 132).

Galien est plus explicite : « *Essentia febrium est*, dit-il, *non secundùm Hippocratem modò et præclarissimos medicos, sed etiàm secundùm communem omnium hominum notionem, præter naturam caliditas.* »

(In Hipp. Epidem., lib. VI, comment. 1, pag. 382, tom. 9, ed. Chartier).

Le médecin de Pergame dit encore : « *Necessarium, ubi calor hic præter naturam primùm natus, hominem febricitare.* »

(De Totius morbi temporibus liber, tom. 7, pag. 305).

L'auteur du traité intitulé : *Ascripta introductio seu medicus*, dit également : « *Febris est nativi coloris in ardentiorem conversio.* » (Tom. 2, pag. 378).

Platon a dit aussi dans le même sens : « *Quando corpus ignis excessu languet, continua febre laborat.* » (Tim., pag. 550, ed. M. Ficin).

peu liées, quoique assez abondantes, les urines claires, crues et en petite quantité; et si elles devenaient plus épaisses, elles ne déposaient pas de sédiment, ou si elles en déposaient, il ne venait pas à temps convenable. D'un autre côté, on y voyait des sueurs continuelles, mais partielles; des crachats crus, ou qui, s'ils étaient cuits, ne sortaient qu'avec peine et en petite quantité. Tous ces signes étaient de mauvais augure : ils annonçaient le défaut de coction, c'est-à-dire que la matière morbifique étant rébelle à la *nature*, et nullement disposée à se laisser subjuguer par elle, la maladie serait très longue et se terminerait par la mort.

Avait-il des fièvres continues à décrire, c'était toujours la même marche qu'il suivait. Les urines étaient claires, crues, ou bien épaisses, mais bourbeuses, ne donnant aucun signe de vraie coction; il y avait des troubles d'entrailles excessivement douloureux, des selles abondantes avec ténesme, mais point liées; de petites éruptions qui ne répondaient pas à la grandeur du mal et n'apportaient aucun soulagement; des parotides qui n'indiquaient rien; des dépôts aux articulations, rarement critiques, disparaissant promptement, et qui n'étaient d'aucune utilité, etc., etc.....

Si, des descriptions générales, nous passons aux observations particulières, nous ne trouvons

aucune différence. C'est partout une attention minutieuse à décrire les matières excrétées, et un oubli total de désigner la nature et le siége des maladies. Ce dernier point ne paraît jamais l'avoir occupé. En effet, les histoires particulières de maladies qu'on lit dans le premier et le troisième livre des *Épidémies*, offrent un vague si désespérant, et sont si peu des spécialités morbides, que les auteurs n'ont jamais pu s'entendre quand ils ont voulu leur assigner une place dans un cadre nosologique. L'un voit dans la même maladie une frénésie, l'autre une inflammation de la rate, un troisième une fièvre ataxique, etc. Une telle diversité d'opinions prouve incontestablement la nullité de ces observations, puisqu'en y voyant tout ce que l'on veut il est évident que l'on n'y trouve rien (1). Pour en offrir la preuve, un exemple devient nécessaire; et de crainte que l'on soupçonne ma bonne foi en disant que j'ai choisi l'histoire qui se prête le plus à mes vues, je prendrai celle qui se présente la première. Le lecteur jugera, après l'avoir lue, si c'est là une individualité morbide telle que l'ont entendue dans tous les temps les vrais observateurs, et telle surtout qu'on l'entend aujourd'hui.

(1) Sénèque disait de même d'Homère, où l'on voulait trouver les principes de la philosophie stoïcienne, épicurienne, péripatéticienne, etc. : *Apparet nihil horum esse in illo, quia omnia sunt.*

(Epistol. 88).

Philiscus demeurait près du rempart; il se mit au lit dès le premier jour avec fièvre aiguë, sueur, et passa la nuit dans l'agitation.

Le lendemain tout empira; vers le soir il se trouva un peu mieux d'un lavement qu'on lui donna. La nuit fut assez tranquille.

Le troisième jour, il parut sans fièvre depuis le matin jusqu'à midi; vers le soir, fièvre aiguë avec sueur, langue sèche, soif, urines noires, nuit mauvaise, insomnie opiniâtre, délire complet.

Le quatrième jour, nouvelle exacerbation, urines toujours noires. Cependant la nuit fut moins agitée, et les urines prirent une meilleure couleur.

Le cinquième, vers midi, il coula des narines quelques gouttes de sang pur. Les urines furent variées avec nuages ronds, dispersés, nageant à la surface et semblables au sperme humain. Un suppositoire lui fit rendre quelques vents; la nuit fut laborieuse, peu de sommeil. Le matin perte de la parole, sueurs froides, extrémités livides. Mort le sixième jour, vers midi.

La respiration fut constamment grande, rare et entrecoupée. La rate s'était élevée et formait une saillie au-dessus des téguments. Les sueurs furent toujours froides, et les redoublements eurent lieu aux jours pairs (1).

(1) Le premier et le troisième livre des *Épidémies* renferment une

Que signifie, me demanderez-vous, une pareille observation? Hippocrate, fidèle à son rôle de pronostiqueur, va vous l'apprendre. (Je sup-

foule d'observations aussi vagues; et cependant le professeur Baumes a dit que les écrits d'Hippocrate offraient les meilleurs modèles d'histoires particulières de maladies (*Discours apolog.* sur Sydenham, pag. 14). Le docteur Bricheteau, médecin de l'hôpital Necker, suivant en cela son maître Pinel, a répété aussi, lui, qu'en fait d'observations, les Épidémies doivent être regardées comme d'excellents modèles en ce genre (*Considér. sur l'art d'observer*, pag. 33).

Voici maintenant ce que pense Rasori sur le même sujet : « Les livres des *Épidémies*, dit-il, qu'on a tant de fois cités comme des modèles, présentent un assemblage confus d'observations météorologiques insignifiantes, de symptômes incohérents, de crises, de guérisons, de rechutes, de morts, sans qu'il soit question du point capital, de la méthode curative; en un mot, tout médecin rougirait d'être l'auteur de cet ouvrage si vanté. Gardez-vous donc, jeunes élèves, d'augmenter le troupeau servile des adorateurs d'Hippocrate; et si vous ne condamnez pas ce vieux *radoteur* au mépris qu'il mérite, je vous engage du moins à ne jamais l'imiter ».

L'irrévérence de ce langage, dans un temps où le fanatisme pour Hippocrate était à son comble, dut singulièrement étonner ses frénétiques admirateurs : aussi, Chaumeton ne manque-t-il pas de regarder Rasori comme un homme à opinions bizarres, à paradoxes révoltants et à folles prétentions (*Notice sur l'état de la méd. en Italie*, dans le Journal universel des Scienc. médic., tom. 1, pag. 127). M. De Mercy, qui est toujours prêt à rompre une lance pour son héros, a dit également de lui, qu'il était un audacieux détracteur d'Hippocrate, et que la diatribe, aussi fastidieuse que de mauvais goût, qu'il avait écrite contre le père de la médecine, n'aurait jamais dû être insérée dans un journal français, tant on doit conserver intacte l'autorité la plus respectable en médecine ».

(Comment. sur les Aphoris. d'Hipp., pag. 137, tom. )

pose, comme le font nos professeurs de clinique, le médecin de Cos devant ses disciples et leur expliquant la cause de la mort de Philiscus). Tout y annonce, eût-il dit, une issue funeste; cela s'aperçoit dès le premier jour en vertu de cette sentence : *Les sueurs qui arrivent au commencement des maladies aiguës sont mortelles* (1). Le second jour, le malade éprouva un redoublement, ce qui était encore d'un fâcheux augure, car il est écrit : *Les fièvres aiguës qui ont leurs redoublements aux jours pairs sont les plus dangereuses*. Le troisième jour, il y eut du mieux, mais on ne devait pas s'y fier par la raison qu'un aphorisme porte : *Il ne faut pas compter sur un soulagement que vous n'êtes pas fondé à espérer, parce qu'il ne dure pas long-temps* (2). Ainsi, continuerait Hippocrate, les chances de mort se multiplient chaque jour; mais ce qui ne devait laisser aucun doute sur la fin malheureuse du malade, ce sont les urines noires qui se montrèrent dès le troisième jour, et qui ne cessèrent de couler tout le quatrième. A la vérité, les urines prirent la nuit une meilleure couleur, et furent variables le cinquième jour; mais n'est-il pas dit dans les Coaques : *L'urine qui varie annonce un grand danger dans les maladies aiguës* (3). On aurait pu croire à quelque changement favorable par le sang qui

(1) Coac., pag. 489, n° 3, ed. Chrouet.

(2) Aph. 27, sect. 2.

(3) Coac., pag. 496, n° 5, ed. Chrouet.

coula du nez ce jour-là, mais outre qu'il n'en sortit que quelques gouttes, dès le matin la parole manqua, une sueur froide couvrit tout le corps, et les extrémités devinrent livides, ce qui ne laissa plus aucun espoir de salut ; en effet, le malade mourut le sixième jour. Tout cela, au reste, se trouve prédit dans les Prénotions de Cos, ainsi que je vais le prouver : « *Quand les narines, dans les fièvres aiguës, ne rendent que quelques gouttes de sang, c'est un signe très mauvais* (1). *Les malades très affaiblis qui perdent la parole sont proches de la mort* (2). *Quand les pieds, les mains deviennent livides dans les maladies aiguës, c'est un signe mortel* (3). »

Tel est le discours que nous faisions tenir à Hippocrate dans notre première édition, sans nous être aperçu que Galien, en interprétant la maladie de Philiscus, en avait tenu un à-peu-près semblable. Comme nous avons à cœur de prouver péremptoirement que les observations d'Hippocrate ne sont relatives qu'au pronostic, et nullement propres à faire connaître la maladie des sujets qui en étaient atteints, nous allons rapporter le commentaire de Galien. On verra s'il a songé un instant à déterminer la nature de l'affection qui a conduit si rapidement Philiscus

(1) Coac., pag. 32, nº 61, ed. Chrouet; et Morb. popul., lib III, pag. 485, tom. 3, ed. Kühn.

(2) Coac., pag. 131, nº 1, ed. Chrouet.

(3) Coac., pag. 376, nº 4, ed. Chrouet.

au tombeau. Et comment y aurait-il songé? Il savait bien, lui aussi, que ce n'était pas là le but d'Hippocrate.

« Celui qui se rappelle les *Aphorismes*, dit Galien, peut prédire la mort de Philiscus dès le troisième jour; car le premier jour d'une fièvre aiguë est survenue une sueur qui n'a pas enlevé la fièvre, mais qui a amené une nuit très mauvaise. Le second jour tout empira; d'où les urines noires le troisième. Ce qui arriva le premier jour était déjà d'un fâcheux augure, car les choses qui doivent juger, et qui ne jugent point, présagent ou la mort, ou une crise difficile : la mort, quand on observe quelques signes ou symptômes mortels; une crise difficile, si les humeurs montrent des signes de crudité. Or, il y avait dans Philiscus un signe mortel, c'étaient les urines noires qui parurent le troisième jour d'une fièvre qui n'avait point été jugée par la sueur, et auxquelles se joignirent la soif, une langue sèche et une nuit inquiète, sans sommeil et avec délire. Le quatrième jour tout s'irrita, et les urines noires coulèrent de nouveau. On doit bien se rappeler que, dans une maladie aiguë, lorsqu'il survient des signes pernicieux le quatrième jour de même que le troisième, il faut s'attendre à une crise dans peu de temps; et que lorsque les redoublements ont lieu les jours pairs, c'est dans les jours pairs que doit se faire la crise, et qu'au

contraire elle arrive les jours impairs, quand les accès ont lieu ces jours-là. Or, dans les fièvres de mauvais caractère, où est la crise, là est la mort. C'est pourquoi Philiscus mourut le sixième jour, les redoublements étant arrivés les jours pairs. Hippocrate le dit lui-même, qui termine ainsi sa narration : La respiration fut rare et grande jusqu'à la fin ; la rate formait une tumeur arrondie ; les sueurs furent toujours froides, et les accès eurent lieu *les jours pairs* (1). »

Ainsi Galien, en ne cherchant dans les observations d'Hippocrate que des signes pour prédire la mort ou le rétablissement des malades, annonce assez clairement qu'il n'espérait pas y trouver autre chose. Aussi, toutes ses interprétations des *Épidémies* ne portent-elles que sur le pronostic. C'était bien là entendre Hippocrate et saisir le véritable esprit de sa doctrine. Hippocrate passait donc aux yeux de Galien, comme aux nôtres, pour avoir cru que Philiscus avait succombé, non parce qu'il portait dans les viscères telle ou telle lésion, mais parce qu'il présentait une série toujours croissante de mauvais signes ; et ces mauvais signes, la théorie d'Hippocrate les faisait dériver du manque de coction. *La crudité,* dit-il dans son premier livre des *Epidémies*, *annonce le défaut de crise, un grand désordre, des rechutes ou la mort.*

(1) In Hipp. Epid., lib. 1, comment. 3, pag. 99 et 100, tom. 9, 1a part., ed. Chartier.

Voilà dans quel esprit toutes les observations d'Hippocrate ont été recueillies. Or, quelle liberté de génie, quel espoir de progrès pour la médecine, chez un homme dont toute l'étude se renfermait dans l'interprétation des signes! Ce serait donc en vain que vous lui demanderiez de vous indiquer quel est l'organe ou le système d'organes primitivement affecté : il n'a jamais tourné sa pensée de ce côté-là. Il vous donnera bien, pour chaque malade, les signes funestes ou favorables; mais n'en exigez pas davantage, là se borne toute sa science. Jamais il ne vous fera toucher au doigt la source d'où part le mal; ou, si par hasard, dans les *Épidémies*, vous parvenez à découvrir cette source, vous le devrez uniquement aux progrès de l'art et nullement à Hippocrate. Je le demande maintenant : s'il n'y a que les observations bien faites qui restent pour la science, qu'on m'apprenne de quelle utilité sont les histoires rédigées dans le goût de celles du vieillard de Cos.

Barthez a pourtant dit : « Les observations d'Hippocrate ont des degrés de généralité qui les rapprochent des principes de la science et donnent une facilité singulière pour bien voir des cas analogues qui se présentent dans la pratique (1). » Assurément il serait difficile de dire quelque chose de plus fort en faveur des obser-

(1) Génie d'Hippoctate, page 9.

vations d'Hippocrate; car celles qui offriraient ce degré de perfection seraient le comble de l'art. Voyons maintenant si cet éloge est mérité. Et d'abord remarquons qu'une même maladie étant quelquefois différente suivant les différents individus, doit apparaître sous des formes variées; ce qui fait qu'une histoire particulière de maladie, prise sur un seul individu, ne doit présenter qu'une de ces formes, et ne peut par conséquent offrir ce caractère de généralité qui la rend applicable à tous les cas. Ensuite, les observations d'Hippocrate ont été toutes recueillies conformément à sa théorie : cette circonstance empêche que l'on puisse s'en servir comme de prototypes dans une théorie opposée. Comment en effet connaître la nature et le siége des maladies, avec des observations destinées à représenter la lutte qui s'engage entre la *nature* et la cause morbifique.

Hippocrate doit donc cesser d'être regardé comme le peintre de la nature par excellence, ainsi qu'on l'a fait jusqu'à ce jour; il suffit de jeter les yeux sur ses tableaux pour s'en convaincre. Les phénomènes morbides qui en forment les traits ont été mal observés, et par conséquent mal décrits. Ignorant l'art d'écarter les branches pour découvrir le tronc et puis de là aller jusqu'aux racines, jamais Hippocrate n'eut la pensée de regarder les symptômes comme autant de

rameaux qui couvrent de leur ombre la tige première; jamais il ne les a rattachés aux organes, aux lésions cachées dont ils dépendent. Ce qu'il cherchait dans les symptômes, ce qu'il voulait à toute force y trouver, ce n'était pas la lésion organique qui leur avait donné naissance, et qui était reflétée par eux, mais bien des signes de coction, afin d'en tirer des présages sur le triomphe ou la défaite de la *nature*. Et comme sa théorie faisait dériver en grande partie ces signes des matières excrétées, il en décrit toutes les apparences avec une attention minutieuse, revient sans cesse sur ces descriptions, et ne dit pas un seul mot capable de mettre son lecteur sur la voie de la véritable origine de la maladie.

Il ne servirait de rien de m'opposer des autorités pour prouver le contraire de ce que j'ai avancé touchant la nullité des observations d'Hippocrate; car il ne s'agit pas de savoir ce qu'ont pensé là-dessus tel ou tel, mais bien si ces observations sont assez parfaites pour servir de modèles aujourd'hui. Afin d'en juger avec connaissance de cause, il aurait fallu peut-être en rapporter un plus grand nombre, mais cela m'a paru inutile, parce que, suivant le conseil des maîtres, il n'est pas un médecin qui n'ait lu et relu les *Epidémies*. D'ailleurs, elles portent toutes le même type, la même empreinte, toutes ont été recueillies sur le même plan; en sorte qu'il

suffit d'en connaître une seule pour juger des autres. Ce caractère uniforme qu'offrent toutes les observations d'Hippocrate a de quoi surprendre ; et comme la nature ne se prête guère à une pareille uniformité, pour peu qu'on y fasse attention, on doit désirer d'en connaître les causes. On les trouvera, je pense, dans les réflexions suivantes.

Parmi les obstacles à l'esprit d'observation, un des plus remarquables est sans contredit l'influence des idées préconçues. En effet, la théorie que nous avons embrassée nous domine à tel point que, rendant nos sens complices de notre imagination, elle fausse presque toutes nos idées, soit en nous montrant les faits d'une manière incomplète, soit en les laissant passer comme des anomalies inexplicables. Et de même que le prisme nous trompe en nous faisant voir tous les objets nuancés des mêmes couleurs, de même nos idées systématiques fascinent notre esprit en allant se peindre et se réfléchir de toutes parts ; en sorte que partout où nous portons les regards nous ne rencontrons plus qu'elles. Malheureusement l'esprit humain ne peut guère s'affranchir de cette faiblesse, et les plus grands génies n'en sont pas quelquefois plus exempts que les autres. Hippocrate en offre un mémorable exemple : ses ancêtres avaient imaginé la théorie du combat de la *nature* et de la matière

morbifique ; Hippocrate accepta cette théorie avec toutes ses conséquences, et elle fit sur lui le même effet que les théories produisent d'ordinaire sur les esprits qu'elles asservissent.

Il ne faut donc pas chercher ailleurs la cause de cette uniformité que nous avons remarquée dans les observations d'Hippocrate. Les symptômes n'étant à ses yeux que des signes destinés à représenter le combat morbide, il ne songeait pas à y trouver autre chose, et ne les étudiait que pour prédire de quel côté demeurerait la victoire. Voilà pourquoi le pronostic tient une place immense dans sa doctrine, et le diagnostic une si petite qu'il paraît bien que ce n'était pas là sa principale affaire. Chez une nation où la science des augures était en si grande vénération, où l'on réglait la marche des affaires civiles et militaires sur la réponse des oracles, il n'est pas étonnant qu'il se soit trouvé des hommes qui aient essayé de faire les devins auprès des malades, et encore moins que ces hommes aient été des prêtres.

J'ai dit que le diagnostic ne tenait aucune place dans la doctrine d'Hippocrate, et je pense avoir dit vrai ; on n'a qu'à lire ses ouvrages pour s'en convaincre. Nous croyons, nous médecins de l'époque actuelle, que le point capital en médecine est de découvrir l'origine première des symptômes, parce que nous regardons cette ori-

gine comme le pivot sur lequel roule tout le cortège des actes morbides ; et comme cette origine est souvent obscure, nous mettons tous nos soins à décrire les formes variées sous lesquelles elle se cache. Par suite de cette idée fondamentale, nous nous appliquons à isoler, à séparer tellement une maladie de celles qui lui ressemblent, qu'il soit impossible de les confondre : aussi faisons-nous tous nos efforts pour donner à chacune son allure caractéristique, afin que l'on puisse les distinguer nettement les unes des autres. Hippocrate voyait les choses autrement : non-seulement il ne s'attacha point à rechercher l'origine des phénomènes morbides, non-seulement il n'eut point l'intention de spécifier les maladies, c'est-à-dire d'imprimer à chacune sa physionomie propre ; mais, toujours conduit par sa théorie, il transforma, dans les *Epidémies*, le corps humain en une véritable arène où deux athlètes ennemis viennent combattre, et les observations diverses qu'il y a réunies sont autant de scènes variées de cette lutte où les deux combattants s'efforcent de se subjuguer l'un et l'autre.

Cette idée de combat dominait tellement la doctrine d'Hippocrate, que c'est encore sur elle qu'il a fondé le régime diététique de ses malades. La *nature* étant, suivant lui, constamment occupée à cuire et à chasser hors du corps les humeurs impures, il mettait tous ses soins à ne pas la

troubler dans cet acte important. C'est pourquoi il voulait que l'on prescrivît la diète la plus absolue dans le fort de la lutte, afin qu'elle pût user de toutes ses forces dans ce moment décisif. Cela était surtout nécessaire pour les maladies qui devaient se terminer le troisième ou le septième jour; l'attaque étant soudaine et violente, il fallait bien se garder de distraire la *nature* pendant qu'elle était occupée à réunir les moyens de défense qui étaient en son pouvoir. Si le combat devait être long, la chose était différente: comme elle ne pouvait venir à bout de son ennemi qu'après une grande dépense de forces, il voulait qu'on la soutînt par des aliments plus ou moins substantiels, jusqu'au moment de la crise, époque où elle redoublait d'efforts et où la moindre distraction était préjudiciable au malade.

Ainsi Hippocrate, en prescrivant le régime, n'avait nullement égard à l'état des voies digestives, non plus qu'à l'espèce de maladie dont on était atteint. Toute son attention était dirigée sur la *nature,* qu'il voulait laisser libre de tous soins, afin de ne pas diviser ses forces. Ce point pouvant être contesté, il m'a paru nécessaire de l'appuyer sur des témoignages irrécusables. « Il vaut mieux, dit Galien, permettre à la *nature* de vaquer à la coction de la maladie pendant sa vigueur que de la distraire en l'occupant

à assimiler les aliments récemment pris. Si la maladie s'affaiblit, continue-t-il, il faut ajouter un peu de nourriture, et on nourrit d'autant plus que la faiblesse le demande (1) ». Gorter, qui était si bien pénétré de la doctrine d'Hippocrate, dit que le vieillard de Cos voulait que dans la vigueur de la maladie on ménageât les forces, parce que, si elles venaient à manquer, le malade succomberait. Il est donc évident, fait-il observer, que le médecin ne doit rien entreprendre qui puisse ou les distraire ou les affaiblir; car s'il donnait des aliments dans ce temps-là, les forces de la vie seraient occupés à la digestion, et ne suffiraient plus à l'élimination de la matière morbifique. Gorter dit, de plus, que dans les maladies longues Hippocrate accordait de la nourriture, et qu'il avait soin de la rendre plus copieuse, selon la durée de la maladie, de crainte que les forces ne tombassent faute d'aliments (2). » Rièger pensait de même : « Si Hippocrate, dit-il, prescrit la diète très-ténue dans les maladies extrêmement aiguës et dans

(1) « *Præstat naturam sinere morbi coctioni vacare per ejus vigorem, quàm indè ipsam ad cibos recenter assumptos conficiendos distrahere..... Quod si morbus imbecilliùs appareat, aliquid victui adjiciendum est, ac tanto pleniùs alendum, quuntum virium expostulat imbecillitas.* » (In Hipp. aphor. 7 et 9, comment. primus, pag. 13 et 14, 2ª part., tom. 9).

(2) Medicina hipp., pag. 24 et 25.

celles qui sont dans leur plus grande vigueur, c'est que la *nature*, luttant de toutes ses forces contre la maladie, si vous donnez de la nourriture au malade pendant qu'elle est occupée à vaincre, vous combattez pour la cause morbifique, vous multipliez ses forces en entravant celles de la *nature;* dès-lors vous empêchez la coction et les crises. Les forces du malade, ajoute le même auteur, devant subjuguer la cause du mal, si elles sont affaiblies par le défaut de nourriture, ou opprimées par une trop grande quantité d'aliments, il y aura à craindre que la *nature* ne soit vaincue, et que le malade ne succombe (1). » « Dans les fièvres continues, dit enfin Le Clerc, Hippocrate voulait, qu'au commencement, on donnât de la ptisane qui fût médiocrement épaisse et qu'on allât peu à peu en diminuant la farine d'orge, à mesure qu'on approchait des jours où le mal devait être à son plus haut période; en sorte qu'alors on ne nourrît le malade qu'avec de la ptisane coulée, afin que la *nature* étant déchargée du soin de cuire les aliments, elle pût plus aisément venir à bout de surmonter la maladie (2). » Barker, Lorry,

(1) Hippocr., Coi Aphoris., etc., pag. 49.

(2) Hist. de la Méd., pag. 453 et suiv. — Sprengel attribue à Hippocrate les mêmes idées sur la diète, ainsi que le prouve ce passage : « Comme les humeurs subissent une altération quelconque dans les maladies aiguës, et que la *nature*, en les élaborant, cherche à les ren-

Clerc, Aubry, etc., tous les auteurs, en un mot, qui ont exposé ou commenté les préceptes de l'école de Cos sur le régime, les ont entendus dans ce sens. Un accord aussi unanime ne doit laisser aucun doute.

Ce n'est point ainsi que nous envisageons le même sujet aujourd'hui. Hippocrate ne songeait nullement à la sensibilité des voies digestives ; nous, au contraire, nous avons constamment les yeux tendus sur l'estomac et ses annexes, ces véritables hypomoclions de la machine humaine. Voici pourquoi : uni aux autres organes par de nombreux liens sympathiques, il devient pour eux un foyer très actif d'excitation, soit qu'il souffre primitivement, soit qu'il pâtisse par irradiation. Cette aptitude de l'estomac à devenir ainsi l'aboutissant de presque toutes nos souffrances, quand il n'en est pas lui-même le point de départ, en fait un écho si fidèle de nos douleurs, qu'il ne s'en réveille pas une dans l'organisme, pour peu qu'elle soit intense, qui ne se répète et n'ait du retentissement dans ce viscère. Bordeu exprimait bien ce fait quand il disait qu'il est peu de maladies où l'estomac ne joue au moins le se-

dre propres à être évacuées, il faut avoir soin de ne jamais l'interrompre en détournant ses forces pour les faire servir à la digestion des substances alimentaires ».

(Hist. de la Méd., tom. 1er, pag. 319).

cond rôle, et où il ne finisse bientôt par devenir principal acteur (1).

Ce fait capital, immense par ses résultats, était, on ne saurait le nier, entièrement ignoré d'Hippocrate ; et cependant sans ce fait, qui est la véritable clef de la pathologie, il est impossible de compter sur des succès durables. Ainsi, ce n'est plus la *nature* épuisée qu'il s'agit de soutenir, ni les forces qu'on doit ménager en prenant garde de les disséminer : ce dogme hippocratique, quoique suivi par les maîtres de l'art, n'a servi qu'à faire des victimes. Ce que l'on ne doit jamais perdre de vue, c'est l'état de l'irritation, primitif ou secondaire, où se trouve l'estomac durant presque tout le cours de la maladie. Cet état de souffrance de l'estomac nous impose la loi de ménager sa sensibilité, toujours prête à s'exaspérer par des prescriptions imprudentes. Voilà pourquoi nous défendons les aliments, et nous ne permettons qu'une tisane gommeuse ou toute autre, peu importe, pourvu qu'elle soit prise dans la même catégorie. Il suffit en effet de réfléchir à ce qui se passe en santé dans la

(1) Recherches sur les malad. chroniq., pag. 839, éd. de Richerand. — Tout ce que Bordeu dit ici sur l'estomac et ses maladies, ainsi que sur les sympathies que ce viscère entretient avec les autres parties de l'organisme, est plein de sens et de justesse. Ce passage, tout admirable qu'il est, eût peut-être resté inaperçu, comme il l'avait été pendant long-temps, si la doctrine physiologique ne l'eût fait exhumer.

chymification pour juger combien cette conduite est rationnelle. Les aliments reçus dans l'estomac l'irritent, le sang y afflue en abondance; par les oscillations qu'il imprime à la pâte chymeuse, il est agité d'un balancement léger, mais continuel. Bientôt l'excitation devient universelle : le cœur accélère son mouvement, les artères vibrent avec plus de force, le sang augmente de vitesse, la chaleur générale s'accroît, les sécrétions deviennent plus actives; enfin souvent une véritable fièvre se déclare, et, s'il y a dans l'organisme quelque point caché d'irritation, c'est alors que les douleurs se font sentir.

Celui qui ne saurait pas trouver dans ces phénomènes la raison de sa conduite, soit qu'il prescrive le régime, soit qu'il ordonne des médicaments, est, je ne crains pas de le dire, incapable d'exercer la médecine avec succès. Que pourrait-on en effet espérer d'un homme qui, sans s'enquérir de l'état de l'estomac, y dépose des aliments ou des remèdes qui vont accroître l'incendie au lieu de l'éteindre? Hippocrate ne s'inquiétait guère, comme on l'a vu, de la sensibilité de ce viscère. La manière dont il usait du vin dans les maladies aiguës le met tout-à-fait en évidence. Ce liquide spiritueux, outre sa propriété irritante sur les premières voies, a, ainsi qu'on le sait, l'inconvénient d'activer la

circulation du sang qui, dans les fièvres, fermente et bouillonne dans les veines. Ce serait un étrange moyen, il faut en convenir, d'avoir recours à un stimulant pour appaiser le feu qui dévore le malade. C'est pourquoi nous nous gardons bien de le prescrire dans ces maladies où tout est en combustion. Mais Hippocrate ne songeait point à tout cela. Comme il n'avait en vue que l'écoulement des humeurs, le vin, le blanc surtout, lui semblait propre à remplir ce but. Aussi dit-il *qu'il pénètre jusque dans la vessie, qu'il fait couler les humeurs et que la propriété qu'il possède de purger par les urines, le rend très avantageux dans les maladies aiguës* (1).

Je viens d'exposer la théorie d'Hippocrate sur la maladie en général; je dirai maintenant de quelle manière le même sujet a été envisagé par les médecins de nos jours. En plaçant ainsi la nouvelle doctrine vis-à-vis de l'ancienne, il sera plus facile de prendre un parti.

Au moment d'entrer en matière, une difficulté m'arrête. J'entreprends de parler de maladies; est-on bien d'accord sur la signification de ce mot? Malheureusement on est loin de s'entendre là-dessus, et le monde médical est resté jusqu'ici divisé sur cet article important. Demandez à certains Asclépiades ce qu'ils conçoivent par maladie, ils vous répondront, avec

(1) Hipp. opera omn. ed. Foës, pag. 30 et 392, Genevæ, 1657.

le ton de l'inspiration, que les maladies sont évidemment l'effet du courroux céleste; que, pour les guérir, il faut avoir recours à l'intervention de la divinité; qu'à eux seuls, à titre de ministres des dieux, appartient le droit exclusif de fléchir la colère du ciel et d'obtenir, à force d'invocations, le rétablissement des malades. Quittons maintenant cet antique échafaudage de pieuses jongleries, et reportons nos regards sur des siècles moins éloignés du nôtre. Galien apparaît le premier et nous apprend que toutes nos maladies sont dues au sang, au flegme, à l'atrabile, etc.; Paracelse, à *l'ens astrorum,* à *l'ens veneni,* à *l'ens naturale,* etc.; Van-Helmont, à la fureur de l'archée; Sylvius, aux âcretés des humeurs; Stahl, à une réaction de l'âme; Brown, à une lésion de l'irritabilité (1). Mais c'est assez signaler d'erreurs; qu'il nous suffise de dire que l'opinion qui a compté le plus de partisans jusqu'ici est celle d'Hippocrate.

Mais si Hippocrate a donné une idée fausse de la maladie, qu'est-ce donc enfin? Pour en avoir une notion claire et dégagée de toute vue systématique, on n'a qu'à consulter sa raison de bonne foi, et surtout sans idées préconçues. Or,

(1) Celui qui veut connaître une grande partie des définitions qui ont été données de la *maladie* en général, peut consulter l'article sur cette matière que M. Littré a inséré dans le journal intitulé : *l'Expérience*, n° 52, 1838.

voici ce que nous dit la raison : jouir d'une bonne santé est l'opposé d'être malade ; il suffit donc de savoir en quoi consiste la santé pour trouver de suite ce qui constitue la maladie. Or, on jouit d'une bonne santé quand toutes les fonctions s'accomplissent d'une manière libre, uniforme et régulière. On est donc malade quand une ou plusieurs fonctions, ou toutes à la fois, sont troublées ; et on l'est plus ou moins selon l'intensité et la durée de ce trouble. Maintenant, qu'est-ce que ce trouble des fonctions ? évidemment ce sont les organes modifiés, altérés dans leur structure. La bonne santé dépend donc du bon état de l'organisme ; et par une conséquence nécessaire, la maladie vient d'un état contraire.

Je ne crois pas que l'on puisse rien opposer de solide à ce raisonnement. On a beaucoup parlé dans l'ancien temps, je le sais, on parle même encore aujourd'hui de maladies de fonctions sans maladies d'organes ; mais qui ne sent de suite toute l'absurdité d'une pareille opinion ? Est-ce qu'un lien indissoluble n'unit pas d'une manière intime le sort commun de l'acte et de l'agent ? Et peut-on dire d'une action qu'elle est troublée sans admettre au préalable une modification matérielle dans l'instrument qui l'exécute ? Cette modification, je l'avoue, peut demeurer inaperçue pour nous ; mais, pour être

moléculaire, intime, cachée dans nos tissus, en est-elle moins réelle ? Ce travail intestin qui compose et décompose nos parties, ce mouvement occulte qui agite le cerveau et qui produit de si merveilleux phénomènes, le sentons-nous? Le voyons-nous ? Et pourtant rien n'est plus réel. Si donc les dispositions organiques qui constituent un pareil travail ne se révèlent à aucun de nos sens à l'état normal, pourquoi ces mêmes dispositions ne pourraient-elles pas changer sans devenir plus sensibles pour nous? Aussi ne puis-je assez m'étonner de la prétention de certains médecins qui s'imaginent bonnement pouvoir assigner à chaque nouveau phénomène cérébral la condition organique qui l'a déterminé, et en trouver des traces sur le cadavre.

Toute maladie, a-t-on encore dit récemment, est une réaction accidentelle de la *force vitale* contre une cause de trouble ; d'où il suit que là où il n'y a pas de réaction il n'y a point de maladie. Des ulcères aux jambes, des varices, une induration au foie, un catarrhe chronique de la vessie, un squirre, une hypertrophie de la rate, un anévrisme, etc., etc., tout cela n'est pas maladie ; et pourquoi ? La raison en est simple : il n'y a pas de réaction. J'ai vu mourir, le mois de juillet 1839, M. Moulin, chef de bataillon d'artillerie et directeur de la fonderie de Ruelle, sans que mes confrères ni moi qui lui donnions

des soins, aient jamais aperçu de mouvement fébrile. Il éprouvait depuis long-temps une dyspnée considérable, occasionnée par le volume énorme du cœur dont toutes les cavités étaient excessivement dilatées, et qui n'avait pas moins de douze pouces six lignes dans sa plus grande circonférence. Un jour il survint une hémoptysie abondante qui fut bientôt suivie d'une terminaison funeste. Dira-t-on que M. Moulin n'était pas malade parce qu'il est mort sans fièvre? Si la définition de la maladie que j'ai rapportée plus haut est exacte, je ne vois guère de moyen d'échapper à une pareille absurdité. Mais, répondront les partisans de l'opinion que je combats : si la réaction dans ce cas n'était pas générale, du moins elle était locale. Je m'attendais à cette échappatoire; je vais y répondre. Réagir *contre* une chose, c'est repousser cette chose (1). Or, la *force vitale* à qui ce rôle est dévolu, comment s'en acquitte-t-elle ? Tous les médecins le savent : bien loin de gagner du terrain, elle ne cesse d'en perdre. On ne peut donc pas dire que, dans les différentes maladies dont je viens de parler, elle combatte avec avantage. Que

(1) C'est bien là le sens qu'attache au mot réaction l'hippocratisme moderne; M. Cayal, grand partisan de ce système, le dit expressément, ainsi qu'il appert par la phrase suivante : « Toute réaction pathalogique est une fonction accidentelle qui a pour but d'assimiler ou d'éliminer la chose qui nuit ».

(Clinique médicale, pag. 35.)

fait-elle, par exemple, contre un squirre de l'œsophage? Demandez au malheureux qui en est atteint : hélas! vous répondra-t-il, je ne puis en dire rien de bon. Je n'ai jamais senti qu'elle ait excité en ma faveur le plus léger effort, elle que vous dîtes pourtant si pleine de bienveillance. Elle me laisse, au contraire, en proie à mon mal qui chaque jour va croissant; et, non contente de me montrer la tombe toujours prête à s'ouvrir pour me recevoir, et de me ravir ainsi tout espoir de salut, elle me livre sans pitié aux horreurs de la soif et de la faim. Non, rien n'égale la violence de mes souffrances, je n'y tiens plus, je me meurs.

Le langage que je prête ici à cet infortuné, à qui les illusions de l'espérance sont même refusées, nous montrerait, s'il en était besoin, jusqu'à quel point on peut compter sur la puissance de la *force vitale pour éliminer la cause du trouble*, comme les hippocratiques modernes le prétendent si gratuitement.

D'autres ont encore prétendu que les maladies n'étaient qu'une altération des propriétés vitales. Mais est-ce que ces propriétés existeraient par elles-mêmes et indépendamment de l'organisation? C'est ici le lieu de rappeler un artifice auquel l'esprit humain a souvent recours, et qui l'a jeté dans d'étranges erreurs. Il crée des abstractions pour la commodité du langage, et ces abstractions, il est rare qu'il ne les prenne dans la

suite pour des réalités. C'est ainsi qu'il donne aux fonctions et aux propriétés vitales une existence réelle et distincte de nos organes, tandis qu'elles ne sont que ces mêmes organes en action. Il ne faut donc pas s'y méprendre : il n'y a pas plus de digestion et de circulation que de contractilité et de sensibilité. Ce qui existe réellement, ce sont les organes digestifs et les organes circulatoires, les muscles et les nerfs, qui, en raison de leur organisation différente, agissent différemment.

L'homme, par un penchant naturel, est porté à supposer dans les substances matérielles certains pouvoirs, certaines vertus, qui les rendent capables de produire tels ou tels effets. Pour un sauvage, se sont des esprits, des génies ; pour un homme avancé dans la civilisation, ce sont des propriétés ou des forces. Mais en remplaçant les génies par les forces, la science est restée au même point. Si par-là on a cru la mettre dans la voie du progrès, on s'est grandement trompé. Lorsqu'un corps tombe, on dit que c'est la force d'attraction qui l'attire vers le centre de la terre : on exprime bien le fait de cette manière, mais quant à la cause du fait, on se paie d'un mot, voilà tout.

Un philosophe, dont parle Dugald-Stewart, n'apercevant aucune liaison nécessaire entre l'impulsion et le mouvement, en conclut que l'impulsion n'est que l'occasion du mouvement,

dont la véritable cause est due à un esprit qui anime le corps. Ainsi, suivant ce grave philosophe, les corps inorganiques renfermeraient un esprit qui dort quand ces corps sont en repos, et qui, réveillé par la secousse d'un autre corps, entre en action jusqu'à ce que le sommeil le reprenne encore. L'intelligence de ce philosophe était-elle, sous ce rapport, beaucoup au-dessus de celle d'un sauvage? Et pourtant l'auteur écossais assure que c'était un homme d'un très grand savoir (1).

Sans doute l'esprit humain trouve commode de supposer une force pour l'explication de chaque phénomène de la nature : il se tire par-là d'une difficulté qu'il ne peut pénétrer. Mais il n'en est pas moins vrai qu'il s'en tire comme ces anciens qui, attribuant la direction du soleil à Appolon, celle des vents à Éole, les mouvements de la mer à Neptune, etc., croyaient bonnement avoir trouvé le dernier mot de l'énigme, et se reposaient tranquillement dans cette stérile explication.

Il a pris tout récemment envie à M. Montlosier de ressusciter ces vieilleries, et il a en conséquence admis, comme Platon, un esprit pour le soleil, un autre pour la lune, et un troisième pour la terre, etc. (2). L'esprit qui habite notre

(1) Philos. de l'espr. hum., tom. 1, pag. 118.

(2) Myst. de la vie hum., tom. 2, pag. 570.

planète a reçu de M. Virey le nom de *terrien*, (j'aurais aimé mieux l'appeler *force tellurique;* ce mot a quelque chose de plus gracieux à l'oreille). On a peine à concevoir comment de pareils hommes ont pu professer une semblable opinion au dix-neuvième siècle. «Celui, dit Herder, qui, dans l'histoire des animaux et des plantes, se plaît à voir des sylphes invisibles colorer les feuilles de la rose ou remplir la corolle de perles humides, des esprits de lumière s'enfermer dans le corps d'un ver luisant, ou se jouer en mille réseaux de feu dans les plumes du paon, celui-là sera un poète ingénieux, mais jamais il ne brillera au rang des naturalistes (1) ».

Pour nous, ne croyant pas plus aux esprits des sauvages qu'aux forces des modernes, nous allons porter hardiment la cognée sur cet échafaudage de l'ignorance, en disant avec Van-Helmont : *Fragilitates humanæ sunt fabularum harum inventrices* (2).

En général, on est loin de faire assez d'attention à ce procédé de notre intelligence, par lequel, après avoir séparé l'acte de l'agent, elle transforme cet acte en réalité et lui suppose une cause qu'elle nomme *force* ou *propriété*, procédé qui a ses dangers, puisqu'il nous pipe, pour me servir d'une expression de Montaigne, de nos propres inventions. Au lieu de regarder

(1) Idées sur la philos. de l'hist. de l'hum., tom. 2, pag. 513.

(2) Ort. medicæ, pag. 173.

ces créations de notre esprit comme des valeurs simplement nominales, qu'il ne met en circulation que pour sa propre commodité, on en a fait des êtres essentiellement actifs par eux-mêmes, existants en dehors de la matière, qui s'iufusent en elle, s'en emparent, et deviennent ainsi le principe causal de son activité. Dès lors la physique et la physiologie se sont peuplées d'une multitude d'entités qui, sous le nom de propriétés, sont venus l'animer et lui donner le mouvement; car, suivant la commune façon de penser, la matière est inerte de sa nature, et ne peut entrer en action que par l'adjonction de ces propriétés.

Voyons à présent jusqu'à quel point cette doctrine est fondée. D'abord examinons les corps bruts, inorganiques. Les propriétés dont ils jouissent sont si peu des êtres existants par eux-mêmes qu'on voit varier ces propriétés avec la forme et la composition de ces corps. Ce morceau de fer que je tiens à la main est informe, quasi *propre* à rien. Eh bien! il acquerra la propriété d'ouvrir une serrure, de fendre le bois, de le couper, de le scier, etc., suivant que l'artiste en aura fait une clef, un coin, une hache, une scie, et pourtant il n'a fait que changer de forme. Que sera-ce donc s'il se combine avec d'autres corps? Chaque combinaison nouvelle amènera de nouvelles propriétés, et cela n'aura

d'autre terme que le terme même de ces combinaisons. En voulez-vous un exemple? Ce morceau de fer dont je parlais tout-à-l'heure a une certaine pesanteur, une certaine couleur, il est dur, ductible, poreux, élastique, etc., à un certain degré; si vous voulez lui donner une autre pesanteur, une autre couleur, le rendre plus ou moins dur, malléable, poreux, élastique, cela dépend de vous: il suffit de varier ses parties constituantes. Voyez combien les oxides de fer diffèrent, sous ce rapport, des sels du même métal, qui tous diffèrent entre eux, autant que du fer lui-même, dont ils ne conservent plus la moindre apparence!

Ce que nous venons de dire du fer peut s'appliquer indifféremment à tous les minéraux, et prouve de la manière la plus évidente que les propriétés dont on les a doués n'ont rien de fixe ni de réel, puisqu'elles dépendent de leur forme en même temps que du nombre et de l'arrangement de leurs principes constituants. Mais je prévois l'objection : on me dira que les propriétés dont je parle ici ne sont pas des forces, et que ce sont cependant ces forces qu'il faudrait détruire, telles que l'attraction et l'affinité, si l'on voulait prouver que la matière se meut de sa propre énergie. A cela je répondrai d'abord par un fait qui, dans l'histoire de l'humanité, décèle toujours l'enfance de la raison; c'est que

l'Olympe était, chez les anciens, habité par une foule de divinités qui toutes avaient leur part dans l'administration de ce monde, et qu'il s'est dépeuplé peu à peu à mesure que la science de la nature a fait des progrès, au point qu'il est comme désert aujourd'hui. Ce penchant qui porte l'homme, enveloppé de son ignorance native, à remplir la nature de génies comme d'autant de causes de tout ce qui le frappe d'étonnement, s'observe si généralement chez les peuples encore dans la barbarie, que l'on peut dire qu'il tient à la constitution de notre esprit. Ce qui le prouve, c'est que, tout éclairés que nous sommes par les lumières de la civilisation, en substituant les forces aux génies, nous ne sommes guère, sous ce rapport, plus avancés que les sauvages. On se moque bien, il est vrai, des démons des platoniciens, des *virtualités*, des *quiddités* de la philosophie scolastique, des génies des sauvages, etc.; mais on ne réfléchit pas que les philosophes de notre temps, en faisant remuer la matière par des forces, n'ont fait que changer les noms, et que s'il est absurde d'admettre les uns, il n'y a pas moins d'absurdité à admettre les autres.

Si l'on entendait en philosophie par le mot *force* ce que l'on entend en dynamique, rien de mieux : on saurait que la force n'est qu'une abstraction par laquelle on désigne l'action d'un corps sur un autre; mais faire de cette action un

être à part et indépendant du corps qui l'a produite, c'est donner de la réalité à ce qui n'est qu'un mot, autrement dit c'est créer des chimères. Tout se meut dans la nature, j'en conviens, et tout s'y meut, non par des forces, mais par l'action et la réaction des corps les uns sur les autres. Je m'explique : si l'espace était rempli par une matière homogène, quelque rare et ténue qu'on la suppose, le mouvement ne serait pas possible, ou du moins je n'en vois pas la possibilité; mais si le même espace est occupé par des corps de nature différente, comme la lumière, l'air, l'eau, le calorique, le fluide électrique, les métaux, etc., ces corps agiront mutuellement les uns sur les autres, et alors il y aura mouvement. L'origine du mouvement vient donc de l'hétérogénéité de la matière (1). C'est

(1) D'après des données récentes, la matière n'entrerait en mouvement que par un fluide *matériel* que l'on serait convenu de nommer éther ou fluide électromagnétique. Suivant cette hypothèse, il y aurait dans le monde physique deux substances matérielles, l'une passive, inerte, douée seulement de réceptivité, l'autre active, déterminant toutes les formes et tous les mouvements. Ainsi l'éther, principe de toute action, deviendrait, toujours d'après la même hypothèse, l'âme du monde, le *Deus agitat molem* de Virgile. Cette opinion prend tous les jours une nouvelle consistance, et tout présage que bientôt elle sera au nombre des vérités les mieux démontrées. Ajoutons de plus que toutes les expériences de nos physiciens actuels convergent vers ce point, que la lumière, le calorique, l'électricité et le magnétisme ne sont en définitive que des modifications de l'éther.

une nécessité qu'il faut bien accepter, quelque contraire qu'elle soit à nos croyances habituelles. Étudiez tous les phénomènes de la nature, il n'en est pas un, oui, pas un qui n'ait pour cause l'action d'un ou de plusieurs corps. Les combinaisons chimiques, que l'on avait depuis si long-temps attribuées à une force occulte, sont manifestement aujourd'hui l'effet du fluide électrique; ces orbes immenses que décrivent les corps célestes n'ont plus pour cause la gravitation, mais bien l'action réunie du magnétisme et de l'électricité (1).

Ainsi, les corps n'entrant en mouvement que par l'impulsion d'autres corps, en même temps que cette communauté d'actions rend le vide impossible, elle forme de l'univers un tout tellement lié et continu qu'on n'y voit pas plus de corps isolés, indépendants les uns des autres, qu'on ne voit d'organes séparés dans un animal quelconque. Cet enchaînement est tel qu'on ne peut supposer le moindre changement soit dans la masse, soit dans la composition, soit même dans les rapports d'un des grands corps de la nature, sans qu'il en résulte un bouleversement général dans l'ordre présentement établi. Que,

(1) Berzélius, Traité de Chim., tome 4, pag. 511 et suiv. — Becquerel, Traité expérimental de l'Élect. et du Magnét., tom. 3, pag. 406 et suiv. — Moll., Bibl. univ., septembre 1830. — Murphy, Rudim. des Forces primaires, etc.

par une cause quelconque, le soleil cesse de darder ses rayons sur la terre ; que le bassin des mers soit mis à sec ; qu'un des gaz de l'atmosphère y prédomine, ou que sa constitution soit changée de toute autre manière, etc., tout ce qui a vie périra. La matière vivante, ainsi dissociée et perdant ses formes actuelles, semblable au phénix, renaîtra-t-elle de ses cendres? Les révolutions tant de fois éprouvées par notre globe, accompagnées de la mort et toujours suivies de la vie, ne permettent pas d'en douter.

Les forces n'ayant été imaginées que pour servir de voile à notre ignorance, n'ont donc pas plus de réalité que les propriétés des corps bruts (1). Mais, dira-t-on, les corps organi-

(1) « Certains philosophes, dit Maupertuis, ont cru avancer beaucoup en adoptant un mot qui ne sert qu'à cacher notre *ignorance :* ils ont attribué aux corps une certaine *force* pour communiquer leur mouvement aux autres. Il n'y a dans la philosophie moderne aucun mot répété plus souvent que celui-ci, aucun qui soit si peu exactement défini ».

« Le mot *force*, poursuit Maupertuis, dans le sens propre, exprime un certain sentiment que nous éprouvons lorsque nous voulons remuer un corps qui est en repos, ou changer, ou arrêter le mouvement d'un corps qui se mouvait. La perception, que nous éprouvons alors est si constamment accompagnée d'un changement dans le corps ou le mouvement du corps, que nous ne saurions nous empêcher de croire qu'elle en est la cause ».

« Lors donc que nous voyons quelque changement arriver dans le repos ou le mouvement d'un corps, nous ne manquons pas de dire que c'est l'effet de quelque force ; et si nous n'avons le

ques...? Les êtres organisés, répondrai-je, confirment la règle au lieu d'y être contraires. S'ils ont des propriétés si différentes de celles des corps inorganiques, c'est qu'ils sont différemment composés. N'allez pas conclure de là que les principes élémentaires qui entrent dans leur composition sont d'une nature spéciale, comme Buffon l'avait pensé autrefois, et comme le pensent encore aujourd'hui quelques physiologistes étrangers. Les chimistes ont soumis à leur creuset les corps vivants, et les éléments qu'ils en ont tirés sont parfaitement indentiques aux mêmes éléments provenant de la matière

sentiment d'aucun effort que nous avons fait pour y contribuer, et que nous ne voyons que quelques autres corps auxquels nous puissions attribuer ce phénomène, nous plaçons entre eux la *force*, comme leur appartenant »

« On voit par là, continue Maupertuis, combien est obscure l'idée que nous voulons nous faire de la force des corps, si même on peut appeler idée ce qui dans son origine n'est qu'un sentiment confus; et l'on peut juger combien ce mot, qui n'exprime d'abord qu'un sentiment de notre âme, est éloigné de pouvoir, dans ce sens, appartenir aux corps. Cependant comme nous ne pouvons pas dépouiller entièrement le corps d'une espèce d'influence les uns sur les autres, de quelque nature qu'elle puisse être, nous conserverons, si l'on veut, le nom de *force;* mais nous nous souviendrons que la force qu'a un corps en mouvement d'en mouvoir d'autres, n'*est qu'un mot inventé pour suppléer à nos connaissances, et qui ne signifie qu'un résultat des phénomènes* ».

(Essais de Cosmologie, pag. 27 et suiv.)

Voilà ce que j'ai trouvé de mieux sur ce sujet dans les philosophes du XVIII[e] siècle.

inorganique; seulement ils les ont trouvés en plus grand nombre et combinés dans des proportions différentes. Ainsi disparaît, pour le dire en passant, la fameuse division des deux sortes de matières, l'une morte et l'autre vivante.

De même si les corps organiques diffèrent tant entre eux sous le rapport des propriétés, cela provient uniquement de leur différence d'organisation. Les végétaux ne possèdent ni nerfs, ni muscles, ni cerveau; par conséquent ils sont dépourvus des facultés de sentir, de se mouvoir et de penser. Parmi les animaux les uns n'ont point de pieds, aussi sont-ils condamnés à mourir sur le lieu qui les vit naître, ou à ne se mouvoir qu'en rempant. Les autres ont des pieds et des ailes, d'où résulte pour eux le double pouvoir de marcher et de voler. Bien plus, presque tous sont munis d'yeux, mais ceux-ci n'en ont qu'un, ceux-là deux, d'autres quatre, six, huit, etc.; et ces yeux sont ou concaves, ou convexes, ou à facettes, ou prismatiques, ou colorés. Quelle variété résulte de là dans la manière de voir les objets!

Dans les animaux qui subissent des métamorphoses, quelle dissemblance dans le même individu! Larve, chrysalide, insecte parfait, ces trois changements d'état n'ont presque rien de commun dans la force; aussi n'ont-ils rien de

commun dans les propriétés. Le papillon parcourt l'air d'une aile rapide, tandis que la chenille d'où il sort se traîne à peine.

Suivez la longue série des animaux, depuis la monade jusqu'à l'homme, vous verrez que l'animal le plus simple dans sa structure est aussi le plus simple dans ses propriétés, et que la sphère des pouvoirs grandit à mesure que l'animal s'élève plus haut dans l'échelle zoolique. Cette progression ascendante de pouvoirs, qui ne s'arrête qu'à l'homme, parce que c'est l'homme qui, de tous les animaux, possède l'organisation la plus complexe, est en harmonie, en corrélation si intime avec le nombre des organes, qu'il est de toute évidence que l'un procède de l'autre. Il y a plus : selon que le même organe est, chez les divers animaux, plus ou moins compliqué dans sa structure, le pouvoir qui en dérive est plus ou moins étendu. N'est-ce pas une vérité généralement reconnue aujourd'hui que plus le système nerveux se complique et se centralise en une masse volumineuse, plus son action a de portée et se diversifie?

Voyez encore dans le même animal combien les organes qui le composent sont différents les uns des autres. Le foie est autre que le cœur, le poumon autre que le cerveau, les muscles autres que les nerfs, etc. Qui ne s'aperçoit de suite que cette diversité de structure entraîne néces-

sairement une égale variété de propriétés ! Mais, objecte-t-on, ce cœur nouvellement arraché de la poitrine d'un animal, a la même forme, la même densité, la même couleur, rien enfin ne paraît changé en lui, et pourtant il a cessé de battre. Voulez-vous dire par là qu'il a perdu ses propriétés sans rien perdre de sa structure? En ce cas votre objection est de nulle valeur, car ce cœur ne fait plus partie de l'ensemble auquel il appartenait : par conséquent il ne reçoit plus son stimulus habituel, le sang, et ne peut réagir sur lui ; les nerfs qui l'animaient ne sont plus en rapport avec la masse cérébro-spinale, son électricité s'épuise, son calorique se dissipe, ses fluides s'évaporent et se convertissent en gaz, etc. Oseriez-vous soutenir maintenant, qu'au milieu de tous ces changements, l'organe a conservé son intégrité? Et si son organisation n'est plus la même, est-il donc si étonnant qu'il n'ait plus les mêmes propriétés !

Le pouvoir de procréer son semblable suit dans l'homme les différentes phases dont sa vie est marquée. Nul dans l'enfance, ce pouvoir s'accomplit dans toute sa force chez l'adolescent et dans l'âge viril, puis languit et finit par s'éteindre dans la vieillesse, suivant que les organes de la génération sont imparfaits, mûrs ou flétris. Les muscles à l'état normal se contractent avec facilité ; dans l'inflammation ils ne se con-

tractent qu'avec peine, et en causant une vive douleur. Si leur tissu vient à se convertir en graisse, comme cela arrive parfois, ils perdent sans retour leur contractilité. Les nerfs, par leur mode d'organisation, nous rendent sensibles; en se cicatrisant, après avoir été divisés, ils peuvent dans certains cas acquérir une modification qui les rend impropres à cet office. Si les os servent de charpente, ils le doivent uniquement à la présence d'une matière calcaire. En sont-ils privés par l'effet de quelque maladie, ils deviennent mous, flexibles, incapables par conséquent de supporter le poids du corps. Le cœur, dans sa bonne constitution, pousse le sang avec juste mesure; mais si ses parois s'épaississent ou deviennent plus minces, ils le poussent avec trop ou trop peu de force, de manière à rendre la circulation incompatible avec la santé, même avec la vie. Dans l'âge tendre quelle mobilité dans les idées! Quelle pétulance dans les mouvements! Dans l'âge caduc au contraire, l'homme est lent à entreprendre, encore plus lent à exécuter; courbé sur son bâton, il se traîne péniblement, et s'il fait quelques pas, ses membres fatigués l'abandonnent. Pourquoi cette différence? C'est que l'organisation n'est plus la même. Au lieu de cette flexibilité de tissus qui caractérise l'enfance, le cerveau du vieillard est d'une densité remarquable; les nerfs sont durs,

resserrés, plus petits; les muscles pâles, mous et flasques, etc., etc., etc....

Voici encore deux faits qui prouvent sans réplique que les *propriétés* n'ont point d'existence par elles-mêmes, mais qu'elles dépendent de la tissure des organes. J'emprunte ces faits à M. Dutrochet qui au génie des expériences réunit une rare sagacité, et qui a bien vu aussi, lui, que tous les phénomènes d'organisation doivent s'expliquer par des causes physiques. Les mémoires anatomiques et physiologiques qu'il vient de publier sur les végétaux et les animaux, sont destinés à nous révéler quelques-unes de ces causes.

La momordique élastique, vulgairement connue sous le nom de concombre sauvage, porte un fruit qui se détache de son pédoncule à sa maturité. A l'instant de cette séparation, le liquide contenu dans la cavité centrale du fruit est expulsé avec violence, mêlé aux graines qu'il renferme, par l'ouverture provenant de la séparation de pédoncule. En voyant ce phénomène, on juge de suite qu'il y a là une contraction des parois de l'organe creux sur le liquide contenu dans sa cavité. Quelle est la cause qui détermine l'organe creux à se resserrer sur lui-même dans tous les sens pour l'expulsion du liquide? Un physiologiste ne manquera de répondre qu'évidemment c'est la *contractilité;* mais l'homme qui ne croit pas aux *propriétés vitales*, cherche

dans la structure du fruit la cause du phénomène. M. Dutrochet l'a tenté, et nous a dévoilé avec une merveilleuse facilité le mécanisme de cette contraction (1).

Tout le monde sait que les valves du péricarpe de la balsamine, à l'époque de la maturité, se séparent les unes des autres, se roulent sur elles-mêmes et lancent ainsi leurs graines au loin. Pour trouver la cause de la déhiscence des valves et de leur incurvation en spirale, invoquera-t-on *l'incurvabilité*, propriété qui les maintient ainsi roulées, et qui, lorsqu'on essaie de les redresser, les ramène aussitôt à leur état d'incurvation, dès qu'on les abandonne à elles-mêmes? Cette manière d'expliquer le phénomène peut satisfaire certains esprits peu difficiles; mais celui qui a lu dans M. Dutrochet l'exposition des conditions physiques qui déterminent l'incurvation, ne peut s'en contenter (2).

Faisons maintenant une supposition, et admettons une conflagration générale sur la terre par l'approche d'une comète ou par toute autre cause; il est facile de prévoir les effets d'une pareille catastrophe. L'air extrêmement raréfié

(1) Mémoires pour servir à l'hist. anat. et phisiolog. des végét. et anim., tom. 1, pag. 451 et suiv.

(2) Même ouvrag., tom. 1, pag. 444 et suiv. — Conférez, pour l'explication du même phénomène, Nouveau Système de physiologie végétale, etc., par M. Raspail, pag. 243 et 244, tom. 2.

ne peut plus servir d'aliment à la vie; l'eau réduite en vapeur abandonne ses abîmes profonds pour gagner les hautes régions de l'atmosphère; les végétaux et les animaux se résolvent en gaz qui errent confusément dans l'espace; enfin la terre, naguère si belle et si pleine de vie, n'offre plus, par ses rochers décharnés, qu'un immense squelette, image hideuse de la mort. A cette horrible scène de dévastation croyez-vous qu'il soit besoin d'un dieu pour faire succéder l'ordre et la vie? Non : l'éloignement de la comète suffit pour que les choses changent de face et s'harmonisent. Un feu dévorant avait tout embrasé, une chaleur modérée va tout faire renaître. L'air acquiert sa densité ordinaire; les vapeurs aqueuses se condensent et tombent en pluie; le fluide électrique reprend son empire accoutumé; le soleil inonde la terre de ses rayons fécondants, enfin tout est disposé pour que le cours des générations recommence. Peu à peu les rochers humectés se couvrent de byssus et de lichens, et les lieux bas et humides, de conferves. Bientôt ces plantes se dessèchent par l'ardeur du soleil, et il n'y a plus à leur place que des taches noirâtres et tenaces. Après de nouvelles pluies, et dans un temps plus ou moins long, d'autres plantes, et d'un ordre plus élevé, apparaissent sur cette légère couche d'humus qui s'épaissit peu à peu par les générations sui-

vantes. Les mousses, par leurs racines touffues, fixent cette terre mouvante aux rochers, et un siècle ajoutant ses débris aux débris des siècles passés, le sol se rehausse insensiblement et retient l'humidité : c'est alors que naissent cette foule de graminées et de plantes herbacées, déjà assez multipliées pour former des prairies. A cette végétation si variée viennent se joindre des plantes à tige ligneuse, indice certain que le nouveau terrain va recevoir de grands arbres.

Telle serait, je n'en doute pas, la marche de la végétation, en admettant toutefois, après la catastrophe, que la constitution de l'atmosphère redevînt la même. Maintenant dira-t-on que les prétendues propriétés qui sont censées présider au développement des végétaux ont survécu à leur résolution en gaz, et qu'elles n'attendent plus que des circonstances favorables pour manifester de nouveau leur énergie? Cette manière d'expliquer les choses serait commode, j'en conviens; mais qui ne voit de suite tout ce qu'elle aurait d'absurde? Autant vaudrait dire que les forces qui font mouvoir une machine ont survécu à son mécanisme quand celui-ci est détruit, et qu'elles reprennent leur empire aussitôt qu'il est rétabli.

En voilà assez sur cette matière. Ce qui précède suffit, je pense, pour mettre hors de doute la non-existence des propriétés vitales; car ayant

prouvé qu'elles dérivent des organes, et qu'elles varient comme leur structure et comme les modifications que celle-ci subit, il ne se peut rien de plus démonstratif. Mais, dira-t-on, si les propriétés vitales n'animent pas les organes et ne déterminent pas leurs fonctions, apprenez-nous, je vous prie, ce qui met en jeu la machine humaine! Le mouvement de l'organisme, répondrai-je, trouve sa cause non-seulement dans les agents vivifiants, tels que l'air, la lumière, les aliments, etc., mais encore dans la bonne constitution de chaque pièce qui le compose, et dans les rapports intimes et réciproques que ces différentes pièces entretiennent ensemble. Rien en effet n'est isolé dans l'organisme; tout s'y tient, s'y associe, se subordonne; les nerfs et les vaisseaux sont les principaux liens qui enchaînent les organes et en font un tout si étroitement lié qu'il est impossible d'en retrancher un seul sans nuire à l'ensemble. C'est ce qui fait, comme on l'a si bien dit, que l'organisme humain ressemble à un tissu dont chaque fil devient la clef: il suffit d'en ôter un pour que tout se défile à l'insant (1).

(1) Burdach ne partage point cette idée; nous en sommes peu surpris : cette explication est trop mécanique pour satisfaire un esprit qui se complaît à chercher la raison des phénomènes organiques dans les régions nébuleuses de la métaphysique. Voici, au reste, ce qu'il dit contradictoirement à nos assertions :

« C'est une opinion absolument fausse que celle qui fait croire qu'un organe tire d'un autre la puissance de mettre en jeu l'activité

On a comparé le corps humain à une machine, et cette comparaison, qui réduit l'organisme animal à un pur mécanisme, a contre elle un grand nombre de détracteurs. Pour mon compte, j'ai toujours trouvé la similitude parfaite, et par conséquent la comparaison juste. Une machine, une montre, par exemple, est composée de pièces diverses qui toutes se supposent, se commandent, se nécessitent, qui en un mot sont toutes faites les unes pour les autres. Il est de la dernière évidence qu'elles ne sauraient agir séparément, et que leur concours devient nécessaire pour que le mouvement ait lieu. Non-seulement il faut qu'elles soient disposées dans un certain ordre, et qu'elles gardent leurs rapports respectifs, mais il est de plus essentiel que chaque pièce conserve sans la moindre altération la

qui lui appartient en propre. Toute vie, quoiqu'ayant des conditions extérieures, repose néanmoins sur une cause interne, et l'organisme, malgré sa dépendance des choses du dehors, n'est organisme qu'en raison de son existence propre et spontanée; de même, chaque organe a en lui-même la raison suffisante de son activité spéciale, ses liaisons avec tout l'ensemble de l'organisme ne sont que la condition de sa vitalité en général, et l'action des autres organes sur lui ne fait que l'exciter à manifester, à déployer son mode d'action propre ».

(Physiolog. tom. 8, pag. 501.)

Ces explications se rattachent à une doctrine que nous allons bientôt faire connaître, si non dans ses détails, du moins dans ses dogmes fondamentaux, doctrine véritablement *renouvelée des grecs*, et qui, nous l'espérons, trouvera difficilement accès chez nous, quelle que soit la tendance de notre époque vers le platonisme, et notre empressement à accueillir les opinions germaniques.

forme primitive qu'elle a reçue de la main de l'ouvrier. Tant qu'il ne surviendra aucun changement dans toutes ces choses, la machine sera propre à remplir le but pour lequel elle a été faite; mais si les pièces venaient à éprouver quelque modification, soit dans leur forme, soit dans leurs rapports, le jeu de la machine serait irrégulier ou cesserait tout-à-fait.

Dans le corps humain que voyons-nous autre chose? N'est-ce pas un tout également composé de parties dissemblables qui, prises chacune isolément, n'exercent aucune action, mais qui, conservant les rapports que la nature leur a assignés ainsi que leur structure, conservent aussi leur mouvement par l'assistance mutuelle qu'elles se prêtent? Ne voyons-nous pas de même le jeu de l'organisme continuer sans variation sensible, ou devenir irrégulier, ou même s'arrêter tout-à-fait, suivant que les organes demeurent sains ou s'altèrent plus ou moins? « Mais, dit M. Rullier, dans ce cadavre tous les organes existent incontestablement, ils se trouvent assez souvent (dites plutôt très rarement), pour l'anatomiste le plus exact, sans lésions appréciables. Qu'ont-ils donc perdu pour être si différents d'eux-mêmes? Nous répondrons sans hésiter : les propriétés vitales qui les ont animés (1). » A

(1) Dict. de Méd., tome 9, page 326. — M. Rullier n'est pas le seul qui raisonne de cette manière ; on lit dans le Traité de Physique

cela je n'opposerai, pour le moment, que ce qui suit : Ma montre s'arrête tout-à-coup. Je l'examine attentivement : les roues n'ont éprouvé aucune altération ; le ressort jouit de toute son

de M. Pelletan ce qui suit : « Nous n'ignorons pas, dit cet éloquent professeur, qu'un grand nombre de physiologistes considèrent aujourd'hui les phénomènes que produisent les organes des êtres vivants comme dépendant uniquement de l'organisation elle-même, c'est-à-dire de l'arrangement particulier de particules matérielles. Ceux qui adoptent ces principes ne sauraient concevoir le moindre changement dans l'exécution des fonctions d'un organe, sans admettre une modification quelconque de la structure : en sorte que toutes les maladies, par exemple, dépendent exclusivement, dans ce système, d'une lésion matérielle de l'organe affecté ».

« Pour nous, ajoute M. Pelletan, nous trouvons avec Newton beaucoup plus utile et beaucoup plus philosophique de supposer l'existence d'un certain nombre de *forces* ou *de principes actifs* à l'aide desquels on puisse se rendre compte de la plupart des phénomènes que présente la matière, considérée d'ailleurs comme *absolument inerte par sa nature*. Il nous paraît donc naturel d'admettre qu'au moment où un corps organisé vient à naître, la matière qui le compose se trouve mise en jeu par des puissances nouvelles que nous nommons organiques ou vitales. Nous concevons également que l'intensité de ces puissances diminue ou s'accroisse, et qu'enfin elles abandonnent la matière qu'elles avaient animée, ce qui, pour les êtres organisés, s'appelle la mort ».

Tome 1, pages 120 et suiv.

Nous répondrons, nous, à M. Pelletan que cette manière de penser n'est que *le renouvellement des propriétés occultes*, *vieille erreur* dont la philosophie positive doit faire justice. En admettant des *forces* distinctes de la matière, il s'est, dit-il, appuyé sur l'exemple de Newton. Je ne crois pas que ce grand philosophe ait jamais considéré les *forces* sous le même aspect que M. Pelletan ; il n'a au contraire donné

élasticité, rien enfin ne paraît dérangé. Qu'est-ce donc qui empêche ma montre d'aller son train ordinaire? C'est un fétu, un atome de poussière que mes yeux n'avaient pu voir, et que je n'ai aperçu qu'à l'aide d'un microscope.

Dans l'asphyxie par submersion on ne trouve non plus aucune altération dans les organes. Dira-t-on aussi que les forces qui les animaient ont disparu, et que c'est pour cela que l'organisme a cessé son action? Qui ne sent aujourd'hui tout ce qu'aurait de puéril une pareille explication? Pour moi, je ne trouve d'autre différence entre un corps vivant et un cadavre, que celle qui existe entre une machine qui conserve

*l'attraction* que comme un phénomène dont il ignorait la cause, et dont il se contentait d'étudier les lois, ainsi qu'il est facile de le voir par le passage suivant, tiré de son *optiqae*.

« Je ne cherche point ici, dit Newton, quelle est la cause efficiente de ces attractions. Ce que j'appelle *attraction* peut être produit par quelque impulsion, ou peut venir de tout autre cause qui nous soit inconnue. Avant de s'occuper de la cause de l'attraction, il faut connaître ses lois et ses propriétés. Ces propriétés, je les considère, non comme des *propriétés occultes*, mais comme des *lois universelles* de la nature, selon lesquelles les choses ont été formées. Soutenir que chaque espèce distincte des choses est douée de *qualités occultes*, par le moyen desquelles les choses ont certaines forces actives, soutenir, dis-je, une telle doctrine, ce n'est rien dire ; mais déduire des phénomènes de la nature deux ou trois principes généraux du mouvement, et ensuite expliquer les actions de toutes les choses matérielles suivant ces principes, la philosophie, quoiqu'elle ne connût pas les causes de ces principes, ne ferait-elle pas un grand progrès? »

son mouvement et une machine qui l'a perdu, c'est-à-dire que dans l'un et l'autre cas il y a toujours défaut dans les *conditions matérielles* nécessaires au mouvement.

Assimiler l'homme à une machine, c'est, je l'avoue, blesser son orgueil. Toutefois, il y a encore dans cette comparaison même de quoi flatter sa vanité; car, s'il est vrai que l'on doive toujours juger de l'habileté de l'ouvrier par l'excellence de son œuvre, la machine animale renferme des beautés et des merveilles d'un ordre si supérieur que la cause qui l'a construite avec une aussi grande perfection, ne peut être qu'éminemment intelligente. Cela ne saurait empêcher néanmoins que l'organisme animal ne reste un véritable mécanisme, spécial à la vérité, mais dont l'action dépend des mêmes conditions qui font mouvoir une machine, sortie des mains de l'homme. L'être qui se dit le chef-d'œuvre de la création, et qui croit sentir la spontanéité de ses actions, s'irrite, il est vrai, à la pensée de n'être qu'un simple mécanisme. Mais cette volonté qu'il élève si haut et dont il se montre si fier, n'est elle-même que le produit du jeu régulier de ses organes. Lorsque ces organes sont modifiés d'une certaine façon, la liberté disparaît. Cet homme, atteint d'une phlegmasie cérébrale, vocifère, chante, rit, pleure tout à la fois; il gesticule sans raison, se lève brusquement

de son lit, et veut se jeter par la fenêtre; dites-moi, je vous prie, s'il est libre. Si vous n'osez, il me sera donc permis de soutenir que, dans ce cas du moins, il obéit irrésistiblement à des impulsions dont il n'est plus le maître. Voyez encore cette jeune fille, pleine de pudeur et dont le front virginal montre la candeur et la décence; ses joues décolorées annoncent qu'elle ne paie pas régulièrement son tribut menstruel. La voilà prise maintenant d'un accès d'hystérie: au milieu de mouvements incohérents et désordonnés, elle porte une main involontaire sur ses vêtements, les met en pièces et ne craint pas de paraître nue, elle qui tout à l'heure rougissait de montrer son beau visage. Mais pourquoi accumuler les exemples? Ceux qui n'ont jamais jeté un œil attentif et réfléchi sur les misères humaines, peuvent *seuls* nier les conséquences immédiates qui en dérivent.

Voici toutefois une objection qui mérite d'être relevée : Une machine, dit-on, ne tire pas son action de l'agencement de ses rouages, mais bien des forces primordiales dont certaines pièces deviennent dépositaires, et qui mettent en jeu toute la machine. Ainsi, par exemple, ce qui donne le mouvement à une montre et à une pendule, c'est, dans le ressort, l'élasticité, et, dans le balancier, la pesanteur, et nullement leur mécanisme.

J'avoue que lorsque je lus pour la première fois cette objection dans Leibnitz, j'en fus vivement frappé. Je vivais alors sous l'empire de la philosophie régnante, j'en suivais les errements; l'embarras que j'éprouvai dépendait donc plutôt de mes maîtres que de mes propres réflexions. Mais depuis que j'ai commencé à me fier à mes propres forces et que j'ai pu prendre le vol de moi-même, je me suis facilement élevé au-dessus de cette objection, et il ne m'a pas fallu un grand effort d'esprit pour dissiper les doutes qu'elle avait d'abord fait naître en moi. L'élasticité n'est point une force, comme je crois l'avoir prouvé plus haut. Qu'est-ce en effet qu'une force qui disparaît ou reparaît à volonté suivant la forme que l'on donne à un corps, et qui dépend de la nature et de l'arrangement de ses molécules? Quant à la pesanteur, elle a joui jusqu'ici, à titre de force, du privilége d'être la cause d'une multitude de phénomènes. Mais en disant qu'elle est proportionnelle à la masse, c'est-à-dire qu'elle est plus ou moins active suivant la quantité plus ou moins grande de matière, n'est-ce pas dire évidemment qu'elle n'est qu'un effet? Et un effet peut-il jamais être une force, du moins dans le sens strictement attaché à ce mot.

On a fait, sous le nom de physiologie, une science à part qui a pour but, dit M. Prunelle (1),

(1) Études du Médecin, etc., pag. 74.

l'étude des forces vitales. Il est évident qu'on a par-là faussé notre esprit en l'accoutumant à voir des propriétés là où il n'y a que des organes. L'anatomie et la physiologie ne sont point deux sciences qui diffèrent objectivement l'une de l'autre, mais bien deux points de vue de la même science, qui ne peuvent avoir tout au plus qu'une différence subjective (1). Par l'anatomie, on étudie l'organisme dans ses éléments constitutifs : on veut connaître leur composition, leur nombre, leur situation, leur forme, les rapports de voisinage qu'ils entretiennent entre eux, etc., etc Dans la physiologie, on considère ces mêmes éléments sous un autre aspect : on étudie le rôle que remplit chacun d'eux pour l'entretien de l'ensemble, c'est-à-dire la *part*

(1) Ce double point de vue sous lequel on envisage l'organisme, peut s'appliquer à toute matière en général. Tantôt, en effet, on considère la matière en repos, tantôt on la considère en mouvement. Le premier point de vue a reçu le nom de statique ; le second, le nom de dynamique. Mais comme le mouvement n'a point d'existence indépendante de la matière, il n'est lui-même qu'une abstraction qui ne peut avoir aucune réalité objective. Que veulent donc dire certains pathologistes en faisant des maladies dynamiques sans altération de substance ? Hartmann nous paraît incomparablement plus sensé dans les lignes qui suivent : « *Monendum est sub morbis dynamicis meram solius efficientiæ vitalis adfectionem, ab omni mutatione materiali liberam, non intelligi; inter vires enim et materias corporis arctissimus intercedit et necessarius nexus, ità quidem ut singulas seorsim mutari penitùs repugnet.* »

(Theoria morbi, etc., pag. 63.)

*d'influence* que donne et reçoit chaque organe, chaque appareil, dans la manifestation des phénomènes qui constituent la vie. Mais c'est ici que commence l'erreur : on oublie la part qu'a notre esprit dans cette double manière d'envisager le même objet, ou plutôt on réalise cette vue de notre esprit, qui, de subjective qu'elle est, devient ainsi objective. Une fois qu'elle est érigée en entité, on lui impose un nom, et la voilà jetée dans le monde pour y avoir cours à titre de réalité et avec la mission expresse, semble-t-il, de nous induire en erreur. Pour celui qui sait saisir au passage cette transformation, qui l'arrête et la fixe à l'état subjectif, sans lui permettre de passer outre et de se métamorphoser en objectif, l'erreur n'est pas à craindre; mais combien peu savent s'en garantir! Cette analyse psychologique a quelque chose de fin et de délié qui échappe facilement à une vue ordinaire; il faut même de bons yeux pour l'apercevoir. Il n'est donc pas surprenant que ce fait, purement mental, n'ait pas été bien saisi par la plupart des philosophes. Je ne dis point cela pour m'en faire un mérite; j'ignore même si je suis le premier qui l'ait bien analysé. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'ai trouvé cette analyse nulle part.

Cette manière de voir les choses dégage la médecine de tout ce qu'elle avait de fictif, en la réduisant à un état purement matériel. Ainsi

l'organisme humain ne sera plus qu'un assemblage *simple* d'organes mus, non par des propriétés, mais par l'assistance qu'ils se prêtent réciproquement les uns les autres. Otez à cette chaîne un seul chaînon, l'unité se trouve rompue, et l'action cesse. Il en est de l'organisme comme d'une pile galvanique : si les pièces dont elle se compose conservent leurs rapports, l'émission du fluide continue ; si vous dérangez ces rapports, l'émission finit tout aussitôt, et vous n'avez plus qu'un cadavre. Tout en est là dans la nature, tout subsiste par subordination, tout en mot y vit de mécanisme ; c'est la loi universelle qui régit le grand et le petit monde.

Ainsi il est donc clair que l'esprit humain s'est long-temps leurré lui-même, et qu'il s'est laissé prendre à son propre piége en donnant de la réalité à des termes abstraits ; car l'acte qu'il a séparé de l'agent, et qu'il a considéré comme produit par un être intermédiaire, auquel il a imposé le nom de propriété vitale, n'a ni ne peut avoir qu'une existence mentale. Cela est si vrai que, lorsque le jeu d'une machine vient à varier ou à cesser, au lieu de nous amuser en de vaines tentatives à redresser le mouvement sur lequel nous n'avons aucune prise, puisqu'il n'existe que dans notre esprit, nous allons droit aux pièces que nous examinons l'une après l'autre, afin de corriger ce qu'elles peuvent avoir de

défectueux. Cette correction faite, la machine reprend sa marche ordinaire. J'espère que cela est clair et significatif.

D'après tout ce qui précède, nous nous croyons en droit d'établir ce principe désormais incontestable, à savoir que toute propriété dérive d'une modification de la matière; d'où il suit qu'une matière différente possède des propriétés diverses, et qu'une matière exactement la même produit des phénomènes semblables. Je dis exactement la même, parce qu'il suffit souvent d'un simple changement ou dans la masse ou dans la forme d'un corps brut, ainsi que dans la structure et dans le volume d'un organe, pour que le phénomène qui en découle soit différent. Prenons pour exemple le cerveau. On sait que ce qui le constitue est de la matière nerveuse. Cette matière se montre identique dans l'homme et chez la plupart des animaux; par conséquent elle doit posséder les mêmes propriétés. Si donc le cerveau préside à nos instincts et à nôtre faculté de penser, force est bien de reconnaître qu'il remplit chez les animaux des fonctions semblables. Mais comme il diffère chez les diverses espèces d'animaux, et, qui plus est, chez ceux de la même espèce, non-seulement par le volume, mais aussi par les différentes parties qui entrent dans sa composition, cette diversité de structure explique suffisamment la diversité

des mœurs et de portée intellectuelle qui s'observent dans la longue série des animaux.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de placer en face de notre opinion sur les forces la doctrine dynamique d'un célèbre physiologiste allemand, dont le savant ouvrage vient d'être traduit en notre langue. On devine déjà qu'il s'agit du Traité de Physiologie de Burdach. Cet ouvrage, remarquable sous bien des rapports, renferme plusieurs assertions doctrinales qui sont peu en harmonie avec la manière dont les physiologistes français envisagent la science des êtres organisés. Le lecteur va en juger par l'exposé sommaire que nous allons en faire.

« Pour le dynamiste, dit Burdach, rien n'est incompréhensible, parce qu'il a l'idée de l'action légitime des forces sur la matière, et qu'il reconnaît toute la puissance de l'idéal sur le matériel.... Il n'y a pour lui qu'un seul miracle, celui de l'existence infinie, et qu'un mystère, la manière dont le fini procède de l'infini. Une fois qu'il a reconnu pour le miracle général et primordial cet acte incompréhensible, il n'y a plus pour lui dans la nature d'autre miracle ni d'autre mystère impénétrable (1).

» L'*idée* est l'infini, et la matière le fini. L'infini doit donc être idéal, quant à son essence, et comme rien n'existe hors de lui, il doit produire,

(1) Traité de Physiologie, tom. 2, pag. 326.

en s'imposant des bornes à lui-même, le fini, la matière, dans laquelle il se révèle comme chose permanente (1). La nature se montre donc à nous comme une association du dynamique et du matériel, dans laquelle le dynamique, expression immédiate de l'idéal, prédomine, et le matériel n'est que son expression persistante. Elle nous apparaît comme une somme de particularités et de dépendances dont l'ensemble forme un tout qui persiste par lui-même en vertu d'une unité idéale (2). Ce tout est l'univers ou l'organisme absolu. La force du tout doit être inhérente à chaque chose particulière, et effectivement nous rencontrons des traces de vie dans toute existence quelconque. Les activités des corps inorganiques ressemblent aux éléments de la vie; mais en vertu de la pluralité ou diversité qui domine dans un organisme, la force de l'univers ne peut pas se représenter de la même manière dans toutes les parties, dont quelques-unes doivent apparaître comme des rayons isolés, et d'autres comme un reflet complet de cette force; les premières sont les corps inorganiques, dans lesquels prédomine le caractère de l'isolement, et les autres sont les êtres organisés, dont chacun, image de l'univers, présente une unité, embrassant la pluralité, c'est-à-dire une indivi-

(1) Idem, tom. 4, pag. 149.
(2) Idem, tom. 2, pag. 330.

dualité (1). L'organique et l'inorganique ne sont donc point absolument opposés l'un à l'autre; ils ne sont essentiellement qu'un, le résultat du même esprit de la nature, l'effet d'une seule et même cause. L'inorganique lui-même fait partie d'un organisme, c'est-à-dire de l'univers, et la vie n'est qu'une des formes de l'existence générale, mais une forme dans laquelle s'ajoute à l'existence, comme simple partie, l'aptitude à former un tout, qui tient ici réunies les forces diverses disséminées dans les corps inorganiques (2).

» La vie est l'infini dans le fini, le tout dans la partie, l'unité dans la pluralité (3). La vie universelle repose sur l'*idée* infinie; la vie individuelle, copie de la vie universelle, a pour fondement l'idée sous la forme finie, c'est-à-dire modifiée et limitée d'une manière spéciale, en un mot une *idée* déterminée. Réaliser cette idée, tel est le problême de la vie. Lorsque la vie a épuisé son idée, en se développant et en se métamorphosant sans interruption, son problême est résolu. Donc, une fois que l'individu a, par son individualité, réalisé complétement l'idée modifiée de son espèce, il a atteint son but, et rien ne lui reste plus à faire. L'*idée*,

(1) Idem, tom. 4, pag. 148.
(2) Idem, tom. 2, pag. 302.
(3) Idem, tom. 4, pag. 149.

se manifestant par un changement continuel, lui échappe, et la vie individuelle doit retomber dans la vie universelle (1).

» Dans la génération il se forme un être chez lequel une idéalité est le principe déterminant, et la matérialité l'expression de cette idéalité. En effet, dans le principe cet être est un liquide homogène et amorphe; mais *l'idée* de l'organisme agit en ce liquide, et crée de lui toutes les formes dont l'organisme a besoin pour réaliser *l'idée*, et manifester son essence. Continuellement cet être reçoit des substances étrangères, et les métamorphose en sa propre forme : il se nourrit d'abord du blanc, puis du jaune ou d'un liquide séreux, ensuite du lait, plus tard de tel ou tel aliment; mais au milieu de toutes ces diversités, il se crée toujours la même composition et la même organisation. La matière est donc ici une chose subordonnée, qui se métamorphose et qui ne sert qu'à réaliser *l'idée*. *L'idée* est donc la chose primordiale, préexistante, qui reste toujours semblable à elle-même (2).

» Dans la formation de l'embryon, *l'idée* est le principe dominant et déterminant, la cause de la persistance de l'activité et la substance de l'organisme. *L'idée* existe donc antérieurement

(1) Idem, tom. 5, pag. 334.
(2) Idem, tom. 2, pag. 329.

à l'organe qui la réalise...... D'après cela, les organes sont le *substratum* permanent de *l'idée;* ils sont réellement, ce que leur nom indique, des instruments, des moyens, pour arriver à la manifestation et au maintien de la vie, mais sortis eux-mêmes de cette dernière, et supports de ces fonctions (1). Les organes sensoriels, il est vrai, apparaissent dans un temps où l'embryon n'a aucun besoin du secours de ses sens et serait inapte à les exercer. Ici, sans doute, l'organe est antérieur à sa fonction; mais la pensée de la formation existe avant lui. Le cerveau s'allonge et se déploie en rétine, parce que l'organe central de l'embryon veut percevoir les impressions de l'activité du monde extérieur. La membrane muqueuse du canal intestinal se développe en poumons, parceque le corps organisé veut entrer en conflit avec les substances élémentaires de l'univers. De ce que *l'idée* précède l'existence des organes, il résulte qu'à l'époque où la fonction doit se déployer, son côté idéal apparaît avant son côté matériel : le poumon n'est pas encore en relation avec l'air, que déjà l'instinct respiratoire se décèle par des mouvements ayant pour but la respiration.... *La force idéale* se manifeste donc avant sa réalisation matérielle (2), et c'est donc la pensée tendant à se

(1) Idem, tom. 4, pag. 132 et 133.
(2) Idem, tom. 4, pag. 135 et 136.

réaliser qui dans l'embyron détermine la formation des organes (1).

» L'*idée* de la vie agit comme type intérieur dans l'embryon ; elle se matérialise et se maintient comme substance ; la pérennité lui appartient, c'est-à-dire qu'elle ne cesse jamais d'agir. Mais pour arriver à la réalité, elle est obligée de se fixer dans quelque chose de permanent, et elle imprime à cette chose, à la matière, le caractère de la pérennité, de sorte qu'alors la vie arrive à l'existence, et l'existence devient vivante. Mais, une fois que l'infini, l'idéal, est devenu fini, enchaîné, fixé dans la formation vivante, il agit avec trop de puissance pour que les bornes qui lui sont assignées puissent le retenir dans cet enchaînement ; et la vie revenant à son essence, l'âme se dégage des liens du corps, qu'elle avait formés elle-même pour acquérir un *substratum* permanent (2).

» L'univers se réflète dans un être organique, ou, en d'autres termes, il crée un être portant son propre caractère dans les limites de l'isolation et du fini. Les *forces* de l'univers doivent donc agir, dans la formation de l'embryon, non pas isolément, mais réunies toutes en un ensemble harmonique, non comme cause, mais comme moyen, non comme dominantes, mais

(1) Idem, tom. 4, pag. 148.
(2) Idem, tom. 4, pag. 149.

comme au service de *l'idée* qui veut se réaliser. Nous reconnaissons donc ici les mêmes forces que dans les corps inorganiques, mais modifiées d'une manière spéciale, et nous donnons à cette modification le nom de *force vitale*. Si nous voulons que ce ne soit pas là un mot vide de sens, auquel ne se rattache aucune idée précise, si nous ne voulons pas regarder la force vitale comme un être étranger à la nature, inconnu dans son origine, son essence et son but, il ne nous reste plus d'autre ressource que de voir en elle le *reflet de la divinité créatrice* (1). Ainsi la force vitale n'est point étrangère aux forces de l'univers, elle a la même origine qu'elles, et est comme elles une révélation de l'esprit infini du monde (2).

» La force universelle émane de *l'idée* infinie, qui partout crée, forme, anime et qui met en mouvement, ici le monde extérieur, là la formation organique, plus loin la vie animale (3). Il y a donc au fond de l'existence et de l'activité de la matière, quelque chose qui ne tombe pas sous les sens, qui, par conséquent, n'est pas matériel, une chose intérieure qu'on ne peut saisir que par la pensée, quelque chose d'idéal, de général, qui devient la cause d'une activité

(1) Idem, tom. 4, pag. 150.

(2) Idem, tom. 4, pag. 153.

(3) Idem, tom. 2, pag. 525.

déterminée, en un mot, une *force*. Le rapport des forces peut changer, sans que la matière ait besoin pour cela de subir un changement (1); en voici un exemple : si on plante perpendiculairement en terre une barre de fer, elle acquiert, au bout de quelque temps, la propriété d'attirer ou de repousser un autre morceau de fer; alors nous disons qu'elle est devenue magnétique. Nous voyons que, tandis qu'elle devient magnétique, aucun changement n'a lieu ni dans la terre ou l'air qui l'entoure, ni en elle-même, sous le rapport du volume, du poids, de la couleur, de la saveur, de l'odeur, des propriétés chimiques, en un mot, de toutes les qualités par le moyen desquelles la matière se fait connaître à nous. L'expérience nous dit donc qu'il s'est opéré ici un changement intérieur sans changement matériel, et qu'il s'est établi un nouvel état intérieur en vertu duquel se manifestent des effets différents de ceux qui avaient lieu auparavant. C'est cet état intérieur que nous appelons *force* (2).

» Pour expliquer la formation organique, il faut invoquer, non pas un *Deus ex machinâ*, mais un *Deus ex vitâ;* non l'hypothèse d'une substance éthérée, d'un ressort transcendantal, mais l'intuition d'une force naturelle créatrice, partout

(1) Idem, tom. 2, pag. 319.
(2) Idem, tom. 2, pag. 310 et 311.

la même et par conséquent légitime. *L'idée* de l'organisme, pour se réaliser, produit une multitude de parties diverses, qui portent en elles le caractère du tout, et qui concourent à un but commun. Nous donnons à cet idéal le nom de *principe vital* ou de *force plastique* (1). »

Telle est la doctrine de Burdach sur les *forces*, doctrine qui n'est elle-même que le renouvellement amplifié de celle de Platon sur les *idées*. Je doute que cette production germanique, transplantée récemment sur le sol français, y prenne racine. Quelque vivace qu'elle soit en Allemagne, elle n'est encore chez nous qu'une plante exotique, qui se trouvant sur une terre étrangère doit infailliblement y périr; notre climat n'est pas fait pour qu'elle y prospère et qu'elle y porte des fruits.

Cette doctrine, en effet, nous transporte dans un monde d'idées, qui nous sont peu familières et auxquelles nous avouons de bonne foi ne pouvoir atteindre. Nous aimons, nous médecins français, à poser le pied sur un terrain solide; et si d'autres, enveloppés de ténèbres, préfèrent un sol glissant où les chutes sont si fréquentes, nous nous garderons bien de les suivre dans cette marche périlleuse. La philosophie positive, à laquelle nous sommes fiers d'appartenir, cherche le grand jour, et a surtout *horreur du vide;*

(1) Idem, tom. 8, pag. 567.

dans tous les problèmes qu'elle se pose, elle veut y voir clair avant de donner son assentiment; elle veut surtout que ceux qui lui sont présentés ne soient pas hors de sa portée, car elle aime mieux les laisser là comme chose incompréhensible que de les enregistrer dans ses annales. Elle ne craint pas d'avouer franchement son ignorance sur l'essence de la matière, et elle regarde comme vaine toute spéculation qui a pour objet la découverte des causes premières. Enfin, elle ne personnifie point les abstractions et ne prête pas à ces créations fictives de l'entendement une existence objective, afin d'avoir des êtres qu'elle fasse mouvoir à son gré pour l'explication des grands phénomènes de la nature. Sa formule, à elle, bien arrêtée, est celle-ci : *borner ses recherches à observer les phénomènes et à découvrir les lois qui les régissent.* Hors de là, suivant elle, toute excursion est aventureuse et ne promet que stérilité et déception.

Ainsi la manière dont la philosophie positive conçoit l'étude des lois vitales affranchit irrévocablement la biologie de l'état métaphysique, c'est-à-dire de l'intervention des entités que Bichat et d'autres physiologistes y ont introduites, et auxquelles ils ont fait jouer un si grand rôle. En effet, pour elle, *les propriétés vitales et les fonctions* ne sont en définitive que les tissus et les appareils envisagés sous le point de vue dyna-

mique ; et comme ce point de vue n'a qu'une existence subjective, elle n'admet par conséquent aucune différence entre l'acte et l'agent.

Que résulte-t-il de cette longue digression? La conséquence se présente d'elle-même : les fonctions et les propriétés vitales n'ayant point d'existence réelle, le médecin n'aura plus à s'inquiéter de leur altération ; tout ce qui doit désormais l'occuper, ce sont les organes et les différents modes de lésion dont ils sont susceptibles. Agir autrement, c'est poursuivre de vaines ombres et se perdre dans un monde de chimères. N'allez pas croire que ce point de doctrine soit indifférent à la cause que je défends. C'est pour avoir regardé les maladies comme purement vitales et distinctes de nos organes, ou, ce qui revient au même, c'est pour avoir transformé le corps humain en une féerie où mille génies malins, sous le nom de maladies, venaient s'ébattre en nous accablant de maux, que l'art de guérir, en s'évertuant à combattre ces êtres chimériques, est demeuré si long-temps dans ce vague et cette incertitude qu'on lui a reprochés tant de fois. Mais aujourd'hui que l'esprit du siècle a fait justice de toutes ces vaines créations de l'ignorance, au lieu de ces forces vitales qui donnaient le branle à notre machine, le praticien ne voit plus dans l'organisme qu'un assemblage d'organes s'influençant

mutuellement, et dont le jeu dépend, dépend *uniquement* de cette réciprocité d'influences.

S'il était possible que nos organes conservassent toujours leur intégrité, nul doute que le jeu de l'organisme ne cesserait pas un seul instant d'être constant et régulier; mais les rouages en sont si compliqués, quelques-uns sont si déliés, tous vivent dans une communauté si étroite, et exercent les uns sur les autres une influence si grande, qu'entourés, comme ils le sont, d'une foule d'agents destructeurs et portant en eux-mêmes des germes de dissolution, il n'est pas étonnant que le jeu de l'organisme soit souvent dérangé ou soit interrompu sans retour.

Ainsi, les ressorts qui composent la machine humaine subissent souvent, durant le cours de la vie, des dégradations plus ou moins profondes. Et comme il est impossible, avons-nous dit, de séparer l'acte de l'agent, tant le lien qui les réunit est intime, puisque fonction et organe sont une seule et même chose, ils jouent d'une manière différente, suivant qu'ils sont ou ne sont pas altérés. De même que dans une montre le jeu de l'aiguille dépend de l'équipage du mouvement et varie comme lui; de même dans le corps humain les fonctions sont sous la dépendance des organes et en suivent les modifications (1). De là deux points de vue sous lesquels

(1) Nous ne disons cela que d'une manière générale; chacun sent que ce n'est pas ici le lieu de parler des exceptions.

on doit envisager l'économie animale : l'état sain, normal, l'état malade, anormal. Dans l'un les tissus, les organes et les fluides conservent leur intégrité, et les phénomènes de la vie continuent à être réguliers ; dans l'autre ces mêmes tissus, ces mêmes organes, ces mêmes fluides sont modifiés, altérés dans leur substance, et les phénomènes qui en résulte constituent un nouvel état appelé *maladie*. On voit de suite que, pour bien juger de l'état malade, il faut avant tout connaître l'état normal. Pourrait-on dire en effet que tel tissu, tel organe est altéré dans sa texture, si l'on ne savait d'avance quelle est sa forme, sa consistance, sa couleur, etc., etc.

L'étude de l'anatomie est donc d'une indispensable nécessité ; mais cette nécessité — qui, pour le faire observer en passant, frappe de nullité la doctrine d'Hippocrate qui aurait dit, si le livre de la *vieille médecine* lui appartenait, ainsi que le pense M. Littré (1), que la connaissance du corps humain n'était bonne tout au plus que pour un peintre (2), — cette nécessité, dis-je, a

(1) Trad. des Œuvres compl. d'Hipp., tom. 1, pag. 294 et suiv.

(2) De Prisca medic., tom. 1, pag. 49, ed. Kühn. — Jai une observation à faire sur la traduction de ce passage par M. Littré qui l'a rendu ainsi : « Quelques-uns disent, sophistes et médecins, qu'il n'est pas possible de savoir la médecine sans savoir ce qu'est l'homme, et que celui qui veut pratiquer avec habileté l'art de guérir, doit posséder cette connaissance. Mais leurs discours ont la direction philosophique des livres d'Empédocle et des autres qui ont écrit sur la nature

cependant des limites qu'il faut bien reconnaître et qu'il est même prudent de respecter, sous peine de commettre les plus graves erreurs (1).

humaine, et exposé dans le principe ce qu'est l'homme, comment il a été formé d'abord et d'où provient sa composition primordiale. Pour moi, je pense que tout ce que sophistes ou médecins ont dit ou écrit sur la nature, appartient moins à l'art de la medecine qu'à l'art du dessin ».

(Ouvrage cité, pag. 621.)

Ce passage ainsi traduit ne rend pas bien la pensée d'Hippocrate; car s'il devait n'y être question que de savoir *ce qu'est l'homme dans le principe, comment il a été formé d'abord, et d'où provient sa* composition *primordiale*, je ne vois pas en quoi cette connaissance serait plus utile aux peintres qu'aux médecins. Ce qu'il importe au peintre de connaître, ce n'est point la génération, mais bien les formes du corps dans toutes les poses qu'il peut prendre. Or, pour avoir une connaissance *exacte* du jeu des muscles dans les diverses expressions de la face, de la configuration des membres et du torse dans leurs attitudes variées, ainsi que des enfoncements et des reliefs qui se dessinent sur la peau, il faut étudier l'anatomie. C'est donc de l'anatomie qu'il s'agit ici, et dans la traduction de M. Littré rien ne l'indique. Ainsi je pense que, dans la phrase citée, l'auteur, quel qu'il soit, du traité de la *vieille médecine*, n'a point voulu parler seulement de la formation du fœtus, mais que par le mot *Sunépâgê* il a prétendu indiquer comment l'homme est *construit* ou *assemblé*. Autrement, il y aurait rédondance; et Hippocrate, que M. Littré croit être l'auteur du traité en question, était trop avare de mots pour exprimer trois fois de suite la même pensée dans une seule phrase.

(1) Par exemple, dans les fièvres pernicieuses, le choléra, la rage, la syphilis, le typhus, etc.; il est évident que dans ces différents cas, les lésions que l'on rencontre chez ceux qui y ont succombé ne sont que secondaires; et que derrière elles se cache quelque chose de primitif *qu'il est utile de combattre* pour faire cesser l'état morbide.

Et quand on a dit que la véritable médecine n'était que l'anatomie pathologique (1), évidemment on a été trop loin. Sans doute tout désordre fonctionnel suppose nécessairement une modification matérielle quelconque; mais il n'est pas toujours donné à nos moyens d'investigation de l'atteindre. Combien de lésions, quoique très réelles, se déroberont éternellement à nos recherches! Quelles sont nos connaissances sur la nature de l'épilepsie? Quelles notions certaines avons-nous de l'action mystérieuse et incompréhensible des nerfs? Le cœur, l'organe le plus mobile de toute l'économie, est par cette raison celui dont le mouvement est le plus souvent troublé; la modification qui lui arrive quand il ralentit ou précipite son action, ne reste-t-elle pas cachée pour nous?

C'est surtout dans l'altération des humeurs que l'empire des sens est le plus borné. La chimie peut, dans ce cas, devenir un puissant auxiliaire, je l'avoue; elle a même fait de grandes découvertes; mais combien d'altérations ont résisté jusqu'ici à nos moyens d'analyse! Et pour ne nommer en ce moment que le sang, quelles sont, malgré tant de travaux, nos connaissances précises sur les différents modes d'altération dont il est susceptible? Parlerai-je du fluide nerveux? Sait-on même s'il existe? Et s'il existe,

(1) M. Breschet, Dict. de méd., art. Anatomie pathologique.

avons-nous quelque prise sur ce fluide incoercible? Ces difficultés, bien loin de nous épouvanter, doivent au contraire nous servir d'aiguillon. Qui nous aurait dit, il y a peu d'années, que nous serions aussi avancés que nous le sommes aujourd'hui? Était-il en la puissance humaine de pousser ses prévisions jusque-là? Enhardis par un succès aussi inespéré, marchons sur les traces du grand homme qui est à notre tête, et entrons fièrement avec lui dans la voie des découvertes! Que cela soit dit, en passant, contre cette défiance méticuleuse, fille stérile de l'incapacité, qui interdit dans notre art ces sortes de recherches; défiance vantée naguère et décorée du beau titre de doute philosophique, mais qui n'amène à sa suite qu'apathie, incuriosité et ignorance, cortége bien digne de ceux qui prescrivent ainsi des bornes à la perspicacité humaine!

Il peut donc survenir dans nos organes des changements matériels sans que nos sens puissent aller jusqu'à eux; mais ce qui ne tombe pas sous les sens tombe sous l'œil de la raison, qui le saisit et l'affirme avec une entière conviction (1). Les altérations que nous voyons de nos

(1) « Quand les sens, dit Bacon, nous refusent leur secours, on peut remédier à leur défaut par des substitutions ». (Nov. Org., lib. 1, § 69.)

C'est cette règle de Bacon dont nous faisons ici l'application, règle

propres yeux ne me paraissent pas d'une existence plus assurée que ces sortes de faits, tout obscurs qu'ils sont. Il serait donc injuste de les nier par cela seul qu'ils ne sont pas perceptibles. Mais ces changements matériels peuvent-ils donner la mort, sans devenir plus sensibles pour nous? Je ne balancerais pas à le croire, s'il était bien avéré que dans ces sortes de cas on ait fait toutes les recherches nécessaires; car il me paraît plus rationnel d'admettre des lésions qui amènent la cessation du jeu de l'organisme, tout en restant insaisissables, que d'admettre un effet sans cause.

Les altérations qui se dérobent à nos sens sont très rares comparativement à celles qui laissent des traces appréciables sur le cadavre, surtout depuis que nous apportons plus de soin dans nos investigations. On n'exigera pas de moi, j'espère, que je fasse connaître ici les précautions qu'il est nécessaire de prendre dans les nécropsies et dans l'appréciation des lésions cadavériques. Ces détails, qui se trouvent d'ailleurs dans des ouvrages spéciaux, seraient sans but dans un ouvrage de la nature de celui-ci. Qu'il me suffise de dire qu'il faut examiner avec l'attention la plus scrupuleuse toutes les parties de l'orga-

qui n'était pas inconnue à l'auteur du livre *de Arte* : « *Quæ oculorum aspectum effugiunt, ea mentis acie comprehenduntur* ». (Opera omnia Hipp., tom. 1, pag. 18, ed. Kühn).

nisme, soit solides, soit liquides, et que ce n'est qu'à cette condition seulement qu'il est permis d'affirmer qu'un cadavre est exempt d'altération. N'est-ce pas depuis que l'on scrute minutieusement tous les replis de l'organisme, particulièrement les organes digestifs, le système nerveux et le système sanguin, que l'on a reconnu la vérité de l'opinion de M. Broussais sur la non-essentialité des fièvres?

Les recherches qui ont pour objet l'étude des altérations organiques seraient stériles si elles se bornaient tout simplement à n'observer ces altérations que sur le cadavre, sans avoir égard aux signes qui peuvent les faire reconnaître pendant la vie. Mais si, ramenant à sa véritable origine le trouble des fonctions, si, prenant les lésions de nos organes comme le point de départ des symptômes, nous considérons l'influence de ces lésions sur les organes qui en sont le siége, ainsi que sur toute l'économie, alors nous aurons le vrai moyen de rendre profitables à la science ces sortes de recherches. Ainsi, pour tirer de l'anatomie pathologique toute l'utilité qu'elle renferme, il faut chercher par la nécropsie la source organique d'où surgissent les symptômes, afin que ces mêmes symptômes servent à leur tour à faire connaître l'espèce de lésion qui leur a donné naissance. L'excellence de cette méthode se tire de ce principe incontestable,

qu'une même cause donne lieu aux mêmes effets, c'est-à-dire qu'une lésion semblable produit des symptômes identiques; en sorte que chaque altération marchant avec un cortége de symptômes qui lui est propre, il suffit de le connaître pour prédire d'avance la nature de cette altération. Si ce cortége était toujours le même, je veux dire si chaque tissu, chaque organe, exprimait ses souffrances d'une manière invariable, la science du diagnostic n'offrirait aucune difficulté, et la médecine, sous ce rapport, présenterait la plus grande certitude. Mais il faut avouer que les choses ne se passent pas toujours ainsi, et qu'il arrive quelquefois qu'une même lésion se montre sous des formes multiples et variées. Est-ce une raison pour accuser notre art d'incertitude? Je réponds affirmativement que non; car enfin, c'est une notion acquise que cette variabilité de formes sous lesquelles peut apparaître cette lésion; et si, comme on n'en saurait douter, l'observation peut nous apprendre à les connaître toutes, c'est à l'habileté du médecin de savoir les distinguer chaque fois qu'il les rencontre dans sa pratique. Toutefois, je n'ignore pas les difficultés qui existent encore dans notre art au sujet du diagnostic; et pour ne parler ici que des inflammations, il en est parfois de si obscures, qu'elles ont été à juste titre appelées *latentes*. Mais l'art fournit encore ici au

médecin *instruit* le moyen d'éviter l'erreur, et en effet il est bien rare qu'il se trompe. A cette occasion je ferai remarquer que, dans ces circonstances difficiles, la certitude dépend presqu'entièrement de la pénétration et du savoir de celui qui observe, et que le praticien inhabile qui n'y apporte que paresse, inattention et ignorance, doit de toute nécessité porter des jugements faux et décevants.

Il est pourtant des cas où le médecin le plus expérimenté est très embarrassé pour porter un jugement juste sur la véritable nature de la maladie qui s'offre à son observation. Ces cas se présentent particulièrement quand deux lésions de nature différente se montrent sous une forme identique; mais c'est une de ces obscurités contre laquelle l'art n'a pas encore, ou n'aura peut-être jamais de lumières à opposer. Heureusement ces cas sont excessivement rares, et si rares même que l'on peut dire qu'ils sont exceptionnels (1); et comme les exceptions n'ont jamais infirmé la règle, je n'en continuerai pas moins à dire que la méthode qui doit asseoir la médecine sur ses véritables fondements ne peut

(1) C'est pour me conformer à l'usage que je m'exprime de cette manière; car pour moi il n'y a pas de faits exceptionnels, négatifs. Ces sortes de faits composent une nouvelle série de phénomènes qui ont leurs causes comme les autres. Quelquefois ces causes demeurent inconnues; voilà ce qui les rend exceptionnels au dire de quelques-uns.

être que celle qui mène sûrement à la découverte de l'origine organique des phénomènes morbides. Or, pour trouver la cause première du désordre, il faut savoir remonter jusqu'à elle, et pour cela l'art fournit le moyen suivant : d'abord, dessiner fidèlement le tableau de la maladie; puis rechercher par la nécropsie l'origine organique des symptômes, afin que ces mêmes symptômes, ainsi que je l'ai déjà dit, nous fassent découvrir l'espèce de lésion qui les a fait naître. Pour décrire les symptômes avec exactitude, on doit, comme je l'ai dit encore, examiner l'influence de l'altération que l'on veut étudier, premièrement sur la partie qui en est le siége, ensuite sur tout l'organisme; car, dans la plupart des maladies, inflammatoires surtout, il y a des phénomènes locaux et des phénomènes généraux. Les premiers se passent dans la partie malade elle-même, et sont le résultat immédiat de la lésion; les derniers se manifestent dans les organes éloignés, et sont connus sous le nom d'irradiations sympathiques. Les uns et les autres sont d'une importance extrême pour le diagnostic; car c'est par eux, et par eux seuls, que l'on arrive à la connaissance du lieu primitivement affecté; et comme le point de départ des symptômes est ce qu'il importe essentiellement de connaître, on juge de suite de quelle utilité ils sont dans la pratique. Mais, parce qu'ils sont

utiles, il ne faut pas leur donner plus d'importance qu'ils ne méritent; les symptômes ne sont jamais que les effets de l'altération matérielle qui leur a donné naissance, et n'ont le plus ordinairement de valeur réelle qu'autant qu'ils servent à la faire connaître. Toutefois, les symptômes primitifs, immédiats, méritent la préférence comme émanant directement de l'organe malade, et comme exprimant par conséquent plus fidèlement son état de souffrance. Aussi est-il en général plus sûr de s'en rapporter à eux qu'aux phénomènes sympathiques qui, par cela même qu'ils sont secondaires, médiats, nous dérobent souvent la source du désordre, et ne doivent en conséquence occuper que le second rang dans l'énumération des signes qui établissent le diagnostic. Cependant il est très essentiel de les connaître, ces irradiations sympathiques, parce qu'elles deviennent souvent elles-mêmes l'objet d'indications thérapeuthiques, et afin d'éviter l'erreur, très grave en médecine, de prendre l'effet pour la cause, les symptômes pour la maladie. C'est ce qui est arrivé quand on a traité pendant des siècles la prostration des forces musculaires pour une affection primitive, tandis qu'elle n'était que le symptôme d'une inflammation intense. C'est encore ce qui est arrivé quand on a regardé comme une fièvre essentielle ce groupe des symptômes dits ataxiques, lesquels n'étaient le plus

souvent que l'effet secondaire de la phlegmasie viscérale qui les avait provoqués.

Ainsi deux ordres de phénomènes composent tout le cortége symptômatique des maladies aigues: 1° le trouble des fonctions de la partie malade; 2° les irradiations sympathiques éprouvées par les autres organes. Ce second ordre de phénomènes mérite la plus grande attention; j'ajouterai même que la connaissance nouvellement acquise des sympathies morbides a jeté la plus vive lumière sur l'explication du mécanisme des symptômes. Les systèmes nerveux et sanguin formant de leurs innombrables filets un immense réseau qui enveloppe et subordonne toutes les parties de l'organisme les unes aux autres, il en résulte un ensemble tellement *un* qu'un organe n'est pas plutôt malade que tous les autres compâtissent à la fois et semblent s'empresser de partager ses souffrances. Voyez un homme en proie à une phlegmasie viscérale; quel que soit son siége, pour peu qu'elle soit intense, elle cesse d'être bornée à la partie malade, elle rayonne dans toute l'économie, et va troubler l'action des organes éloignés. Le cerveau, l'instrument spécial de la pensée, et qui semblerait par l'éminence des fonctions qui lui sont confiées, devoir rester étranger au désordre de la machine, devient pourtant principal acteur dans cette scène morbide. Comme il ne perçoit plus que des

sensations douloureuses, outre la céphalalgie qui en résulte et quelquefois le délire, tous les actes de l'innervation sont pour ainsi dire pervertis, la moelle spinale d'où partent sans cesse une foule de stimulations, étant elle-même anormalement influencée. L'appareil circulatoire est l'un des premiers à ressentir les effets de l'irritation sympathiquement transmise, et le cœur, par ses mouvements tumultueux, se hâte, en sentinelle vigilante, de donner le signal de l'insurrection. Les organes respiratoires sont en communauté d'action si intime avec ceux de la circulation que le même trouble existe dans ceux-ci comme dans ceux-là. Si le cœur ralentit ou précipite son mouvement, la respiration en est de même ralentie ou précipitée. Les organes digestifs, l'estomac surtout, ne tardent pas à participer au désordre général : l'appétit cesse et est remplacé par la soif, il y a nausée ou douleur à l'épigastre. Enfin, au milieu de ces irradiations sans cesse renaissantes du foyer malade, au milieu de ces influences reçues et réfléchies de toutes parts par l'entremise des centres nerveux, il n'est guère d'organes qui puissent se soustraire aux effets de cette espèce de déflagration générale. Aussi voit-on les secrétions troublées, la peau chaude et des douleurs dans les membres.

Tel est l'ensemble des symptômes qui portait

naguère le nom de fièvre ; on ajoutait l'épithète d'essentielle, comme pour signifier qu'elle était indépendante de l'altération des organes (1).

(1) Quand M. Broussais dit la première fois qu'il n'y avait point de fièvres essentielles, tous les médecins de la vieille école se révoltèrent contre cette proposition doctrinale et la repoussèrent de toutes leurs forces. Si de jeunes adeptes, pleins de foi, mais manquant de cœur et peut-être de talents, s'avisaient de soutenir la non-existence des fièvres dans leurs actes probatoires, c'est alors que les professeurs faisaient éclater tout leur courroux. Qui de nous a oublié la *sainte* fureur avec laquelle le respectable Pinel accueillait les nouvelles idées ! Il est vrai que sa tendresse toute paternelle pour son *œuvre* le rendait peut-être excusable. Quand on voit l'édifice, qu'on a élevé avec tant de peine, démoli pierre à pierre jusque dans ses fondements, il est bien permis de s'oublier, et de perdre un instant sa gravité ; mais que cette opposition ait trouvé de l'écho dans de jeunes têtes, voilà ce qu'on a peine à concevoir ! Maintenant l'opposition n'est plus aussi vive ; l'astre qui se montrait à peine sur un point de l'horizon a grandi en s'élevant au zénith, et la lumière qui en jaillit sans cesse éclaire aujourd'hui tout le monde médical.

Si on ne peut plus contester la vérité des nouvelles idées, on en conteste l'originalité. Les docteurs Jacquet et Fodéra ont commencé, d'autres ont suivi leur exemple ; ils s'en vont fouillant tous les livres pour y trouver les principes de la doctrine physiologique. Pourquoi tant de travail? La gloire de M. Broussais n'en peut recevoir aucune atteinte. Ceux qui ne veulent pas se faire illusion à eux-mêmes savent bien qu'il ne doit sa doctrine qu'à lui seul. C'est dans ses investigations anatomiques, et non dans les bouquins, qu'il en a trouvé le germe ; lequel germe, fécondé par son génie, a produit une théorie qui devait bientôt subjuguer tous les esprits, même les plus rebelles.

Le passage suivant, extrait de Plutarque, a tant de rapport avec la doctrine de M. Bronssais sur la non-existence des fièvres essentielles, que l'on est étonné qu'on ne le lui ait pas encore opposé. Cela

Par un effet de cette piperie mentale que nous avons signalée plus haut, de ce leurre psychologique, qui consiste à transformer en réalités nos abstractions, on avait cru que le jeu de

ferait croire, en admettant toutefois qu'ils aient réellement ignoré ce passage, que ses ennemis, tout resplendissants de lumière qu'ils sont, ne vont guère la chercher dans l'antiquité, aimant mieux sans doute briller de leur propre éclat que d'une lumière d'emprunt ; mais alors, pourquoi se targuer d'érudition, et dire, comme Jacquet ( pag. viij, avant-propos ) qu'on a lu attentivement le traité de Plutarque, *De Placitis Philosophorum*, quand on n'a pas aperçu le seul passage qu'il importait le plus de connaître, surtout dans le cas présent ? Voici, au reste, ce passage ; on verra si c'était une arme à dédaigner :

« Il faut juger, dit Dioclès de Caryste, qui était presque contemporain d'Hippocrate, des choses qui sont cachées par celles que nous avons sous les yeux. Or, comme nous voyons que les inflammations, les abcès et les plaies sont accompagnées de fièvre, nous devons également admettre, lorsque la fièvre survient à quelqu'un, quoiqu'il ne paraisse à l'extérieur ni abcès, ni plaie, ni inflammation, qu'il y a au-dedans du corps quelque chose de semblable ».

( Plut., Opin. des Philosop., liv. V, chap. 29).

Il ne se peut rien assurément de plus conforme à l'opinion de M. Broussais sur l'origine de la fièvre ; est-ce une raison pour croire qu'il l'ait tirée de là ? Bien des médecins avaient probablement lu ce passage ; mais aucun ne l'a remarqué, aucun n'a fécondé cette idée-mère, et n'y a vu le germe d'une révolution qui devait changer toute la science. S'il était vrai que M. Broussais eût puisé dans ce passage de Dioclès son opinion sur la non-essentialité des fièvres, je dirais de lui ce que M. de Blainville a dit de Newton : *Tout le monde peut voir une pomme tomber ; mais un génie comme celui de Newton, en observant ce phénomène, peut seul y découvrir la loi qui régit l'univers* ». (*Cours de Physiol. générale et compar. introd.*, *pag.* 31.)

Dioclès avait fait un ouvrage sur les *fièvres*, cité souvent par Cœlius

l'organisme humain pouvait être troublé sans que l'organisme lui-même fût matériellement lésé dans son ensemble ou dans l'une de ses parties : erreur funeste qui a coûté à l'humanité des maux sans nombre ! Il a fallu tout l'ascendant du génie pour nous dessiller les yeux, et nous faire voir dans cette espèce de perturbation, qu'on qualifiait du nom de fièvre, la véritable cause qui y avait donné naissance. Ce point de doctrine régnait dans le monde médical avec un despotisme si lourd que, pour nous en affranchir et nous rendre à la vérité, toutes les forces d'un géant n'étaient rien moins que nécessaires. Ce n'est pas sans étonnement, nous le dirons ici, que nous avons vu dans nos provinces certains médecins croire encore à l'infaillibilité de cette vieille doctrine. Les victimes qui tombent sous la faux meurtrière de leur pratique n'attestent que trop leur erreur. Quand on suit de pareils errements, on doit rencontrer des écueils à chaque pas, et faire de fréquents naufrages.

Aurélianus et Galien ; malheureusement il n'est pas parvenu jusqu'à nous. Il eût été curieux de voir comment un médecin, qui vivait si près d'Hippocrate et qui avait des idées si justes sur les causes prochaines des affections fébriles, avait traité ce sujet difficile. Pour mon compte, je regrette beaucoup la perte de ce livre, perte dont peut-être les ouvrages d'Érasistrate auraient pu nous dédommager, s'ils n'avaient également péri, car Galien lui prête la même opinion : « *Erasistratus voluit febres omnes habere ab inflammationibus ortum* (tom. 3, pag. 145, ed. Chartier).

Toutefois, n'allez pas croire que les symptômes énumérés ci-dessus accompagnent inévitablement, et tous au même degré, chez les divers individus, la même altération des organes; ils sont au contraire très variables, et parmi les diverses circonstances qui les rendent tels, on distingue particulièrement le traitement et la constitution du sujet. Lisez dans les *Épidémies* d'Hippocrate une histoire quelconque de maladie, celle de Silénus, par exemple; on voit bien aujourd'hui, et je dis *aujourd'hui* parce qu'autrefois on ne le voyait pas, que le malade était en proie à une inflammation des organes digestifs, qu'on aurait pu facilement enrayer au moyen d'un traitement convenable. Mais observez la différence : cette phlegmasie, qui n'aurait été rien entre les mains d'un médecin physiologiste, traitée par Hippocrate est devenue funeste; et cela avec tout ce cortége de symptômes alarmants, compagnon obligé d'une maladie combattue par des remèdes intempestifs, ou abandonnée à elle-même. Quant à la constitution du sujet, l'influence qu'elle exerce sur le cours de la maladie est d'une évidence telle, qu'elle en est devenue presque triviale. En effet, pour peu que l'on jette un regard réfléchi sur les productions de la nature, on ne tarde pas à s'apercevoir que deux lois, opposées en apparence, les régissent toutes, la loi d'unité et la loi de variété.

Ces deux grandes lois rendent raison de la ressemblance et de la différence qui existent dans tous les corps organisés, jusque dans ceux de la même espèce. Ainsi, dans chaque être, il y a quelque chose de commun et quelque chose de spécial : ce qui est commun appartient à la loi d'unité, et ce qui est spécial, à la loi de variété. Pour en faire une application à notre espèce, tous les hommes sont, à la vérité, composés des mêmes éléments organiques; ils possèdent tous un système sanguin, un système nerveux, un appareil digestif; tous ont bien des poumons, des muscles, des os, un foie, etc.; mais, chez tous, ces mêmes organes diffèrent sous le rapport du volume, de la densité, de la consistance, de la couleur; en sorte que le même organe sera chez l'un volumineux, serré, ferme, foncé en couleur, plus ou moins chargé de nerfs, de vaisseaux sanguins, lymphatiques, etc., et chez l'autre il sera au contraire petit, lâche, mou, plus ou moins pâle, et par conséquent d'une texture anatomique différente.

Pour donner une idée de la variété infinie qui existe chez les hommes sous ce rapport, il suffit de jeter les yeux sur leur visage. Trois ou quatre parties tout au plus le composent; mais telle est l'extrême différence de ces parties, qu'il est difficile de trouver deux individus qui se ressemblent parfaitement. L'organe vocal est soumis à

la même diversité, au point que chaque homme a son timbre particulier. Enfin, pour résumer tout cela en un seul mot, la loi de variété domine tellement la création, que l'on peut défier qui que ce soit de rencontrer sur le même arbre deux feuilles de tout point identiques.

Ainsi par la loi d'unité tous les hommes portent les mêmes organes; mais en raison de la loi de variété ces organes ont quelque chose de spécial chez les divers individus. Voilà pourquoi dans presque toutes les maladies il y a des symptômes communs et des symptômes individuels, même tellement individuels, qu'une altération, qui marche d'ordinaire avec une physionomie franche, se cache quelquefois sous des dehors si trompeurs et si insolites, qu'on la méconnaît le plus souvent.

Après avoir démêlé le rôle que les symptômes jouent dans les maladies, il nous reste à composer de ces mêmes symptômes des tableaux fidèles de nos infirmités. Or, pour qu'un tableau morbide soit fidèle, il doit rappeler à l'esprit du médecin l'espèce de lésion qu'il est destiné à représenter, presque avec autant de netteté qu'un miroir retrace l'image de l'objet qui est à sa portée. Déjà, dans un grand nombre de cas, l'art a atteint, sous ce rapport, son apogée; et, à l'aide des moyens d'exploration que nous possédons, il n'est guère de maladies dont nous ne

puissions déterminer et le siége et la nature, deux points d'une importance extrême dans notre théorie.

La connaissance de cette lésion une fois acquise, l'indication qui en résulte est évidemment de rendre à nos organes modifiés, altérés dans leur substance, leur état normal ou physiologique. La puissance de l'art, il est vrai, ne s'étend pas toujours jusque-là : nos tissus portent parfois des dégradations tellement profondes, qu'aucun pouvoir humain ne peut plus les restituer dans leur état primitif. Mais l'indication n'en reste pas moins précise; et si nous sommes forcés de respecter en cela les bornes de l'art, cette cruelle nécessité nous impose encore l'obligation de faire tous nos efforts pour adoucir les maux qu'endure le malheureux patient.

Ainsi, quand les rouages de la machine humaine ont éprouvé quelque altération, nous devons tâcher tout aussitôt de les réparer. Nous apportons à cela le moins de retard possible, sachant que pour une machine détraquée il n'y a rien à espérer du temps. Nous avouons pourtant que la spécialité de l'organisation animale la place hors de la sphère commune, et qu'il y a en elle une certaine aptitude à reprendre l'équilibre, que nous sommes loin de méconnaître. Mais cette aptitude est resserrée dans des limites très étroites; pour peu que la lésion soit

intense, l'équipollence est le plus ordinairement rompue sans retour. L'organisme, n'ayant plus en lui de puissance pour la rétablir, de toute évidence c'est ici l'affaire de l'artiste.

On voit de suite que dans le cas présent l'artiste ne peut être que le médecin; ainsi son rôle est essentiellement actif. Bien différent d'Hippocrate qui n'assistait au lit de douleur qu'en spectateur inoffensif, armé de toutes pièces il attaque de front son ennemi. Tantôt, athlète vigoureux, tout d'abord il se précipite sur lui, et du premier coup il l'abat (1); tantôt il le poursuit dans les replis de l'organisme où il se tient tapi; et quoiqu'il y fasse bonne contenance, à force de le harceler, il finit par s'en rendre maître. Comme le point d'honneur le domine et qu'il ne voudrait marcher qu'entouré de

(1) Que ceux qui douteraient que l'on puisse couper court à certaines maladies, les *juguler* en un mot, suivent la clinique du professeur Bouillaud; ils y trouveront la preuve qu'un praticien aussi éclairé que lui, et qui sait employer aussi hardiment les émissions sanguines, peut enrayer le cours des maladies, inflammatoires s'entend, et qu'il n'est pas du tout nécessaire d'attendre, *pour les guérir*, qu'elles aient amené des altérations souvent inguérissables. Mais on ne doit jamais oublier que M. Bouillaud a dit, dans sa *clinique médicale de la charité*, que la saignée est un instrument dangereux qui ne peut être manié que par des *mains habiles*. Je fais cette observation parce que je connais de jeunes praticiens, qui ont éprouvé quelques revers, en voulant imiter le maître sans en avoir les lumières et surtout sans posséder ce tact, fruit d'une longue expérience, qui sait connaître les limites où la nature les a posées et se garde bien de les franchir.

trophées, vaincre est sa devise; et si parfois ses lauriers sont flétris par quelque revers, il sait bientôt les faire reverdir par d'éclatantes victoires : tel est le médecin de l'école nouvelle.

Combien il diffère d'Hippocrate! Celui-ci, n'étant que l'auxiliaire de la *nature*, lui confie le soin de la guérison. Esclave soumis, il n'ose rien entreprendre de lui-même. Son rôle se borne à prédire une issue quelconque, favorable ou funeste, peu lui importe, pourvu qu'il devine juste : *pronostiquer est donc toute son affaire*. Ne croyez pas qu'il songe à abréger les souffrances de ses malades; il les laisse en proie aux angoisses les plus cruelles, sans avoir l'air de se douter le moins du monde qu'il puisse y porter remède. Ils sont entre les mains de la *nature*, qui sait sans doute mieux que lui ce qu'il convient de faire; c'est à elle de les délivrer de l'ennemi qui les presse (1). Voulez-vous savoir comment elle en vient à bout? Lisez les *Épidémies*. Votre cœur

(1) « Laissons faire, disait Montaigne, un peu à *nature*, elle entend mieux ses affaires que nous ». Voilà de l'hippocratisme tout pur! Napoléon, gorgé de remèdes, disait aussi à son médecin : « Docteur, pas de drogues; je vous l'ai observé bien des fois, nous sommes des machines à vivre, nous sommes organisés pour cela : c'est notre nature. N'entravez pas la vie, laissez-là se defendre, elle fera mieux que vos médicaments. »

Napoléon avait raison : il valait mieux ne rien faire que de faire mal; mais cela est loin de prouver que l'on doive s'en rapporter à *l'omnipotence* de la *nature*.

est de bronze s'il résiste à cette lecture. Qui peut voir en effet de sang-froid cette foule d'infortunés conduits à pas lents sur les bords de la tombe, où ils finissent la plupart par tomber, après avoir souffert durant trois ou quatre mois entiers les douleurs les plus variées et les plus aiguës? J'ai peine à croire qu'il y ait un spectacle plus affligeant.

Après cela, que l'on vienne nous crier bien haut que la *nature* guérit les maladies, et que le médecin doit être son interprète et son ministre. M. Cayol et toute la secte hippocratique auront beau le dire, le croira qui voudra; pour nous, nous n'en resterons pas moins fidèles à ce dogme fondamental de notre école, proclamé par le restaurateur de la science, M. Broussais, à qui en revient toute la gloire, à ce dogme qui nous apprend que *l'irritation étant envahissante et désorganisatrice de sa nature, surtout quand elle est entretenue et exaspérée par un mauvais traitement, il n'y a rien à gagner à la laisser séjourner dans un organe, et qu'il faut mettre tout en œuvre pour la prendre à son origine, et l'arrêter dans son cours dévastateur.* Loin de nous l'idée que la maladie a un cercle à décrire; qu'il faut, avant d'arriver à sa fin, qu'elle passe de toute nécessité par la crudité, la coction et la crise! C'est avec ce fatalisme qu'Hippocrate est réduit à l'inaction; que plus de la moitié de ses malades lui échappe, et que les voyant presque tous

disparaître sous le tranchant de sa théorie, comme s'il n'avait rien de mieux à faire, il s'en tient au rôle de pronostiqueur.

Quoi! le médecin doit-il donc ressembler à ces devins qui, saisis d'un esprit de pythie, s'asseoient sur le trépied fatidique et débitent des oracles! Hippocrate a pu le croire ; mais à qui persuadera-t-on aujourd'hui qu'examiner les selles, les urines, les sueurs, etc., y chercher des signes de coction, annoncer des crises et prononcer des sentences de mort, c'est à peu près là tout ce que l'on doit faire auprès d'un malade?

Non, non! ce n'est point ainsi que nous entendons la médecine ; nous en faisons, nous, un instrument de salut avec lequel nous frappons vite et fort la maladie, afin d'en briser le cours désorganisateur : voilà pourquoi notre école obtient des succès si prompts, si nombreux, et parfois si inespérés. L'école naturiste peut-elle en offrir de semblables? Les *Épidémies* d'Hippocrate sont là pour répondre. Qui ne voit de suite que cette différence de résultats ne peut venir que de la différence de théories? Dans celle du médecin de Cos on abandonnait les maladies à elles-mêmes, parce qu'on *attendait* une délivrance par les crises : ce qui, traduit en langage du jour, signifie que l'irritation, allant toujours croissant, finissait par entamer les organes et

amener des lésions profondes et variées, suivies la plupart du temps d'une fin tragique. Dans la théorie des médecins physiologistes au contraire, l'expectation en est bannie à tout jamais; ils ont inscrit sur leur bannière ces mots : *In principiis obsta;* aussi sont-ils extrêmement vigilants à attaquer les maladies dès leur début. Ils pensent, eux, parce que l'expérience le leur a appris, que l'irritation ayant une tendance à la désorganisation, ne saurait être prise trop tôt; ils la traitent en conséquence à la façon d'Asclépiade de Pruse, qui l'enlevait *citò et tutò*. S'ils n'ont pas le bonheur d'en venir toujours à bout par une attaque brusque et hardie, ils savent du moins qu'Hippocrate, avec sa manière timide et dilatoire, n'obtiendrait pas plus de succès.

Que dis-je, plus de succès! pouvait-il en espérer celui qui, regardant les maladies comme un conflit entre la *nature* et un principe agresseur, les laissait tranquillement marcher, et ne faisait rien pour garantir nos organes de leur atteinte meurtrière? Celui qui ne voulait voir dans les symptômes que des signes destinés à représenter le combat morbide, et ne les étudiait que pour apprendre de quel côté demeurerait la victoire! qui réduisait toutes les formes morbides à une seule (car de quelque point de l'organisme que surgissaient les symptômes, c'était toujours les puissances de la vie aux prises avec un principe

ennemi)! qui, en conséquence, ne faisait aucun cas du diagnostic, et ignorait le siége si divers des maladies, leur véritable nature, le mécanisme de leur développement, le jeu admirable des sympathies! car l'axiôme *consensus unus*, etc., qu'on a cité tant de fois, n'est pas de lui (1), ou, s'il en était, il ne pourrait signifier que ceci : tout conspire, tout concourt dans l'organisme à éliminer la cause morbifique.

Hippocrate, avec des idées aussi fausses sur la nature de la maladie en général, devait de toute nécessité envisager la thérapeutique sous un jour également faux. L'humorisme ressort de sa théorie comme conséquence naturelle, si même il n'en constituait pas un des principaux fondements; il était donc tout simple qu'il n'estimât les remèdes qu'autant qu'ils avaient de prise sur les humeurs. Rièger, car nous aimons dans nos assertions avoir pour garant un médecin hippocratique, Rièger pensait comme nous là-dessus : « *Hippocrates*, dit-il d'après Prosper Martian, *primas qualitates medicamentorum nihili facit, dummodò id assequatur quod principaliter intendit, remotionem scilicet causæ, quæ principaliter in humoribus ipsis consistit* (2). » En conséquence, ses remèdes étaient *tous* pris dans la classe des évacuants. Les vomitifs, les purgatifs, quelquefois la saignée, mais très

(1) Sprengel, Hist. de la Méd., tom. 1, p. 309.
(2) Hipp. Aphorism. illust., etc., tom. 1er, pag. 94.

rarement, composaient toute sa matière médicale. Il ne paraît pas même qu'il fit usage des sudorifiques; tel est du moins le sentiment de Freind. Barker, qui n'est pas de cet avis, avoue cependant que le médecin de Cos n'employait pas, pour procurer la sueur, les mêmes remèdes dont les médecins d'aujourd'hui se servent dans cette vue, et qu'il se contentait de prescrire des bains chauds, force boissons délayantes et de couvrir beaucoup le malade (1). Mais on peut objecter à Barker qu'aucun de ces moyens ne se trouve dans les ouvrages légitimes. Hippocrate, quand il parle du bain (2), en restreint beaucoup l'usage, et ne le permet guère qu'aux personnes atteintes de pneumonie, maladie dans laquelle on ne l'emploie plus aujourd'hui. Parmi les diverses propriétés qu'il reconnaît au bain, il se contente de dire qu'il assouplit la peau, sans parler le moins du monde de sa propriété d'exciter la sueur. Voilà sans doute pourquoi on ne trouve pas dans Le Clerc un seul mot du bain chaud considéré comme sudorifique; et, quand cet auteur qui a rassemblé péniblement tous les remèdes désignés dans le *Recueil hippocratique*, est arrivé à cette classe de médicaments, il a soin de prévenir que le médecin de Cos n'en indique aucun,

(1) Essai de la Conformité de la Méd., etc., pag. 153.

(2) De Ratione victûs in morbis acutis, pag. 63, tom. 2, ed. Kühn.

si ce n'est les bulbes de narcisse; encore ce remède, remarque-t-il, n'a point la vertu de provoquer la sueur, les narcisses étant mis par Dioscoride au rang des vomitifs (1). Nous ajouterons que ce n'est point Hippocrate qui ordonnait cette plante, mais bien quelque auteur inconnu, le narcisse n'étant indiqué que dans un ouvrage apocryphe. Tout prouve donc que Freind avait raison, en disant : « *Ille in libris, qui germani habentur, remedii quod sudores provocet, nusquàm meminit* » (2). Barker, à la vérité, oppose à Freind plusieurs passages dans lesquels sont indiqués divers moyens d'exciter la sueur; mais ces passages sont tous tirés de livres supposés : par conséquent ils ne prouvent rien. On peut faire la même réponse au savant Triller qui prétend aussi, lui, qu'Hippocrate provoquait la sueur tant par des moyens extérieurs que par des remèdes internes (3).

Quant aux diurétiques Freind et Braker sont d'accord : l'un doute qu'Hippocrate ait eu recours à ce moyen, *utrùm*, dit-il, *verò in febribus urinam moventia adhibuerit, planè non constat* (4); l'autre affirme que le vieillard de Cos n'a jamais donné dans la fièvre des médicaments, à dessein d'ex-

(1) Hist. de la Méd., pag. 208 et 209, La Haye, 1739.

(2) Comment. de Febribus.

(3) Opuscula Medica, etc., tom. 2, pag. 227 et seq.

(4) Ibidem.

citer une décharge critique par l'urine (1). Sprengel, du moins dans son *Histoire de la médecine*, en gardant le silence sur ces deux classes de remèdes, montre clairement qu'il ne croyait pas qu'Hippocrate en fit usage. Le Clerc, à la vérité, indique plusieurs diurétiques ; mais, selon sa coutume, il les a tous tirés d'écrits illégitimes (2). Aubry a donc eu raison en ne faisant nulle mention des sudorifiques ni des diurétiques, dans ses considérations sur la thérapeutique de l'école de Cos (3).

Les narcortiques ne paraissent non plus avoir été employés par Hippocrate ni pour appaiser les douleurs, ni pour procurer le sommeil. Le Clerc est forcé d'en convenir (4), lui qui assure pourtant que le médecin de Cos connaissait le pavot et autres sommifères ; ce qui est de toute fausseté, les livres où il en est question n'étant pas de lui.

Pour les toniques et les excitants, nous ne trouvons nulle part qu'Hippocrate y ait eu recours. Restent donc les révulsifs, autrement dits les vésicatoires ou attractifs, qui sont actuellement d'un si fréquent usage et d'un secours si efficace. Fouquet, dans son *Mémoire sur les vésica-*

(1) Essai sur la Cont. de la Méd. etc., pag. 144.
(2) Hist. de la Méd., pag. 208.
(3) Oracles de Cos, pag. 618 et suiv.
(4) Hist. de la Méd., pag. 210, La Haye, 1729.

*toires*, assure (pag. 8) qu'Hippocrate ne cesse d'en vanter l'emploi, et qu'il opérait par leur moyen des cures merveilleuses. Nous voudrions bien savoir dans quel ouvrage, véritablement authentique, Fouquet a lu de ces cures qui tenaient du prodige. Pour nous, nous pouvons assurer, quoique nous y ayons apporté une grande attention, que nous n'avons rencontré dans les écrits légitimes d'Hippocrate rien de semblable. Nous doutons même que le médecin de Cos, loin d'en vanter l'usage, ait employé les visicatoires dans le sens le plus étendu du mot. Tout ce qu'ont dit là-dessus Jean Lange (1), Schulze (2) et Triller (3), est incontestablement tiré d'une source suspecte.

Nous avons donc eu raison de dire que les purgatifs, les vomitifs et la saignée composaient toute la matière médicale d'Hippocrate. Il faut cependant y joindre les fomentations, qu'il employait les premiers jours d'une pneumonie, mais qu'il ne continuait pas long-temps de crainte de déterminer une fonte purulente ou de dessécher le poumon (4). On voit combien ces craintes étaient chimériques. Nous ne savons si nous

(1) Epist. Med. 47, pag. 234, Francof., 1589.

(2) Hist. Medicinæ, pag. 268.

(3) Opuscula Med., pag. 235 et seq., tom. 2.

(4) De Ration. Vict. in morb. acut., pag. 37, tom. 2, ed. Kühn.

devons ajouter à sa thérapeutique si réduite le vin dont il usait largement dans les maladies aiguës, à titre d'apéritif, et qui, ouvrant les voies urinaires, donnait issue aux matières cuites; mais ce que nous savons très bien, c'est que nous ne sommes point tentés de l'imiter en cela.

Ce n'est pas que la matière médicale fût pauvre au temps d'Hippocrate. Dans la collection qui porte son nom il est plus d'une fois question de traités de thérapeutique où les remèdes étaient classés par ordre de propriétés. C'est surtout dans les livres des *maladies des femmes*, dans ceux des *affections*, des *maladies*, etc., que la matière médicale de l'époque étale toutes ses richesses. Mais ces livres sont en grande partie sortis d'une autre école, et ne sauraient être imputés à Hippocrate sans blesser les règles de la critique. Ce qui écourtait en quelque sorte sa thérapeutique, c'est la théorie qu'il avait adoptée, c'est surtout l'idée qu'il s'était faite de la manière d'agir de la *nature*; il la croyait sans cesse occupée dans les maladies, d'un côté, à attirer ce qui est bon, à le retenir, à le préparer; et de l'autre, à rejeter ce qui est superflu ou nuisible, après l'avoir séparé de ce qui est utile (1). « A ses yeux, ajoute Le Clerc, la *nature* et les maladies sont toujours opposées... La manière dont la *nature* agit, pour

(1) Le Clerc, Hist. de la Méd., pag. 116, La Haye, 1729.

détruire son ennemi, c'est en ramenant les humeurs dont le désordre cause celui du corps, à leur état ordinaire, par rapport à leurs qualités, à leur mélange, à leur mouvement, ou aux lieux qu'elles occupent. Entre les moyens que la *nature* emploie pour cela, Hippocrate comptait particulièrement sur ce qu'il appelle la coction des humeurs. C'est là le premier but qu'elle se propose. C'est par cette coction qu'elle se rend la maîtresse, et qu'elle achemine les choses à une bonne crise. Les humeurs ayant été amenées à ce degré, ce qu'il y a de superflu et de nuisible se vide promptement de lui-même, ou du moins il est aisé de le faire sortir par des moyens appropriés (1). »

Or ces moyens appropriés, Hippocrate n'en connaissait pas d'autres que ceux que nous avons indiqués. Ce n'est pas, encore une fois, que la matière médicale ne fût riche à cette époque; mais toutes ses richesses étaient exploitées par l'école de Cnide qui cultivait fructueusement le vaste champ de l'expérience et y cueillait à pleines mains, tandis que celle de Cos, confiante dans la prévoyance et la sagesse de la *nature*, se trouvait bornée par là (2). Aussi la

(1) Le Clerc, Hist. de la Méd., pag. 152, La Haye, 1729.

(2) Achermann s'est donc étrangement trompé, quand il a dit : « *Praticam medicinam Hippocrates ampliavit, medicamentorum numero augendo sic, ut, quæ addere possent, nostri etiam ævi medici vix multa habuerint* ». (Hipp. litter. Hist., pag. XVII, ed. Kühn.)

doctrine d'Hippocrate, qui le tenait presque constamment assis sur le trépied fatidique, le rendait-elle inactif dans le plus grand nombre de cas. Quand il se décidait à agir, ce qui arrivait rarement, la *nature* faisant à elle seule en grande partie les frais de la guérison, il suivait certaines maximes qui paraissent étranges aujourd'hui, et qui pourtant n'ont pas manqué d'apologistes. Conformément à sa théorie, il ne devait toucher aux humeurs que lorsqu'elles avaient subi la coction. *Ne remuez*, dit-il, *que les humeurs cuites et non celles qui sont crues* (1); c'est-à-dire que le commencement qui, pour nous, est le temps le plus opportun pour l'attaque, n'était pour lui qu'un temps de repos. Tandis que nous travaillons de toutes nos forces à enlever l'irritation dès qu'elle se montre, traitée par lui elle poussait des racines profondes, et il laissait ainsi échapper l'occasion tant recommandée dans le recueil qui porte son nom. C'est pourquoi je ne puis croire que l'axiôme, *occasio præceps*, soit de lui, car il ne sied nullement à sa doctrine, entachée de paresse et d'une lenteur remarquable. Si, comme je le prouverai dans mon 4e livre, les *aphorismes* ne sont pour la plupart qu'un recueil de sentences recueillies dans la collection hippocratique après Hippocrate, l'*occasio præceps*, me paraît avoir été tiré du second livre des *prédictions*

(1) Aphorism. 22, sect. 1re.

où on lit en propres termes : *occasio præceps est et lubrica* (1).

La célérité, il est vrai, est encore recommandée dans le Traité du *régime des maladies aigües;* il y est dit qu'il faut mettre de la diligence dans ce qui exige de la promptitude (2). Ce livre est authentique, je l'avoue; mais, pas plus que les autres, il n'est exempt d'intercalations. Au jugement de Galien (3), la moitié, au moins, de ce livre est supposé; dans ce qui reste de légitime, rien n'empêche qu'il ne se soit glissé quelques phrases étrangères. Ce qui convertit ce soupçon en certitude, c'est qu'on trouve dans ce traité, dont le texte est déjà convaincu d'altération, des passages qui n'ont aucun rapport ni avec le sujet que l'on traite, ni avec ce qui précède; de telle sorte que ces passages sont là comme de véritables accidents. Or, le passage en question me semble être précisément dans ce cas. Je pense donc que le morceau qui commence par ces mots, *mihi autem placet*, et qui finit par ceux-ci, *cæteris se gerat*, est interpolé. C'est aux philologues qui peuvent comparer un grand nombre de manuscrits, et qui s'occupent à rétablir le texte d'Hippocrate dans sa pureté native, de dire jusqu'à quel point

(1) Prædict. lib. secund., pag. 215, tom. 1, ed. Kühn.

(2) De Rat. Vict. in Morb. acut., pag. 27, tom. 2, ed Kühn.

(3) In Hipp. de acut. morb. vict. liber, comment. IV, tom. XI, pag. 116 et 117, ed. Chartier.

ma conjecture est fondée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, ce morceau enlevé, le discours n'en est point interrompu et même n'en est que mieux suivi.

Et d'ailleurs, pour en finir sur ce point, je le demande, que signifiait le mot célérité dans la bouche d'Hippocrate? Je ne connais qu'un cas où, dans sa doctrine, la vigilance était nécessaire, et encore il dit lui-même que ce cas se présentait rarement, c'est lorsque les humeurs entraient en turgescence. Il fallait alors évacuer de suite. Mais, encore une fois, cette circonstance ne s'offrait que rarement dans la pratique; et hors le cas de turgescence, on devait toujours attendre la coction pour agir. La raison en était toute simple, selon Galien : on avait dans ce moment pour auxiliaire la *nature* qui, après la coction, s'occupait de séparer les humeurs, d'évacuer ce qui était inutile et d'exiter des crises (1). Mais ces idées qui sentent la vieille médecine ne sauraient être de notre époque.

Nous devons pourtant avouer que ces idées, qui vont si bien à la doctrine d'Hippocrate, sont un peu contrariées par l'aphorisme 29 de la seconde section, dont la teneur suit : *dans le commencement des maladies, il faut émouvoir ce que l'on croit devoir remuer.* Cela est en contradiction manifeste avec l'aphorisme 22 de la première section

(1) In Hipp. Aphor. Comm. 1, pag. 39, tom. 9, ed. Chartier.

que nous avons cité plus haut et qui se termine ainsi : *ne purgez et ne remuez rien dans le commencement des maladies, à moins qu'il n'y ait turgescence*. Les commentateurs se sont mis l'esprit à la torture pour concilier ces deux sentences qui se contredisent d'une manière aussi évidente. Mais, ainsi que le remarque Le Clerc au sujet de ces contradictions, il ne serait pas fort surprenant que ces aphorismes ne s'accordassent pas, s'il est vrai, comme Galien en convient lui-même, que dans le recueil qui porte le nom d'*aphorismes*, il y en ait de supposés. On pourrait inférer de là, ajoute l'auteur, que cette supposition a eu lieu à l'égard de celui dont il s'agit ici (1).

Hippocrate avait encore un autre maxime qui ne s'accorde guère avec la médecine active de nos jours ; la voici : *quand la maladie est dans toute sa vigueur, le repos vaut mieux que l'action* (2). Nous, médecins de l'école non naturiste, nous pensons, au contraire, que nos moyens répressifs doivent être proportionnés à la violence du mal, et que plus celui-ci a acquis d'intensité, plus nous devons lui opposer des remèdes énergiques. C'est ainsi que nous nous conduisons à l'égard des inflammations, les maladies les plus communes et les plus meurtrières, quand elles ne sont pas étouffées dès le berceau. Que gagnerait-on, par

(1) Hist. de la Méd., pag. 197, La Haye, 1729.

(2) Aph. 29, sect. 2.

exemple, à attendre la coction dans la péritonite, la pleurite, la méningite, etc?... Si les médecins de nos jours n'avaient que le repos à opposer contre ces terribles maladies, je gage que Pluton n'adresserait pas contre eux à Jupiter la même plainte qu'il lui adressa un jour contre Esculape qui avait par sa pratique heureuse rendu son royaume presque désert.

Les émissions sanguines sont pour nous un des moyens par excellence que nous employons fréquemment. Comme le plus grand nombre des maladies débutent par l'irritation quand elles ne sont pas elles-mêmes inflammatoires, ce qui arrive le plus souvent, la soustraction du sang, soit par la lancette, soit par les sangsues, est presque toujours indiquée. Pratiquée largement au début des phlegmasies viscérales chez les sujets bien constitués, nous en abrégeons singulièrement la durée, et nous empêchons par là qu'elles ne se terminent d'une manière funeste. Non seulement Hippocrate ne songea jamais à *juguler*, pour ainsi dire, les inflammations, mais il n'avait recours à la saignée que très rarement, comme il est facile de s'en convaincre en lisant les *Épidémies;* nous n'en trouvons qu'un seul exemple dans le premier livre et dans le troisième, les seuls qui soient incontestablement de lui. Galien a voulu le justifier en disant qu'il n'est pas vraisemblable qu'il ait omis de saigner ceux de

ses malades qui le réclamaient le plus impérieusement; et s'il n'en parle pas, ajoute-t-il, on aurait tort d'en inférer qu'il ne saignait presque jamais, n'ayant pas jugé utile d'en faire mention (1). Le Clerc lui répond, péremptoirement à mon avis : « qu'Hippocrate, qui était si exact à rapporter jusqu'aux petits remèdes dont il s'était servi, tels que les suppositoires, n'aurait pas manqué de rappeler le plus considérable, s'il y avait eu recours...... Il y a apparence, continue-t-il, que s'il ne parle pas de la saignée dans la plupart des cas qu'il a décrits, c'est qu'il ne s'en est point servi. Cela n'est pas tant contre ses principes que Galien a voulu l'insinuer; il paraît au contraire qu'en cela il les suit précisément (2). »

Il faut pourtant convenir qu'il recommande dans les douleurs de côté de laisser couler le sang jusqu'à ce qu'il paraisse rouge et pur, de noir qu'il était (3). Mais ce précepte, assez bon en lui-même, devenait stérile entre ses mains, autant par la rareté des cas où il le mettait en pratique, que par la longueur du temps qu'il laissait écouler avant d'en faire usage. En effet, voyez Hippocrate auprès d'une personne atteinte d'une pleurésie, ou d'une pneumonie, seuls cas où il se

(1) In Hip. Epidem., lib. 3, comment 1, pag. 195 et 196, tom. 9, ed. Chartier.

(2) Hist. de la Méd., pag. 204 et suiv., La Haye, 1729.

(3) De Rat. Vict. in morb. acut., tom. 2, pag. 38, ed. Kühn.

permettait la saignée. Au lieu de saigner largement dès le début, moment le plus favorable pour en obtenir du succès, il perd un temps précieux à appliquer sur le côté malade des fomentations, et il assure que ces applications réussissent mieux que la saignée à dissiper les douleurs. Quand le mal ne cédait pas à ces moyens simples (et Dieu sait quel succès on devait en attendre ! ) il craignait, en continuant l'usage de ces topiques, ou que le poumon ne se desséchât, ou qu'il ne se fondît en pus; alors il y renonçait pour recourir à d'autres moyens parmi lesquels figurait la saignée. C'est ainsi qu'il se conduisit à l'égard d'Anaxion qu'il ne saigna que le huitième jour. Galien, qui ne veut pas croire à ce retard, soutient qu'Hippocrate, bien qu'il ne mentionne que le huitième jour, avait déjà saigné Anaxion les jours précédents (1). Galien est ici complétement dans l'erreur. Hippocrate, conformément à ses principes, avait commencé par essayer les fomentations, et voyant qu'elles n'amenaient aucun soulagement, il eut recours à la saignée. Telle est la règle de conduite qu'il a tracée luimême dans le traité du *régime des maladies aigües*; telle est aussi celle qu'il a suivie auprès d'Anaxion. Cette concordance est une preuve de plus en faveur de la ligitimité de ces deux ouvrages.

(1) In Hipp. Epid., lib. 3, comment. 1, pag. 195, tom. 9, ed. Chartier.

On voit en même temps combien sont erronées toutes les interprétations que les commentateurs ont données de ce fait, sans en excepter même ce qu'en a dit l'érudit Triller (1).

Pour recourir à la saignée, Hippocrate exigeait que la douleur se fît sentir vers les parties supérieures, c'est-à-dire près de la clavicule avec un sentiment de pesanteur vers le bras, ou vis-à-vis la mamelle; alors il voulait qu'on ouvrît la basilique. Mais, pourquoi celle-ci plutôt que la médiane ou la céphalique? Hippocrate ne donne pas les raisons de cette préférence qui paraît aujourd'hui tout à fait vaine, pour ne pas dire ridicule.

Voilà à quoi se réduit tout ce que dit Hippocrate sur la saignée. On trouve bien dans le recueil qui porte son nom d'autres préceptes concernant ce genre d'évacuation; mais, d'après la règle que nous nous sommes imposée, de n'imputer à Hippocrate que ce qui est incontestablement de lui, nous ne pouvons en faire mention.

Si la douleur, ajoute Hippocrate, se fait sentir au-dessous du diaphragme, il faut lâcher le ventre avec l'ellébore noir ou avec le *peplium* (2). On voit combien ce précepte est vague et plein de dangers. La douleur qu'on éprouve au-des-

(1) Epist. Medico-critica, super lib. 1 et 3, Hipp. Epidem., dans ses *Opuscula medica*, etc., tom. 2, pag. 209 et suiv.

(2) De Rat. Vict. morb. acut., tom. 2, pag. 38, ed. Kühn.

sous du diaphragme tient à plus d'une cause ; elle peut surtout dépendre d'une inflammation. Hippocrate ne donne aucun signe pour la distinguer des autres douleurs qui ont également leur siége dans l'abdomen, et laisse le praticien dans une incertitude accablante qui devait amener bien des mécomptes. Ces mécomptes étaient inévitables pour Hippocrate qui considérait la maladie en bloc et ne voulait pas en distinguer plusieurs espèces. Je dois ajouter que cette remarque est loin d'être sans importance pour porter un jugement juste sur la valeur intrinsèque de la théorie du vieillard de Cos. En effet, on voit ici dans toute son évidence le danger de cette manière de considérer l'état morbide. Ne croyez pas que ce danger soit paillé par cet aphorisme : *observez les mouvements de la nature, et évacuez les humeurs par la voie qu'elle a choisie* (1) ; car il rendait le médecin ministre servile de la *nature*, ne pouvant rieu faire de lui-même et devant toujours attendre ses ordres pour agir. L'humeur se dirige-t-elle vers l'estomac, ce que l'on connaît à l'amertume de la bouche, à l'inappétence, au vomissement, à la douleur de l'épigastre (2), il faut donner un vomitif. Si, au contraire, les douleurs se font sentir vers l'ombilic, accompagnées d'un sentiment de pesanteur aux genoux, de tranchées et de douleur

(1) Sect. I, aphor. 21.

(2) Sect. IV, aph. 17.

dans les lombes, on doit préférer un purgatif (1). Telles étaient ses règles de conduite; on sent combien elles devaient causer de déceptions et d'étranges mécomptes. Les signes qu'il donne comme annonçant le besoin de ces évacuants, indiquent plutôt une irritation de l'estomac et du canal intestinal. L'erreur était grave, surtout pour lui, qui n'avait à sa disposition que des purgatifs violents, comme l'ellébore, l'élatérium, la coloquinte, la scammonée, etc.

Dans l'administration des vomitifs et des prugatifs il semble qu'Hippocrate avait un moyen d'éviter l'erreur dans les aphorismes 23 et 25 (sect. 1[re]), qui portent en substance : « *Ne jugez point les matières à évacuer par leur quantité, mais plutôt par le soulagement que ces évacuations procurent; car si l'on évacue ce qui doit l'être, on le supporte aisément, et difficilement si c'est le contraire.* » Ce correctif était bon sans doute; mais il n'est pas moins vrai que l'on n'était averti de l'erreur que lorsque le mal était fait, mal qu'Hippocrate avec sa thérapeutique bornée ne pouvait guère réparer. D'ailleurs ce correctif était détruit par cet autre aphorisme : « *Lorsque vous vous dirigez dans le traitement de la maladie d'après l'indication que vous jugez convenable, et que vous n'obtenez pas le succès que vous en attendez, ne changez pas de méthode, si votre première*

(1) Sect. IV, aph. 20.

*indication subsiste* (1). » On doit juger de l'extrême embarras où ces aphorismes contradictoires jetaient le praticien. Car d'un côté, si ces évacuations devaient procurer du soulagement et être supportées avec facilité ; de l'autre, plus on insistait sur l'emploi des évacuants, quand ils étaient donnés intempestivement, plus on éprouvait d'inappétence, d'amertume à la bouche, de douleur à l'estomac, de colique, signes qui indiquaient que la première indication persistait. Comment faire alors ? Je ne vois pas qu'Hippocrate eût le moyen d'éviter ce piége perfide. Aussi est-il réduit à dire : « ceux qui ont des tranchées dans le ventre, des douleurs vers l'ombilic et vers les reins, tombent dans l'hydropisie sèche, quand ils ne sont pas guéris par les purgatifs (2).» On sent, en effet, que ces tympanites, toujours suivies de la mort, devaient être très fréquentes dans la pratique d'Hippocrate, qui n'avait d'autres remèdes à leur opposer que des drastiques, comme il vient de le dire lui-même ; car les purgatifs dont il se servait, étaient tous très violents.

Hors le cas où il aidait la *nature* dans l'évacuation des humeurs, sa théorie le réduisait à l'inaction. La *natura morborum curatrix* constituant le fondement de sa doctrine, ce dogme lui faisait

(1) Sect. 2, aph. 52.

(2) Sect. IV, aph. XI.

préférer le repos à tout. C'est de ce dogme qu'est née la médecine expectante, une des conceptions les plus étranges qu'ait infantées l'imagination romantique des médecins hippocratiques; car attendre qu'il plaise à la *nature* de nous délivrer de nos maux, c'est laisser l'économie en proie à la douleur, c'est donner le temps aux altérations de dévorer nos viscères, c'est, en un mot, nous conduire sûrement à la mort. Quand nous possédons les moyens de prévenir de si fâcheux résultats, ne serait-il pas inhumain de ne pas les mettre en usage? Que les médecins naturistes répondent!

## SECTION DEUXIÈME.

### *La nature guérit-elle les maladies?*

Cette question me semble se rattacher à celle de l'existence de Dieu. En effet, si nous tenons l'être d'une divinité bienfaisante, pourquoi, dans sa libéralité, n'aurait-elle pas mis en nous un principe qui veille à la conservation de nos jours? Dans ce cas, qui sait si l'espèce de perturbation que nous éprouvons quand nous sommes malades, n'est pas une de ces combinaisons providentielles qui sont le plus souvent une énigme pour nous, et dont les ancêtres d'Hippocrate auraient deviné le secret en y voyant un conflit élevé entre la *nature* et la cause morbifique?

Cette question, présentée de cette manière, devient plus complexe et tient, comme on le voit, à d'autres questions très ardues et qui, pour être traitées convenablement, demanderaient des lumières et une force de raison auxquelles je suis loin de prétendre. Ce n'est pas que ces matières me soient étrangères, j'y ai même consacré beaucoup de temps, et n'ai cessé d'en faire l'objet assidu de mes méditations. Si, malgré mes patients et laborieux efforts, je n'ai pu soulever le voile qui couvre tant de mystères, les bornes de l'esprit humain d'un côté, l'immensité du sujet de l'autre, ses difficultés et par-dessus tout mon incapacité, sont les causes qui ont opposé une résistance invincible à mon inquiète curiosité; car, pour ce qui dépend de moi, je n'ai épargné ni veilles, ni lectures, ni méditations; et si, de tout ce travail opiniâtre, je n'ai recueilli que des doutes et des perplexités, c'est apparemment qu'il y a une trop grande disproportion entre ces matières élevées et ma faible intelligence.

Pourquoi, me dira-t-on, s'épuiser en vaines recherches sur des choses qui surpassent la raison humaine? Quoi! je verrai ces globes immenses et infinis en nombre, suspendus pêle-mêle dans les cieux, je les verrai traverser l'espace en tous sens, et pourtant d'un mouvement si réglé qu'ils ne se heurtent jamais; je

verrai cet astre éclatant, source inépuisable de lumière, dont les rayons bienfaisants répandent partout la fécondité; je verrai notre terre, se balançant librement dans les airs, aller d'un tropique à l'autre et ouvrir son sein maternel aux douces influences du ciel, je la verrai se couvrir de végétaux, se parer des fleurs, donner naissance à une foule d'animaux; et toi, ô homme! jeté nu sur cette terre et en butte à tous les éléments, je te verrai non-seulement les maîtriser, mais construire des villes, fonder des empires, créer les arts et les sciences, et, portant vers le ciel un regard scrutateur, je te verrai soumettre au calcul ces astres qui peuplent l'empyrée, suivre leur marche, prédire leur retour; puis, ce qui n'est pas moins merveilleux, je te verrai, dans l'espace étroit de ton cerveau, embrasser l'immensité de l'univers et comprendre l'infini, tenir en réserve tous tes souvenirs, en disposer selon tes besoins, et, les trouvant toujours prêts à obéir à ta volonté, leur ordonner de paraître et de s'en aller pour faire place à d'autres, sans que cette succession rapide d'ordres contraires n'amène de trouble sur leur passage; et ensuite, rentrant en toi-même, surpris de l'étendue et de la variété de tes conceptions, comme si tu t'en sentais incapable, je te verrai chercher une origine céleste à tes pensées; je verrai, dis-je toutes ces merveilles, et, dans la

juste admiration qu'elles m'inspirent, je me bornerai à une contemplation stérile, sans chercher à connaître ce qui les produit, moi être pensant, raisonnant! De bonne foi, la chose est-elle possible (1)?

J'ai donc, comme tant d'autres, essayé de pénétrer la cause de tous ces mystères. Je me suis d'abord adressé à la religion, je lui ai demandé de m'initier à ses secrets; et assis patiemment sur le seuil de son temple, j'ai attendu long-temps que les portes du sanctuaire me fussent ouvertes. J'espérais y voir assise sur son trône la Vérité frappant de sa vive lumière tout mortel qui a l'œil assez fort pour en supporter l'éclat; mais accoutumé apparemment à vivre dans une atmosphère nébuleuse, les premiers

(1) Mme de Staël a dit : « Qui peut avoir la faculté de penser et ne pas s'essayer à connaître l'origine et le but des choses du monde? » (De l'Allem., tom. II, pag. 288.)

Si l'accès de ces mystères m'était interdit, dit à son tour Sénèque, ce n'aurait pas été la peine de naître : *Nisi ad hæc admitterer, non fuerat nasci.* (Quest. natur. præf. lib. I).

Que d'hommes vivent cependant sans demander de pénétrer le mystère de la création! Mais, pour avoir ce désir là, il faut sentir fortement, et tout le monde n'a pas l'âme de Sénèque, de Sénèque qui, se rappelant sans doute ce vers de Virgile

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas!*

s'écriait : La plénitude et le comble du bonheur pour l'homme, c'est de s'élancer dans les cieux, et de pénétrer dans les replis les plus secrets de la nature. (Opus cit.)

moments que j'y fus admis, ma vue fut éblouie par un si grand jour. Une fois que mes yeux s'y furent habitués, je parvins à grand'peine à regarder le soleil en face; mais ma curiosité pensa me coûter cher : le faisceau de lumière qui pénétra jusqu'à la rétine la frappa d'une paralysie presque complète, en sorte que je ne pus presque rien distinguer.

J'eus hâte de quitter un séjour pour lequel je n'étais pas fait; je dirigeai ensuite mes pas vers la philosophie : là du moins, me disais-je, tout est humain et par conséquent à ma portée; je pourrai donc tout à mon aise étudier ce qu'ont pensé là-dessus ces sages qui se disent les lumières et la gloire du monde. Je me mis à fouiller curieusement leurs livres, j'examinai leurs systèmes; je ne trouvai la plupart du temps que contradictions, paradoxes et incertitude. Et après avoir long-temps erré sur cette mer des opinions humaines, pleine d'écueils et célèbre par tant de naufrages, j'ai fini par subir le sort commun à tous ceux qui entreprennent cette navigation périlleuse : j'ai été pour ainsi dire englouti dans cet abîme sans fond.

Je ne me rebutai point cependant : comme Antée, je sentais mes forces renaître par cette nouvelle chute; mais je compris que je devais demander la solution du problême ailleurs qu'à la philosophie spéculative et à la théologie.

Celle-ci a pourtant, je l'avoue, une manière bien commode de se tirer d'affaire. En faisant intervenir la divinité dans toutes ses explications, rien ne l'embarrasse; mais on ne peut disconvenir que l'on reconnaît là trop facilement le *Deus ex machinâ* d'Aristote. Toutefois, il faut avouer qu'en plaçant ainsi la difficulté dans les intermondes, on la porte si loin que nos faibles yeux ne peuvent l'y suivre et la perdent facilement de vue; c'est pourquoi sans doute on voit tant de monde la laisser tranquillement reposer dans ce séjour des immortels sans songer à l'en tirer. Cette manière de trancher le nœud a d'ailleurs l'immense avantage d'être conforme à l'opinion des puissants du jour, de mettre les esprits ordinaires à l'aise en favorisant la paresse, et de leur épargner cette espèce de torture que les génies de haut vol éprouvent quand ils veulent pénétrer la profondeur de ces mystères : tous motifs d'un grand poids pour s'y tenir. Mais que peuvent ces raisons auprès de ces hommes transcendants qui ne comptent pour rien leurs peines; qui, irrités par les obstacles, redoublent d'efforts pour les vaincre (1), et ne lâchent prise qu'après en être venus à bout d'une manière ou d'un autre, toujours prêts à sacrifier leur repos à la vérité

(1)............ sed magis acrem virtutem irritât animi, confringere arcta naturæ..... portarum claustra cupiret.

(Lucr. de Rer. nat., lib. 1, v. 70 et seq.)

qu'ils préfèrent à tout ? Je connais des hommes qui craindraient de s'expliquer ouvertement là-dessus ; j'en connais d'autres, et en plus grand nombre, qui n'y ont jamais songé ; j'en connais qui trouvent plus aisé de s'en rapporter à l'opinion qui court, sans oser rien décider d'eux-mêmes. Je laisse tous ces gens croupir, les uns dans leurs froids calculs d'intérêt, les autres dans leur stupide indolence. Mais, tout en respectant cette incuriosité calculée ou involontaire, je demanderai à ces messieurs la permission de lui préférer ces efforts nobles et productifs tentés par tout homme qui, ayant conscience de ses forces, en présence du magnifique spectacle de l'univers, les emploie à dissiper les ténèbres qui l'environnent, et use de toute son activité intellectuelle pour en dégager l'inconnu. Certes, cette activité inquiète qui fait à la fois le tourment et les délices des grands génies, a donné plus de fruits que cette insouciance, arbre stérile qui ne produisit jamais rien.

Cherchons maintenant si nous avons en nous, en santé comme en maladie, un principe qui veille à la conservation de notre être. Ce dogme antique, chargé de la vénération des siècles qu'il a traversés presque sans altération, est fait, je l'avoue, pour commander le respect ; mais ma destinée, dans le présent ouvrage, me condamnant à ne marcher qu'à travers des ruines,

je n'ai pu être retenu par l'air vénérable de l'édifice. Malgré l'aspect imposant que lui donne sa grande vétusté, je n'en poursuivrai pas moins mon œuvre de destruction, le temps, ce terrible désenchanteur, ayant dépouillé ce dogme vieilli de tout ce qu'il avait de respectable.

Pour que le prétendu principe qui nous anime fût en même temps conservateur, il faudrait avant tout qu'il existât : or, voilà précisément ce qui est encore en question. Si des physiologistes en admettent l'existence, il en est d'autres, et dont le suffrage est d'un aussi grand poids, qui le rejettent formellement. Cette dernière opinion semble même avoir prévalu aujourd'hui parmi nous. Je dis parmi nous, parce qu'en Allemagne où la physiologie a une tendance au mysticisme, la croyance à une *nature* conservatrice est presque générale. Certes, en voilà assez pour me croire suffisament fondé à entrer dans les détails suivants.

Les partisans du principe vital se fondent particulièrement sur ce que la vie peut être détruite sans aucune altération des organes, et se maintenir au milieu des plus grands désordres organiques. Si, en effet, ces deux propositions étaient prouvées, nul doute qu'il n'existât en nous un principe indépendant de notre organisation, et qui présiderait à l'exercice de nos fonctions.

Mais comme il est de toute évidence, pour moi du moins, que l'intégrité des organes est une condition indispensable au maintien de la vie, il s'ensuit que le jeu constant et régulier de l'organisme dépend du bon état des organes et des humeurs, ainsi que de leur influence réciproque et harmonique. Cela ne suffirait pourtant pas encore : l'air, l'eau, le calorique, la lumière, le fluide électrique et les aliments ne sont pas des conditions moins essentielles à l'entretien de l'existence. Tant qu'il ne surviendra aucune altération dans toutes ces choses, l'homme jouira de la plénitude de ses fonctions, et la vie par conséquent n'en recevra aucune atteinte; mais elle ne manquera pas de s'altérer ou de s'éteindre tout-à-fait, chaque fois qu'une ou plusieurs de ces conditions viendront à manquer. Que le poumon, ou le cœur, ou le cerveau, etc., deviennent, par une altération quelconque, incapables de continuer leur action; que le sang soit corrompu par un chyle de mauvaise nature ou par toute autre cause; que l'air que l'on respire soit imprégné de miasmes délétères; que le corps soit soumis à une chaleur ou à un froid intenses, la mort sera toujours la suite inévitable de l'action plus ou moins prolongée de ces causes destructives. Ainsi donc la vie est sous la dépendance immédiate de l'harmonie qui doit régner entre toutes ces conditions, puisqu'elle cesse

quand cette harmonie est rompue sans retour. Si, comme je viens de le dire, la vie est de toute nécessité soumise à l'empire de ces conditions, et si elle ne peut exister sans elles et que par elles, n'est-il pas évident qu'elle n'est qu'un simple effet qui trouve sa cause dans la réunion de toutes les conditions que nous venons d'énumérer?

Quand toutes les conditions d'un phénomène sont trouvées, on peut dire que ce phénomène est suffisamment expliqué, du moins selon la faible portée de notre intelligence. En physique comme en physiologie tout se réduit là, car tout y est phénoménal. Telle est la triste destinée de l'esprit humain, qu'il est condamné à ignorer éternellement l'essence de la matière. Constater les phénomènes, déterminer les conditions de leur existence, observer leurs rapports pour en déduire la loi de leur dépendance et de leur filiation, voilà où toutes les facultés de l'homme viennent aboutir. Toutefois, son rôle est encore assez beau : le champ de l'observation est vaste et la moisson abondante, quoique l'on s'y soit précipité de toutes parts pour cueillir, il restera long-temps de quoi glaner.

Mais est-il vrai que la vie puisse cesser malgré l'intégrité des organes, toutes les autres conditions se trouvant d'ailleurs remplies? Pour arguer contre nous de ce petit nombre de cas où

la mort semble arriver sans lésion apparente, il deviendrait nécessaire avant toute chose de mettre hors de doute ces deux points essentiels : l'un, que nous connaissons toutes les conditions de l'existence animale ; l'autre, que nous possédons des moyens d'investigation assez parfaits pour saisir et apprécier toute altération morbide capable d'amener la mort. Aussi long-temps que ces connaissances nous manqueront, nous ne serons jamais en droit d'assurer que telle condition inconnue, et pourtant indispensable à la vie, n'a pas été détruite dans tel cas où nous n'apercevons aucune lésion. L'électricité, par exemple, ou, si l'on aime mieux, le fluide nerveux paraît être une condition nécessaire à l'entretien de la vie ; qui oserait affirmer que cette condition venant à manquer, la mort n'en serait pas une suite inévitable ? Les recherches les plus minutieuses n'ont pu quelquefois faire rien découvrir sur certains sujets morts de tétanos et d'apoplexie nerveuse. Assurez-vous que dans ces cas l'éther nerveux n'a éprouvé aucune altération ? Et s'il en a éprouvé, comme je le crois, est-il étonnant qu'un fluide intangible, insaisissable, n'ait pas laissé après lui de traces apparentes ?

D'un autre coté, on a pas toujours apporté dans l'examen des cadavres une attention scrupuleuse et néanmoins bien nécessaire à la perfection de ces sortes de recherches. Combien

a-t-on resté de temps avant de sentir le besoin d'examiner la moelle épinière! Et cependant, que de sujets enlevés à la vie par la lésion de cet organe, et qui ont passé pour n'avoir aucune altération! Avant que l'on connût le ramollissement de l'encéphale, croyez-vous que ceux qui en sont morts n'ont pas été regardés comme ne portant dans leurs viscères aucun vice morbide? Et les lésions du nerf grand sympathique, avons-nous toujours su les apprécier? Nos connaissances sur ce point sont-elles même aujourd'hui bien avancées malgré les travaux de Lobstein? Bien plus, que d'altérations, qui existaient réellement dans quelques branches du système nerveux, sont restées inaperçues! A cette occasion, je me rappelle un fait qui trouve trop naturellement sa place ici pour le passer sous silence. Un homme meurt à l'Hôtel-Dieu de Paris avec tous les symptômes d'une fièvre *ataxo-adynamique;* on l'ouvre, et, après avoir examiné attentivement le cerveau, les poumons, le cœur et les viscères abdominaux, on ne découvre aucune espèce de lésion. Cependant M. Lallemand, si connu par ses admirables lettres sur les maladies de l'encéphale, alors élève interne de l'hôpital, aujourd'hui l'un des professeurs les plus distingués de Montpellier, ayant remarqué que, durant le cours de la maladie, le malade se plaignait de grandes douleurs à l'une des cuisses, disséqua

le nerf crural jusqu'à sa sortie du bassin, et aperçut un peu au-dessous de la grande échancrure sciatique un gonflement considérable. Il en fit l'ouverture, et le pus qui en jaillit lui prouva qu'il avait été le siége d'une violente inflammation. Ainsi, sans l'extrême attention de M. Lallemand, le sujet dont je parle eût passé pour n'avoir aucune lésion dans les organes. Et combien ne pourrait-on pas citer de cas semblables ! Morgagni parle d'une fille de quarante ans qui, aux yeux de ses médecins, passait pour phthisique, et qui mourut dans un accès d'asthme ; il en fit l'autopsie en présence de Valsalva et de plusieurs autres. Après avoir examiné les viscères de l'abdomen, qui n'offrirent rien de remarquable, il passa à ceux de la poitrine, où il s'attendait à trouver la cause de la mort. Quel fut son étonnement lorsqu'il ne vit aucune lésion ni dans le cœur, ni dans les poumons ! Déjà on avait enseveli les restes de cette fille, lorsque Morgagni proposa à Valsalva d'ouvrir le larynx, qu'on n'avait point coutume d'examiner de son temps. Après qu'on le lui eut apporté il en fit l'ouverture par-derrière, et ce qu'il cherchait se montra aussitôt, c'est-à-dire qu'il trouva la membrane qui tapisse le larynx enflammée et ulcérée, et du pus qui obstruait ce conduit. Cette histoire, observe Morgagni, doit nous apprendre à ne pas attribuer la mort à des spasmes ou

à d'autres altérations qui ne tombent pas sous les sens ; ce qui serait infailliblement arrivé, si je n'avais pas eu, ajoute-t-il, l'idée d'ouvrir le larynx (1). Je le répète, on a mis dans l'autopsie cadavérique ou trop de précipitation ou trop de négligence, et souvent aussi on a manqué de moyens pour saisir des altérations qui n'étaient que moléculaires, et par conséquent inaccessibles à nos sens. C'est surtout aux désordres de l'innervation que s'applique cette dernière réflexion. « Dans beaucoup de cas où pendant la vie, dit M. Andral, le siége de la maladie avait résidé d'une manière non douteuse dans les nerfs, l'ouverture des cadavres n'y a montré aucune lésion appréciable. J'ai examiné, continue-t-il, plusieurs fois les nerfs dans des cas de sciatique ancienne ou récente, je n'y ai jamais pu découvrir la moindre altération...... Chez une femme qui, pendant les derniers mois de sa vie, avait eu constamment à la nuque, à l'occipital et dans la région latérale gauche du cou, des douleurs très vives qui présentaient tous les caractères de douleurs névralgiques, j'ai suivi avec la plus grande attention les nerfs des plexus brachial et cervical dans leurs troncs, dans leurs rameaux, sans pouvoir rien y découvrir. J'ai examiné, poursuit-il, sur plusieurs cadavres, des nerfs des membres qui étaient le siége de douleurs

(1) De sedib. et caus. morb., Epist. 15, §. 13 et seq.

rhumatismales au moment de la mort; je n'ai pas plus trouvé d'altération dans ces nerfs que dans les cas de névralgie sciatique. Je les ai disséqués avec tout le soin possible chez quelques individus atteints de colique de plomb et morts avec une paralysie des membres supérieurs, et je n'ai pu saisir aucune lésion dans les divers cordons nerveux qui se distribuent à ces membres. Enfin, ajoute M. Andral, dans la maladie épidémique qui a régné à Paris tout l'été dernier (1828), et dans laquelle un des symptômes prédominants était une exaltation de la sensibilité, quelques ouvertures de cadavres ont été faites, et aucune lésion appréciable n'a été trouvée, à ma connaissance, dans les nerfs de ces membres (1). »

L'anatomie pathologique n'a donc pas de prise sur la plupart des lésions du système nerveux. Elle est de même pour ainsi dire impuissante à nous révéler les différents modes d'altération dont nos fluides sont suceptibles. Or, si l'on ignore de quelle manière nos humeurs peuvent être viciées, et l'influence que ce vice humoral peut exercer sur la santé, de quel droit affirmerait-on que la mort n'en a pas été souvent la suite, sans que jusqu'ici on n'ait pu en découvrir de traces?

Mais ce n'est pas tout, une inflammation peut

(1) Précis d'Anat. patholog., tom. II, 2me part., pag. 832.

donner la mort et ne laisser aucun vestige de son existence. Ce fait, très important, a pu être tourné en ridicule ou nié même par les antagonistes de la doctrine physiologique, mais il n'en a pas été moins mis hors de doute. « Souvent, dit M. Double, les caractères de l'inflammation disparaissent, et cela par le seul fait de la mort, parce que l'inflammation étant un acte de la vitalité, l'effet cesse lorsque la cause n'a plus d'action (1). » — « Il ne faudrait pas, dit à son tour le célèbre Bichat, juger de la quantité de sang qui pénétrait le péritoine ou la plèvre enflammée, par celle qu'on observe vingt-quatre heures après la mort. L'irritation locale étant une cause permanente qui fixait le sang dans la partie, cette cause ayant cessé, il s'en échappe. Une membrane séreuse peut avoir été très enflammée pendant la vie, et présenter presque son aspect naturel après la mort : c'est comme dans l'érysipèle (2). J'aurais, observe-t-il, été tenté souvent de prononcer, après l'ouverture des cadavres, la non-existence d'une inflammation qui avait été très réelle. La même remarque s'applique au tissu cellulaire, aux surfaces muqueuses enflammées, etc. Voyez

(1) Sémiot., tom. 1er, pag. 58.

(2) Le docteur Bricheteau, observateur aussi consciencieux que praticien habile, de l'amitié duquel je m'honore, rapporte une observation d'un érysipèle général qui, quoique très intense, avait entièrement disparu à la mort. (Clinique médic., pag, 57 et suiv.)

un sujet mort d'une angine qui, pendant la vie, avait donné la teinte rouge la plus foncée aux piliers du voile, au voile lui-même et à tout le pharynx : eh bien! après la mort, les parties ont repris leur couleur naturelle..... Ces principes sont susceptibles d'être appliqués à une foule de maladies : Je le répète, ajoute Bichat, *ils sont d'une importance extrême dans les ouvertures cadavériques*. Leur négligence m'a souvent induit en erreur, dans les commencements, sur l'intensité et même sur l'existence des inflammations aiguës, dont les organes que j'examinais avaient été le siège. »

Examinons à présent si la vie peut se maintenir, malgré les lésions les plus profondes des viscères. Sans nul doute le principe vital devrait se soutenir avec la même énergie au milieu des plus grands désordres organiques, si en effet il était distinct de l'organisation; mais qui ne sait au contraire que ceux qui portent de pareilles altérations traînent toujours une existence pénible et languissante, et qu'ils finissent tôt ou tard par être précipités dans la tombe? On arrive, il est vrai, plus lentement au terme fatal; quelques rayons d'espérance viennent luire au milieu des angoisses qui tourmentent le malade; mais un coup mortel a été porté à l'organisme, et la vie ne peut durer. Voyez ce phthisique qu'un ulcère au poumon mine sourdement; le chemin qui le

conduit insensiblement au tombeau est pour ainsi dire jonché de fleurs ; mille projets enchanteurs se présentent sans cesse à son esprit abusé, mais enfin c'est le flambeau sépulcral qui illumine son court passage : le poumon a cessé d'agir, et il faut mourir. Il en est de même de tous les autres organes importants : aussitôt qu'une lésion quelconque a interrompu leurs fonctions, le jeu de l'organisme cesse en même temps que la vie. On cite à la vérité quelques exemples où l'un des poumons avait été détruit, sans que pour cela la respiration n'ait presque rien perdu de sa régularité, et par conséquent sans que la vie ait cessé. Ce cas s'observe ordinairement à la suite des pleurésies chroniques. On a remarqué, en effet, que l'épanchement séro-purulent qui accompagne cette maladie refoule en haut le poumon, et le réduit quelquefois à un si petit volume que si on ne le recherche avec soin, on peut le croire entièrement détruit. Mais ce fait n'est rien moins que concluant ; car si la vie se maintient encore ici, c'est que dans les organes pairs l'un peut suppléer à l'autre. On a souvent vu un testicule atrophié ou bien détruit par la suppuration, et la sécrétion du sperme avoir lieu la même chose : il est évident qu'un seul testicule faisait ici l'office des deux. Il en est absolument de même pour les poumons : si l'un est profondément altéré et cesse son action, l'autre n'en con-

tinue pas moins d'agir, et la respiration s'effectue toujours. Pour que ces faits qu'on nous oppose fussent de quelque poids contre nous, il faudrait que l'acte respiratoire eût lieu chez l'homme sans poumons, la sécrétion du sperme sans testicule, etc.... Mais on voit de suite l'impossibilité de pareils faits. L'instrument brisé, le pouvoir qui en dérive ne peut lui survivre.

Les spiritualistes citent de leur côté des cas où l'on a observé l'atrophie complète de l'un des hémisphères cérébraux sans aucune altération des facultés intellectuelles. Dira-t-on, se demande M. Blaud, que l'hémisphère qui reste intact supplée dans ses fonctions à l'hémisphère qui n'existe plus? Oui sans doute, nous le dirons; et, nous le dirons, parce que, d'un côté, le cerveau est un organe pair, et que, de l'autre, l'absence complète des hémisphères encéphaliques entraîne toujours l'abolition de la pensée. Mais, répondra M. Blaud, dans certaines maladies cérébrales où le cerveau est *presque* entièrement désorganisé, comme dans l'hydrocéphale chronique, par exemple, souvent la volonté, comme toutes les autres fonctions de l'entendement, se conserve intacte (1). Il est étonnant que M. Blaud cite de pareils faits, après l'expli-

(1) Physiol. philos., tom. 1er, pag. 233.

cation aussi ingénieuse que vraie, donnée récemment par le célèbre Gall. Ce savant physiologiste a démontré que dans les hydropisies lentes du cerveau la substance de ce merveilleux organe n'était point détruite; qu'étant seulement comprimée peu à peu par l'eau qui s'amassait dans les ventricules, les circonvolutions s'effaçaient insensiblement, et que les fibres qui entrent dans sa composition ne faisaient que changer de direction en devenant horizontales, de verticales qu'elles étaient. Or, comme les fonctions de ces fibres ne dépendent point de leur situation, et que d'ailleurs dans ce déplissement graduel elles conservent leur intégrité, il en a conclu avec juste raison que l'exercice de la pensée ne devait en éprouver aucune atteinte. « Ainsi, conclut l'illustre Gall, ce que l'on a dit relativement à l'hydropisie cérébrale, aux têtes sans cerveau, aux cerveaux détruits, désorganisés et dissous, tombe entièrement, et par conséquent toutes les inductions que l'on tirait de ces prétendus faits contre la doctrine que le cerveau est l'organe de l'âme, se trouvent anéantis (1). »

Dans tous ces faits nous ne voyons rien, absolument rien de favorable ni aux partisans de l'âme, ni à ceux du principe vital; car si le jeu de l'organisme continue malgré ses désordres

(1) Fonct. du cerveau, tom. II, pag. 255 et suiv.

organiques, il n'en a pas moins perdu de sa régularité, et la fièvre hectique qui se développe alors, et le trouble de la nutrition, et le marasme affreux qui le suit, n'attestent que trop cette vérité. Si la mort est ici retardée dans sa marche, ce n'est point à la puissance du *recteur interne* que ce retard est dû, mais plutôt à la marche lente et insensible de l'affection elle-même. En effet, il est digne de remarque qu'une altération subite, quoique peu considérable, produit dans l'économie beaucoup plus de désordre que la même altération survenue peu à peu, malgré qu'elle soit infiniment plus étendue. Les exemples se présentent en foule pour étayer cette assertion; je n'en citerai qu'un seul: on a souvent vu des apoplexies, dont le foyer était très borné, produire une paralysie complète; des inflammations du cerveau, aussi circonscrites, causer des convulsions dans toute la moitié du corps, et la mort arriver promptement dans l'un et l'autre cas; tandis que d'autres fois on a observé des tumeurs squirreuses énormes, des abcès, des épanchements considérables de sérosité qui n'avaient déterminé pendant long-temps que de l'altération dans les facultés intellectuelles.

De tout ce qui précède, en admettant toutefois que l'organisme animal conserve ses rapports légitimes avec le monde extérieur, il résulte clairement que l'intégrité de l'organisation tient la

vie sous sa dépendance immédiate. L'expérience a tellement convaincu les hommes de cette vérité, que, lorsqu'ils veulent donner la mort à un animal, ils attaquent directement l'organisme, afin d'interrompre le cercle d'actions qui constituent la vie. En portant leurs coups sur le cerveau, le cœur, les gros vaisseaux, etc., ils brisent la chaîne de l'existence, et un des anneaux une fois rompu, la vie cesse tout aussitôt. Jamais ils n'arriveraient à ce résultat en cherchant à agir sur le prétendu principe vital : comment en effet atteindre ce qui n'a aucune réalité objective? Ma profession de foi sur ce point est donc qu'il n'y a pas plus de principe de vie sans organisation que de mouvement sans matière.

L'hippocratisme moderne regarde cette profession de foi comme une hérésie. A ses yeux un organisme est composé de deux éléments bien distincts, l'un anatomique et l'autre *moteur.* Il veut bien avouer son ignorance sur l'essence de la *force motrice*, assurant qu'elle n'est pas à la portée de nos sens, et l'admettant seulement comme une simple déduction des faits (1). Pour lui cette force demeure donc inexpliquée ; il incline même à la croire inexplicable par les seules lois physico-chimiques, pour lesquelles il ne dissimule pas ses répugnances, du moins dans le cas présent. M. Kühnholtz dit plaisam-

(1) M. Lordat, Leçons de Physiol., etc., pag. 150 et suiv.

ment qu'un *organicien* ne peut rien savoir là-dessus, parce qu'il n'est pas assez bien avec Dieu pour obtenir de lui quelque confidence sur cet objet (1); mais, je prie, moi *organicien*, un vitaliste pour qui la divinité ne doit avoir rien de caché, de me faire part de celles que son fervent et divin amour a obtenues. Il ne le peut sans nul doute, et cette impuissance est une preuve qu'*une faveur de ce genre* lui est également refusée.

Ce principe vital, tenant assez du mystère pour que l'on ne puisse nous apprendre ni ce qu'il est ni dans quelle partie du corps il réside, n'en a pas moins été chargé du soin important de diriger tous les actes de l'économie animale. Il est curieux d'entendre M. Lordat affirmer que les molécules hétérogènes de l'agrégat humain sont retenues par les *liens vitaux*, et qu'elles se sépareraient promptement si la force vitale ne les maintenait dans leur *assortiment* (2). J'ignore si c'est bien là une explication; mais, en tout cas, elle ne peut satisfaire un esprit positif. N'est-ce pas comme si l'on disait que les atomes d'un composé minéral sont retenus dans leur position respective par les *liens chimiques*? Et puis, *ces liens vitaux*, que sont-ils? C'est ce que M. Lordat ne nous a pas fait connaître d'une manière très explicite. Si j'ai bien compris sa pensée, ces liens seraient entre les

(1) Cours d'Histoire de la Méd., etc., préf., pag. XXIX et 273.

(2) Ouvrage cité, pag. 175 et 176.

mains de la *nature* ou de la force vitale qui les serrerait ou les laisserait se relâcher suivant son plus ou moins d'énergie. Car quoique *l'impetum faciens* ait pour attribut spécial la conservation du corps, il peut manquer à ce devoir, soit en opérant vicieusement, soit par impuissance. S'il ne peut empêcher les *liens vitaux* de se détendre, cela produit la *cacochymie;* ce qui veut dire (car il faut ici aider un peu à lettre), que la force vitale n'a pu résister à l'action incessante des agents malfaisants auxquels le corps humain a été exposé.

C'est ainsi que M. Lordat se trouve conduit, conformément à la doctrine de Barthez, son maître, à admettre des maladies du principe vital. Hippocrate, suivant lui, avait soigneusement étudié ces maladies. Nous sommes fâchés que le savant professeur de Montpellier ait négligé d'indiquer l'ouvrage où le médecin de Cos avait consigné le fruit de ses études sur ce genre d'affections. Car nous qui, depuis de longues années, n'avons guère passé de jours sans donner quelques heures à la lecture des œuvres du *père* de la médecine, nous n'y avons trouvé rien de semblable; ce qui nous porterait à croire que la mémoire de M. Lordat lui a fait faute dans cette circonstance Quoiqu'il en soit, M. Lordat ne peut nier qu'en faisant jouer à la force vitale le rôle qu'il lui prête ici, il ne l'ait *anthropomorphisée*.

Telle est, en effet, la condition malheureuse des déistes et des vitalistes, qu'ils ne peuvent parler de Dieu ou du principe vital sans les faire agir l'un et l'autre à la manière des substances concrètes, et sans les douer d'attributs qui la plupart conviennent seulement à l'homme, à moins qu'ils ne les regardent comme des êtres *purement* immatériels. Mais qu'ils ne sortent pas de là et qu'ils s'y tiennent constamment renfermés comme dans un fort qui leur offre le plus de sécurité; c'est le meilleur conseil que nous puissions leur donner. Toutefois, en prenant cette position, incontestablement la plus sûre pour eux, ils ne doivent pas se croire à l'abri des traits de leurs ennemis. Car, entre autres questions, on leur demandera toujours comment l'immatériel agit sur le matériel, et surtout comment ce même immatériel qui n'est autre chose que l'infini, peut se limiter lui-même et se rapetisser au point de se loger dans un animal microscopique, par exemple. Mais nous oublions que Burdach a dit que c'était là un mystère incompréhensible.

Nous ne pousserons pas plus loin nos réflexions contre les raisons des partisans du principe vital. Seulement nous dirons qu'à considérer chez nous les noms de ceux qui en ont rejeté l'existence, comme Bichat, Richerand, Béclard, Magendie, Broussais, Raspail, etc., on ne peut s'empêcher de les prendre en sérieuse considé-

ration : de pareils noms seront toujours de quelque poids dans la balance. M. Lordat, il est vrai, n'en juge pas ainsi, en faisant cette singulière remarque : « Quand on veut compter les voix sur un dogme, on n'interroge ni les infidèles, ni les apostats, ni les hérésiarques (1) »? Ceci est certainement de toute fausseté. Lorsque des hommes supérieurs se séparent d'une croyance, ils ont leurs raisons ; l'esprit humain est trop enclin à la *moutonnerie* pour que les causes qui ont amené cette séparation ne vaillent pas la peine d'être examinées. Voilà pourquoi l'histoire des *hérésies* est si curieuse et en même temps si utile à étudier. M. Lordat, oubliant sans doute ce qu'il venait de dire, reconnaît lui-même la nécessité de cette étude, quand il ajoute : « L'index expurgatoire défend les mauvais livres au commun des fidèles ; mais s'il s'agit des controversistes de profession, non-seulement l'indication est levée, mais encore il y a obligation de tout connaître (2). » Ici, comme on le voit, la contradiction est patente ; mais nous n'avons point à relever toutes les inconséquences de M. Lordat. Nous terminerons donc en disant que nous persistons dans notre profession de foi sur la non-existence du principe vital.

(1) Ouvrage cité, pag. 113.

(2) Ouvrage cité, pag. 138 ; conf. les pages 94 et 95 du même ouvrage.

Vous niez, diront mes adversaires, le principe vital, ce don providentiel, et c'est lui qui, comme un génie tutélaire, veille sans cesse sur vous. Mille agents de destruction nous environnent; c'est à sa sollicitude que nous devons d'en être préservés. En vain l'air respirable porte dans son sein des émanations contraires à la vie du sang, une sentinelle vigilante les en écarte (1). Si l'on se trouve exposé à une forte chaleur, la sueur ruisselle par tous les pores et produit du froid en s'évaporant (2). Enfin, pour tout dire en un mot, la vie n'est qu'une lutte contre les forces générales de la matière qui, loin de l'entretenir, ne tendent qu'à l'étouffer (3).

Ne dirait-on pas, à entendre ce langage, que l'homme est doué d'une force toute puissante contre les causes de mort qui l'entourent? Et cependant que faut-il pour tuer ce roi de l'univers? Il n'est pas nécessaire pour cela, dit Pascal, que la nature entière s'arme contre lui : une vapeur, une goutte d'eau suffit.

Le principe vital a si peu le pouvoir de neutraliser les effets d'une atmosphère infecte, ainsi que le veut M. Ribes, que, tous les jours, les ouvriers qui travaillent les métaux, tels que le

(1) Anat. pathol., tom. 1er, pag. 23, par M. Ribes, professeur à Montpellier.

(2) M. Virey, Philos. de l'Hist. nat., pag. 63.

(3) M. Adelon, Physiol. de l'homme, tom 1er, pag. 19, 1re éd.

plomb, le cuivre, etc., sont atteints de colique métallique. Cette *sentinelle*, qui éloigne de nos poumons *avec tant de vigilance* les molécules délétères, préserve-t-elle ces Européens qui, dans les régions tropicales, sont moissonnés chaque année par les fièvres pernicieuses? Les vidangeurs, à quels périls ne sont-ils pas exposés? Et malgré le génie qui les protège, combien ont succombé au méphitisme! Je suppose M. Ribes plongé dans une atmosphère où entre seulement pour quelques centièmes le gaz hydrogène sulfuré; croit-il que le principe qui l'anime soit assez puissant pour rendre nuls les terribles effets de ce poison subtil? J'ai lu quelque part qu'on ne pouvait s'asseoir impunément sous un certain arbuste de l'Amérique : est-ce que le dieu tutélaire préposé à notre garde s'enfuirait effrayé et nous abandonnerait à cette funeste influence? Dans ces différents cas, le principe *conservateur* repousse ces causes de mort avec le même soin que cette espèce d'instinct qui, prétendait-on naguère, fait choisir aux végétaux, par leurs racines, les aliments les plus convenables; tandis que nous savons aujourd'hui qu'elles pompent indifféremment toutes les matières mises à leur portée, même les poisons les plus énergiques.

M. Virey insiste et dit : le principe de vie est doué d'une énergie telle qu'il a le pouvoir de produire du froid contre les trop grandes

chaleurs auxquelles le corps humain est exposé : j'en conviens avec M. Virey ; mais les vases qui sont connus en Égypte sous le nom de qouleh ou de bardaque, placés sous les rayons d'un fort soleil, ont également la propriété de rendre l'eau fraîche. Est-ce qu'ils posséderaient aussi, eux, quelque principe capable de repousser le calorique et de développer du froid ?

Ce n'est pas tout encore : on veut absolument que la vie ne soit qu'un état de guerre entre la matière animée et la matière inorganique. Un état de guerre......! y pense-t-on (1) ? Quoi ! la matière changerait de nature en passant de l'état brut à l'état organique ? On ignore, il est vrai, de

(1) La vie ne peut se maintenir que par l'assistance de certains agents vivifiants tels que l'air, les aliments, la chaleur, etc.; mais il faut qu'ils soient renfermés dans certaines limites. S'ils dépassent ces limites, ou l'organisme en est douloureusement affecté, ce qui produit la maladie, ou quelques-uns de ses ressorts sont brisés plus ou moins vite, ce qui amène la mort. Dans ces deux cas, les choses qui entretiennent la vie peuvent être dites *ennemies* de la vie : voilà sans doute pourquoi on leur donnait autrefois improprement le nom de *non naturelles* ; et voilà encore pourquoi on les suppose en conflit incessant avec le prétendu principe qui nous anime. Mais la vérité est que rien n'est plus ridicule que le combat censé exister entre la vie et les choses qui lui sont le plus nécessaires. Tout ce que l'on peut dire de cette espèce d'antagonisme, c'est que la vie oscille pleine de force entre deux extrêmes, l'excès ou le défaut de stimulation des agents vivifiants, extrêmes qu'elle ne peut dépasser sans en recevoir des atteintes plus ou moins profondes.

quelle manière ce passage s'effectue ; mais parce qu'il est demeuré jusqu'ici un secret pour nous, est-ce une raison pour qu'il n'ait pas lieu ? Tout semble nous prouver, au contraire, que la vie, dans certaines circonstances données, et par l'intervention d'une puissance créatrice intelligente, est le produit d'agents physiques, et que la lutte qu'on suppose exister entre les deux sortes de matières n'est par conséquent qu'une chimère. Mais, pour mettre la chose dans tout son jour, nous allons creuser la question plus profondément, et tâcher, s'il se peut, d'en faire jaillir la vérité.

D'abord, où la vie se développe-t-elle avec le plus d'énergie ? N'est-ce pas dans ces régions où les pouvoirs de la nature sont les plus actifs, où la chaleur féconde du soleil se trouve réunie à une grande quantité d'eau, à de violentes explosions du fluide électrique, et, en un mot, à tout ce que nous concevons de vivifiant ? Voyez l'énorme différence qui existe sous ce rapport entre la zone torride et les régions polaires. Quel contraste ! Ici tout languit, végétaux et animaux, tout se rapetisse ; les arbres sont rabougris et les plantes rampantes à la manière des mousses. Là, au contraire, quelle richesse ! quel luxe de vie ! où trouve-t-on des animaux plus grands, plus forts et plus hardis ? Où voit-on une végétation plus magnifique ? C'est là que se déploient

majestueusement ces palmiers dont la tige s'élève jusqu'à près de deux cents pieds; c'est là que les feuilles du talipot acquièrent des dimensions tellement gigantesques, qu'une seule peut mettre quinze à vingt hommes à l'abri du soleil ou de la pluie; c'est là encore que se trouve ce végétal parasite dont le bouton, avant de s'épanouir, a près d'un pied de diamètre, et dont la fleur, entièrement développée, contient une douzaine de pintes d'eau; c'est là enfin que la forme étroite de nos lézards s'étend jusqu'à celle de ces terribles crocodiles dont le corps est colossal, et que le chat, un de nos animaux domestiques les plus petits, se retrouve dans le tigre, le lion, le jaguar.

D'où vient cette extrême différence? Eh! qui ne le voit! Dans les plages désertes et glacées du nord le soleil n'envoie que quelques rayons obliques, épars, sans force et sans chaleur; voilà pourquoi les pôles sont la sombre demeure de l'engourdissement et de la mort. Sous la zône torride, des flots de lumière, de calorique et de fluide électrique inondent la terre humectée et répandent partout le mouvement et la vie. Aussi voyez avec quelle majesté se développent sur cette terre fortunée tous les êtres animés: de simples graminées y sont comme d'immenses houblons, et nos fougères y deviennent si hautes qu'elles ressemblent à des palmiers; presque

tous les animaux, jusqu'aux scarabées, aux papillons, acquièrent des dimensions extraordinaires et s'y parent des couleurs les plus variées et les plus brillantes.

Mais, sans aller si loin, l'hiver et l'été offrent sous nos yeux le spectacle d'un contraste presque aussi frappant. Dans l'hiver tout prend un air sombre et rembruni, et présente l'aspect le plus triste : les plantes tombent desséchées ou sont réduites en putrilage; les arbres, dépouillés de leur verdure, ne présentent qu'un tronc nu et sans parure; les fleuves inondent les champs ou sont enchaînés dans leur lit par les glaces; des vents furieux bouleversent les airs et désolent la campagne; des animaux s'enfoncent sous la terre, y gisent sans mouvement et comme frappés de léthargie; d'autres, abattus par le froid, ont perdu leur voix, et s'en vont en troupe ou solitaires quêtant une nourriture rare et chétive. Mais la terre, en revenant sur ses pas, s'avance-t-elle vers le solstice d'été, la nature quitte bientôt ses habits de deuil : déjà les glaçons ont fait place à la verdure; les plantes se parent de fleurs; les animaux engourdis se réveillent de leur mort apparente et se promènent pleins de vie; d'autres bondissent dans la plaine ou voltigent dans les airs, et font entendre des chants d'amour. En un mot, tout se ranime, tout respire l'allégresse et brille de joie

sous la chaude haleine du zéphyr printanier.

Hé bien! apercevez-vous maintenant l'empire qu'exerce la chaleur sur le monde animé? Si vous voulez voir de même la puissance de l'eau sur la vie, considérez l'intérieur de l'Afrique : là sont d'immenses plaines de sable qu'aucune rosée ne vient humecter; de toute la superficie de ce sol sablonneux s'élèvent des colonnes d'air embrâsé qui dissolvent les vapeurs et engloutissent les nuées à leur rapide passage. (1) Aussi jamais aucune pluie ne rafraîchit cette terre désolée qui, par son aridité, s'oppose à tout développement de la vie organique; mais si des sources viennent à se montrer sur quelques points de cette vaste mer de sable, une île de verdure se forme presque aussitôt et contraste merveilleusement avec la nudité et la stérilité du désert qui l'environne. Tels sont ces cantons fertiles et arrosés par des ruisseaux, nommés *oasis*, qui servent de lieu de repos aux caravanes. Avec quelle joie le voyageur qui, depuis longtemps ne voit autour de lui qu'une plage aride et dénuée d'arbres, aborde en ces lieux *enchantés*, où il trouve de l'ombre pour se reposer et de l'eau pour rafraîchir son gosier desséché!

La chaleur et l'humidité paraissent donc être les agents qui favorisent le plus puissamment la végétation; mais il est nécessaire qu'elles soient

(1) Alex. Humboldt, Tabl. de la Nat., tom. 1er, pag. 7 et 8.

dans des proportions déterminées, et qu'elles se pondèrent l'une l'autre. Comparez, sous ce rapport, l'Afrique à l'Amérique : dans l'Afrique la sécheresse domine, ce qui est dû à d'immenses étendues de sable d'où se réfléchit une chaleur brûlante, au souffle embrâsé des vents, au défaut de grandes rivières, de forêts et de hautes montagnes exhalant des vapeurs aqueuses et produisant du froid; dans l'Amérique des causes multipliées contribuent à diminuer la sécheresse et à tempérer la chaleur. Parmi ces causes, on compte le peu de largeur de ce continent découpé de mille manières; son prolongement vers les pôles glacés; l'océan, dont la surface non interrompue est balayée par les vents alisés; l'aplatissement de la côte orientale; des courants d'eau très froide, qui se portent depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou; de nombreuses chaînes de montagnes remplies de sources, et dont les sommets couverts de neige s'élèvent bien au-dessus de la région des nuages; l'abondance de fleuves immenses qui, après des détours multipliés, parcourent les régions les plus lointaines; des déserts non sablonneux, et par conséquent moins susceptibles de s'imprégner de chaleur; des forêts inpénétrables qui couvrent les plaines de l'équateur, remplies de rivières, et qui, dans les parties du pays les plus éloignées de l'océan et des montagnes, donnent naissance

à des masses d'eau qu'elles ont aspirées ou qui se forment par l'acte de la végétation. Toutes ces circonstances réunies produisent dans les parties basses de l'Amérique un climat qui contraste singulièrement par sa fraîcheur et son humidité avec celui de l'Afrique. C'est à elles seules qu'il faut attribuer cette végétation si forte, si abondante, si riche en sucs, et ce feuillage si épais qui forment le caractère particulier du Nouveau-Monde. Ces circonstances expliquent comment, malgré leur ressemblance extérieure de forme, l'Afrique et l'Amérique offrent des différences si tranchées dans leur température et dans leur végétation (1).

Ce n'est pas assez d'avoir prouvé que les circonstances extérieures exercent une influence si active sur la vie organique; il faut de plus rendre probable (je m'exprime ainsi parce que, dans une matière aussi obscure, on doit se contenter de probabilités), il faut de plus, dis-je, rendre probable que la vie est sur notre terre le produit de certains agents physiques, soit qu'ils aient été dans l'origine pénétrés d'un *esprit créateur*, soit qu'en vertu des lois établies par la suprême intelligence, ils aient pu seuls par leur concours mutuel, dans des circonstances qui ne se présentent plus aujourd'hui, donner naissance aux différents

(1) Tabl. de la Nature par Alex. de Humboldt, tom. 2, pag. 19 et suiv.

types primitifs des espèces animées qui ont peuplé et peuplent encore notre planète. Car, qu'on le sache bien, nous n'avons jamais eu la folle prétention de sonder le profond mystère de la création en général, mystère que nous regardons comme impénétrable, et par conséquent plutôt du domaine de la théologie que de la philosophie positive. Ce que nous voulons exposer ici, c'est tout simplement l'état des conjectures les plus probables des géologues sur l'origine de la terre. Mais, avant d'en venir là, nous ferons observer que chaque zone a sa création particulière, ce qui donne à penser que cela provient uniquement de l'influence différente du climat, c'est-à-dire de la constitution et de l'élévation du sol, de la qualité de l'air, du plus ou du moins d'humidité, de calorique, d'électricité, etc. C'est sous les rayons ardents du soleil de la zone torride que se déploient les formes les plus majestueuses des végétaux. Là naissent entre autres les bananiers et les palmiers qui, dans l'Amérique du sud, acquièrent une hauteur prodigieuse, et qui diminuent de grandeur et de beauté à mesure qu'ils s'éloignent de l'équateur pour se rapprocher des zones tempérées où ils finissent par disparaître. Mais ils y sont remplacés par d'autres végétaux d'une physionomie toute différente; de même que dans la zone glaciale on ne trouve plus qu'une végétation rare et rabougrie, qui n'a presque aucune

ressemblance avec la végétation des deux autres régions. Il y a plus : dans chaque zone il existe pour plusieurs végétaux des localités spéciales que l'on nomme *stations;* c'est là et non ailleurs qu'ils peuvent vivre. Les plantes maritimes ne se développeraient pas loin des mers ; de même les plantes *aquatiques* ne vivent que dans l'eau douce, et les marines, que dans l'eau salée. Telle plante préfère les rochers ; telle autre, les plaines ; telle autre, les forêts, etc. Le bouleau, dont les racines aiment l'humidité, se plaît dans les lieux froids et humides; le liége, au contraire, dans les sables chauds et arides. Le nord ne fut jamais la patrie de l'oranger, tandis que le sapin, que l'on chercherait en vain dans les plaines brûlantes de l'équateur, y vit à merveille. Une exception existe cependant : comme des montagnes dans la zone torride élèvent également leurs sommets sourcilleux jusqu'aux nues, la température froide d'une aussi grande élévation donne naissance aux chênes, aux cyprès, aux sapins ; en sorte que les habitants de ces contrées jouissent de ce singulier spectacle, d'avoir sous les yeux des bananiers, des palmiers, et de plus des arbres qui semblent n'appartenir qu'aux régions boréales. Mais cette exception, loin de nous être défavorable, rentre au contraire dans notre manière de voir (1).

(1) Si ces plantes hyperboréennes, dit M. Henri Reboul, n'avaient germé en même temps aux pôles et sur les sommets de

Une preuve que chaque végétal, chaque animal a son lieu natal propre, c'est que si vous transportez certains produits vivants d'un climat dans un autre, ou ils périssent pour la plupart, ou, s'ils survivent, ils subissent des modifications remarquables. Transplantez un palmier, un bananier dans le nord de l'Europe, ils mourront infailliblement. Le bœuf à Madagascar porte sur le dos une bosse du poids de cinquante livres, qui disparaît peu-à-peu à mesure que l'on s'éloigne de cette île. Suivant Hippocrate (1), dans le pays des Scythes il n'a point de cornes à cause du froid excessif, et en Syrie, dit Aristote (2), il est orné d'une crinière sur le haut des épaules. Le même auteur rapporte qu'en Lybie les brebis comme les béliers naissent avec des cornes (3). Au Cap-de-Bonne-Espérance le mouton traîne une queue de vingt livres pesant; en Angleterre, dans le comté d'Oxford, il a la taille d'un âne, et en Turquie sa laine est tachetée comme la peau d'un tigre.

« Les grandes terres, dit Cuvier (4), comme

l'Imalaya, des Cordillères et des Alpes, comment seraient-elles parvenues de l'un à l'autre de ces sommets, à travers tant de mers et de régions brûlantes ou tempérées intermédiaires ?

(Géolog. de la périod. quaternaire, pag. 167).

(1) De Ære, Locis et Aquis, pag. 556, tom. 1, ed. Kühn.

(2) Hist. des animaux, liv. 8, chap. 28, pag. 523, trad. de Camus.

(3) Ibidem.

(4) Discours sur les révolut. du globe, pag. 65, 1825.

l'Asie, l'Afrique, les deux Amériques et la Nouvelle-Hollande ont des espèces d'animaux *propres* à chacune d'elles. Ainsi, quand les Espagnols parcoururent pour la première fois l'Amérique méridionale, ils n'y trouvèrent pas un seul des quadrupèdes de l'Europe, de l'Asie ni de l'Afrique. La puma, le jaguar, le tapir, le cabiai, le lama, la vigogne, le paresseux, les tatous, les sarigues, tous les sapajous, furent pour eux des êtres entièrement nouveaux. La même chose, ajoute ce savant, s'est renouvelée de nos jours quand on a commencé à examiner les côtes de la Nouvelle-Hollande. Les divers kanguroos, les phascolomes, les dasyures, les péramèles, les phalangers volants, les ornithorniques, les échidnés sont venus étonner les naturalistes par des conformations étranges qui rompaient toutes les règles et échappaient à tous les systèmes ».

Un changement, soit dans la constitution de la terre, soit dans la composition de l'atmosphère, serait suivi d'un pareil changement dans les êtres qui habitent le globe terrestre. « Si tels autres métaux, dit Herder (1), que l'on peut désigner, avaient été autant répandus sur la terre que le fer, que nous trouvons partout; si le pétrole, le soufre avaient été distribués sur la surface du globe en aussi grande abondance que le

(1) Idées sur la Philos. de l'hist. de l'humanité, tome 1, pag. 62, trad. franç.

sable, l'argile et la terre végétale, combien les créatures que nous voyons seraient différentes de ce qu'elles sont » ! Dans ses recherches sur les végétaux fossiles, M. Adolphe Brongniart (1), en parlant du terrain houiller, est induit à penser, par la Flore qui compose cette énorme accumulation de végétaux, que l'atmosphère était, à l'époque de la formation de ce terrain, plus chargée de gaz acide-carbonique qu'elle ne l'est à présent ; il ne peut concevoir autrement ces vastes dépôts de carbone fossile. Il pense de plus, en considérant la proportion considérable des cryptogames vasculaires qui entrent dans la composition de la houille, et le développement gigantesque de ces végétaux (2), que la tempé-

(1) Prodrome d'une hist. des Végét. fossiles, pag. 181 et suiv.

(2) Pour donner une idée du développement énorme des végétaux de cette période géologique, nous allons transcrire ce que dit M. Adolphe Brongniart des lépidodendrons dont les espèces nombreuses devaient composer les forêts de cette époque reculée :

« Les lépidodendrons diffèrent peu de nos lycopodes, mais tandis que les lycopodes actuels sont de petites plantes, le plus souvent rampantes et semblables à de grandes mousses atteignant très rarement un mètre de haut et couvertes de très petites feuilles, les lépidodendrons, tout en conservant les mêmes formes et le même aspect, s'élevaient jusqu'à 20 ou 25 mètres, avaient à leur base près d'un mètre de diamètre, et portaient des feuilles qui atteignaient un demi-mètre de long ; c'étaient, par conséquent, des lycopodes arborescents comparables par leur taille aux plus grands sapins dont ils jouaient le rôle dans ce monde primitif, formant, comme eux, d'immenses forêts à l'ombre desquelles se développèrent les fougères si nombreuses

rature du globe était alors beaucoup plus élevée, et sa surface presque toute submergée, à l'exception de quelques points épars qui formaient autant d'archipels où croissait une végétation forte et épaisse. Ce savant naturaliste fonde son opinion sur ce qu'un air humide et une haute température favorisent singulièrement le développement des fougères et des lycopodiacées, plantes qui ne sont en effet nulle part plus hautes et plus abondantes que dans les îles de l'océan équatorial; et comme les fougères et les autres végétaux, dont nous trouvons les restes dans les dépôts carbonifères, étaient encore plus élevés que les mêmes végétaux de la zone torride, M. Ad. Brongniart en conclut avec juste raison que le climat de l'Europe était, à cette époque, plus chaud que celui de l'équateur.

M. Raspail, regardant la création actuelle comme le résultat séculaire des influences extérieures, ajoute dans notre sens ce qui suit : « Admettons, dit-il, l'hypothèse que la constitution atmosphérique vienne peu à peu à changer, que la lumière arrive par torrents sur un sol plus humide, dans un atmosphère plus riche en éléments organisateurs, en acide carbonique, par exemple; il est évident que la physionomie de la végétation finira par ne plus conserver

alors ». *Consid. sur nat. des végét. qui ont couvert la terre aux div. époq. de sa format.* Mémoire de l'Institut, tom. 16, pag. 405 et 406).

aucun des caractères de l'époque présente; et on peut concevoir un temps où les Baobals actuels ne seraient plus que des nains comparativement à la végétation qui orne présentement notre planète. Faisons maintenant une supposition contraire, ajoute M. Raspail; appauvrissons progressivement les éléments du sol, les éléments de l'air et le bienfait de la lumière; et nous verrons peu à peu les statures se rapetisser, les ramescences les plus touffues se rabougrir, les tiges s'effiler, les larges corolles se réduire, les formes se concentrer, et nos grandes forêts se remplacer par un gazon épineux et aride (1).»

« S'il s'opérait quelque perturbation dans les mouvements diurnes ou annuels de notre planète, il est évident, remarque M. Virey, que les éléments en recevraient des perturbations correspondantes. Donc la vie, la génération, la structure même des animaux et des plantes seraient nécessairement altérées ou dérangées proportionnellement; il faudrait que toutes les créatures se missent à l'unisson de ce nouvel état, et se conformassent aux nouvelles lois qui en résulteraient, pour subsister. C'est ainsi que telle plante, tel animal, nés pour vivre sous la torride, périraient si l'axe du monde changeait et rem-

(1) Nouveau système de physiologie végétale, etc., tom. 2, pag. 311.

plaçait par les glaces des pôles l'ardeur des zones enflammées (1) ».

Ce que M. Virey suppose ici est vraisemblablement arrivé, ou du moins il est incontestable que la température du globe terrestre a subi de grandes variations. Nous en avons déjà la preuve, comme on vient de le voir, par ces fougères arborescentes qui sont en si grande abondance dans les mines de houille; mais ce qui met la chose encore plus en évidence, ce sont ces milliers de cadavres d'hyènes, d'hippopotames, d'éléphants et de rhinocéros, qui gisent à l'état fossile en Italie, en France, en Angleterre, etc., et qui n'habitent plus maintenant que les tropiques. Et, chose plus étonnante! on en trouve également sous les pôles, devenus aujourd'hui le séjour éternel des glaces. On est donc forcé de conclure que la population a varié dans ces diverses contrées avec la température, puisqu'on n'y voit plus aucun de ces quadrupèdes, et qu'ils ont été remplacés par d'autres qui n'ont avec eux aucune ressemblance.

L'une de ces révolutions qui ont amené ce nouvel état de choses, semble avoir été subite, comme si l'axe de la terre eût changé tout à coup. Cette conjecture acquiert une grande vraisemblance par ces cadavres d'énormes quadrupèdes,

(1) De la Puissance vitale, pag. 92.

tels que les éléphants, les mammouths, etc., que l'on exhume encore de nos jours de la terre gelée des pôles avec leur chair, leur peau et leurs poils. Si la catastrophe n'eût pas été soudaine, et si ces animaux n'eussent pas été saisis par la glace aussitôt qu'ils ont eu cessé de vivre, la putréfaction, comme l'observe si judicieusement le célèbre Cuvier, les aurait décomposés. Cette circonstance remarquable paraît donc éloigner de nous toute idée de transport, et semble nous prouver qu'ils ont vécu sur les lieux qui les recèlent aujourd'hui (1). Ajoutez que, s'ils eussent été transportés par les vagues, leurs os n'eussent pas manqué d'être froissés, usés par le frottement, comme ces cailloux roulés que l'on reconnaît si facilement pour avoir été arrondis par l'action des flots (2).

(1) Recherch. sur les Ossem. fossiles, etc., tom. 2, pag. 241, Paris, 1834, in-8.

(2) « Il paraît probable, dit Henry de la Brèche (Manuel géologique, pag. 227) qu'il s'est opéré un grand changement de climat sous les pôles, depuis l'époque où ces animaux y ont vécu; car, même en accordant que les éléphants, qu'on y trouve si communément à l'état fossile, appartenaient à une espèce particulière qui était organisée pour supporter un climat beaucoup plus froid que celui qu'habite l'espèce actuellement vivante (ce qui est extrêmement probable d'après la nature laineuse du poil dont était revêtu l'éléphant trouvé dans la glace à l'embouchure de la Léna), il est impossible de ne pas admettre que ces animaux devaient nécessairement trouver à vivre dans la contrée, et par conséquent y rencontrer une nourriture

Une autre population dont la découverte est due en entier à l'illustre Cuvier avait précédé celle-ci : elle se compose en entier des genres *palæotherium*, *anoplotherium*, *anthracotorium*, etc., tous genres entièrement éteints, et dont les formes n'offrent rien de comparable aux espèces qui les ont suivis et qui les avaient précédés.

En creusant plus profondément encore les entrailles de la terre, apparaît la création animale la plus étrange de toutes : le monstrueux *Plésiosourus*, les gigantesques *Mégalosaurus*, les hideux *Ptérodactyles* et *l'Ichthyosaurus*, ce bizarre saurien qui réunissait les machoires d'un dauphin, les dents d'un crocodile, la tête d'un lésard, les extrémités d'un cétacé et les vertèbres d'un poisson.

Si nous descendons toujours l'échelle des terrains, nous arrivons enfin à un état de choses, qui tient de bien près à l'origine première des êtres organisés. Les derniers animaux, ou plutôt les premiers dans l'ordre de leur apparition sur la terre, que l'on trouve à cette profondeur, sont des molusques et des zoophytes. Non que l'organisation animale n'ait commencé par des

proportionnée à leur pouvoir de mastication et de digestion. Or, on ne peut guère concevoir que ce pays ait pu la leur fournir, si le climat eût été tel qu'il est maintenant ; car il ne laisse croître qu'une végétation misérable, et encore seulement pendant une partie de l'année».

La raison qu'allègue ici M. De la Brèche nous paraît péremptoire

êtres plus simples ; mais précisément parce qu'ils étaient plus simples, ils n'ont pu résister à l'action dévorante des substances désorganisatrices, comme des alcalis caustiques par exemple, et ils ont dû ne laisser aucune trace de leur existence.

Telles sont en partie les diverses formations animales qui se trouvent à l'état fossile dans les entrailles de la terre où elles gisent ensevelies, à différentes profondeurs, dans des terrains de nature dissemblable. Le cachet que chacune d'elles porte comme son caractère distinctif, nous montre combien différaient les agents vivifiants au milieu desquels elles s'étaient développées. Car la chaleur, la lumière, l'électricité, l'eau et les différents gaz qui composent l'athmosphère, exercent une puissance créatrice diverse et une influence différente sur les produits vivants, suivant que les uns ou les autres prédominent.

Mais, répond M. Virey (1), si les animaux naissaient d'eux-mêmes sur le globe, pourquoi tant d'espèces fossiles, enfouies dans les couches terrestres, ne sortent-elles pas de leurs tombeaux? Tous ces antiques habitants de la terre, ces gigantesques mastodontes, ces vastes sauriens, ces débris énormes d'éléphants et de rhinocéros qui jonchent les rivages des mers glaciales, se relèvent-ils pleins de vigueur

(1) Philosophie de l'hist. natur., pag. 54.

comme au son de la trompette du jugement dernier? Non; dévorée par le vieux Saturne, leur forme brisée ne ressuscitera plus. — Sans doute elle ne ressuscitera pas, tant qu'il ne surviendra aucun changement dans l'état actuel du globe; mais si une révolution quelconque ramenait la terre dans les mêmes circonstances où elle s'était trouvée lorsque ces animaux fossiles avaient commencé à l'habiter, si ces animaux, quels qu'ils fussent à leur état primitif, passaient par la même série d'influences auxquelles ils furent soumis avant de devenir la proie de la catastrophe qui les a détruits, pourquoi ne seraient-ils pas rappelés à l'existence? M. Virey a dit lui-même dans un autre ouvrage (1) : « Le cycle de la vie des êtres organisés se coordonne manifestement avec celui de la terre sur laquelle ils existent; les ossements fossiles qui appartenaient à des animaux différents de toutes les espèces actuellement connues en sont la preuve. Les siècles ont donc introduit des modifications dans la structure des espèces; la vie a donc changé ».

(1) De la puissance vitale, pag. 56, 85, 179 et suiv. — Dans cet ouvrage on remarque un mélange de matérialisme et de spiritualisme, qui annonce chez l'auteur des idées indécises, non arrêtées. Dans la *Philosophie de l'histoire naturelle* ce mélange disparaît: M. Virey s'y dessine d'une manière plus franche, plus nette, plus pure; en un mot sa philosophie se spiritualise davantage. *Évidemment il y a progrès.*

Plus loin on lit encore : « Les formes des espèces se maintiennent constamment dans la nature tant que l'harmonie générale actuelle se conserve avec régularité sous chaque climat ; mais elles changeront, si l'ordre des saisons et le concours actuel des éléments venaient à être bouleversés. » Ces deux passages au reste ne font que confirmer celui que nous avons cité du même auteur, à la page 486.

Si les espèces végétales et animales varient avec les circonstances environnantes, si elles sont différentes suivant les climats, si elles ne peuvent la plupart vivre indistinctement sur toutes les latitudes, enfin si les créations diverses qui ont peuplé le globe terrestre n'avaient rien de commun par leurs formes avec les espèces qui les avaient précédées, ni avec celles qui les ont suivies, parce que les milieux où elles se sont formées étaient eux-mêmes différents ; si, dis-je, toutes ces choses sont vraies, comment se défendre de l'idée que ces végétaux et ces animaux n'aient été *autocthones*, c'est-à-dire les enfants légitimes du ciel et de la terre ? Cette idée si naturelle trouve un nouveau degré de vraisemblance dans le fait suivant : l'océan pacifique est parsemé d'une foule d'îles qui, bien que sorties naguère du sein des eaux, n'en sont pas moins couvertes de quantité de végétaux et d'animaux, quoiqu'à une grande distance des terres.

Qui donc, se demande M. de Humboldt (1), y porte si soudainement des semences? Sont-ce les oiseaux voyageurs, les vents ou les vagues de la mer? « Mais, répond M. Virey (2), que pourront apporter les oiseaux de passage, sinon des baies, des débris d'insectes? Qu'enlèveront ces vents à près de deux cents lieues des côtes, sinon quelques semences ailées? Enfin qu'amèneront ces vagues, sinon quelques fruits, la plupart détériorés par l'eau marine et fracassés par les tempêtes. *D'où viennent donc*, ajoute l'auteur, *le dronte, l'oiseau de Nazare, les rats musqués*, etc., *espèces incapables de voler ou de nager à de telles distances? D'où ces terres isolées ont-elles pu recevoir des végétaux et des animaux qu'on n'a rencontrés uniquement que chez elles seules*? O vie! s'écrie M. Virey, de quels profonds abîmes sors-tu dans ces solitudes lointaines et ignorées où la nature *seule* élabore en silence de si merveilleuses productions!

Dans cette espèce d'apostrophe adressée à la vie je ne vois que le dépit secret qu'éprouve l'auteur de se trouver, pour ainsi dire, forcé de faire un aveu qui répugne à ses croyances religieuses. Mais quand les faits nous pressent et parlent si haut, pourquoi se montrer sourd à leur voix et s'obstiner à ne pas les entendre? Les

(1) Ouvrage cité, tome II, page 11.

(2) De la Puissance vitale, etc., page 172.

conséquences qui en dérivent se présentent d'elles-mêmes : ne pas les accepter, c'est évidemment blesser toutes les lois de la logique. Les *générations spontanées*, il est vrai, confondent la raison ; mais on n'y satisfait pas mieux, du moins pour les esprits sévères, en invoquant l'assistance de la divinité. Pour nous, nous pensons que recourir à une puissance surnaturelle afin de donner la raison d'un fait, ce n'est point l'expliquer, ou bien c'est l'expliquer à la façon des sauvages dont l'ignorance suppose des intelligences continuellement occupées à mouvoir les ressorts de la nature. Et d'ailleurs que gagne-t-on à faire intervenir la providence dans toutes ces questions? A mettre l'homme qui *réfléchit*, sans cesse aux prises avec ce terrible problème de l'origine du mal, problème ardu s'il en fut jamais; qui, bien que torturé de mille manières, n'en est pas moins demeuré l'éternelle pierre d'achoppement contre laquelle se débattent depuis des siècles les plus grands génies, sans pouvoir échapper à l'abîme (1).

(1) A entendre certains philosophes, un enchaînement providentiel lierait tous les faits tant au physique qu'au moral, et il n'est pas jusqu'aux cataclysmes qu'a éprouvés notre planète qui ne seraient l'*œuvre de la divine sagesse ;* c'est un étrange abus : un pareil système, poussé dans ses dernières conséquences, amènerait infailliblement des résultats qui s'accorderaient mal avec le caractère moral de la divinité. Quelques naturalistes, marchant sur les traces de ces philosophes, voient le doigt de Dieu partout ; jusque dans les steppes de l'Améri-

Nous qui craignons de ne pas trouver un fil conducteur pour nous tirer de cet obscur labyrinthe, nous nous garderons bien d'y pénétrer; et ne nous trouvant pas assez de force pour suivre la philosophie *transcendantale* dans les hautes

que, un des pays du monde les moins privilégiés, ainsi qu'on va le voir par le tableau suivant.

Dans l'été, par l'effet vertical des rayons du soleil, qu'aucun nuage n'arrrête, l'herbe brûlée tombe en poussière, le sol endurci se crevasse comme s'il était ébranlé par de violents tremblements de terre. Le désert n'offre plus qu'une immense étendue de sable qui s'élève en tourbillons et voltige de tous côtés. Le ciel, qui paraît abaissé, ne jette qu'un demi-jour trouble et livide sur la plaine désolée; l'horizon rembruni se rapproche tout-à-coup : il resserre le désert et le cœur de l'homme. Suspendu dans l'atmosphère, qu'il voile d'un nuage épais, le sable embrâsé et poudreux augmente la chaleur étouffante de l'air; et le vent d'Est qui, dans nos climats, tempère l'ardeur de l'été, n'apporte dans les savanes que les émanations brûlantes d'un terrain long-temps échauffé.

Les flaques d'eau, devenues rares, et que protégeait le palmier dont le soleil a fané la verdure, disparaissent peu à peu. L'aridité règne partout, et partout elle poursuit le voyageur altéré qui voit à chaque pas l'image décevante d'une surface ondulée; mais, ô malheur! ce n'est qu'une vaine apparence produite par l'effet magique du mirage. Le crocodile et le boa, profondément enfoncés dans la glaise desséchée, gisent sans mouvement. De toutes parts errent les bestiaux et les chevaux, enveloppés de nuages de poussière et tourmentés par la faim et par une soif ardente; ceux-là faisant entendre des mugissements sourds; ceux-ci, le cou tendu dans une direction contraire à celle du vent, aspirent fortement l'air pour découvrir, par la moiteur de son courant, le voisinage d'une flaque d'eau non entièrement évaporée. Le mulet, plus rusé, mais non moins malheureux, cherche à apaiser sa soif d'une autre manière : un végétal de forme sphérique renferme sous son enveloppe hérissée de piquants une moelle très

régions où elle plane d'un vol audacieux, nous nous contenterons du rôle *modeste* d'observateur, et nous resterons physiciens. C'est donc avec ce titre, *humble* il est vrai, que nous allons continuer à exposer nos doutes sur l'existence du principe vital.

aqueuse. Le mulet, à l'aide de ses pieds de devant écarte les pointes, approche ses lèvres avec précaution et se hasarde à boire le suc rafraîchissant. Mais ce n'est pas sans danger qu'il peut satisfaire à ce besoin impérieux de la nature : le sabot qui a fait jaillir l'onde vivifiante est percé d'un piquant du cactus, et le mulet reste estropié.

La nuit tous ces animaux vont du moins jouir de quelques repos : hélas! non. Des chauve-souris monstrueuses se cramponnent sur leur dos comme des vampires, sucent leur sang et leur causent des plaies purulentes où viennent se nicher des milliers d'insectes à aiguillon. Telle est donc l'existence douloureuse de ces pauvres créatures, que, pendant le jour, elles sont tourmentées par la soif et la faim, et que, durant la nuit, elles ne peuvent goûter les douceurs du sommeil.

Mais voici la saison bienfaisante des pluies qui arrive ; la scène va changer dans le désert : le bleu foncé du ciel prend une teinte plus claire ; il s'élève vers le sud des nuages isolés comme des montagnes éloignées ; les vapeurs s'étendent sur tout l'horizon, et déjà le tonnerre, qui gronde dans le lointain, annonce la pluie vivifiante. A peine le sol en est-il humecté que le désert se couvre de verdure ; tout reprend un air de gaité : les oiseaux, par leurs chants harmonieux, saluent l'astre du jour ; les bestiaux bondissent dans la plaine ; le jaguar agréablement moucheté, se cache dans l'herbe haute et touffue, et, par un saut léger, s'élance, à la manière des chats, sur les animaux pour les saisir au passage ; le crocodile engourdi et le monstrueux boa sortent de leurs tombeaux de glaise aux premières ondées de la pluie, et se promènent pleins de vigueur.

Mais comme si un mauvais génie était à la poursuite de ces mêmes animaux qui, la première moitié de l'année, mouraient de soif sur

Pour que la vie fût un don providentiel il faudrait que notre globe eût aussi une origine divine; l'un me paraît une conséquence obligée de l'autre. Or, l'opinion des plus grands géologues de l'époque actuelle n'est nullement favorable à cette croyance; ils admettent tous au contraire que la terre, aujourd'hui masse solide et compacte, était à son état primitif sous la même forme que se montrent dans les cieux ces nébuleuses que le télescope de Herschell nous a révélées. Suivant le célèbre Laplace cet amas immense de vapeurs aurait appartenu à l'atmosphère du soleil. Buffon donne aussi à la terre cet astre pour origine, mais il suppose qu'une comète, en tombant sur le soleil, en

un sol aride et poudreux, la nature les force maintenant à mener la vie des amphibies. Les rivières qui entourent la plaine se gonflent peu à peu; bientôt elles se débordent; une grande partie du désert présente l'image d'une mer intérieure. Les juments se retirent avec leurs poulains sur les bancs élevés qui, semblables à des îles, sortent de la surface des eaux. Chaque jour l'espace non inondé se rétrécit; les animaux, pressés les uns contre les autres et privés de pâturage, nagent long-temps ça et là et trouvent une nourriture chétive dans les panicules fleuries des graminées qui s'élèvent au-dessus d'une eau brunâtre et en fermentation. Beaucoup se noient, et une partie des autres devient la proie des crocodiles.

(Alex. Humboldt, Tabl. de la nat., tom. 1, pag. 36 et suiv.)

Hé bien! que dites-vous de ce tableau? n'y a-t-il pas là de quoi admirer les bienfaits de la providence? Une fois pour toutes, restons physiciens, et n'allons pas nous perdre dans les sentiers tortueux de la métaphysique.

aurait détaché un torrent de matière en fusion, lequel, par son mouvement rotatoire, aurait pris la forme d'un sphéroïde renflé à l'équateur et aplati sur les pôles. Ainsi, tous les principes constitutifs de notre globe, à leur état rudimentaire, n'auraient été, suivant l'hypothèse de Laplace généralement adoptée aujourd'hui (1), qu'une masse de vapeurs de nature différente. Le rayonnement du calorique dans l'espace en aura fait baisser peu à peu la température. Les métaux qui sont les corps les plus pesants se condensèrent les premiers et se précipitèrent au centre; mais ils y sont tenus par l'action du calorique dans une fluidité constante.: donc le noyau du globe est une espèce de bain métallique qui conserve encore une immense chaleur. L'existence d'un feu central est rendue très probable par ces déjections de matières volcaniques en fusion, par ces eaux thermales qui conservent, en arrivant à la surface du sol, la chaleur de l'eau bouillante, et surtout par l'augmentation

(1) « La conjecture, dit Cuvier, de M. le marquis de Laplace, que les matériaux dont se compose le globe ont pu être d'abord sous forme élastique, et avoir pris successivement en se refroidissant la consistance liquide, et enfin s'être solidifiés, est bien renforcée par les expériences récentes de M. Mitcherlich, qui a composé de toutes pièces et fait cristalliser par le feu des hauts fourneaux plusieurs espèces minérales qui entrent dans la composition des montagnes primitives ».

(Disc. sur les révolut. du globe, pag. 21 et 22).

de la température à mesure que l'on pénètre dans les profondeurs de la terre.

Ce premier fait posé, c'est-à-dire la forme gazeuse des principes constitutifs du globe à leur origine, tout s'explique avec un air de facilité qui a réellement de quoi séduire. Par la précipitation des substances métalliques, il a dû se produire un énorme dégagement de calorique qui a empêché pendant long-temps la condensation des autres matières; mais le rayonnement continuant à faire perdre à cette masse incandescente une partie de sa chaleur, il se forma à sa surface une croûte qui ne tarda pas à devenir le théâtre de nouveaux phénomènes. Les métaux natifs et très oxidables se combinèrent avec l'oxigène, et de cette combinaison dût naître encore une vive incandescence. La croûte oxidée qui en résulta fut souvent brisée par l'attraction planétaire, agissant à la fois sur l'atmosphère et sur le globe en fusion. La température baissant sans cesse, l'oxigène, l'hydrogène et les substances non métalliques, par leurs affinités réciproques, donnèrent naissance à une immense quantité d'eau et aux acides. Ceux-ci, par leur action très énergique sur les métaux, aidée d'une forte chaleur, produisirent de nouveaux corps, entre autres les sels et leurs nombreuses variétés; et l'eau qui couvrait une grande partie de la surface de la terre, élevée à une haute température et

fortement acidulée, dut tenir en dissolution une foule de substances; ce qui a amené par la perte incessante de la chaleur un grand nombre de combinaisons. La nature saline d'un grand nombre de roches et leur stratification ne laissent aucun doute sur ce mode d'origine. Ajoutez que, les eaux tombant par les fissures qu'aura produites en se contractant la croûte terrestre sur des matières en fusion, il en sera résulté une quantité prodigieuse de vapeurs qui, s'agitant avec un grand fracas dans le sein de la terre, et sortant avec impétuosité, auront causé des secousses terribles, suivies d'éjaculations de laves, qui auront également, en arrivant à la surface du sol, donné lieu à de nouveaux produits.

Qui peut dire toutes les tourmentes qu'éprouva notre planète dans ces temps primitifs! Par son refroidissement graduel, la croûte qui se forma sur le bain métallique, occupant moins d'espace, le comprima en tous sens; les métaux liquéfiés, ainsi comprimés, et dont la puissance expansive était encore accrue de celle des gaz incarcérés dans le sein de la terre, faisant continuellement effort pour se répandre au dehors, durent rompre à plusieurs reprises son enveloppe, d'autant moins épaisse qu'on était plus près de son origine. De là ces soulèvements énormes, ces chaînes de montagnes qui semblent placées sur la terre comme autant de piliers pour soutenir le

dôme des cieux. Ensuite, la croûte du globe, en se resserrant, dut éprouver de nombreuses fractures et des déchirements profonds par lesquels les matières contenues sous cette voûte immense furent jetées au dehors avec des rugissements effroyables; telle fut l'origine de la plupart des volcans éteints ou en activité. Durant cette longue lutte des éléments les uns contre les autres, la vie ne put établir son paisible empire : c'est ce que prouvent les terrains de formation primitive qui ne recèlent aucun débris organique. La terre était donc alors, comme le dit Moïse, nue et vide, *inanis et vacua* (1). Mais peu à peu la croûte du globe acquérait plus d'épaisseur et opposait une plus grande résistance au passage des liquides; les soulèvements, par conséquent, devenaient moins fréquents; la chaleur de la terre diminuant, la température de l'atmosphère était moins élevée, et l'air plus pur; les eaux ayant laissé précipiter les bases salines qu'elles tenaient en dissolution perdaient de leur acidité; enfin la paix des éléments commença à régner sur la terre, et la vie ne tarda pas à se montrer. L'organisation animale se manifesta d'abord sous la forme la plus simple; puis sous celle des zoophytes et des mollusques; les poissons parurent après; ensuite vinrent les quadrupèdes, aquatiques d'abord, puis aériens, et la création

(1) Genèse, cap. I, vers. 2.

continua ainsi à se dérouler par des espèces de plus en plus parfaites, jusqu'aux singes et à l'homme qui parurent les derniers sur la terre comme pour couronner la création. Toutes ces formations diverses étaient le travail de myriades de siècles ; mais de grandes catastrophes en ont plusieurs fois interrompu le cours, et ont détruit la plupart des espèces vivantes, soit par l'exhaussement subit du fond des mers, soit par toute autre cause violente.

Ici revient l'éternel problème auquel la philosophie positive ne voit guère dans ce moment de réponse possible : *Comment s'est effectué le* passage *de la nature inorganique à la nature organique* ? M. Becquerel qui a posé cette question, pense que tout ce qu'il y a de mieux à faire pour l'instant, c'est de tâcher, de saisir l'époque où il a eu lieu, dans l'espoir de découvrir quelques-unes des causes qui ont concouru à ce grand acte de la création (1). Si je ne me trompe, M. Becquerel ne désespère pas que les travaux bien entendus des géologues ne puissent arracher cet important secret à la nature. Le génie de l'homme est-il appelé à faire cette immense conquête? Si je n'ose partager les espérances de M. Becquerel là-dessus, bien certainement je le désire aussi ardemment que lui.

Les générations spontanées pourraient singulièrement aider la solution du problème; car s'il

(1) Traité de l'électricité et du magnétisme, tome 1, page 432.

était vrai que la matière *morte* pût par ses propres *forces* se revêtir de l'organisation, la question serait résolue en grande partie. Les spiritualistes l'ont bien senti; aussi font-ils tous leurs efforts pour faire prévaloir l'opinion contraire. M. Virey, parmi les opposants du jour, est en première ligne; mais il faut avouer qu'il n'est pas toujours heureux dans ses conjectures. Voulant prouver que les entozoaires tirent leur origine de germes venus du dehors, il s'exprime ainsi : les vers intestinaux, étant pourvus d'organes sexuels, pondent des œufs qui sont rendus avec les excréments, et ces œufs sont ensuite entraînés dans les eaux où ils flottent, sans trouver de lieux propices à leur développement. Quelle impossibilité, ajoute-t-il, que les animaux avalent ces ovules avec l'eau qu'ils boivent (1)? — Nous ne trouvons qu'une *petite* difficulté dans cette supposition : Le premier individu qui porta dans ses intestins un tænia par exemple, d'où en aurait-il reçu le germe? Les anciens agitaient cette question : la poule était-elle avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule (2)? M. Virey aurait bien dû la résoudre avant de proposer son explication.

La question des générations spontanées, qui

(1) Philos. de l'hist. nat., pag. 114 et suiv.

(2) Plut., Symposia., lib. II, quest. 3; — Macrob., Satur., lib. 7, cap. 16, tom. 2, pag. 274. et seq., Biponti.

paraît si ridicule aux yeux de certains écrivains, a été pourtant prise au sérieux par des auteurs justement célèbres, tels que Needham, Vrisberg, Otto-Frédéric Müller, Ingenhousz, Bloch, Lamark, Treviranus, F. Meckel, Rudolphi, Bremser, Fray, Burdach, M. De Blainville (1), M. Raspail, etc. Quand une opinion a pour elle des noms aussi recommandables, si l'on ne doit point pour cela l'adopter sans examen, je voudrais du moins qu'on ne lui portât pas ce mépris affecté qui ressemble bien plus à un calcul intéressé qu'à une conviction profonde. Je renvoie donc avec confiance ceux qui désireront approfondir ce sujet, aux auteurs que je viens de nommer. Si l'on n'était pas convaincu de l'existence des générations spontanées après avoir lu surtout Rudolphi, Bremser, Treviranus et Fray, il ne me resterait plus qu'à plaindre une obstination qui se refuse opiniâtrément à l'évidence.

(1) J'ignore au juste ce que pense M. De Blainville sur cette matière, car je ne connais de lui que ce passage : « Aujourd'hui, dit-il, plusieurs personnes commencent à professer l'opinion que toute génération est spontanée. Comment, observe-t-il, concevoir autrement la production des animaux microscopiques que l'on voit pour ainsi dire naître sous le champ du microscope dans les infusions végétales ou animales » ?

(Appendice au Traité des vers intest. de Bremser, page 503).

Ce peu de mots m'a suffi pour mettre M. De Blainville au rang de ceux qui admettent des générations spontanées. Ai-je eu tort ou raison? Je ne sais.

Voyons maintenant si le principe vital dont nous avons cherché jusqu'ici à démontrer la non existence, est chargé de veiller à la garde du corps humain, et examinons jusqu'à quel point ce génie tutélaire s'acquitte de ce devoir important.

Ce génie tutélaire porte dans la doctrine d'Hippocrate le nom de *nature*. Mais quelle idée le médecin de Cos attachait-il à ce mot? Malheureusement il nous a laissés là-dessus dans un demi-jour, bien voisin de l'obscurité, soit qu'il ait expliqué sa pensée dans un ouvrage que nous n'avons plus, soit, ce qui est plus probable, qu'il n'ait pas cru utile de donner la définition d'une chose connue de son temps. Toutefois, les ténèbres ne sont pas si épaisses, qu'on ne puisse y pénétrer à l'aide de quelques rayons disséminés dans le recueil paré de son nom. Formons donc de ces rayons épars un faisceau pour en faire jaillir, si nous pouvons, quelques étincelles.

Le premier rayon de lumière, bien faible il est vrai, qui s'offre à nous dans les écrits réputés authentiques d'Hippocrate, l'aphorisme 14 de la première section le renferme. On sait qu'il y est question de *chaleur innée*; mais cette chaleur *innée*, qu'était-elle aux yeux d'Hippocrate? Galien, qui a prêté si souvent ses propres idées au vieillard de Cos, et qui plus souvent encore s'est pénétré du véritable esprit de sa doctrine, Galien ne voit dans la *chaleur innée* qu'une force qui nous gou-

verne, *nos gubernantis robur facultatis, qui calor nativus est* (1); et cette force, suivant le médecin de Pergame, n'est autre chose que la nature, *per idem nomen, natura, vim quidam intelligere convenit in ipsis corporibus, quœ ab ea reguntur, inhabitantem* (2). Ainsi nous voilà du premier pas sur la voie de la vérité; mais, pour y pénétrer plus avant, il est nécessaire de citer ici un passage important du livre *des chairs*, livre qui, bien qu'il ne soit pas d'Hippocrate, paraît être l'œuvre de quelque philosophe ancien, si l'on en juge par les principes qui y sont enseignés. Voici, au reste, ce passage : « Il me semble, dit l'auteur, que ce que nous appelons le chaud est immortel, qu'il connaît tout, qu'il voit tout, qu'il entend tout et qu'il sait tout, tant les choses présentes que les futures. Quand le cahos existait, la majeure partie de ce feu s'en dégagea et se porta à la circonférence la plus excentrique des espaces; c'est cette substance que les anciens me paraîssent avoir appelé *éther* (3) ».

(1) In Hipp. Aphor Comment. 1, pag. 31, tom. 9, ed. Chartier.

(2) In Hipp. Epidem. lib. 6, comment., pag. 510, tom. 9. Galien donne la même définition dans un autre ouvrage : « *Natura*, dit-il (*definitiones medicæ*, pag. 242, tom. 2, ) *est spiritus calidus, qui.... hominem generat, perfecit atque conservat* ». Houllier pensait de même : *calidum, primigenium et innatum nihil aliud est quàm natura*. (In Aphor. Comment., pag. 28).

Foës (œconom. Hipp., (pag. 269., au mot Thermon) dit aussi : *natura et anima nihil aliud quam calor innatus*.

(3) De Carnibus, pag. 424, tom. 1, ed. Kühn.

Ainsi, dans cette doctrine, le chaud ou l'éther est Dieu. Bayle l'a vu comme nous : en rappelant ce passage, il dit qu'Hippocrate paraît reconnaître pour *Dieu* la chaleur qui est répandue par tout le monde, et qu'on n'a pas eu tort de croire que, selon ce médecin, l'âme n'était autre chose que le *calidum innatum* (1). Du reste, ce point de doctrine est fort ancien, ainsi que le dit lui-même l'auteur du traité *De carnibus*. Déjà nous commençons à l'apercevoir nettement dans Orphée ou plutôt dans Onomacrite qui a reproduit sous une nouvelle forme les chants de l'ancien Orphée. Dans le quatrième hymne, il adresse cette invocation à l'éther : « O toi, qui exerces un empire sans bornes dans les hautes demeures de Jupiter, ame des astres, du soleil, de la lune ; toi qui gouvernes tout, *feu vital*, éther, génie splendide.... Je t'invoque par ton nom, unis-toi à mon être, et sois-moi toujours serein ».

Pythagore, instruit par les prêtres égyptiens, dans l'intimité desquels il avait passé de longues années, reconnaît aussi la toute puissance de l'éther. Il admet deux causes de la création, la cause active et la cause passive. La première était le feu éthéré, ou le cinquième élément (2), autrement l'intelligence (3). Cette intelligence

(1) Œuv. divers., pag. 257, tom. 3, la Haye, 1737, in-folio.
(2) Stobée, Eclog. physic., lib. 1, cap. 25.
(3) Idem., ibidem, cap. 13.

universelle qui constituait la *monade*, s'unit à la matière, et leur union composa la *Dyade;* c'est de cette union que naquirent le feu, l'air, l'eau et la terre. L'éther immortel et incorruptible, toujours pur et toujours en mouvement, contenait dans son vaste sein tous les êtres divins et tous les corps mortels, c'est-à-dire l'univers entier (1). L'ame des animaux et celle de l'homme, sont identiques et sont une partie détachée de l'éther. Il ajoutait qu'elles n'étaient immortelles que parce que l'éther est lui-même immortel.

Parménide, disciple de Xénophane, professait à peu près la même opinion. Suivant lui, il y a deux principes de toutes choses; le feu éthéré et la terre. L'un de ces principes est actif, l'autre passif (2). Il émet aussi une idée qui a beaucoup de ressemblance avec la doctrine de l'auteur du livre *De carnibus*, car il divise la sphère de l'univers en plusieurs cercles concentriques. Au centre se trouvaient la terre et l'eau; au-dessus était l'air, puis le feu, et enfin l'éther qui formait la zone la plus excentrique. Intelligence universelle, cause du mouvement général, il descendait dans tous les êtres depuis le soleil et les astres

(1) Diog. Laert. Pythag., lib. 8, pag. 583, ed. Henr. Steph., 1593. — Plutarq, Placit. philosoph.

(2) Arist. methaphy., lib. 1, cap. 3. — Plutarq. adv. Calot. — Clem. Alexand. Protrept. — Diog. Laert. Parmenid., lib. 9, pag. 641 et 642, ed. Henr. Steph., 1593.

jusqu'aux moindres corps organisés ; il en était l'ame, et leur communiquait sa vie et son intelligence (1).

Empédocle, instruit auprès de quelqu'un des premiers pythagoriciens, prétendait que le feu éthéré et la matière avaient existé éternellement. Le feu éthéré, ou la monade, principe actif, intelligent, avait donné naissance au feu élémentaire, qui était une émanation de sa substance (2). Les autres éléments, disait-il, savoir: l'air, l'eau, la terre, se sont formés de parties similaires (3). Ces molécules étaient attirées les unes vers les autres par l'amitié, et repoussées par la discorde (4). Le feu éthéré, le divin éther, cause créatrice, ame universelle, est le Dieu suprême ; il organise le monde et le conserve par l'entremise de ces deux subordonnés, la discorde et l'amitié (5). Répandu dans toutes les parties du monde, l'éther leur communique son intelligence et sa sagesse. Les ames des hommes, celle des ani-

(1) Plat. Sophist.

(2) Plutarq. Placit. Phil., lib. 1, cap. 13. — Sext. Empir. adv. Math., lib. 9.

(3) Plutarq. Ibidem. — Stobée, Eclog. physic., lib. 1, cap. 17.

(4) Stobée, Eclog. Physi., lib. 1, cap. 13.

(5) Arist. Methaph., lib 3, cap 3 et 4. — S. Clement. Alexand. Strom., lib. 5. — Euseb. Præp. Evang., lib. 14, cap. 14. — Plutarq. Adv. *Colotem.* — Diog. Laert. in vit. Emped., lib. 8, pag. 615, ed. Henr. Steph., 1593.

maux, ne sont que des fractions de cette ame universelle (1).

L'éther jouait le même rôle dans la doctrine d'Héraclite. Disciple du phytagoricien Hippase, et, comme Parménide, de Xénophane, Héraclite composa sa philosophie de parcelles empruntées à l'école d'Élée et à l'école d'Italie. Entre autres choses, il enseignait que tous les êtres sont sujets à des variations perpétuelles, que chaque instant ne les trouve plus tels qu'ils étaient à l'instant précédent, que ce monde est un torrent qui roule incessamment ses flots; mais qu'au milieu de ces révolutions la nature suit une marche constante et harmonique. Quelle est donc cette force infatigable, qui entretient ce grand mouvement de toutes choses? C'est le feu, le feu doué d'une énergie expansive, le feu qui pénètre de toutes parts, qui dissout, qui volatilise, qui transforme; non précisément le feu extérieur tel qu'il s'offre à nos sens, mais un feu éthéré, doué d'une mobilité prodigieuse, une sorte de force ignée, immatérielle, intelligente (2). L'éther n'est point, selon Héraclite, hors du monde; il se répand au sein de tous les corps; il est l'ame de chacun d'eux comme il est l'ame de l'univers. Il perpétue par le mouvement l'ordre qu'il a établi; tout se

(1) Sext. Empir. Adv. Math., lib. 8 et lib. 9.

(2) De Gérando, Hist. Comp. des Syst. de Philos., tom. 1, pag. 483 et suiv.

meut, tout se fait par son ministère ; l'univers en un mot est une immense machine vivante dont l'éther est le ressort (1) ; enfin il est Dieu (2).

Passons maintenant à Zénon de Cittium, fondateur du Portique, dont la doctrine, dit avec raison Batteux (3), est le commentaire de celle d'Héraclite. Il reconnaissait aussi deux principes, l'un actif, l'autre passif; le principe actif était le feu éthéré, le principe passif, la matière (4). Après avoir organisé le monde, auquel il a donné, par son mouvement propre, une forme sphérique, ce feu artiste ou l'éther a établi son siége principal sur toute la circonférence de ce globe (5). C'est lui qui forme l'enveloppe éclatante que nous appelons le ciel (6). De la hauteur

(1) Platon, Théæt. — Plutarq. de placit. philosoph., lib. 1, cap. 23.

(2) Stobée, Eclog. Physic., lib. 1, cap. 1. — Clement. Alexand. Protrept. — Tert. Cont. Marci., lib. 1, cap. 12.

(3) Hist. des Causes premières, pag. 290. — Cicéron (de nat. deorum, lib. 3, § 14) avait déjà dit : *omnia vestri, Balbe, solent ad igneam vim referre, Heraclitum sequentes.*

(4) Plutarq. de Placit. Phil., lib. 1, cap. 3. — Eusèbe, Præp. Evang., lib. 15, cap 14. — Stobée, Eclog. Physic. lib. 1, cap. 14.

(5) Cicéro, Acad. Quæst., lib. 4, cap. 37. — Id. de nat. deorum, lib. 1, cap. 15. — Plutarq. ibid., lib. 2, cap. 2. — Diog. Laert., lib. 7, seq. 137.

(6) Stobée, Eclog. Physic., lib. 1, cap. 25. — Cicéron, de nat. deorum, lib. 2, § 36. — « *Veteres græci cœlum, nos ambiens, exquisitè purum*, dit Galien, *nominant ætherea* ». (In Hipp. Epid., lib. 6, comment. 4, pag. 496, tom. 9, 1 part.)

où il est placé, il échauffe le monde par ses émanations; il le pénètre, le remplit tout entier, comme l'ame ou comme le sang remplit, échauffe, vivifie le corps de l'homme (1). Le feu éthéré est l'ame du monde, il en est le *principe vital* (2). Les hommes, les animaux, les plantes, le respirent; il tient unies entre elles les parties du grand tout, les anime, les fait croître et les conserve, bien différent du feu ordinaire qui dévore et consume tout ce qu'il rencontre (3). Enfin, il est l'intelligence souveraine, le Dieu suprême (4); il est la *nature*, non cette nature passive, modifiée, mais cette nature active, force universelle, créatrice et conservatrice. (5)

En voilà assez pour l'objet que nous nous proposons. Il est clair maintenant que, aux yeux de certains sages de l'antiquité, dans l'éther résidait la force administrative du monde, l'intel-

(1) Cicero. Quæst. Acad., lib. 4, §. 37. — Id. de nat. deorum, lib. 2, cap. 21 et 22. — Plutarq. ibidem., lib. 1, cap. 7. — Diog. Laert., lib. 7, pag. 521, ed. H. Steph., 1593. — Clem. Alex. Protrept.

(2) Cicero, Acad. Quæst., lib. 1, § 7 et XI. — Id. de nat. deorum, lib. 1, § 14; lib. 2, cap. 11, 13 et 22. — Stob. ibid., lib. 1, cap. 1 et cap. 14.

(3) Cicero, de nat. deorum, lib. 2, §. XI et 15.

(4) Cicero, de nat deorum, lib. 1, cap. 14; Acad. Quæst., lib. 2, cap. 41. — Plutarq. de Placit. Philos., lib 1, cap. 7.

(5) Cicero, Acad. Quæst., lib. 1, cap. XI; de nat. deorum, lib. 2, cap. 22. — Stobée, Eclog. Physic. 24.

ligence qui crée, ordonne et conduit le grand tout, et qui dirige l'économie de ses parties. Il est également clair que nos ames qui n'en étaient qu'une émanation, qu'une parcelle, remplissaient dans nos corps la même fonction, c'est-à-dire qu'en même temps que le feu éthéré nous rend intelligents, ce feu vital, salutaire, nous fait croître, nous nourrit et nous conserve, ainsi que le dit expressément Cléante, disciple de Zénon (1). Donc l'éther se trouve tout à la fois le principe du mouvement, de la vie et de l'intelligence du monde, ainsi que du mouvement, de la vie et de l'intelligence des animaux (2).

Ces éclaircissements donnés, nous concevons à merveille le sens qu'Hippocrate attachait au

(1) « *Ille (ignis) corporeus, vitalis et salutaris, omnia conservat, alit, auget, sustinet* ( de Nat. Deorum, lib. 2, § 15. )

(2) Nous trouvons dans Herder une doctrine presque semblable : « Dans les profondeurs les plus secrètes de l'être, dit-il, où l'on commence à apercevoir les premiers germes de la vie, on découvre l'élément impénétrable et actif que nous désignons par les noms imparfaits de *lumière*, *d'éther*, de *chaleur vitale*, et qui probablement est le sensorium par lequel l'auteur des choses échauffe et vivifie les mondes. Ce rayon de feu céleste, qui se communique à une foule innombrable d'organes, s'étend et se perfectionne par degrés. Il est probable que tous les pouvoirs d'ici-bas agissent à travers ce véhicule, et la faculté de reproduction, ce prodige de la création terrestre, en est inséparable. Notre corps fut vraisemblablement construit, même dans les parties les plus grossières, pour attirer en plus grande quantité ce ruisseau électrique qu'il doit élaborer ; et dans nos facultés les plus nobles, l'instrument de nos perceptions morales et physiques n'est

mot *calidum innatum*, lequel *calidum*, comme le pensait Bayle, était bien l'ame pour le médecin de Cos (1). Nous concevons de même que ce mot, étant d'un emploi usuel dans le langage philosophique au temps d'Hippocrate, il devenait inutile d'en donner la définition. Enfin nous concevons maintenant très bien le rôle que jouait l'éther dans la philosophie ancienne; par conséquent le passage du traité des *Chairs* n'a plus rien d'obscur pour nous, pas plus que le suivant, extrait du premier livre du *Régime :* « Le feu arrange tout, gouverne tout et n'est jamais en repos. En lui résident l'ame, l'intelligence, la prudence, le mouvement, etc... (2) ».

A présent nous pourrions demander si Gun-

pas le grossier fluide électrique, mais quelque élément que notre organisation prépare, et qui, infiniment plus parfait, conserve avec lui quelques points de ressemblance. En un mot, notre pensée n'est rien autre chose que cet esprit invisible de lumière et du feu céleste, qui pénètre tout ce qui a vie sur la terre ».

( Idées sur la Philosoph. de l'Hist. de l'Humanité, tom. 1[er], pag. 261 et suiv., trad. franc.)

Cette puissance de l'éther, dogme, comme on vient de le voir, qui a sa racine dans une antiquité bien reculée, a été reconnue par Schelling, et est devenue la base de la philosophie de la nature, proclamée par Ocken, philosophie qni compte en Allemagne un grand nombre de partisans.

(1) Foës (œconomia Hipp. au mot *Psiché*, pag. 690) dit aussi, lui : « *Animus calidum innatum esse dicitur Hippocrati* ».

(2) De Vict. Ration., lib. 1, pag. 344, ed. Foës, Genevæ, 1657.

gling a eu tort de dire qu'Hippocrate confondait Dieu avec l'éther, autrement dit avec la matière; car l'éther est une chose matérielle qui, bien que très déliée et très subtile, ne saurait appartenir à la classe des *esprits*. Il est certain que pour celui qui juge de la spiritualité de Dieu d'après nos idées actuelles, Hippocrate sur ce point n'est pas orthodoxe; mais si on juge ce médecin d'après les idées païennes, l'éther étant Jupiter, quel homme fut plus religieux que lui? Or, M. Emeric-David vient de prouver, dans ses savantes recherches sur Jupiter, que les païens, en adressant leurs hommages à ce Dieu, n'ont fait qu'adorer l'éther.

Maintenant si le *calidum innatum* est une parcelle de l'éther, si cette fraction du feu éthéré est l'ame dans la doctrine d'Hippocrate, si l'éther lui-même est Dieu, je le demande, quelle conséquence en dérive? J'ai lu assez attentivement l'apologie pour Hippocrate faite par Triller, sous ce titre : *Hippocrates atheismi falsò accusatus* (1); j'avoue que je n'ai été nullement convaincu. Je n'y ai vu qu'un amas confus de citations la plupart sans discernement et manquant par conséquent presque toutes leur but, peu de preuves directes, nul raisonnement qui emporte avec soi la conviction, et surtout une affectation d'étaler

(1) Cette dissertation se trouve dans ses *Opuscula medica ac medico-philologica*, tom. 2, pag. 84 et suiv.

une richesse et un luxe d'érudition, fort du goût des Germains, ses compatriotes.

Le *calidum innatum*, l'ame et la *nature* étaient donc une seule et même chose aux yeux d'Hippocrate. Dans les enseignements du Portique, la *nature*, comme on l'a vu, était l'ame du monde, c'est-à-dire cette *force* qui organise et qui conserve, l'éther en un mot; et comme chaque corps animé renfermait une *nature particulière*, portion détachée de la *nature* universelle (1), c'était cette *nature* particulière qui gouvernait chaque être organisé. Voilà bien, on ne peut en disconvenir, la *nature* d'Hippocrate retrouvée dans l'école stoïcienne. A la bonne heure, répondra-t-on; mais il y a ici un anachronisme évident: vous oubliez sans doute que cette école est d'une date postérieure à Hippocrate. — Non, nous ne confondons point les temps; mais nous disons que la doctrine du Portique n'étant que celle d'Héraclite, du moins pour la cosmogonie, il y a gros à parier que le mot *nature* avait la même signification dans les deux philosophies. Et nous ne pouvons partager à cet égard l'opinion d'un savant très distingué, M. De Gérando (2), qui avance que la nature avait pour les Stoïciens une valeur toute différente que pour les autres philosophes. M. De Gérando avait sans

(1) Cicero, de Nat. Deor., lib. 2, cap. 22.

(2) Hist. comparée des Syst. de philos., tom. 3, pag. 29.

doute oublié que la plus grande conformité régnait en ce point dans les deux écoles ; que l'une n'étant que la continuation de l'autre, toujours en ce qui regarde l'éther, Zénon, en s'emparant de cette doctrine, a dû la reproduire avec les termes dont se servait Héraclite, ou du moins ne pas les dénaturer au point d'en changer la signification. C'est pourquoi je pense que le mot *nature* a été employé par Héraclite dans le même sens que l'école stoïcienne lui a conservé. D'ailleurs nous n'avons plus l'ouvrage que le philosophe d'Éphèse avait composé sur la nature, ni les commentaires sur ce livre de Sphœrus le Stoïcien, d'Antisthène, d'Héraclite de Pont, etc. (1) ; comment, d'après cela, peut-on assurer que les Stoïciens ont donné au mot *nature* une signification qu'il n'avait pas auparavant? Pour le sûr, cette signification était connue du temps de Platon, le passage suivant du Timée le prouve irrésistiblement : *Si quis in curando corpore illam imitetur* naturam *quam altricem universi vocabimus*... (2). D'ailleurs ce qui, dans cette question, est capital et même décisif, c'est qu'un disciple de Démocrite, du nom de Bolos, qui fut contemporain d'Hippocrate, avait traité dans un écrit particu-

(1) Diog. Laert., in vit. Heraclit., lib. 9, pag. 637, ed. H., Steph., 1593.

(2) Plat. opera omnia, pag. 551, Lugduni, 1590, ed. Marsil. Ficin.

lier de la *puissance curative de la nature*, ainsi que nous l'avons déjà dit dans notre second livre.

D'après les développements qui précèdent, il doit être prouvé maintenant que le *calidum innatum*, ou, ce qui est la même chose, que la *nature* d'Hippocrate est un rayon de l'éther céleste, de ce *sublime cadens*, comme l'appelait Ennius (1), point de doctrine que le médecin de Cos avait emprunté à Héraclite; ce qui a fait dire sans nul doute qu'il en suivit les principes philosophiques. Cette parcelle de l'ame du grand tout fait circuler les fluides dans l'organisme, entretient l'harmonie des fonctions, conserve cette chaleur qui caractérise la vie, et prévient ce froid que suit le repos de la mort. De là cette ingénieuse fiction des poètes qui disent, comme l'a remarqué Houiller (2), que Prométhée avait dérobé un rayon du feu céleste pour donner à sa statue la vie et le mouvement. Il semble que ce rayon de lumière divine qui, en même temps qu'il illumine notre entendement, entretient la santé, s'épuise avec le temps, quoiqu'il se répare en partie par la respiration et par la nutrition (3);

(1) Apulée, de mundo, pag. 296, tom. 2, Biponti.

(2) In Aphoris. Hipp. Comment., pag. 28.

(3) « Les Stoïciens prétendent, dit Galien, que l'ame, pour subsister, a besoin non-seulement d'aliments, mais encore d'air; et il y en a qui, d'après ce qu'on lit dans le traité des *Semaines*, assurent qu'Hippocrate est l'auteur de cette opinion ».

(In Hipp. épidem., lib. 6, comment. 4, pag. 519, tom. 9.)

Ce qui tendrait à le faire croire, c'est la phrase suivante du sixième

voilà peut-être pourquoi, selon Hippocrate, les enfants en ont plus que les vieillards (1).

L'ame qui n'était autre chose qu'une parcelle de la substance éthérée, ainsi qu'on vient de le voir, remplissait donc dans le petit monde le rôle que l'éther remplissait dans le grand. Car pour les philosophes dont nous avons passé en revue les opinions l'univers était un grand animal. La terre, la mer et les autres parties du monde étaient les membres de ce vaste corps, et le ciel sa tête. De cette source élevée qui, par sa forme sphérique, peut être regardée comme le siège de l'intelligence universelle, semblable à la tête de l'homme où réside l'ame, partaient sans cesse des rayons de substance éthérée qui allaient donner aux différents membres de ce corps colossal la chaleur, la vie et le mouvement.

livre des *Épidémies* : *l'ame de l'homme se reproduit sans cesse jusqu'à la mort;* mais ni le traité des *Semaines*, ni le 6e livre des *Épidémies* ne sont authentiques, ce qui jette beaucoup de doute sur cette prétendue opinion d'Hippocrate.

(1) L'auteur du traité *de la Nature de l'homme*, exprime à peu près une semblable pensée : *Illud enim probè nosse convenit, hominem prima ætate in omni vita esse calidissimum, postrema verò frigidissimum. Siquidem quod augescit corpus et ad robur tendit calidum esse necesse est, et ubi marcescere et ad exitium præcipitare cœperit, frigidius evadit. Atque hac ratione quò magis his primis diebus homo increscit, eò calidior evadit, et quantò magis ultimis diebus marcescit, tantò frigidiorem esse necesse est.* » (Opera Hipp., tom 1, pag. 367 et seq., ed. Kühn).

C'est ce principe de vie dont Anchise dans les enfers révèle l'existence à Énée, en ces termes : « Il faut que vous sachiez, mon fils, qu'il est dans l'univers un ame qui remplit et meut ce vaste corps. Le ciel, la terre, la mer, le globe brillant de la lune, le soleil, les animaux, l'homme lui-même, en sont pénétrés. Cette ame intelligente infuse dans les membres de cette immense machine les anime et les agite d'un mouvement éternel..... Cette force vive qui leur donne la vie n'est autre chose que ce *feu divin* qui brille dans les cieux. Aussitôt que la portion de cette ame, dévolue à chacun de nous, brise ses liens terrestres, descendue aux enfers, elle y subit un jugement; un nouveau corps qu'elle doit diriger lui est assigné; et lorsque, après de longues révolutions, ses souillures sont effacées, *éther* purifié, elle remonte enfin vers sa source (1) ».

Il serait inutile d'accumuler les preuves : nous en savons assez pour que la *nature* d'Hippocrate ne soit plus un mystère pour nous. Que penserons-nous maintenant de la réserve de Galien qui s'exprime ainsi : « Je n'ose dire, de crainte de me tromper, de quelle substance est cette *nature* qui nous forme et nous protège (2) » ? Que penserons-nous surtout de M. Lordat assurant que ceux qui ont voulu expliquer cette *nature* d'Hip-

(1) Virg., Æneid., lib. 6, v. 724 et seq.

(2) De Hipp. et Plat. Placitis, lib. 9, pag. 270, ed. Chartier.

pocrate n'ont pas été plus heureux que les chercheurs de la pierre philosophale? Il a même la charité de nous prévenir que nous l'entreprendrions en vain, que nous ne pourrions le tenter qu'à nos risques et périls, et que, étant ainsi avertis, nous n'avons plus à nous plaindre de nos désappointements (1). Les détails qui précèdent prouvent suffisamment, du moins nous le croyons, que les prévisions du doyen de Montpellier sont loin de s'être accomplies.

M. Lordat dit avec aussi peu de fondement qu'Hippocrate n'a donné la *nature* que comme une abstraction, une déduction des faits observés chez les animaux, et qu'il a même déclaré que l'esprit humain, étant dans l'impossibilité d'en pénétrer l'essence, ne pouvait aller plus loin (2). M. Lordat aurait dû nous apprendre

(1) De la perpétuité de la médecine, etc., pag. 159.

(2) Ibidem, pag. 141 et 158.

M. Lordat, il est vrai, pour prouver qu'Hippocrate avait soutenu que la cause efficiente de la vie, autrement dit la *nature*, était au-dessus de notre esprit, cite un passage du médecin de Cos, passage qu'il a tiré de l'histoire de la médecine de Leclerc, et que ce dernier, analysant l'opinion de l'auteur du traité des *Chairs* sur la formation de l'univers, rédige et traduit ainsi : « Hippocrate suppose que *la production de l'homme*, ou *son être*, ce qu'il a *une ame*, ce qu'il est *en santé*, ou ce qu'il est *malade*, ce qu'il a *de biens* ou *de maux*, ce qu'il *naît*, ou ce qu'il *meurt*, tout cela vient des *choses élevées au-dessus de nous* ». M. Lordat borne là sa citation ; il n'a garde d'ajouter ce qui suit : — tout cela vient des choses élevées au-dessus de nous, ou des choses *célestes*. On pourrait, remarque Leclerc, entendre par là les *astres*, dont

dans quel ouvrage le médecin de Cos avait fait cette déclaration. Nous qui lisons tous les jours les œuvres du *divin* vieillard, nous n'avons pas encore trouvé un seul passage qui ait le moindre rapport à cela. Quant à la *nature* donnée comme une loi, un fait général, une proposition déductive, une abstraction enfin, nous pouvons assurer que rien n'est plus faux. La *nature*, ainsi qu'on l'a vu, était bien certainement pour Hippocrate quelque chose de réel, de substantiel; et cette substance, très déliée à la vérité, n'en était pas moins un corps. Hippocrate désigna-t-il sous un nom commun l'ame psychologique et l'ame physiologique? ou bien les distingua-t-il nettement l'une de l'autre? Nous avons vu qu'elles avaient été confondues par Pythagore, Parménide, Empédocle, Héraclite et par l'école stoïcienne. La même confusion régnait dans la philosophie atomistique, du moins pour Démocrite (1). Et quoique Anaxagore semble avoir fait cesser la confusion en établissant une différence entre le

l'influence peut beaucoup, selon notre auteur, sur les corps des hommes. Mais, dit-il, en terminant, Hippocrate s'explique lui-même, lorsqu'il attribue tout ce qu'on vient de dire, à cette *chaleur immortelle* dont il a parlé, et que l'on dit être la même chose que ce qu'il appelle ailleurs *nature* (pag. 116, la Haye, 1729, in-4°).

Voilà le passage dans son intégrité. M. Lordat avait ses raisons pour ne pas le rapporter tout entier; il n'est pas difficile de les pénétrer.

(1) Arist. *de animâ*, lib. I.

principe pensant et le principe vital, cette distinction n'était même pas pour lui une formule bien arrêtée, puisqu'il emploie l'un et l'autre comme étant de même nature (1). Si l'on veut en croire Galien, cette erreur aurait également été le partage de Platon et d'Aristote : « *Plato et Aristoteles*, dit-il, *unâ appellatione utramque potestatem comprehendunt, non eam modo, quâ ratiocinamur, atque recordamur, animam vocantes, sed etiam eam, quæ in stirpibus est, quâ et aluntur, et crescunt, et servantur* (2) ». Nous n'avons point ici à rechercher si cette assertion de Galien est vraie ou fausse; tout ce que nous ferons remarquer, c'est que les philosophes qui avaient adopté la doctrine de l'éther, telle que nous l'avons exposée, ne pouvaient admettre deux ames, l'une pour nous faire penser, et l'autre pour nous nourrir et nous conserver, l'éther remplissant dans le grand monde comme dans le petit cette double fonction. Et

(1) Arist. Ibidem.

(2) In Hipp. Epidem., lib. 6, comment. 4, pag. 518 et 519, tom. 9, ed. Chartier.

Meiners semble partager aussi cette opinion, lorsqu'il dit « que les anciens philosophes Grecs se figuraient l'ame comme un certain être qui donne la vie et le mouvement, et qui se trouvait également dans les hommes, comme dans les autres animaux, même dans les plantes. Ils confondaient, ajoute Meiners, la faculté sensitive avec la faculté de penser; et n'ayant ni observé ni distingué cette dernière, il n'existait point de mots pour désigner ses diverses opérations ».

(Hist. des Scien. de la Grèce, tom. 3, pag. 109 et 110, trad. par Laveaux).

comme nous croyons avoir prouvé que le médecin de Cos était du nombre de ces philosophes, nous établissons, non sans preuve assurément, que la *nature* d'Hippocrate était une puissance non-seulement conservatrice, mais encore intelligente, l'éther d'où elle tire son origine étant lui-même souverainement conservateur et intelligent. Nous pouvons donc regarder comme entièrement conformes à l'esprit de sa doctrine les propositions suivantes, tirées de différents traités qui ont été réunis sous son nom : *la nature est juste* (1) ; *elle guérit les maladies* (2) ; *elle trouve d'elle-même et sans avoir besoin d'être apprise ce qu'il convient de faire* (3) ; *elle suffit à tout* (4) ; *s'aperçoit-elle d'un mal quelconque, elle songe à le guérir; mais elle y réfléchit afin de ne rien devoir à la témérité plutôt qu'à la prudence* (5). Ainsi, aux yeux d'Hippocrate, la *nature* est une mère attentive qui ne cesse d'avoir l'œil tendu sur l'organisme, et qui en écarte avec sollicitude et par de savantes combinaisons tout ce qui peut lui nuire. C'est dans cette suppo-

(1) Lib. de Fract., pag. 259, 1 clas., ed. Mercurialis, Venetiis, 1588.

(2) De morb. vulg., lib. 6, cap. 1184, D. ed. Foës, Genevæ, 1657.

(3) Ibidem.

(4) De alimento liber, pag. 381, lin. 19, ed. Foës.

(5) De Arte, pag. 7, lin. 9, ed. Foës. — C'est ainsi que Sprengel a traduit ce passage, tom. 1, pag. 356, du moins d'après M. Jourdan.

sition que nous allons maintenant raisonner.

Nous avons déjà vu par les résultats de la pratique d'Hippocrate (1), que cette mère si tendre devait être plutôt considérée comme une marâtre qui laisse sans pitié ses enfants en proie aux douleurs les plus aigues, et les sacrifie presque tous à la fureur de leur ennemi. Il faut avouer que c'est là une singulière tendresse. Voyons maintenant jusqu'où s'étend sa prévoyance. On ne manque pas de faits qui la mettent en évidence, on a même grand soin de les enregistrer, mais on porte le même soin à passer sous silence tous ceux où cette prévoyance a été en défaut. Diagoras, ainsi que je l'ai rapporté plus haut (2), répondit aux dévots qui lui montraient une série de tableaux dans lesquels on avait représenté des naufragés qui devaient leur salut à leurs prières : *je vois bien*, leur dit-il, *ceux qui se sont échappés, mais ceux qui ont péri, où sont-ils*? On pourrait, à un aussi juste titre, faire la même réponse aux médecins naturistes.

On pourrait de même leur montrer le revers de la médaille, en leur faisant voir que dans le plus grand nombre des cas la *nature* manque de prévoyance et de sagesse. Ouvrez tous les recueils d'observations que l'on publie aujourd'hui, combien y trouverez-vous de guérisons obtenues

(1) Pag. 319 de cet ouvrage.

(2) Page 221, note 4.

par les seules forces de la *nature*? Si véritablement nous avions en nous un principe conservateur, en serait-il ainsi, surtout dans un moment où une secte de médecins a entrepris de nous ramener à l'Hippocratisme, et où par conséquent elle est intéressée à rassembler soigneusement toutes les observations favorables à son opinion? Qu'elle nous prouve donc avant tout, cette secte Hippocratique, si la *nature* fait preuve d'intelligence dans les cas que je vais citer. Par exemple, le virus rabique demeure caché dans nos tissus pendant des mois et même des années; pourquoi ne pas l'attaquer durant cette longue période d'incubation où il n'a pas encore déployé sa fureur? Plusieurs de nous apportent en naissant le germe de certaines maladies; que fait la *nature* pour nous en préserver? Au lieu d'étouffer ce germe dans le sein de ceux qui le portent, elle le couve pour ainsi dire; et les maladies qui en naissent, si elles ne brisent pas tout-à-fait les rouages de la machine, en rendent du moins les mouvements si durs et si pénibles que l'existence est insupportable. Dans les rétentions d'urine voyez ce qui arrive : Au lieu de rouvrir la voie habituelle qui se trouve accidentellement fermée, les urines s'accumulent sans cesse dans la vessie, distendent ses parois outre mesure, et déterminent ou une paralysie de cet organe, ou sa rupture qui donne lieu à un

épanchement mortel. Chez ceux qui sont atteints de la pierre, lorsqu'il lui serait si aisé de faire écouler avec les urines les matières salines qui y sont tenues en dissolution, elle leur permet de se concréter et de former ainsi des calculs, qui par leur surface anguleuse et pleine d'aspirités, causent aux malades mille souffrances dont ils ne peuvent être débarrassés que par une opération pleine de dangers.

Dans la pléthore une nature sage et prévoyante devrait débarrasser l'économie de l'excédant du sang qui l'opprime par la voie la plus facile, comme par une épistaxis. Cela arrive bien quelquefois; mais il arrive beaucoup plus souvent que le sang se fixe sur un organe essentiel, ce qui amène une inflammation et compromet l'existence; ou qu'il afflue en abondance sur le cerveau et cause la mort en peu de minutes; ou bien encore qu'il s'écoule par le vomissement ou par toute autre voie, en si grande quantité, que quelquefois la vie s'échappe avec lui.

Les hydropiques, quoiqu'ils aient toutes leurs cavités pleines d'eau, sont ordinairement tourmentés par la soif, comme si c'était un bon moyen de dessécher le corps qui certes n'est point le tonneau des Danaïdes, que de le remplir continuellement. Qu'on vienne donc dire après cela que la *nature* inspire des désirs salutaires, des instincts efficaces (1)! Est-ce donc par un désir

(1) M. Virey, Puissance vitale, page 314.

salutaire qu'un homme, atteint de gastrite chronique, est quelquefois porté irrésistiblement à se gorger d'aliments, lui qui ne peut guérir que par une diète prolongée? Est-ce encore par un instinct efficace que dans le pica on préfère aux aliments les plus sains le plâtre, le charbon, la cendre, etc.? On rapporte l'histoire d'une jeune fille qui mangeait des aiguilles; je voudrais savoir si ce goût bizarre lui avait été inspiré par la *nature*. En cas d'affirmative, il faudrait se méfier de ses suggestions qui, comme on le voit ici, seraient bien loin d'être toujours salutaires.

Que penser encore de la *nature* quand elle transporte un flux aqueux d'un lieu où sa présence n'incommodait que peu le malade, dans un autre où ce flux devient mortel? On a souvent vu, par exemple, des leucophlegmaties ou des ascites disparaître pour ainsi dire tout-à-coup, et déterminer la mort des malheureux malades par un épanchement de sérosité dans la poitrine ou dans le cerveau. J'ai observé plusieurs fois chez des ascitiques un phénomène curieux: après avoir par la ponction tiré toute l'eau de l'abdomen, les extrémités inférieures qui étaient infiltrées avant l'opération, se désenflaient presque subitement, et l'eau qui pouvait rester sans danger dans les membres, venait remplacer celle que l'on avait fait sortir par la paracentèse. Est-ce là un acte de prévoyance? Médecins naturistes, répondez!

Un rhumatisme occupe une articulation de l'un des membres où il n'entraîne aucun inconvénient grave ; il quitte brusquement cette partie ; la *nature* l'ôte-t-elle de là pour rendre au membre sa liberté? Oui, me répondra tout aussitôt quelque enthousiaste de la puissance conservatrice. En ce cas dites-moi pourquoi il va se fixer au cœur, où il établit si bien domicile que rien ne peut le déloger, si ce n'est la mort du malade. L'opuscule de James Johnson sur le rhumatisme offre plusieurs exemples de cette espèce. Et dans la goutte la *nature* se montre-t-elle donc si bienveillante, lorsqu'elle souffre qu'une matière calcaire s'accumulant sans cesse sur les articulations y forme des *nodus* qui causent de vives douleurs et empêchent l'usage des membres, quand il lui serait si facile de donner à cette matière un écoulement par les urines. Jacques Adami rapporte, il est vrai, un cas de guérison très remarquable par cette voie (1) ; mais ces sortes de cas sont excessivement rares, tandis qu'on voit tous les jours de malheureux podagres dans l'impossibilité de marcher par des concrétions tophacées fixées sur leurs pieds. Adami même cite plusieurs exemples où une matière gypseuse *encroutait* toutes les articulations, jusqu'aux vertèbres et aux dents. Il parle d'un homme célèbre, tourmenté depuis long-temps par la goutte, dont

(1) Haller, Disput. ad morb., etc., tom. 7, pag. 795 et seq.

la plupart des jointures étaient pleines d'une chaux qui se déchargea en si grande quantité sur les pieds et les mains, que ces parties en étaient toutes contournées et déformées (1). D'après tous ces faits et d'autres du même genre qu'il dépend de nous d'accumuler ici, comment a-t-on pu avancer que la *nature* est remplie de prévoyance, qu'elle est notre conservatrice, qu'elle veille avec une vigilance infatigable à ce qu'il ne survienne aucun dommage à l'organisme, et que si par hasard il lui en survient, elle le rétablit tout aussitôt dans son intégrité (2)? Hahnemann est bien loin d'être aussi favorable à la *nature*, quand il dit : « Les efforts misérables et extrêmement incomplets que la force vitale fait pour se porter secours à elle-même dans les maladies aigues, sont un spectacle qui doit exciter l'homme à déployer toutes les ressources de son intelligence et de sa raison, afin de mettre un terme par une guérison réelle à ce tourment que s'impose elle-même la *nature*. Quelle confiance mérite-t-elle en effet, elle qui ne peut, comme le fait un chirur-

(1) Idem, pag. 802.

(2) « *Tanta utique*, dit Triller, *est providæ naturæ, sospitatricis, vigilantia, tamque indefessa industria, ut omnia perquàm sollicitè circumspiciat, ne corpus animatum, cui præest, detrimenti quid capiat; quod si autem aut fortuito casu, aut vi illata, aut denique morbo immisso, illius quid ceperit; ut quantociùs, remotis illis impedimentis ac periclis, in integrum restituatur* » (Opuscula med., tom. 2, pag. 286).

gien intelligent, rapprocher les lèvres ouvertes d'une plaie et les réunir par première intention; elle qui, dans une fracture oblique, est impuissante, quelque quantité de matière osseuse qu'elle fasse épancher, pour redresser et affronter les deux bouts de l'os; qui ne sachant pas lier une artère blessée, laisse un homme plein de vie et de force succomber à la perte de tout son sang; qui ignore l'art de ramener à sa situation normale la tête d'un os déplacé par l'effet d'une luxation, et rend même en très peu de temps la réduction impossible à la chirurgie par le gonflement qu'elle excite dans tous les alentours; qui, pour se débarrasser d'un corps étranger violemment introduit dans la cornée transparente, détruit l'œil entier par la suppuration; qui, dans une hernie étranglée, ne sait briser l'obstacle que par la gangrène et la mort. Il y a plus encore, ajoute Hahnemann, cette force vitale admet sans hésitation dans le corps les plus grands fléaux de notre existence terrestre, les sources d'innombrables maladies qui affligent l'espèce humaine depuis des siècles, c'est-à-dire les miasmes chroniques, tels que la gale, la syphilis et la sycose. Bien loin de pouvoir débarrasser l'organisme d'un seul de ces miasmes, elle n'a pas même la puissance de l'adoucir; elle les laisse au contraire exercer tranquillement ses ravages jusqu'à ce que la mort vienne fermer les yeux du malade,

souvent après de longues et tristes années de souffrances. (1) »

Les médecins *naturistes* disent qu'ils ne prétendent pas nier ces faits ; mais ils nous prient de nous extasier avec eux sur la bienveillance de la *nature* dans ces abcès dont la rupture s'opère de manière que le pus soit jeté au dehors au grand soulagement des malades. Si l'abcès, disent-ils, a son siége sous la peau, c'est toujours à l'extérieur qu'il s'ouvre ; s'il occupe le foie, la *nature* prend soin d'établir des adhérences avec l'estomac, les intestins ou avec le diaphragme, et le pus est rejeté ou par le vomissement, ou avec les selles, ou enfin par l'expectoration.

A tout cela je réponds ce qui suit : d'abord j'observerai que, si les abcès sous-cutanés s'ouvrent au dehors, c'est que placés entre les muscles et la peau, celle-ci prête, s'étend et finit par céder tout-à-fait à l'effort que le pus fait continuellement sur elle, tandis que la couche musculaire présente un obstacle insurmontable pour lui. C'est donc en vertu de la loi qui veut que les liquides s'échappent par l'endroit offrant moins de résistance, que se fait dans ce cas la rupture des abcès. Il en est absolument de même quand le pus amassé à la base du crâne s'ouvre un passage dans les fosses nasales à travers la lame criblée de l'ethmoïde. Il en est encore de même lorsque dans la carie des vertèbres le pus fuse dans le

(1) Exposition de la Doct. méd. homæopathique, pag. 28 et suiv.

tissu cellulaire en obéissant à la pesanteur, et vient se montrer à l'aine. Dans ces différents cas la *nature* n'y est évidemment pour rien : c'est tout simplement un effet physique.

Ensuite je dirai que si l'on a des exemples de guérison des abcès du foie par le rejet du pus, soit avec les selles, soit par les voies pulmonaires, ces sortes de guérisons sont si rares que Portal les regardait comme des espèces de *miracles* sur lesquels on ne devait nullement compter (1). Or, comment établir la puissance curative de la *nature* avec des faits de cette espèce? Morgagni cite une observation où l'abcès s'ouvrit dans la poitrine: le pus, au lieu d'être expectoré, s'y accumula au point de produire la suffocation, qui fut bientôt suivie de la mort (2). Le professeur Cruveilhier rapporte aussi le cas d'une femme âgée de trente-six ans, qui éprouvait de vives douleurs à l'hypocondre droit avec fièvre, et dont le teint était ictérique. La région du foie était bombée, il y avait douleur à l'épaule droite, oppression, impossibilité de se coucher sur le côté droit. Des cataplasmes émolliens furent appliqués; la douleur, de lancinante, devint gravative; la malade put se coucher aisément sur le côté droit, et au moment où elle s'applaudissait du mieux, elle mourut tout-à-coup suffoquée.

(1) Maladie du foie, pag. 277.

(2) De sedib. et caus. morb., epist. 36, §. 4.

L'autopsie montra le diaphragme et la plèvre diaphragmatique perforés par une ouverture circulaire, qui conduisait dans un kyste énorme contenu dans l'épaisseur du foie, et qui donna passage dans la cavité pectorale à deux ou trois pintes de sérosité jaunâtre (1). Il ne me serait pas difficile de rapporter une multitude de faits semblables. Il me serait de même tout aussi facile de citer quantité d'exemples où les abcès du foie, au lieu de se vider par le vomissement ou par les selles se sont épanchés dans l'abdomen, ce qui a amené promptement la mort (2). Mais il m'a paru inutile de rassembler ici ces faits : il n'est pas un médecin qui les ignore.

M. Cayol, grand partisan de la *force médicatrice*, a prononcé un beau panégyrique en son honneur ; il y étale avec complaisance tous les ser-

(1) Essai d'anat. pathologiq., tom 1, pag. 164 et suiv. — Essais de méd. de la société d'Édimbourg. tom. 1, pag. 328 et suiv. — L'auteur de cette dernière observation la donne comme un exemple d'un abcès du poumon qui, après avoir percé le diaphragme, se serait épanché dans le parenchyme du foie ; je pense, au contraire, que l'inverse a eu lieu. Quoiqu'il en soit, la *nature* aurait manifestement montré dans ce cas son peu d'habileté ; car, en admettant que l'inflammation ait commencé par le lobe inférieur du poumon droit, l'abcès aurait dû se vider par les bronches plutôt que d'aller s'épancher dans le foie où il produisit une altération profonde qui fut bientôt suivie de la mort.

(2) Voyez Clinique médic. de M. Andral fils, tom. 4, pag. 260 et suiv. — Journal Hebdomad. de méd., année 1829, pag. 467 et suiv. — Lieutaud, Hist. anatomico-medica, etc. tom. 1, pag. 164 et seq.

vices qu'elle nous rend : malheureusement les faits qu'il rapporte ne sont pas toujours bien choisis. Pourrait-on croire, par exemple, qu'il cite la hernie étranglée à l'appui du pouvoir curatif de la *nature*? Avec quelle énergie, dit-il, la *nature* ne réagit-elle pas contre la puissance physique qui l'opprime (1) !..... Je ne termine pas ce tableau, *il est admirable :* seulement je ferai remarquer qu'il manque de vérité, car tout ce concours d'efforts ne vient pas de la *nature*. Si les vomissements répétés qui surviennent alors étaient suscités par elle, rien n'annoncerait moins d'intelligence : les secousses qu'ils impriment à toute la machine, loin de favoriser la rentrée de l'intestin, le poussent, au contraire, fortement au dehors ; et d'ailleurs, encore ici, combien de morts pour une guérison !

Dans son amour pour l'autocratie de la *nature*, M. Cayol ne connaît plus de bornes : il veut à toute force, dans les inflammations des membranes séreuses, nous faire admirer l'habileté de cette *providence intérieure*. Ces sortes de membranes, dit-il, formant des sacs sans ouverture, le liquide qui s'épanche à la suite de ces mala dies ne peut trouver d'issue. Eh bien ! que fait la *nature* pour débarrasser l'économie d'un liquide dont la présence gêne le jeu des organes ?

(3) Discours sur la force médicatrice, page 5.

elle le transforme habilement en un tissu membraniforme qui revêt d'une manière insensible les caractères de l'organisation, et finit par se naturaliser dans l'économie animale (1).

Les inflammations des membranes séreuses avaient été jusqu'ici regardées comme excessivement dangereuses. Les médecins redoutaient principalement tout épanchement de liquide dans ces cavités sans ouverture : aussi mettaient-ils tous leurs soins à le prévenir ; mais qu'ils se rassurent, M. Cayol vient de leur apprendre que rien n'est plus chimérique que cette crainte : la *puissance curative* sait bientôt faire disparaître le danger en organisant en fausses membranes le fluide épanché.

Il faut avouer que, si les choses se passaient ainsi, on ne pourrait guère rien désirer de mieux ; mais, malheureusement, l'observation journalière donne à cet égard un démenti formel à M. Cayol. Cette exsudation n'est pas toujours disposée à se convertir en membranes : au contraire, par son accumulation excessive elle gêne les organes, les amoindrit, et les réduit quelquefois à un si petit volume qu'ils disparaissent presque entièrement, comme le poumon dans la pleurésie chronique, par exemple. Ensuite, cette disposition qu'a l'épanchement à revêtir la forme membraneuse est bien loin d'être toujours

(1) Ouvrage cité, pag. 6.

un avantage. Dans la péritonite le liquide séro-purulent qui en est souvent la suite peut former sur le trajet des intestins des brides qui, par l'espèce d'étranglement qu'elles produisent, s'opposent au passage des matières fécales et causent des coliques atroces, toujours suivies d'une violente inflammation, et par suite d'une mort plus ou moins prompte. Ajoutez que ce même liquide, par sa propriété adhésive, agglutine quelquefois les intestins, les réunit les uns aux autres et en forme une masse tellement compacte qu'ils ne peuvent plus se développer et flotter librement dans la cavité péritonéale (1).

Cet épanchement de liquide coagulable produit des effets non moins funestes dans la péricardite. Corvisart dit que, à la suite des adhérences qui se forment alors, il peut survenir une gêne habituelle de la respiration, une anxiété telle qu'elle rend la vie insupportable. L'état de langueur, l'inquiétude d'esprit et la mélancolie qui en résultent, mettent parfois les malheureux malades dans la cruelle nécessité d'abréger leurs jours. Il cite le cas d'un garçon pharmacien qui s'empoisonna avec de l'opium, et qui présenta à la pointe du cœur de fortes brides allant s'atta-

(1) Voyez M. Gendrin (Hist. anatomiq. des inflamm., tom. 1er, pag. 263 et suiv.) où se trouvent réunies quelques observations de cette espèce. — M. Cruveilhier (Essai sur l'Anatomie patholog., tom. 1er, pag. 161 et suiv.)

cher au péricarde (1). On conçoit en effet que le cœur gêné ainsi dans ces mouvements devait produire de cruelles souffrances. Mais ce n'est pas tout : ces adhérences qui n'avaient fait ici qu'entraver le cœur, le troubler dans ses fonctions, peuvent amener la mort en agglutinant le péricarde si étroitement à l'organe central de la circulation, que son mouvement finisse par devenir impossible. Corvisart rapporte encore un cas de cette nature (2). On en trouve aussi un exemple remarquable dans M. Gendrin : il s'agit d'un enfant de neuf ans dont les battements du cœur, la difficulté de respirer, l'oppression, la lividité et l'enflure de la face, ne tardèrent pas à déceler une maladie grave. Les extrémités étaient œdématiées, les urines rares; le pouls fréquent, irrégulier et intermittent; puis, ascite et enflure générale. Le malade expira tout-à-coup, après quatre mois de souffrances. On trouva le péricarde adhérent au cœur dans toute son étendue et si fortement que l'on ne put le détacher sans rompre la substance propre de ce dernier organe (3). Lancisi cite l'observation non moins curieuse d'un nommé Jean-Baptiste Tomi, âgé de vingt-quatre ans, d'une très faible constitution, agriculteur, habitant un endroit

(1) Essai sur les Maladies du cœur, pag. 42.
(2) Idem, pag. 38 et suiv.
(3) Hist. anatiq. des inflammat., tom. 1er, pag. 245.

insalubre et se nourrissant fort mal. Il était sujet à de fréquentes oppressions, à une difficulté de respirer et à des lipothymies graves; le pouls était petit et inégal, la respiration grande et pénible avec froid des extrémités; les veines jugulaires étaient gonflées et l'abdomen tuméfié d'une manière remarquable. Secouru dans le commencement de sa maladie par plusieurs aleximphamarques et de nombreux cordiaux, il tomba enfin dans une grande faiblesse et, pour ainsi dire, dans un état léthargique. Il ne tarda pas à expirer. A l'autopsie on trouva le cœur petit et flasque, et le péricarde si étroitement uni au cœur que cette membrane semblait avoir entièrement disparu (1).

Ne sait-on pas encore que la membrane interne des vaisseaux sanguins s'enflamme avec facilité, et qu'il en résulte un épanchement de lymphe plastique, se convertissant parfois en néoplasme qui oblitère leur calibre plus ou moins complètement? De là divers désordres, suivant le siége de l'obstacle au cours du sang. Si l'oblitération occupe les artères des membres, l'abord du sang ne peut plus y avoir lieu, et les sources de la nutrition se trouvent taries; ce qui produit la gangrène spontanée, comme le prouve un grand nombre de faits con-

(1) De motu cordis et aneurysm., pag. 75. — Conf. Senac, Maladies du cœur, tom. 1er, pag. 61 et suiv., édit. in-12.

signés par le docteur Gaubert dans le XI volume des *Annales de la médecine physiologique*. Si le rétrécissement a son siége dans l'aorte, ou il détermine la dilatation et l'hypertrophie du cœur, et parfois sa rupture, ainsi que cela est arrivé dans une observation de Winstone rapportée dans le traité de Hodgson sur les *maladies des artères et des veines* (1), ou bien des congestions plus ou moins considérables dans le cerveau, suivies de la mort ou au moins d'une paralysie rendant impotents les malheureux qui viennent d'en être frappés.

Dans l'inflammation des surfaces articulaires, il se produit également un épanchement de lymphe plastique qui détermine souvent une ankylose plus ou moins complète. C'est de la même manière que l'on a vu quelquefois les paupières adhérer fortement au globe de l'œil à la suite de l'ophthalmie. M. Bernard de Moulins rapporte un cas très remarquable dans lequel des adhérences avaient collé les parties latérales de la langue à la surface interne des joues, et qui gênaient singulièrement la mastication et la parole (2). On a aussi observé des cas où des ulcères aux lèvres réduisaient la bouche à n'être plus qu'une petite ouverture, et si l'on tentait de l'agrandir par une incision, la bouche se rétrécissait de plus

(1) Tom. 2, pag. 564 et suiv., trad. du profess. Bechet.
(2) Archiv. génér. de méd., tom. 9, pag. 187.

en plus, au point d'appréhender son occlusion complète. La faculté que possède la lymphe plastique de réunir les unes aux autres les parties divisées est donc bien loin d'être toujours favorable. Nous pourrions encore faire observer que cette exsudation de lymphe coagulable donne lieu à une foule d'altérations telles qu'à des indurations, des ossifications, des tumeurs de toutes sortes, etc...., altérations qui finissent tôt ou tard par détruire les organes. Après tous ces faits, que l'on vienne nous vanter la sagesse de la *nature!* Ne montrerait-elle pas plus d'intelligence en prévenant un épanchement qui a des suites aussi funestes? La *nature* ne le peut, répondront ses partisans; mais alors pourquoi parler de son autocratie? Pourquoi surtout regarder comme son œuvre cette aptitude que possède le fluide épanché à s'organiser, aptitude tant prônée par vous, et qui pourtant tourne si souvent au désavantage des malades? Cotta, dans Cicéron (1), après avoir étalé malignement tous les cas où la providence divine avait *négligé* d'intervenir, on concluait ou que cette providence ignorait l'étendue de son pouvoir, ou qu'elle ne savait pas ce qui nous était avantageux. Ne serions-nous pas en droit d'en dire autant de la nature *médicatrice*?

Je rapporterai ici l'histoire d'une fille *macro-*

(1) De Nat. Deorum, lib. II.

*glosse*, recueillie par Trioen, autant pour faire connaître les courtes réflexions dont l'auteur a accompagné cette curieuse observation, que pour montrer *l'impuissance* de la *nature*.

« Une jeune fille âgée de quinze ans fut prise dans son bas âge d'une forte fièvre qui dura quelques semaines. Pendant ce temps là la langue commença peu-à-peu à augmenter de volume, elle remplit bientôt toute la bouche et enfin elle finit par devenir si longue qu'elle pendait au-dessous du menton. Ne pouvant plus le soustraire aux yeux du public, on fut obligé de l'enfermer dans un étui d'argent et de soutenir ainsi son poids qui était devenu très incommode. Hippocrate! Galien! ou tout autre *mythologue* plus sagace! s'écrie Trioen, dites-moi, je vous prie, quel rapport cette observation peut avoir avec l'expulsion d'une matière morbifique, et quelle crise on doit attendre ou solliciter! Je sais bien, ajoute Trioen, que l'on doit chasser la matière morbifique en prenant la *nature* pour guide, mais j'ignore ici de quelle manière et par quelle voie. Excellent Hippocrate! Je n'ai point tout-à-fait oublié ton aphorisme, *qu'il faut pousser par les lieux qu'indique la* nature *pourvu que ces lieux soient convenables*; certes cela est vrai, cependant dans le cas présent combien la chose est difficile (1)! »

(1) Observ. medico-chirurg. fasciculus, pag. 142 et seq.

Au lieu de se répandre en doléances sur la difficulté d'accorder cette observation avec la théorie d'Hippocrate et de la traiter conformément aux principes du médecin de Cos, Trioen eut mieux fait de reconnaître franchement l'impossibilité de cet accord, et d'abandonner une doctrine avec laquelle les faits ne peuvent se concilier. Je défie en effet le plus intrépide partisan d'Hippocrate de me montrer par quel côté le fait cité par Trioen cadre avec l'autocratie d'une *nature* sage et bienveillante.

Je sais cependant combien l'imagination de ces messieurs est fertile en expédients pour excuser la *nature*. Je vais en faire connaître un exemple curieux. Gohl, grand partisan de l'animisme de Stahl, son maître, après avoir rapporté l'histoire d'un individu atteint d'une vomique, et qui avait éprouvé pendant quatre longues années des douleurs intolérables, fait remarquer que rien chez cet individu n'avait été exempt de souffrances, si ce n'est la tête; puis, voulant rendre raison de ce phénomène, il ajoute: voyez, dit-il, comme la *nature* a été sage en accumulant tous les maux sur la partie la plus faible. Elle permit que les poumons devinssent le centre d'une fluxion habituelle, et, tandis qu'elle était occupée à la résoudre, elle eut l'attention que la partie la plus noble fut épargnée. Là-dessus Vater de qui je tire ce fait, s'écrie : ô l'admi-

rable théorie pour expliquer les symptômes! Mais je veux bien, ajoute-t-il, l'admettre pour un instant; dites-moi, Gohl, pourquoi votre *nature* que vous assurez être pleine de prévoyance n'a pas trouvé une nouvelle voie pour expulser de la poitrine un empyème qui n'a cessé d'y faire des ravages pendant quatre années consécutives. Soutiendrez-vous que le temps lui a fait faute? vous ne le pouvez. Avouez donc que, si la *nature* eût délivré elle-même le malade, on n'eût pas eu besoin de recourir à la ponction qui fut tentée avec plus de témérité que de prudence, quoique suivie de succès, et que le malade n'eût point passé, tantôt sur son fauteuil, tantôt dans son lit, tant de temps à tousser et à cracher au milieu des plus cruelles souffrances. (1)

Toutes ces raisons n'ont point convaincu les panégyristes de la *nature médicatrice* : ils veulent à toute force nous faire admirer sa bienveillance dans ses mouvements dont le but est évidemment, suivant eux, de débarrasser l'économie des principes délétères qui l'oppriment. Si quelque substance nuisible vient à pénétrer dans le corps, ils disent que tous les organes dépurateurs s'ouvrent à la fois et que le poison est rejeté au dehors par les sueurs, les selles, les urines, etc. Voyez, poursuivent-ils, ce qui

(1) De curatione expectat. *Dans les* Disput. Ad hist. et curat. morb. *de Haller*, tom. 7, pag. 15 et seq.

arrive quand on injecte des matières putrides dans les veines d'un animal, il survient tout aussitôt des évacuations abondantes qui ont pour objet de purifier le sang et de rétablir l'harmonie des fonctions.

Nous dirons à notre tour qu'un pareil résultat est bien loin d'être aussi fréquent que le supposent ici les partisans de la *nature médicatrice*. De pareilles injections, au contraire, sont presque toujours suivies de la mort. Soumettez plusieurs animaux à ces sortes d'expériences, et dites si ceux qui en réchappent sont plus nombreux que ceux qui succombent. Cette différence de résultats nous donnerait déjà quelques doutes ; car nous comprendrions difficilement qu'une puissance intelligente, qui possède tant de moyens de salut, eût presque toujours le dessous dans cette espèce de lutte. Ensuite, si nous examinons ce qui arrive dans l'ingestion des poisons, nous voyons la *nature* plutôt empressée à les absorber qu'à les faire glisser lestement sur la surface gastro-intestinale, à laquelle leur passage imprime souvent des traces ineffaçables. D'un autre côté, quand il existe quelque foyer purulent dans l'économie, si la *nature* possédait le moyen de le faire disparaître sans danger, elle ne souffrirait pas que les veines pompassent le pus, le promènassent dans l'organisme, et après en avoir imprégné, pour ainsi dire, tous

les tissus, qu'il se développât une hectique de résorption qui conduit infailliblement au tombeau le malheureux malade. Toutes ces choses, que les médecins *naturistes* en conviennent ou n'en conviennent pas, annonceront toujours peu de bienveillance de la part de la *nature*.

Quant aux animaux qui survivent à l'injection des matières putréfiées dans leurs veines, il faut être singulièrement prévenu en faveur de la *nature* pour voir, dans les tourments qu'ils endurent, un concours d'efforts conservateurs. Ces matières, transportées par la circulation dans tous les organes, les irritent et y déterminent des congestions qui ajoutent un danger réel à la présence du poison. Ces congestions ne peuvent même pas quelquefois se dissiper entièrement, et finissent tôt ou tard par donner la mort à des animaux qu'on avait tout lieu de regarder comme sauvés. Ceux qui sont assez heureux pour s'échapper, toujours en petit nombre, ne le doivent qu'à une irritation que ces matières putrides ont causée sur la surface gastro-intestinale. Comme les produits de cette irritation peuvent être versés au dehors, plus ces évacuations sont abondantes, plus l'irritation des autres organes s'épuise, et plus par conséquent les chances de salut se multiplient : voilà tout le secret.

Voici encore un exemple où son imprévoyance

est mise dans tout son jour : des lésions s'établissent dans les viscères d'une manière sourde et insensible, en un mot, sans symptômes qui en révèlent l'existence ; elles sont d'autant plus perfides qu'elles se montrent sous une forme plus insidieuse. Elles se développent le plus ordinairement à la suite de l'indulgence que chacun a pour ses habitudes vicieuses. Le choc, produit par chaque répétition de l'impression morbide, est trop léger pour avoir du retentissement dans les autres viscères ; il ne va pas au delà de l'organe qui l'a reçu, et le malade ne s'aperçoit réellement de tout le danger qu'il court que lorsque la machine est complètement détraquée. Médecins *naturistes*, dites, je vous prie, quel a été le rôle de la *nature* dans ce cas ! Vous hésitez...., vous n'osez répondre..., eh bien ! je vais vous l'apprendre. Non-seulement cette *mère si attentive* ne préserve point l'organisme de sa ruine totale, mais elle pousse la négligence jusqu'à ne pas avertir le médecin de la présence de l'ennemi, dans un moment où elle aurait le plus de besoin de son assistance. Qu'arrive-t-il alors? les fluides affluent vers le point où l'irritation ne cesse de les appeler, s'y accumulent peu à peu, détériorent lentement les organes ; et quand une fois leur tissu est profondément altéré, l'explosion éclate avec violence et mène si vite la victime au tombeau, que, dans cette scène de dou-

leur, se montrent tout-à-la-fois et l'impuissance de l'art et l'imprévoyance de la *nature*, qui n'a pas su étouffer ces lésions à leur origine, où elle aurait pu les attaquer avec succès.

Les panégyristes de la *force médicatrice* ne se tiennent point pour battus. Voyez, nous disent-ils encore, jusqu'où s'étend sa prévoyance : une grossesse extra-utérine a-t-elle lieu, la *nature* prend soin d'entourer le fœtus d'une enveloppe isolante, et elle permet ainsi qu'il puisse demeurer dans le corps de la femme sans lui nuire. Nous demanderons d'abord pourquoi la *nature*, dont l'habileté, au dire de ses partisans, éclate dans toutes ses œuvres, commet une erreur de lieu en déposant le fruit de la procréation dans l'abdomen, au lieu de le conduire sûrement dans l'utérus où il aurait pu se développer tout à son aise et être mis au jour sans dommage pour la mère; car il est faux, absolument faux qu'il puisse séjourner impunément dans la cavité péritonéale. Les annales de la science possèdent une foule de cas de grossesses extera-utérines qui se sont terminées d'une manière fatale; et ces cas sont incomparablement plus nombreux que ceux où la *nature* a conduit les choses à bonne fin, quoique souvent aidée par les secours de l'art. Pour s'en convaincre, on a qu'à lire Riolan (1),

(1) Anthropog., lib. XI, pag. 283.

Haller (1), Moriceau (2), Smellie (3), Beaudelocque (4), Gardien (5). On peut y joindre les observations recueillies plus récemment par Louis Andry (6), M. Gaide (7), M. Caignou (8), etc, etc.... Certes, si la *nature* était l'ouvrière de ces cas malheureux, on ne pourrait que plaindre son impuissance ou plutôt sa maladresse. Pourquoi, en effet, ne pas laisser la grossesse suivre son cours ordinaire? Pourquoi la forcer de prendre une voie insolite, voie entourée de précipices et de périls? A moins qu'on ne dise que la *nature* ait voulu ici tenter un tour de force; mais il restera toujours à expliquer sa témérité à se lancer dans une entreprise où elle échoue le plus souvent, ou qu'elle ne peut terminer d'une manière favorable sans faire courir mille dangers à la femme.

Dans le royaume de Camboge, dit M. Abel Rémusat, il y a beaucoup de malades, et souvent les maladies se guérissent d'elles-mêmes. Voilà, certes, un grand exemple du pouvoir curatif de

(1) Element. Physiol., etc., tom. 8, pag. 150 et seq.

(2) Trait. des Malad. des femmes grosses, tom. 1er, pag. 86 et suiv.

(3) Observ. sur les Accouch., tom. 1er, pag. 69 et suiv.

(4) L'Art des Accouch., tom. 2, pag. 441 et suiv.

(5) Traité complet des Accouch., tom. 1er, pag. 505 et suiv.

(6) Journal univer. des Scienc. méd., tom. 20, pag. 113 et suiv.

(7) Journ. hebdom. de méd., tom. 1er, pag. 283 et suiv.

(8) Idem, tom. 4, pag. 485 et suiv.

la *nature;* mais ce qui me donnerait quelque doute sur ces nombreuses cures *naturelles*, c'est cette ligne contradictoire qui termine le paragraphe : *de dix malades attaqués de dyssenterie, il en meurt huit ou neuf* (1).

Mais enfin, me répondront les médecins *naturistes*, vous n'aurez pas toujours raison, et vous ne pourrez vous empêcher d'admirer avec nous l'intelligence de la *nature* dans la cicatrisation des plaies. C'est dans cette œuvre par excellence que brille toute son habileté ; nous vous défions pour le coup de prouver le contraire. — Doucement, messieurs, ne vous montrez pas si fiers d'un triomphe qui pourrait bien vous échapper. Je ne recule point devant le défi que vous me portez, je l'accepte au contraire avec plaisir ; mais je veux être généreux : quoique vous soyez partie intéressée, je vous établis mes juges, et, après avoir entendu mes raisons, prononcez, je me soumets à votre jugement. Seulement veuillez répondre à mes questions.

Quand une partie de l'organisme est divisée par un instrument vulnérant, que se passe-t-il? — Ce qui se passe ordinairement dans toute surface dénudée, c'est-à-dire qu'il s'y développe le plus souvent une inflammation plus ou moins intense. — Dans l'inflammation n'y a-t-il pas un épanchement de lymphe plastique? — Oui.

(1) Nouv. Mélang. asiatiq., tom. 1er, pag. 127.

— Et cette lymphe coagulable ne finit-elle pas par s'organiser et par souder les parties divisées. — Qui en doute? C'est justement là que se manifeste la sagesse de la *nature*. — La sagesse de la *nature*, dites-vous ; mais nous avons vu plus haut que cette aptitude du fluide épanché à revêtir l'organisation pouvait avoir des suites funestes, ce qui nous avait fait même douter de la bienveillance du principe conservateur. Est-ce que, dans l'adhérence des bords d'une plaie, la cicatrisation ne procède pas de cette même aptitude? — Nous convenons qu'il y a dans les deux cas *quelque* similitude; de votre côté, avouez aussi qu'il y a une *énorme* différence. Dans l'un le fluide exsudé s'organise pour mettre obstacle au jeu des organes ; dans l'autre la *nature* réunit par un merveilleux mécanisme les parties divisées, afin qu'elles reprennent leurs fonctions. — Ha ! j'entends maintenant, vous attribuez à la *nature* tout ce qui arrive de bien dans l'économie animale. — Sans doute. — Mais, dites-moi, quand le bien et le mal dérivent de la même source, pouvez-vous, sans déraisonner complètement, attribuer l'un à un bon principe, et laisser l'autre dans l'oubli? Répondez, je vous prie; vous ne le pouvez, je le vois, et votre embarras ressemble trop à une défaite pour que j'insiste davantage.

Le mot de l'énigme est donc trouvé. Oui, le

bien et le mal viennent de la même source, c'est-à-dire de l'épanchement de la lymphe plastique. C'est cette lymphe, et non la *nature*, qui produit des effets si divers dans l'économie. Si elle réunit les plaies, elle réunit aussi les doigts dénudés par la brûlure, elle cause le renversement de la paupière, suivi quelquefois de la perte de l'œil, l'adhérence des intestins entre eux et celle du péricarde au cœur, toujours accompagnées d'accidents les plus graves, l'occlusion du calibre des artères et des veines, la formation de brides qui produisent la coarctation de l'urètre et même son oblitération suivie d'une rétention d'urine; elle détermine enfin presque toutes les altérations, toutes les transformations de tissu signalées par l'anatomie pathologique. Si la *nature* produisait de tels effets, elle ne ressemblerait pas mal à cette divinité capricieuse et aveugle qui distribue indistinctement les biens comme les maux, et nullement à un principe intelligent dont tous les actes sont dirigés avec sagesse et bienveillance.

Après ce que je viens de dire, est-il nécessaire d'ajouter que plus la maladie est grave, plus la *nature* se montre passive? Que fait-elle, par exemple, dans les fièvres pernicieuses, dans le croup, la phthisie, le typhus, la peste, la cancer, le choléra-morbus asiatique, etc., etc.? Et sans le mercure, je demande ce que deviendrait l'homme

en proie au virus syphilitique. Mais à quoi bon accumuler les exemples? Si, de tout ce qui précède, on n'a pas déjà conclu qu'il n'y a point en nous de *nature médicatrice*, je ne sache rien qui puisse convaincre.

## SECTION TROISIÈME.

### *Des crises et des jours critiques.*

Les crises, qui occupaient une si grande place dans la doctrine d'Hippocrate, en tiendront une bien petite dans cet ouvrage. Il est facile d'en sentir la raison : pour nous la maladie n'est point due à un principe matériel introduit ou développé dans l'économie, principe que la *nature* doit *cuire* et éléminer afin que le jeu des organes, troublé par sa présence, reprenne son libre cours. Pour nous encore la fièvre est tout autre chose qu'une augmentation de la chaleur *innée*, nécessaire pour épaissir les humeurs morbifiques; pour nous enfin il n'y a pas plus de combat morbide que de *nature* médicatrice, pas plus de crudité que de coction. Ne partageant aucune de ces idées du *père* de la médecine, il est tout simple que nous rejetions également les crises qui en sont une dépendance immédiate.

De toute la doctrine d'Hippocrate les crises ont été seules conservées, ainsi que le dogme de l'autocratie de la *nature;* mais on n'a pas réfléchi

qu'en séparant un membre principal on rompait l'unité, et qu'une fois l'unité rompue, l'édifice entier s'en allait en poussière. Les crises n'ont de réalité qu'à condition que la matière morbifique existe. Si cette matière est une chimère, plus de combat morbide, plus de crudité, plus de coction, et par conséquent plus de crises. La doctrine du médecin de Cos, toute fausse qu'elle est, présente un enchaînement logique admirable; mais cet enchaînement est tel, qu'une partie venant à en être séparée, le reste, manquant d'étai, tombe en ruines.

Les crises ont été l'objet de discussions interminables : il est peu de sujets, en médecine, sur lesquels ont ait tant écrit. Aujourd'hui elles ont perdu beaucoup de leur importance, surtout dans notre école; et si M. Broussais, qui en a expliqué le mécanisme d'une toute autre manière qu'Hippocrate, en a conservé le nom, ce n'est, je crois, que par respect pour une grande renommée. Quelques médecins viennent d'essayer de faire revivre parmi nous ce point de doctrine suranné : ils n'y ont pas réussi. Malgré leurs soins à le revêtir d'une parure nouvelle, il n'en conserve pas moins les airs du vieux monde auquel il a appartenu; quoiqu'on fasse, on porte toujours sur le front la marque indélébile de sa naissance.

La question des crises, sujet de tant de con-

troverses, est aujourd'hui définitivement jugée. Si quelques écrivains prétendent le contraire, c'est que, ne pouvant rien imaginer de nouveau, ils se rattachent aux vieilles doctrines qu'ils rajeunissent dans l'espoir de rabaisser les nouvelles. Mais pourquoi tant de peine ? Espèrent-ils nous faire accroire que la guérison ne peut s'obtenir que par la coction de la matière morbifique ; que celle-ci est censée dans un état de crudité tant qu'elle n'a pas subi ce travail qui doit la rendre propre à céder aux mouvements dépuratoires de la *nature* ; que, durant tout ce travail, il s'établit une lutte qui se termine par la mort ou par le retour à la santé, suivant que la matière morbifique se montre rébelle à la *nature*, ou que, subjugée par elle, cette matière se laisse *cuire*, et enfile après cela les couloirs naturels qui s'ouvrent tout exprès pour lui donner passage ? A d'autres, à d'autres, ces vieilleries ! L'école physiologique ne peut les accepter.

Et comment les recevrions-nous, quand nous savons qu'une pareille doctrine a pour but final la méthode expectante, contemplative, méthode dont Broussais a si bien montré les suites funestes dans le passage que nous avons cité plus haut (1) ! Si ce passage ne suffisait pas pour dégoûter de l'expectation ses plus intrépides partisans, il serait inutile de chercher à convaincre

(1) Voyez pages 319 et suiv. de cet ouvrage.

des hommes qui ferment volontairement les yeux à la lumière. Mais nous ne devons pas désespérer si vite de leur conversion. Nul ne peut résister à l'évidence. Le préjugé même, malgré son magique pouvoir, est obligé de fléchir et de céder le pas. Quelquefois la lutte est longue et opiniâtre ; mais enfin quand la vérité fait luire son flambeau, l'erreur est forcée tôt ou tard de se retirer et de lui céder la place.

Attendre les crises dans les maladies, pour le seul plaisir de voir comment la *nature* se tirera d'affaire, c'est évidemment exposer les malades aux plus déplorables accidents. Voyez dans Hippocrate ce que devient l'érysipèle abandonné à lui-même, ou plutôt livré aux forces *curatives* de la *nature*. Peu étendus à leur origine, ces érysipèles ne tardaient pas à gagner tout le corps, ils produisaient des escarres énormes, détachaient les muscles, mettaient les os à nu, et causaient même leur chute avec celle des ligaments. Broussais a observé la même chose : « Il arrive quelquefois, dit-il, qu'on ne traite pas l'érysipèle, alors qu'en résulte-t-il ? des délabrements considérables. J'ai vu, ajoute-t-il, dans les armées, des érysipèles abandonnés à eux-mêmes qui faisaient des progrès immenses, produisaient des dépôts, des désorganisations, des lambeaux mortifiés, des résorptions de pus, et finissaient par amener des phlegmasies viscé-

rales funestes. Allez donc, après cela, remarque Broussais, vous en rapporter à la *nature* pour guérir les maladies (1).

Nous ne confierons donc point la guérison à la *nature* : les observations rapportées par Hippocrate dans les *Épidemies* nous ont trop appris à nous défier d'elle. C'est là, en effet, qu'on peut contempler à loisir l'inflammation qui n'a pas été réprimée à son début, parcourant tous les organes, allant de l'un à l'autre, dévorant les viscères, et n'abandonnant le plus souvent sa victime qu'au tombeau. Après de si beaux succès, jugez de ce que l'on peut attendre de la *nature*, et imitez donc Hippocrate. Non encore une fois, nous ne confierons point la guérison à la *nature*, qui se montre dans ses actes aussi dépourvue de sagesse que de bienveillance. Ainsi, dans les inflammations des principaux viscères, de ceux surtout que couvrent les membranes séreuses, ainsi que dans les phlegmasies de ces mêmes membranes, nous emploierons nos moyens répressifs au plus vite afin d'en briser le cours et de les faire avorter s'il se peut. Espérer avec le médecin de Cos une solution par les crises dans la péritonite, l'arachnitis, la péricardite, c'est donner le temps à l'épanchement de s'accroître, de former des brides, d'amener des transformations de tissu de toute espèce ; c'est

(1) Cours de Pathologie, etc., tome 1er, page 114.

en un mot vouer le malade, après l'avoir fait passer par mille dangers, à une mort presque certaine. Et dans le croup, cette maladie si rapidement mortelle, je demande ce qu'aurait gagné Hippocrate à compter les jours, et à chercher des signes de coction dans les urines, les selles? L'annonce certaine de la mort, voilà tout. Ses sinistres prédictions, il est vrai, se seraient toujours vérifiées; mais si c'est là tout l'avantage qu'il pouvait retirer de sa méthode, notre école est loin de le lui envier.

Oui, je le répète, la doctrine des crises est aujourd'hui définitivement jugée. Ceux qui, dans leurs écrits, s'en montrent les plus ardents défenseurs, l'oublient et même la méprisent dans leur pratique. Ils savent trop bien à quels malheurs ils s'exposeraient s'ils en suivaient les principes tels qu'Hippocrate nous les a transmis. Renouveler la vieille question des crises me paraît donc une chose tout-à-fait usée et hors de saison. Je me suis d'ailleurs assez étendu sur le point capital de cette doctrine pour m'épargner la peine d'entrer dans de plus grands détails. Si, en effet, je suis parvenu à prouver que la direction de notre santé n'a point été confiée à une puissance intelligente, en d'autres termes, qu'il n'y a point de *nature médicatrice*, j'ai sapé l'édifice dans ses fondements; par conséquent sa ruine me paraît certaine. Et d'ailleurs, après les idées de Reil,

d'Odinet, et surtout après les ingénieuses explications de M. Broussais, qui sont connues de tout le monde, que reste-t-il à dire sur ce sujet?

Je n'ai pas parlé des jours critiques : réfuter un point de doctrine auquel on ne croit plus, c'est combattre un fantôme.

---

Je ne puis me décider à terminer ce volume sans faire remarquer les nombreux points de contact, qui existent entre Homère et Hippocrate. Bordeu de son œil pénétrant en avait déjà aperçu une partie. « Je ne sais, dit-il, si parmi les éloges qu'on a faits d'Hippocrate, on l'a jamais comparé avec Homère; il me semble, ajoute-t-il, qu'on pourrait faire le parallèle de ces deux grands hommes (2) ». Bordeu a essayé ce parallèle, mais ce n'est, à bien dire, qu'une simple ébauche; je vais tâcher de le rendre plus complet.

1° La vie d'Homère est pleine d'obscurités; le plus grand dissentiment existe parmi les anciens sur le lieu de sa naissance, sur ses actions et sur le pays où il a terminé ses jours. Les biographies du chantre d'Achille, écrites sous le nom d'Hérodote et sous celui de Plutarque, n'inspirent aucune confiance et sont même convaincues de supposition. Tout ce que l'antiquité nous a transmis sur la vie de ce grand poète est entaché de la même incertitude; en sorte qu'il

(1) Recherch. sur l'histoire de la méd., tom. 2, pag. 554, éd. de Richerand.

s'est trouvé parmi les modernes des sceptiques qui ont nié son existence avec quelque apparence de raison.

La vie d'Hippocrate offre de même une foule d'incertitudes. Des critiques modernes, au nombre desquels nous osons nous mettre, ont élevé des doutes sur les principales actions qu'on lui attribue. L'obscurité qui plane sur sa vie a paru telle aux yeux du docteur Boulet qu'il a affirmé sans détour qu'il n'avait jamais existé.

2° Malgré les doutes qu'on a élevés sur l'existence de ces deux hommes illusres, nous ornons nos bibliothèques de leurs bustes et de leurs portraits; mais il est certain que ces bustes et ces portraits sont purement imaginaires. Pline le dit positivement à l'égard d'Homère (1), et Ackermann fait la même remarque à l'égard d'Hippocrate (2).

(1) « *Non solùm ex auro argentove, aut certè ex ære in bibliothecis dicantur illi, quorum immortales animæ in locis iisdem loquuntur : quinimmo etiam quæ non sunt, finguntur, pariuntque desideria non traditos, vultus, sicut in Homero evenit* ». (Hist. nat., lib. 35, cap. 2.)

(2) « *Effigiem Hippocratis Assemannus exhibet præter Fulv. Ursinum, quam repetiit Gohlius in Act. medic. Berol. dec.* 1 *vol.* 1. *Dan. Clericum, et alios Jac. Gronov., tom.* 2, *Antiq. Græc. tab.* 58. *Aliam præfixam videre licet editioni Lindenianæ, aliam Charterianæ. Alia occurit in notis Boivinii ad Nicephorum Gregoram, pag.* 777. *Aliam dedit Steph. Mackius, aliam J. Rud. Zwingerus in Hippocratis opusc. aphorist., aliam Grimmius in Hippocr. operum, in germanicam linguam translatorum, vol.* 1. *Versioni gallicæ Opuscul. Hippoc. De Regim. morb. acut., etc., ab equ. De Mercy præfixa elegans imago Hippocratis.*» (Hist. litteraria Hipp., pag. v).

3° Homère a été regardé tout-à-la-fois comme la créateur de l'épopée et comme celui qui l'a portée à sa plus grande perfection. On a aussi conféré ce double titre à Hippocrate pour la médecine, sans s'inquiéter si la chose en soi était possible et surtout sans s'enquérir des travaux de ses prédécesseurs. Point de véritable poésie, si Homère n'eût existé; point de véritable médecine sans Hippocrate. L'un et l'autre ont joui d'une réputation immense : il fut un temps où un vers du poète suffisait pour déterminer les limites d'un royaume; de même, toute autorité, même celle de l'expérience, devait se taire devant un texte du médecin de Cos.

4° L'un et l'autre ont été l'objet d'un nombre prodigieux de livres. Les glosateurs, les commentateurs, les scholiastes et les traducteurs qu'ils traînent tous les deux à leur suite, suffiraient *seuls* pour former une bibliothèque considérable. Peu d'années se sont écoulées jusqu'ici sans voir naître quelque nouvel ouvrage sur Homère; et Hippocrate n'a point encore cessé d'être pour les médecins un sujet inépuisable d'écrits

5° La gloire d'Homère a effacé tous ses prédécesseurs : c'est le propre de l'astre du génie d'éclipser ses satellites, et de se montrer sous une forme tellement colossale, que toutes les célébrités du temps viennent se perdre dans son

ombre ; de telle sorte qu'il demeure seul environné d'une auréole de gloire dont la brillante clarté fixe tous les regards. C'est ainsi que l'antiquité a mis sur le compte d'Homère tout ce que la poésie primitive des Grecs avait enfanté de merveilles ; et c'est encore ainsi que le chantre d'Achille, *qui fulgore claritatis suœ cœterorum luminibus offererat* (1), a fait oublier les poètes qui l'avaient précédé, et qui lui avaient ouvert la carrière.

Hippocrate a vu comme lui son patrimoine s'accroître de toutes les richesses de ses devanciers et de ses contemporains. Et de même qu'Homère a couvert de l'éclat de son nom les chants des Homérides et des Rhapsodes, et les a fait passer ainsi à la postérité ; de même Hippocrate a réuni sous le sien les travaux des Asclépiades, ses aïeux, ainsi que ceux de la plupart des anciens médecins qui l'ont suivi.

6° Les poésies d'Homère ont subi de nombreuses altérations. L'Iliade seule ne contient pas moins, au jugement de quelques savants, de quinze cents vers interpolés ; ce qui a nécessité un grand travail d'épuration, qui n'a fini que par les récensions des critiques Alexandrins qui ont arrêté et fixé le texte d'Homère.

Les ouvrages d'Hippocrate n'ont pas été moins altérés par un grand nombre de falcifications de tout genre. Non-seulement on a ajouté aux écrits

(1) Wolf, Prolog. ad. Homer. pag. 157.

légitimes des traités apocryphes, mais on a intercalé dans les uns et les autres des morceaux *entiers*, qu'une lecture attentive fait aisément reconnaître. Et si Homère n'a été définitivement constitué que par les travaux des Alexandrins, la collection hippocratique n'a commencé suivant M. Littré à être rendue publique dans sa *totalité* qu'à l'époque de la formation des bibliothèques d'Alexandrie. Seulement il est fâcheux que le médecin n'ait pas, comme le poëte, rencontré un Aristarque qui ait marqué d'un *obel* tout ce qu'on lui a prêté d'hétérogène.

7° Enfin, pour dernier trait de ressemblance, comme je l'ai déjà remarqué, par une fatalité étrange et bien remarquable, ces deux grands hommes sont tombés sous la critique de deux auteurs portant le même nom. Dans l'un, Lamotte Houdart, la plume est correcte, exercée, gracieuse, parfois un peu acerbe, mais dont la causticité, pleine de délicatesse, n'a rien d'amer et est toujours tempérée par une urbanité d'expressions peu commune; dans l'autre, hélas! rien de tout cela ne se rencontre. C'est un écrivain sans nom, sans style, et qui n'a de commun avec son homonyme que le but, celui de dissiper l'épaisse fumée d'encens, qui nous dérobe la vue de ces deux grandes figures de l'antiquité.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES.



## LIVRE PREMIER.

*De la vie d'Hippocrate.*

Partie fabuleuse de la vie d'Hippocrate.

Partie véritable de la vie d'Hippocrate.

## LIVRE SECOND.

*De l'état de la médecine avant Hippocrate.*

## LIVRE TROISIÈME.

### *De la doctrine médicale d'Hippocrate.*

## PREMIÈRE SECTION.

*De la maladie selon la vieille doctrine et selon la nouvelle.*

## *DEUXIÈME SECTION.*

*La nature guérit-elle les maladies ?*

## TROISIÈME SECTION.

*Des crises et des jours critiques.*



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

# ERRATA.

*P. L. N. L.*

16, », 1, 6, supprimez le mot *auctoris*.
33, 6, », », Euriphon, lisez Euryphon.
39, », 2, 3, a habité à Athènes, dites a habité Athènes.
75, 10, », », Supprimez le renvoi (2) et la citation qui y correspond.
81, », 1, 1, Diogène de Laërce, dites Diogène de Laërte.
85, 17, », », istomachus, lisez histomacus.
87, 19, 1, 4, passa-t-il, lisez passe-t-il.
*Ibid.* 4, 1, », supprimez le mot *prœtereà*.
90, 9, », », une partie de sa vie, lisez une portion de sa vie.
94, 12, », », après *que*, supprimez la virgule.
130, «, 2, 3, *est universis*, lisez *est in universis*.
134, », 1, 22, pastaphores, lisez pastophores.
137, », 1, 7, lisez aux Babyloniens; elle fut au contraire....
135, 14, », », à se inspiration, lisez à ses inspirations.
158, », 1, 1, Cluvier, lisez Clavier.
188, 8, », », sur les *Pélages*, lisez sur les *Pélasges*.
*ibid.* 12, », », Pélagique, lisez Pélasgique.
190, 2, », », lés Pelages, lisez les Pélasges.
193, », 1, 5, lisez à cette lutte honorable, célébrée de puis longtemps par Hésiode, prenaient une part active les médecins d'Italie, Philistion, Empédocle, Pausanias et leurs sectateurs. C'est ainsi que ces trois écoles se livraient de nobles combats. L'école de Cos comptait les disciples les plus nombreux et les meilleurs; puis venait l'école de Cnide, et celle qui florissait en Italie, n'était pas non plus sans prix et sans gloire ».
200, 15, », », Timée de Locre, lisez Timée de Locres.
215, 7, », », après périodeutes, mettez un point.
222, 18, », », Prodicos, lisez Hérodicos.
*Ibid.* 19, », », Bulos, lisez Bolos.
233, 1, », », après emprunté, mettez un point.
236, », 1, 1, cap. 10, lisez cap. 29.
246, 3, », », qu'il y en avait, lisez qu'il y en avait une.
294, 6, », », plutôt, lisez plus tôt.
301, 20, », », retranchez à la fin de la ligne *de*.
329, », 1, 8, praxoos, lisez praxeos.
344, 19, », », après morbifique, mettez un point d'interrogation.
358, 23, 1, », squirre, lisez squirrhe.
359, », 1, 2, M. Cayal, lisez Cayol.
360, 1, », », squirre, lisez squirrhe.
370, », 1, 3, entre eux, lisez en eux.
403, 8, », », qui en résulte, lisez qui en résultent.
429, 3, », », de Narcisse, lisez de narcisses.
430, à la note, lisez :

..................... *Sed eo magis acrem*
*Virtutem irritâ animi, confringere ut arcta*
*Naturæ..... Portarum claustra cupiret.*

472, 24, », », qu'elles pompent, lisez qu'ils pompent.
541, 23, », », on concluait, lisez en concluait.
563, 14, », », comme je l'ai déjà remarqué, dites comme je l'ai déjà dit.